
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001452 1

17

LE

# PARADIS DE LA TERRE



LAGNY. — IMP. DE A. VARIGAULT.

# LE PARADIS
## DE LA TERRE

OU

## LE VRAI MOYEN DE TROUVER LE BONHEUR EN RELIGION

D'APRÈS LES PRINCIPES DES MAITRES DE LA MORALE

DE LA VIE SPIRITUELLE ET RELIGIEUSE, ET LES EXEMPLES DES SAINTS

OUVRAGE DESTINÉ

**A toutes les religieuses, mais plus spécialement aux jeunes religieuses**

Avec approbation de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc

ET DU THÉOLOGAL DE COUTANCES

**PAR L'ABBÉ SANSON**

Directeur de Communauté et auteur du *Bonheur des maisons religieuses*, ouvrage honoré des suffrages de prélats distingués; et de ceux d'un très-grand nombre de supérieurs et de directeurs éclairés

DEUXIÈME ÉDITION




LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON
ANCIENNE MAISON PERISSE

1867

# APPROBATIONS

Nous, Evêque de Saint-Brieuc,

Avons fait examiner par l'un de nos Vicaires généraux un livre intitulé : *Paradis de la terre*, par M. l'abbé Sanson, Directeur de Communauté et auteur du *Bonheur des maisons religieuses*.

Cet ouvrage ne renfermant rien que de conforme à l'enseignement de l'Église, et pouvant produire de grands fruits de sainteté, non-seulement dans les âmes religieuses et spécialement consacrées à Dieu, en faveur desquelles il a été plus directement composé, mais encore dans toutes les âmes fidèles qui, ayant leur salut à cœur, désirent de connaître les voies qui conduisent aux solides vertus, les obstacles qui s'y opposent et les moyens de les surmonter, nous l'avons approuvé et nous en conseillons la lecture.

Donné à Saint-Brieuc sous notre sceau, notre seing et le contre-seing de notre Secrétaire, le 29 juillet 1843.

† J.-J. PIERRE
Évêque de Saint-Brieuc.

Par mandement :

RAULT, secrétaire.

J'ai lu le manuscrit d'un ouvrage intitulé : *le Paradis de la terre*, par l'auteur du *Bonheur des maisons religieuses*. Un plan méthodique, une foule de détails intéressants, une doctrine pure et parfaitement exacte, des citations heureuses et puisées aux meilleures sources, des traits historiques judicieusement choisis; voilà ce que j'ai remarqué dans ce nouvel ouvrage, que je regarde comme éminemment utile aux âmes religieuses pour lesquelles il est composé. Puisse-t-il procurer abondamment la gloire du divin Maître, comme le désire si ardemment son pieux auteur !

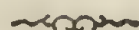
Coutances, 18 décembre 1842.

H. DUBOIS

Vicaire général, supérieur du séminaire, théologal du diocèse.

A

# SAINT LOUIS DE GONZAGUE



Jeune et illustre Saint, qui avez mérité par vos vertus d'être proposé, par les Chefs de l'Église, à la jeunesse comme son modèle, et de lui être donné pour patron, daignez agréer l'offrande de cet ouvrage, uniquement destiné à procurer la gloire du divin Sauveur Jésus, pour lequel votre cœur brûlait des ardeurs du plus pur amour. Comme c'est des jeunes cœurs que le Divin amant des âmes est spécialement jaloux, et que le don qu'ils lui font d'eux-mêmes le porte à leur ouvrir le trésor de ses grâces les plus exquises et les plus abondantes, c'est surtout aux jeunes Religieuses que s'adressent les avis que renferme cet ouvrage, dont je vous prie de nouveau de ne pas rejeter la dédicace. Sous vos auspices, il pourra, j'en ai la douce confiance, contribuer à former au grand Roi des cœurs des épouses dociles et fidèles, des épouses, vraies colombes, tout occupées de plaire à leur saint Amant! Car, que sont les paroles et les conseils de l'homme abandonné à lui-même? Ce sont de vains sons, de vains signes, ce sont des *éléments nus*, comme s'exprime l'Apôtre,

éléments incapables par eux-mêmes de faire aucune impression sur les cœurs et de faire produire aucun fruit de vie.

Le vrai bonheur, autant toutefois qu'on peut le goûter dans cette Vallée de larmes et de misères, tel est le but où je désire conduire les âmes religieuses qui voudront écouter les leçons de sagesse que je viens leur offrir, au nom de *la Sagesse incarnée.* Jeune et illustre Saint, veuillez obtenir du Père des miséricordes, pour celles qui prêteront une oreille favorable à ces salutaires avis, ces célestes lumières qui, en éclairant l'intelligence, préparent les voies à la conviction, et cette humble docilité de cœur qui fait céder aux lumières de la vérité connue !

Qu'à l'adorable Trinité soient à jamais honneur et gloire, et à son pauvre serviteur miséricorde dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

---

# PROLOGUE

**Nous sommes faits pour le bonheur. — Le bonheur est le but de toutes les entreprises humaines, et le terme des vœux des hommes. — C'est dans la religion qu'on peut, le plus sûrement, trouver le vrai bonheur. — Conditions pour y parvenir.**

« Le bonheur, dit le savant P. Berthier, est le bien que tous les hommes désirent; ils n'ont pas même de liberté à cet égard, ils ne peuvent s'empêcher de désirer le bonheur; ce penchant leur est naturel, il fait partie de leur essence. »

En effet, créés pour une félicité éternelle, qui devait même avoir son commencement dans cette terre d'épreuves, en attendant qu'elle eût sa consommation et sa perfection dans le ciel ; quoique déchus par le péché originel de notre félicité première, nous conservons cependant le penchant que l'auteur de notre être y a inséré ; semblables à des princes détrônés qui, même dans leur infortune, conservent les traits de la noblesse de leur origine et de leur première fortune.

Si nous jetons un regard attentif sur la scène du monde, nous y verrons que le bonheur, vrai ou faux, imaginaire ou réel, est le but où tendent toutes les démarches de l'homme raisonnable et même de l'homme passionné. Non-seule-

ment le philosophe, mais même l'ambitieux, l'avare, le voluptueux, n'ont point un autre terme en vue.

Mais hâtons-nous de quitter le monde, ce theâtre de désordres et d'erreurs; les âmes saintes pour lesquelles j'écris l'ont abandonné et ont fait avec lui un éternel divorce; si elles jettent encore sur lui de fois à autre un régard de pitié, ce n'est que pour plaindre sa folie et s'applaudir du parti qu'elles ont pris. Un autre champ va s'offrir à notre examen, et celui-là est digne de fixer notre attention; c'est un champ sacré, et tout y respire Dieu et la vertu.

Voyez-vous ces Martyrs qui, invincibles à toutes les promesses et à toutes les menaces, courant avec une sainte joie à la mort et aux tourments inouïs qui doivent y préluder? D'où croyez-vous que provient le courage extraordinaire qui les anime? De la force d'en haut, dont le divin Jésus, pour le nom et la gloire duquel ils combattent, ne manque pas de les revêtir? Oui, il est vrai, et c'est la principale cause de leur constance et de leur inébranlable fermeté : mais le désir du bonheur de l'autre vie, mais la certitude du *torrent de délices* dont ils doivent être saintement *enivrés;* mais *ce poids immense de gloire qui doit comme les opprimer dans le séjour de l'éternelle récompense;* mais cette vérité de la foi qu'ils ont tant de fois méditée : *qu'il n'y a pas de comparaison entre ce qu'ils vont souffrir et ce qui les attend;* croyez-vous que tout cela n'y soit pour rien? Détrompez-vous; écoutez la mère de Machabées, cette femme forte et admirable : *Mon fils*, dit-elle à un de ses enfants qui est sur le point de donner sa vie pour conserver la fidélité à la loi du Seigneur, *mon fils, re-*

*gardez le Ciel... montrez-vous digne de vos frères, afin que je vous revoie avec eux dans cette miséricorde que nous attendons de la bonté divine.*

Et vous, grand Arsène, dites-nous qui vous a fait quitter la cour des Empereurs, où tout était si propre à vous rendre la vie douce et heureuse, est-ce aussi le désir du *bonheur* qui vous a mû? « N'en doutez pas, répond le héros de la patience; si je me suis enfoncé dans les solitudes du désert, si je suis allé y chercher un genre de vie si opposé à celui que je menais à la cour, c'est que je voulais trouver le véritable *bonheur*, c'est que je craignais *la mort* d'où dépend *le bonheur futur.* »

Mais pourquoi chercher des preuves de la vérité que je veux établir dans les temps reculés? Interrogeons ces troupes nombreuses de jeunes vierges qui, abandonnant toutes les douceurs et les délicatesses de la maison paternelle, se sont volontairement arrachées aux sollicitudes et aux soins les plus prévenants d'un père et d'une mère tendrement aimés, pour se faire solitaires au milieu de nos villes, renoncer au doux charme de la liberté, et se condamner à une vie pénitente, mortifiée, et crucifiante pour la nature; demandons-leur qui a pu les porter à faire tant et de si pénibles sacrifices. N'allons pas chercher bien loin la solution de ce problème; descendons dans leur cœur, et nous y verrons que c'est le désir et l'espérance du *bonheur*. Ne doutons pas, c'est l'espoir de voir se réaliser en elles ces promesses du divin Jésus : *Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient. — Prenez sur vous mon joug, car il est doux, et le fardeau que j'impose est léger. — Si quelqu'un adandonne pour moi son*

*père, sa mère, ses frères... il recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.* — Et ces autres promesses du saint Roi-Prophète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux... Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus... un seul jour passé dans vos parvis vaut mieux que mille ans écoulés dans les folles joies du siècle !*

Et vous-même, ma chère sœur, qui lisez ceci, qui vous a portée à quitter le monde, et à vous ensevelir, comme toute vivante, dans ce tombeau des vanités du siècle ! C'est peut-être la crainte des jugements de Dieu, la difficulté que vous remarquiez de faire votre salut au milieu du monde, le désir de faire pénitence des égarements d'une première jeunesse. Mais n'est-ce pas là le désir du *bonheur ;* n'est-ce pas le désir de prévenir ou de faire cesser ce qui est opposé au bonheur ?

Oui, ma chère sœur, vous avez cherché le *bonheur* en entrant en religion, et vous ne vous êtes pas trompée dans le choix que vous avez fait; car, si le *bonheur* peut se trouver dans ce Lieu d'exil, dans cette Vallée de peines et de souffrances, d'où il semble s'être envolé avec la justice originelle, il est incontestable que c'est en Religion ; c'est là, et presque là seulement, qu'il est permis de dérober à cet Habitant de la Patrie céleste quelques caresses passagères : c'est ce que va nous faire comprendre le saint homme M. Boudon, cet homme si divinement éclairé.

« Les Savants ont disputé et présentement ne s'accordent pas encore touchant le lieu du *Paradis terrestre ;* mais ne peut-on pas dire qu'il est en autant de lieux qu'il y a de Maisons vraiment religieuses, où l'esprit du monde n'a plus d'entrée, où l'Esprit de Jésus-Christ domine. Ces

Lieux sont bien le *Paradis de la terre*, puisque c'est à ceux qui les habitent qu'appartient très-particulièrement le Royaume des cieux, non-seulement par les glorieuses espérances qu'ils en ont, appuyés sur les promesses qu'un Dieu en a faites d'une manière si forte, dans l'Évangile, à tous ceux qui quittent tout pour le suivre; mais encore parce que, dès cette vie même, ils participent par avance à ses félicités. La Vie éternelle consiste, selon le témoignage de la Vérité même, dans la connaissance du vrai Dieu et de son Fils. Mais où les lumières des grandeurs infinies du premier des Êtres et des épouvantables anéantissements de son Incarnation sont-elles plus pures et plus vives que dans ces lieux retirés, où l'adorable Jésus, après avoir tiré à l'écart les âmes, se transfigure glorieusement, et découvre, dans des rayons d'une clarté sacrée, quelque chose de la gloire de la céleste Jérusalem? C'est dans les solitudes divines où il parle à l'âme, où il lui manifeste ses secrets, où il lui fait voir ses plus grandes vérités. Mais, comme dans le Paradis l'amour est inséparable de la lumière, c'est ce qui se trouve en sa manière parmi les vrais religieux, dont le pur amour qui les sépare des convoitises du monde, et qui fait une division d'eux-mêmes les unissant à Jésus-Christ, les porte à ne l'aimer pas seulement de parole et de langue, mais par œuvres et en vérité. La joie qui naît de l'amour de Dieu dans le Ciel est ce qui fait leur béatitude achevée; et c'est proprement cette joie céleste et cette paix divine qui surpasse tout sentiment, qui ont établi leur demeure dans les cœurs des âmes vraiment religieuses. Ah! si les mondains savaient ce qui se passe dans leur intérieur! Ils

voient bien, disait autrefois saint Bernard, nos peines et nos travaux; mais ils ne voient pas les onctions délicieuses que le Saint-Esprit nous communique dans l'intime de l'âme. C'est ici qu'il faut s'écrier qu'un seul jour dans ces Maisons du Seigneur vaut mille fois mieux que mille dans celles des pécheurs. »

Je vous prie de bien remarquer ce que vient de nous dire cet homme de Dieu, que *les vrais religieux* sont heureux, autant qu'on peut l'être en ce bas monde; d'où il suit que les religieux qui, par leur vie tiède et imparfaite, ne se montrent pas *vrais religieux*, ne goûtent point le bonheur attaché à la vie religieuse. Vérité de la plus grande importance, que l'Esprit-Saint a pris soin de nous faire connaître, nous annonçant par la bouche du saint Roi-Prophète, *qu'il n'y a d'heureux que ceux qui marchent avec perfection et constance dans la loi du Seigneur;* vérité sur laquelle repose tout ce que je vous dirai dans cet ouvrage, destiné à vous montrer la route du *bonheur*, en vous indiquant celle de la perfection religieuse.

Oui, ma chère sœur, pour être heureuse en Religion, il faut tendre à la perfection du saint état de la religion, ou, en d'autres termes, être *vraie religieuse*, ainsi qu'on nous l'a dit plus haut. On peut même avancer, sans crainte d'erreur, que les religieuses qui ne sont pas *vraies religieuses* sont mille fois plus malheureuses que les habitants du siècle : en effet, ces *demi-religieuses*, ces *ombres de religieuses* sentent tout le poids du joug de la Religion, et sont privées de cette divine onction dont vient de parler saint Bernard, onction surhumaine qui peut seule faire disparaître tout ce que la vie du cloître a de pénible et de

crucifiant pour la nature. La Religion est, comme vous le savez, une école d'abnégation et de renoncement, où l'on apprend à marcher à la suite d'un Dieu *pauvre, souffrant, obéissant jusqu'à la mort de la croix.* Mais comment pourra goûter cette doctrine si amère à la nature une personne qui n'a point l'esprit de son saint état, et veut être à moitié à Dieu et à moitié au monde ou à elle-même ; servir tout à la fois Jésus-Christ et Bélial? Cette pauvre âme se nourrira du pain de la douleur, des larmes et de regrets!

Pour vous, ma chère sœur, qui, je n'en doute pas, voulez être *vraiment religieuse*, la Religion vous ouvre les trésors du vrai *bonheur de la terre.* C'est pour apprendre à puiser dans ses sacrés trésors que j'offre à vos méditations les conseils contenus dans cet ouvrage. Si ces conseils n'étaient que le fruit de ma faible expérience, je n'aurais pas la hardiesse de vous les présenter; mais, comme ils sont le résultat des lumières et de l'expérience des plus grands Maîtres de la morale chrétienne, et qu'ils sont puisés même en grande partie dans les divines Écritures, je vous les offre avec la plus grande confiance, et vous dis : *Prenez et lisez, et surtout mettez en pratique ;* ayez du courage, et ces *divins conseils vous feront goûter de l'Arbre de vie qui se trouve dans le Paradis de la Patrie céleste.*

Voici le plan de l'ouvrage : dans les deux premiers chapitres, divisés en un grand nombre d'articles, subdivisés en paragraphes, je vous parlerai des obstacles à votre bonheur et je vous indiquerai les moyens de lever ces obstacles. Dans les trois chapitres suivants, divisés et subdivisés à peu près de la même manière que les précédents, je vous parlerai des moyens directs d'arriver au

*bonheur;* enfin, dans un sixième chapitre, je vous ferai voir à quels maux vous vous exposeriez, et pour la vie présente et pour la vie future, si vous ne travailliez pas sérieusement à votre perfection et à correspondre aux desseins du Seigneur sur vous.

Le *bonheur* d'une bonne religieuse consistant dans la paix de son âme, paix divine, paix ravissante qui, suivant l'expression de l'Apôtre, *surpasse toute expression*, ainsi que dans l'union habituelle avec Dieu, au moyen de la divine charité qui, en l'unissant au Principe de l'amour sacré, l'unit par là même à tout ce qu'embrasse ce saint Amour, c'est-à-dire au prochain; les passions et les tentations, qui, par leurs attaques, souvent vives et redoublées, troublent la paix intérieure et contrarient l'union de l'âme avec le Dieu de paix, sont donc les obstacles au *bonheur;* les vertus solides, la vie intérieure, qui sont des moyens sûrs et puissants d'arriver à la paix intérieure et à l'union de l'âme avec Dieu, sont donc les moyens directs pour parvenir au *bonheur;* je vous parlerai en détail des uns et des autres.

Mais, avant d'entrer en matière, j'ai quelques avis fort importants à vous donner, que je prie instamment le *Dieu de toute consolation* de graver profondément dans votre esprit et surtout dans votre cœur.

1° Les combats qu'il vous faudra soutenir contre les ennemis de la paix de votre âme et de votre union avec le Dieu d'amour seront rudes, fatigants et peut-être longs; du moins telle est la voie de la plupart des âmes qui veulent tendre à la perfection : mais, si le combat est rude et pénible, les fruits de la victoire sont doux et délicieux.

Voyez-les parfaitement dépeints dans l'allégorie suivante, extraite des ouvrages d'un des plus grands Docteurs de l'Église, de l'illustre saint Jean Chrysostome. Vous y verrez en même temps où aboutit la vie lâche et relâchée d'une *demi-religieuse.* L'allégorie, quoique appliquée à la vie chrétienne en général, convient cependant parfaitement à la vie religieuse en particulier.

« Durant mon sommeil, dit le saint évêque, j'eus un songe extraordinaire et mystérieux qui, à mon réveil, me présenta bien des sujets de réflexion devant Dieu.

» Dans ce sommeil je vis un endroit delicieux, une vallée charmante, où la Nature avait réuni toutes ses beautés et toutes ses richesses : séjour enchanté, des prairies riantes, une aimable verdure, des fleurs sans nombre, des fruits abondants ; en un mot, tous les charmes et tous les agréments que l'imagination pourrait réunir à la fois.

» Ce qui m'étonna, c'est qu'au milieu de cette Vallée de délices, je vis un Homme seul, l'air triste, le visage altéré, l'esprit occupé, tout son maintien annonçant le trouble et l'émotion de son âme, tantôt immobile et regardant fixement la terre, tantôt marchant à grands pas d'un air égaré, puis s'arrêtant tout à coup, poussant de profonds soupirs, et se plongeant dans une mélancolie sombre et profonde qui semblait approcher du désespoir.

» En considérant attentivement, je m'aperçus que cette Vallée délicieuse aboutissait à un Précipice affreux, à un Gouffre immense, où une force étrangère semblait attirer cet homme agité, qui, à cette vue, ne pouvait goûter un moment de joie et de paix.

» Nouvel objet d'étonnement pour moi : en portant plus

loin mes regards, je vis un autre endroit tout contraire, une Vallée sombre et obscure, des montagnes escarpées, des plages désertes; la stérilité et la sécheresse seules paraissaient habiter ce séjour : nul feuillage, nulle verdure, tout inspirait la tristesse, cette solitude était une espèce d'horreur. Mais ma surprise fut à son comble quand j'aperçus dans cette Vallée un homme pâle, défait, exténué, et cependant avec un air content, un visage serein, un maintien tranquille; malgré ces dehors d'un homme affligé, tout annonçait en lui la paix intérieure de l'âme.

» En continuant de considérer attentivement, je m'aperçus qu'au bout de cette Vallée de misère, de ce désert affreux, se présentait un endroit délicieux, un agréable lointain, où l'on découvrait des plaines fertiles et une région fortunée. Cet homme considérait sans cesse ce terme, ne le perdait jamais de vue, y tendait de toutes ses forces; il se hâtait pour y arriver, et passait souvent à travers les épines, où il se blessait et se mettait quelquefois tout en sang; mais le sang et les plaies ranimaient encore son courage, et semblaient lui donner de nouvelles forces.

» Frappé de plus en plus de ces deux tableaux si différents, et ne pouvant comprendre le chagrin de cet homme dans un lieu de délices, et la paix de l'autre dans une vallée de misères, je soupirais après l'éclaircissement de ce double mystère.

» Alors une voix intérieure, s'élevant dans mon cœur, me fit entendre ces paroles, comme si on les eût sensiblement prononcées : Ces deux hommes, me dit-elle, sont

l'image de ceux qui sont criminellement attachés au monde, ou sincèrement dévoués au service de Dieu.

» Le monde présente d'abord à ses sectateurs des biens, des joies, des délices; séjour en apparence charmant, tout y rit, tout y enchante; on s'y livre à ses fausses douceurs, on s'en laisse séduire; mais bientôt on en connaît le néant et le vide, on s'en dégoûte insensiblement, on n'y trouve enfin qu'amertume; et ce qu'il y a de plus triste et de plus accablant, c'est qu'on voit le funeste terme, le gouffre affreux où vont enfin aboutir et se précipiter ceux qui marchent par cette voie parsemée de fleurs. De là l'agitation, l'inquiétude, les craintes, la noire et sombre mélancolie où cet homme paraissait plongé, rien ne pouvant contenter son cœur, et tout versant un poison secret sur ces douceurs apparentes : elles s'évanouissaient à ses yeux, dès qu'il apercevait la funeste perspective de l'avenir, où elles vont enfin malheureusement aboutir. L'autre, au contraire, éprouve un sort tout opposé dans le service de Dieu. D'abord il y a des peines, il y a des épreuves : c'est une vallée de larmes qu'il habite, il faut se mortifier, se faire violence, se priver des douceurs de la vie, passer ses jours dans la contrainte et la gêne : mais on s'anime, on se renouvelle sur la vue et l'espérance d'un avenir à jamais heureux. C'était le partage de cet homme dans la vallée sombre, en l'endroit désert. La vue du *bonheur* où il aspirait le *soutenait*, le *consolait même dans toutes ses peines;* cette vive et ferme espérance mêlait les contentements les plus purs aux plus pénibles travaux; et l'espoir d'arriver au terme adoucissait toutes les rigueurs du voyage; ses efforts, ses combats, ses plaies

même et l'effusion de son sang, tout devenait consolant à la vue du terme où se portaient sans cesse ses regards, ses vœux et tous ses désirs. »

2° Le temps de la jeunesse et surtout celui du Noviciat est le moment opportun pour s'ancrer dans la route *du bonheur*, en jetant dans son âme les fondements d'une perfection solide; car, ainsi que nous l'enseigne la sainte Écriture, on garde, pour l'ordinaire, jusque dans la vieillesse, la route que l'on a tenue dans la jeunesse. Le prophète Samuel et le saint homme Tobie sont des preuves et des exemples frappants de cette vérité. Ces deux Saints de l'ancienne loi se formèrent dès leur jeunesse à la pratique des plus solides vertus; aussi suivirent-ils jusqu'à la vieillesse la route du *vrai bonheur* dans laquelle ils étaient entrés dans leur jeunesse, malgré les épreuves et les peines par lesquelles il plut au Seigneur de les faire marcher.

3° Quelque saints que soient les commencements de la vie d'une jeune religieuse, quelque réguliers et édifiants qu'ils soient, il faut toujours craindre de ne pas persévérer dans d'aussi heureuses dispositions, et *opérer son salut*, comme s'exprime l'Apôtre, *avec crainte et tremblement;* car la nature s'ennuie facilement de la contrainte et de la gêne où la met la vie régulière, et saisit avidement la facilité de se relâcher de la régularité des premières années, quand elle jouit de la liberté que procure la sortie du Noviciat.

« Les commencements, dit l'éloquent Évêque de Clermont, sont d'ordinaire fervents et fidèles; on jette les premiers fondements de l'édifice saint avec un zèle et une vivacité qui semblent ne devoir plus se démentir; on se

dispute les adoucissements les plus permis; on a horreur des infidélités les plus légères; on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur, rien ne coûte, rien n'arrête; on dévore toutes les amertumes de l'obéissance; on ne sent point l'assujettissement des règles, on vole partout où le devoir et l'exemple nous appellent; on ajoute même aux œuvres prescrites des œuvres de surcroît; enfin rien ne paraît de trop au zèle et à la ferveur qui commencent.

» Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer; on laisse à celles qui commencent cette exactitude trop rigoureuse; on regarde tous les adoucissements et les infidélités comme le privilége du temps et des années; on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre; on se permet tranquillement des omissions dont on se faisait autrefois un grand scrupule; enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, et qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les Règles et les saints Usages dans toute leur perfection et leur étendue. » Avec la ferveur et la régularité disparaît le *bonheur;* la paix de l'âme s'envole, et les angoisses, avec leurs rudes pointes, en prennent la place! Fasse le Ciel, ma chère sœur, que vous ne reconnaissiez jamais par vous-même la vérité de cette prédiction!

4° Enfin, ma chère sœur, pour que les conseils que je vais vous donner puissent vous être profitables et vous conduire au but que je me suis proposé, il est nécessaire que vous ne vous contentiez pas de les lire une fois; mais il faut que vous méditiez sérieusement les maximes sain-

tes et vivifiantes qu'ils renferment, et que, pour bien vous en pénétrer, vous lisiez plusieurs fois ce petit ouvrage, conformément à cet axiome d'un Ancien : *Lisez et relisez*.

# CHAPITRE PREMIER

PREMIER OBSTACLE AU BONHEUR : LES PASSIONS. — MOYEN DE FAIRE DISPARAITRE CET OBSTACLE LA MORTIFICATION.



## ARTICLE PREMIER

**Mortification des passions en général.**

### § I

Nécessité du combat contre les passions pour arriver au bonheur. — Le combat doit s'étendre à toutes les passions, sans en excepter une seule.

Quelle serait, ma chère sœur, votre reconnaissance pour l'ami sincère et charitable qui, connaissant l'ardent désir que vous avez de parvenir au *bonheur*, viendrait vous apprendre à écarter le plus grand obstacle à l'accomplissement de vos vœux? Il me semble que vous vous épancheriez dans les sentiments de la plus vive gratitude, et que vous ne sauriez comment lui exprimer l'étendue de votre reconnaissance. Eh bien! voici, non pas un seul ami, mais une foule de véritables amis qui se réunissent pour vous dire : « Vous aspirez au *bonheur*, épouse de Jésus-» Christ? si vous voulez être sage, commencez par écar-» ter ce qui s'oppose à l'acquisition et à la possession du » bien que vous désirez : les passions, voilà le grand obs-» tacle à *votre bonheur*. Combattez donc vos passions avec » un courage héroïque, et soumettez-les aux lois de la foi » et de la raison. » Et ce langage, ma chère sœur, ce sont

tous les Maîtres de la vie spirituelle, tous ceux de la morale chrétienne qui vous le tiennent d'un commun accord; je vais laisser parler l'un d'eux; en l'entendant, croyez les entendre tous.

» La mortification des passions, dit le sage Bourdaloue, est le moyen de nous établir dans la paix et de jouir d'un parfait repos. C'est un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'Évangile, c'est-à-dire un trésor qu'on ne peut payer trop cher, et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non-seulement, comme disait Jésus-Christ, par la pratique d'une humble patience et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvements de son cœur. Être dans cette situation qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel; c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire. Cette paix éternelle dont jouissent les Saints; cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue; cette paix qui, réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures; cette paix qui nous rétablira dans l'état d'innocence où Dieu nous avait créés : voilà ce que Dieu promet à ses élus, voilà à quoi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit saint Augustin, d'y aspirer et d'y prétendre : voilà à quoi nous devons nous disposer, et de quoi il faut, dès cette vie, que nous commencions à faire

l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, et nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes, au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier que le grand monde qui est autour de nous. Or il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide sans la mortification du cœur et des passions.

» Car, pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et de tous les troubles de notre âme. Ne sont-ce pas nos désirs et nos passions : nos désirs trop vifs et trop empressés, et nos passions trop impétueuses et trop ardentes ; nos désirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse qu'avantageuse ; et nos passions qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes ? N'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, et ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine que saint Paul ressentait comme nous, et dont il se plaignait amèrement ? Il faut donc, pour posséder notre âme dans la paix, la dégager de ces désirs inquiets et de ces passions déréglées. Il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle ; il faut réprimer cette ambition qui nous agite ; il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur et nous causent mille douleurs. Aussi le premier et même, à pro-

prement parler, l'unique soin de tous les Saints, a été de régler leur cœur et de mortifier leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste, l'assiduité à la prière, les macérations du corps. Au contraire, nous savons combien ces exercices leur étaient familiers et ordinaires, jusqu'à passer les nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer et se ruiner le corps par leurs fréquentes et sanglantes austérités. Mais ces prières, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageaient que comme des moyens pour atteindre le but qu'ils se proposaient, et qui était de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avait encore de terrestre et d'humain. »

Écoutons encore notre profond Maître développer l'autre point que j'ai posé en thèse au commencement de ce paragraphe, que, pour obtenir la paix de l'âme, et par suite arriver au *bonheur*, il faut faire la guerre à toutes les passions, sans en excepter une seule.

» Rien de plus dangereux, ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences qu'une passion mal gouvernée, et à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre, mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique et familier dont parle l'Écriture, qui, venant à croître, porte la désolation partout, et dévore tout ce qu'il rencontre; vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le Sauveur du monde, en le livrant à ses ennemis : voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe ?

Si l'Évangéliste ne nous l'avait marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le persuader, et nous aurions formé sur cela mille conjectures, sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. Car, voyant un disciple se tourner contre son Maître et travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'était déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violents transports qui aveuglent l'esprit et troublent les sens ; par un emportement de colère, par une ardeur de vengeance, dans le ressentiment vif et tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y eût quelque chose en cela de plus qu'humain, et que Judas, s'abandonnant à cette perfidie, était possédé du Démon qui agissait en lui, et dont il n'était que l'instrument et le ministre. Mais non, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement, sans ressentiment, sans vengeance, sans haine et sans aversion de sa personne. Car quel sujet en eût-il pu avoir? Pendant les trois années de son apostolat, de quelles grâces ne l'avait il pas comblé ce Dieu sauveur, et qu'était-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui, et l'engager à une si noire trahison ? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, et sacrifia-t-il si indignement son Bienfaiteur ? Encore une fois, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne vous l'avait fait entendre? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompit le cœur du Traître, et ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Apprenons de là combien il est nécessaire de n'épargner aucune passion, quelle qu'elle soit, puisqu'une seule suffit pour nous pervertir et pour nous perdre. »

## § II

### Manière de combattre les passions.

Il faut commencer de bonne heure à faire la guerre à ses passions. — Cette guerre doit être à toute outrance. — Il faut combattre avec générosité, — avec confiance dans le secours du Ciel, — avec défiance de ses propres forces, — sans découragement après les chutes. — Il faut être déterminé à tenir tête aux passions jusqu'au dernier soupir. — On doit leur opposer la pratique des vertus contraires comme un excellent moyen de les surmonter (1)

1° C'est pendant que vous êtes encore jeune qu'il faut, ma chère sœur, déclarer la guerre à vos passions, et vous efforcer de les arracher de votre cœur; car plus vous tarderiez à les combattre, plus elles se fortifieraient par les actes qu'elles vous feraient produire, plus elles jetteraient dans votre cœur de profondes racines, et plus vous auriez dans la suite de peine à les combattre et à les dompter. Écoutons encore notre grand Moraliste.

« *Bienheureux*, dit la sainte Écriture, *celui qui écrasera tes Petits contre la pierre :* ces Petits, dit saint Augustin, sont les passions de l'homme qui commencent à naître, et qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or, c'est alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont faibles, et qu'il est par conséquent plus aisé de les vaincre et de s'en défaire. Mais si nous leur permettons de s'établir et de se fortifier; si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, et jusques au dernier soupir de notre

(1) Ce sommaire, un peu plus long que celui des autres articles ou paragraphes, a paru utile pour une plus parfaite intelligence de cet important sujet.

vie, elles nous tiendront sous le joug et nous feront éprouver leur malheureuse et cruelle domination. » L'histoire suivante, extraite de la vie des Pères du désert, va confirmer les principes qui viennent d'être exposés.

« Un ancien Solitaire étant un jour interrogé pas ses disciples sur la manière de combattre leurs passions, leur répondit par cette figure : il était alors dans un lieu planté de cyprès. Il commanda à l'un de ses disciples l'arracher un petit cyprès qu'il lui montra, et le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en désigna ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha aussi, mais avec plus d'efforts et en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec assez de difficulté. Enfin l'ancien Solitaire leur en marqua un qui était un peu plus gros. Tous les jeunes solitaires se mirent de concert et ne purent jamais venir à bout de l'arracher; alors le Maître prenant de là occasion de les instruire : « Voilà, mes » chers enfants, leur dit-il, comme il en est de nos pas- » sions; au commencement, quand elles ne sont pas en- » core enracinées, il est facile de les arracher, pour peu » qu'on prenne le soin de les combattre; mais lorsque, » par une longue habitude, on leur a laissé jeter de pro- » fondes racines dans le cœur, il est très-difficile de les » dominer et de s'en rendre maître. Travaillez donc de » bonne heure à combattre et à vaincre des ennemis qui, » dans la suite, vous causeraient de violents combats, et » peut-être entraîneraient votre perte éternelle. »

2° Si vous voulez jouir de la paix intérieure, il est né-

cessaire que vous attaquiez vos passions, non à moitié et en les épargnant, mais tout de bon et résolue à les poursuivre jusqu'à ce que vous les ayez soumises à l'empire parfait de la raison.

« Un défaut ordinaire aux personnes qui font profession d'embrasser la vertu et de tendre à la perfection, dit le P. Saint-Jure, c'est qu'elles n'attaquent pas le vice fermement, ne le combattent point à outrance, ne font que lui effleurer la peau, et ne lui donnent point jusqu'au cœur : elles ne coupent que le bout des branches, et ne touchent point au tronc et à la racine; ainsi il ne meurt jamais, parce que l'on ne fait pas mourir le principe de sa vie. Quiconque veut emporter la victoire entière d'un vice doit nécessairement le frapper au cœur et mettre la cognée à la racine. Ainsi Dieu, parlant aux Israélites, figure des Élus, de l'ordre qu'il voulait qu'ils tinssent en la destruction des Idoles, images des vices, leur dit : *Renversez les autels des Idoles, brisez leurs statues, brûlez les bocages qui leur sont consacrés, et effacez leur mémoire des lieux où on les adore.* C'est ce que fit le bon roi Josias qui, après avoir nettoyé ces lieux des ordures sacriléges, les remplit même d'ossements de morts; pour nous apprendre, dit Philon, que nous devons tellement faire mourir nos vices, que nous ne leur donnions point moyen de revivre. Dieu encore, dans la même pensée, commanda à Saül la ruine d'Amalec : *Va et détruis Amalec tout à fait, et n'épargne rien de ce qui lui appartient.* Nous devons en user de même à l'égard de nos vices; autrement ils seront toujours nos maîtres et nous donneront de la peine. Car, de même que les enfants d'Israël ne purent

jamais jouir d'une parfaite paix, tandis qu'il se trouva dans la terre promise quelque reste des nations ennemies, desquelles Dieu avait dit : *Vous les détruirez entièrement et n'aurez aucune pitié d'elles ;* de même, tant que nous aurons en nous un vice qui aura du pouvoir, nous ne devons point espérer un repos assuré, parce que nous nourrissons en nous la semence du trouble et de la guerre. »

3° Il faut combattre vos vices avec courage et générosité; « car, dit le P. Bourdaloue, il est constant que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises la plus grande, et celle où l'homme éprouve plus de combats et plus de contradictions. C'est s'arracher en quelque manière à soi-même; c'est mourir à soi-même, et y mourir autant de fois qu'il y a d'efforts à faire et d'obstacles à surmonter. » Ayez donc du cœur, car il en faut dans la lutte spirituelle dans laquelle je veux vous engager; mais, pour vous en donner, écoutez ce que dit le profond Moraliste qui vient de parler.

« Dans cette guerre sainte que nous avons à soutenir, nous avons besoin d'aide et d'appui; mais en est-il de plus présent et de plus assuré que la grâce du Seigneur et sa divine assistance? C'est lui-même qui nous appelle, lui qui nous invite et qui nous met les armes à la main; est-ce pour nous manquer dans l'occasion, et pour ne pas seconder nos efforts? c'est sa cause que nous avons à défendre, ce sont ses ennemis que nous avons à combattre; car nos passions sont dans nous les ennemis de Dieu les plus déclarés, les plus animés, les plus obstinés : elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui et à nous soulever contre lui; et parce qu'elles ne sont pas toujours assez

fortes pour nous porter à une révolte et à une séparation entière, du moins s'opposent-elles aux mouvements de notre ferveur et à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inspirer. Or, encore une fois, quand il nous verra agir contre ses ennemis et pour ses intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, et comptons sur sa protection. Laissons murmurer la nature; laissons-la s'effrayer, se récrier, former mille obstacles. Revêtus de la vertu céleste, nous deviendrons insensibles à ses cris, inaccessibles à ses traits, invincibles à toutes ses attaques! Que dis-je? plus même ses cris se feront entendre à nous, plus ses traits se feront sentir, plus ses attaques seront violentes, et plus en y résistant et les surmontant nous nous enrichirons de mérites, nous monterons de degrés, nous nous perfectionnerons et nous nous sanctifierons; car, devant Dieu, le mérite le plus élevé et la sainteté la plus éminente, c'est de savoir se renoncer et se vaincre. »

Assurée du secours du ciel, et revêtue par là de la force de Dieu lui-même, déclarez hardiment la guerre à vos passions, disant au fond de votre cœur, avec le grand Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie;* ou, avec le saint roi David : *Que me peut faire la chair, si Dieu est mon appui et mon soutien? Quand je verrais l'Enfer tout entier réuni pour soutenir mes passions, je ne craindrais pas pour cela, ayant mon Dieu pour défenseur.* C'est soutenu de cette confiance, si puissante ou plutôt toute-puissante sur le cœur de Dieu, qui aime à voir ses créatures mettre leur appui dans sa puissance et dans sa bonté infinies, que Judas Machabée, le Héros du peuple de Dieu

pendant la cruelle persécution de l'impie Antiochus, remporta des victoires si signalées sur les armées ennemies, avec des forces bien inégales et souvent avec une poignée de soldats; car le Ciel, qui n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance dans *le Dieu fort*, dans *le Dieu des armées*, combattait lui-même pour Judas, et faisait des prodiges en récompense de sa confiance et de celle de ses soldats, qui se préparaient au combat par la pénitence et la prière. Employez les mêmes moyens, ma chère sœur, pour mériter que votre confiance parvienne jusqu'au trône du Tout-Puissant, et soyez sûre qu'elle n'en reviendra pas sans avoir été exaucée.

4° Autant vous devez avoir de confiance dans la puissante protection du Seigneur, autant vous devez avoir de défiance de vous-même et de vos propres efforts. « La défiance de soi-même est si nécessaire, dit le *Combat spirituel*, qu'on ne peut, sans cette vertu, non-seulement vaincre tous ses ennemis, mais surmonter les moindres passions. Cette vérité doit être profondément gravée dans notre esprit, parce que, encore que nous ne soyons qu'un pur néant, nous ne laissons pas de concevoir de l'estime pour nous-même, et de croire, sans nul fondement, que nous sommes quelque chose. Ce vice est l'effet de la corruption de notre nature; mais plus il est naturel, plus on a de peine à le reconnaître. Dieu qui voit tout, le regarde avec horreur, parce qu'il veut que nous soyons très-persuadés qu'il n'y a dans nous ni vertu ni grâce qui ne viennent de lui seul, comme de la source de tout bien, et que nous sommes incapables de former sans lui une pensée qui puisse lui plaire. » Faites donc tout ce qui dé-

pend de vous pour triompher de vos passions, et cependant soyez intimement persuadée que sans le secours d'en haut tous vos efforts seront inutiles.

Lors donc que vous aurez été assez heureuse pour remporter quelque victoire sur vous-même, ne manquez pas d'en rapporter sur-le-champ toute la gloire à Dieu, imitant le saint roi David qui, pénétré de cette sainte défiance de lui-même, disait : *Je poursuivrai mes ennemis, et je les attraperai, je ne cesserai de les battre qu'ils ne soient défaits, je romprai toutes leurs forces, et je les mettrai sous mes pieds : parce que vous m'avez revêtu de force pour la guerre, et que vous avez abattu sous moi ceux qui s'élevaient contre moi ; que vous avez fait tourner le dos à mes ennemis devant moi, et avez exterminé ceux qui me haïssaient.*

5° Malgré tout le courage dont vous serez animée pour poursuivre vos ennemis intérieurs, jusqu'à ce que vous les ayez soumis au joug de la raison et de la sainte loi du Seigneur ; malgré les protestations les plus sincères et les plus généreuses que vous aurez mille fois, peut-être, faites au Seigneur de mourir plutôt que de prêter l'oreille aux propositions perfides de ses ennemis et des vôtres ; attendez-vous cependant qu'il vous arrivera encore de manquer à vos meilleures résolutions et à vos promesses les plus sacrées, tant la faiblesse de la nature humaine est grande ; du moins, voilà probablement ce qui vous arrivera dans le commencement du combat contre vous-même : mais quelque faiblesse qui puisse vous arriver, quelque chute que vous puissiez faire, ne perdez jamais courage, et ne désespérez jamais de remporter la victoire. Ces chutes mêmes nuiront peu à votre triomphe, si vous

savez vous relever sur-le-champ. Ce point est de la plus grande importance, assurent tous les Maîtres de la vie spirituelle, et sans son observation il est impossible de jamais remporter la victoire sur aucun vice. « Quand vous vous sentez blessé, dit *le Combat spirituel,* c'est-à-dire quand vous voyez que vous avez fait quelque faute, soit par pure fragilité, soit avec réflexion et par malice, ne vous affligez pas trop pour cela ; ne vous laissez point aller au chagrin et à l'inquiétude ; mais adressez-vous aussitôt à Dieu, et dites-lui avec une humble confiance : « C'est » maintenant, mon Dieu, que je fais voir ce que je suis ; » car que pourrait-on attendre d'une créature faible et » aveugle comme moi, que des égarements et des chutes? »

« Arrêtez-vous un peu là-dessus, afin de vous confondre en vous-même, et de concevoir une vive douleur de votre faute.

« Puis, sans vous troubler, tournez toute votre colère contre les passions qui vous dominent, principalement contre celle qui a été cause de votre péché.

« Seigneur, direz-vous, j'aurais commis de bien plus » grands crimes, si par votre infinie bonté vous ne m'a» viez secourue. »

« Rendez ensuite mille actions de grâce à ce Père de miséricorde : aimez-le plus que jamais, voyant que, bien loin de se ressentir de l'injure que vous venez de lui faire, il vous tend encore la main, de peur que vous ne tombiez de nouveau dans quelque pareil désordre.

« Enfin, plein de confiance, dites-lui : « Montrez, ô mon » Dieu, ce que vous êtes, faites sentir à un pécheur humi» lié votre divine miséricorde; pardonnez-moi toutes mes

» offenses; ne permettez pas que je me sépare jamais ni » que je m'éloigne tant soit peu de vous; fortifiez-moi tel- » lement de votre grâce, que je ne vous offense jamais. »

« Après cela, n'allez point examiner si Dieu vous a pardonné ou non; car c'est vouloir vous inquiéter en vain, c'est perdre le temps; et il y a en ce procédé bien de l'orgueil et de l'illusion du démon qui, sous des prétextes spécieux, cherche à vous faire de la peine. Ainsi abandonnez-vous à la miséricorde divine, et continuez vos exercices avec autant de tranquillité que si vous n'aviez point commis de faute. Quand vous auriez même offensé Dieu plusieurs fois en un seul jour, ne perdez jamais la confiance en lui. Pratiquez ce que je vous dis, *la seconde, la troisième, la dernière fois,* comme la première: concevez toujours un plus grand mépris de vous-même, et une plus grande haine du péché, et soyez plus sur vos gardes à l'avenir. Cette manière de combattre le démon lui déplaît infiniment, parce qu'il sait qu'elle plaît beaucoup à Dieu, et qu'il en remporte toujours de la confusion, se voyant dompté par celui même qu'il avait aisément vaincu en d'autres rencontres; aussi emploie-t-il toutes ses ruses pour nous la faire quitter, et il en vient souvent à bout, à cause du peu de soin que nous avons de veiller sur notre intérieur. »

C° Ce serait grossièrement vous tromper, si vous croyiez que la guerre sainte que vous allez entreprendre contre vos passions ne durera que peu de temps, et qu'ensuite vous pourrez poser les armes et vous reposer. Détrompez-vous, si telle est votre persuasion, car nous avons affaire à des ennemis que l'on ne peut jamais entièrement détruire, de

sorte qu'il faut avoir toujours les armes à la main, afin de n'être pas surpris au dépourvu et à l'improviste. « Croyez-moi, dit saint Bernard, les vices repoussent étant coupés, ils retournent étant chassés, ils se rallument étant éteints, et assoupis qu'ils sont ils se réveillent : c'est peu de les tailler une fois, il faut les tailler souvent, et, s'il se peut, toujours ; parce que, si vous voulez dire vrai, vous trouverez toujours en vous de quoi tailler. Vivant en ce corps mortel, vous vous trompez si vous pensez que les vices soient morts et non plutôt mortifiés; le Jébuséen demeure dans votre État ; il peut être subjugué, mais non exterminé. » Cassien donne le même avis, assurant que, si l'on ne veille continuellement sur soi-même, le vice qu'on croyait avoir vaincu reprend plus furieusement les armes. Aussi le Saint-Esprit nous avertit que *notre vie est et doi être un combat perpétuel.*

Ne vous lassez donc pas de combattre, ma chère sœur, et faites-le jusqu'au dernier soupir, ainsi que le dit *le Combat spirituel;* ne vous plaignant jamais de la longueur du combat, assurée que la résistance de vos ennemis ne fait que vous donner occasion de former une plus belle couronne; car, à chaque fois que vous leur résistez, les Anges, ainsi que le dit un pieux Auteur, vous tressent une couronne, ou, si vous aimez mieux, ajoutent de nouvelles fleurs à la vôtre.

L'Auteur de *la Religieuse sanctifiée* rapporte qu'un moine alla se plaindre à l'Abbé Théodore de ce que depuis huit ans il luttait contre ses passions et n'avait pas encore pu en éteindre le feu. « O mon frère, lui répondit l'Abbé Théodore, tu te plains d'une guerre de huit ans, et moi qui en

ai passé soixante dans la solitude, je n'ai pas encore été un seul jour exempt de quelque attaque. »

7° Les maladies se guérissant par leurs contraires, un des plus sûrs moyens de triompher de vos passions, c'est de vous appliquer à l'acquisition des vertus opposées; tel est le conseil que nous donnent tous les Maîtres de la vie spirituelle.

## ARTICLE II

### La passion dominante.

#### § I

#### Nécessité de connaître et de combattre la passion dominante.

« Il y a dans chaque personne (1), dit le spirituel P. Guilloré, une *passion dominante.* Je sais bien que toutes les passions sont dans nous, mais elles n'y sont pas au même degré, les unes y étant presque éteintes, les autres y ayant plus de chaleur; si bien que, si vous y faites réflexion, vous en trouverez toujours quelqu'une en particulier qui domine sur les autres, c'est-à-dire qui a plus d'ardeur, qui éclate davantage, qui règne en toutes les actions, qui donne le mouvement à tout, et qui entraîne avec elle le reste des passions.

« Les uns sont possédés du feu de la colère et des sail-

(1) Ce passage du P. Guilloré se trouve déjà en grande partie dans *le Bonheur des maisons religieuses;* mais, parce que les jeunes religieuses n'ont peut-être pas le premier ouvrage entre les mains, j'ai cru utile de répéter cet important passage dans celui-ci.

lies de l'impatience; vous en voyez d'autres dont le cœur les tyrannise par l'inclination violente qu'ils ont à aimer; il y en a qu'une secrète aversion pour tout ce qui leur est antipathique tient toujours dans le fiel et dans l'aigreur; d'autres portent partout un esprit ambitieux qui veut toujours éclater; on en voit en qui la passion de censurer et de condamner ce qui n'est pas selon leur sens n'épargne personne. Vous conaissez de certaines personnes qui ont un mouvement de langue qui ne cesse jamais. Il y en a d'autres qui sont si pleines de l'amour de leur liberté, qu'elles ne se veulent gêner en rien. Vous en verrez d'autres qui ne sont appliquées qu'aux aises et aux commodités de leur corps et à la sensualité de leur goût.

« Voilà comme, dans chacun de nous, il y a une certaine passion dominante qui a tant de force et de pouvoir qu'elle fait, d'ordinaire, l'âme de toutes nos opérations; c'est elle qui exerce en nous un souverain empire, qui fait comme le caractère de nos personnes particulières, et qui produit en nous comme une seconde nature.

« Je dis maintenant que c'est à cette passion dominante qu'il se faut attacher pour la régler et pour la détruire, si l'on veut s'avancer solidement dans la vertu; car quelque soin que vous preniez d'assujettir les autres passions, vous ne ferez pourtant rien, si celle-là n'est combattue et domptée : et c'est pour cela que la plupart s'épargnant et se flattant toujours de ce côté-là, se trompent eux-mêmes, pensant qu'ils font quelque chose dans la vertu, parce qu'ils ne se négligent pas tout à fait dans le reste. »

Comme vous le voyez, ma chère sœur, voilà le Goliath auquel il faut commencer à vous attaquer; car, une fois

que ce géant sera exterminé, le reste de l'armée des vices prendra aisément la fuite, et vous laissera le champ de bataille libre ; tel est le conseil unanime des Maîtres de la vie spirituelle. Vous aurez beau mettre en déroute tantôt un bataillon, tantôt un autre ; tant que le Général ne sera pas à bas et que vous ne lui aurez pas coupé la tête, comme David la coupa à Goliath, ne comptez point sur une paix solide et durable. N'eussiez-vous même en vue que *votre bonheur*, vous devriez ne rien négliger pour mettre sous vos pieds votre passion dominante. Écoutez ce que dit sur ce sujet le savant P. Bourdaloue :

« La voie la plus sûre et la plus courte pour pacifier notre cœur, c'est d'attaquer d'abord la passion dominante, et de mortifier les désirs où nous remarquons plus de vivacité et de sensibilité. Car c'est là comme le premier mobile de l'âme ; c'est la source de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une seule passion est plus difficile à soumettre, et fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres ensemble. Souvent il est aisé de retrancher toutes les autres et de se mortifier sur toutes les autres ; mais du moment qu'il s'agit de la passion dominante, et qu'on veut la contredire, ce n'est plus, à beaucoup près, la même facilité, et l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux et les soulèvements. Cependant il n'y a point de paix à espérer tant que cette passion ne sera point détruite. Fussiez-vous dans tout le reste la personne la plus modérée, la plus raisonnable, la plus sage, c'est assez de cette passion pour vous agiter et pour faire votre supplice : elle vous remplira l'esprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions désagréables ; elle excitera

dans votre cœur mille regrets, mille jalousies, mille dépits, mille ressentiments pleins d'aigreur et d'amertume; elle vous mettra dans la tête mille desseins, mille projets, mille entreprises aussi embarrassantes que vaines et chimériques ; elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues où peut-être vous aurez autant de déboires, de dégoûts et d'ennuis, de traverses à essuyer que de pas à faire; elle remuera même en sa faveur toutes les autres passions, qui d'ailleurs demeuraient dans le silence et vous laissaient dans le calme; elle les allumera, et, comme il ne faut quelquefois qu'un séditieux pour soulever tout un pays, il ne faudra que cette passion pour causer dans votre âme un bouleversement général. Souvent encore ce sera dans les moindres occasions et sur les plus petits sujets. Une étincelle produit le plus vaste incendie, et une bagatelle qu'on n'observerait pas en toute autre rencontre, et qui ne ferait nulle sensation, est capable, dès qu'elle intéresse la passion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

» On le voit tous les jours et on le connaît par soi-même. Oh ! que vous vous seriez épargné de mouvements et d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique et qui vous ronge. De quelle paix vous jouiriez et de quelle heureuse liberté! Tel était, dès ce monde, le bonheur des Saints : ils étaient contents de tout; et, à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire dans un vrai sens, que jusqu'au milieu de leurs plus austères pénitences ils menaient la vie la plus douce, parce qu'ils ne craignaient rien de tout ce que nous craignons

sur la terre, qu'ils ne désiraient rien, et que, par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avaient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les événements, et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'était capable d'altérer. »

## § II

### Armes à employer contre la passion dominante.

Outre celles que je vous ai mises entre les mains en traitant du combat contre les passions en général, en voici de particulières pour le combat contre la passion dominante; le spirituel P. Guilloré, ou plutôt ses savantes maximes, sont l'arsenal où nous allons aller les prendre.

« 1° Persuadez-vous bien que toutes vos autres passions prises ensemble ne sont pas aussi dangereuses que votre passion dominante; que cette passion est en vous un véritable germe de damnation, étant la source et le premier mobile de tous les dérèglements de l'âme; (c'est aussi ce que nous a dit plus haut le P. Bourdaloue, et que je répète ici d'après le P. Guilloré, parce que cette persuasion est la première arme qu'on doit prendre, étant comme la main qui fera mouvoir les autres).

» 2° Imitez la conduite d'un homme qui médite la perte d'un ennemi; il n'est point de moment dans le jour où il ne soit dans la pensée de son dessein, rêvant toujours sur les moyens et sur les temps les plus favorables de faire son coup. Faites-en de même, et qu'il ne soit point d'heure

où vous ne soyez toujours en conspiration contre cette passion qui domine en vous; car si vous en interrompez beaucoup la pensée, votre esprit n'y aura pas beaucoup d'ardeur; et puis, comme cette passion est forte à cause de son empire, elle vous emportera facilement, si vous n'êtes sur vos gardes. Tout au contraire, vous occupant toujours de la pensée et du désir de la ruiner, votre esprit en prendra un certain feu d'indignation qui vous fera vivement comprendre le malheur de cette servitude, et étant ainsi toujours préparée, vous ne serez pas si susceptible d'une surprise.

» 3° Pour vous animer à une guerre si sainte et si avantageuse, portez souvent votre pensée sur les grands désordres que cette passion a pu vous causer. Ah! quel courage, ma chère sœur, n'en tirerez-vous pas pour en entreprendre la ruine? Car n'est-on pas facilement animé à perdre ce qui nous a perdus, et ce qui peut nous perdre encore?

» 4° Ayez un certain temps dans le jour, où, sans vous examiner de tout le reste, vous pensiez uniquement à cette passion dominante pour en découvrir les mouvements, pour en voir les diminutions ou les progrès, pour en mieux pénétrer la malignité et les dangers et pour vous renouveler toujours dans le dessein de la vaincre. Cette aide a semblé si importante à saint Ignace, qu'il nous l'a présentée comme un des moyens les plus efficaces pour parvenir à la victoire de cette passion.

» 5° Confessez-vous souvent des fautes que cette passion vous fera commettre; vous en attirerez par là plus de grâces pour la surmonter; vous en ferez plus sérieusement

vos désaveux; vous en concevrez ainsi, avec le temps, plus de déplaisir; vous en aurez bien plus de honte de vous-même, et vous en serez bien plus sur vos gardes.

» Ne soyez jamais sans quelque austérité particulière au sujet de cette passion; c'est un payement et un sacrifice continuel que vous en ferez à Dieu; elle réveillera davantage votre esprit pour s'appliquer au combat; elle humiliera cette passion qui se verra si maltraitée. »

Quels progrès rapides, ma chère sœur, vous ferez dans la vertu, si vous prenez ces maximes pour règles de conduite!

## ARTICLE III

### La passion de l'orgueil.

Opposition de cette passion au bonheur. — Remèdes particuliers à cette maladie de l'âme.

L'orgueil, ma chère sœur. avec tous ses enfants, race maudite et expulsée du Ciel, et qui est une vraie émanation de l'enfer, est de tout point opposé au vrai bonheur, étant l'ennemi implacable de la paix de l'âme et de l'union avec Dieu, source unique du véritable *bonheur*. En effet, il est écrit, et la parole du Seigneur est immuable : *Qui a jamais résisté à Dieu et a eu la paix*? Or, l'orgueil nous fait résister à Dieu, qui veut que nous soyons humbles, et si humbles que nous approchions de la simplicité des enfants, et qui nous avertit qu'*il résiste lui-même aux orgueilleux et s'unit aux humbles de cœur*. Il est encore écrit : *Il n'y a point de paix pour l'impie*. Or l'orgueil,

que l'Esprit-Saint nous assure *être le principe de tous les vices*, rend impies les âmes qui s'abandonnent à l'esclavage de cette passion ; d'où il suit nécessairement qu'il ne doit point y avoir de paix pour les orgueilleux. Aussi, qui pourrait lire dans le cœur d'un esclave de cette passion, le verrait agité d'une foule de désirs, d'espérances, de craintes et d'alarmes, de peines et de chagrins, qui en font comme une mer bouleversée jusque dans ses plus profonds abîmes par une tempête furieuse. Comment le *bonheur* pourrait-il se trouver dans un cœur livré à tant d'agitations ? Mais ce n'est pas tout : il est un oracle sorti de la bouche de l'éternelle Sagesse, qui a dit : *Quiconque s'élève sera humilié.* Cet Oracle divin aura certainement son accomplissement dans tous les temps, et c'est cet accomplissement qui bouleverse l'intérieur de l'orgueilleux.

D'où pensez-vous, par exemple, que proviennent cette sombre tristesse, cette noire mélancolie où est plongée cette religieuse qui était si gaie il n'y a que quelques heures ? Descendez jusqu'au fond du cœur de la malade, et vous y trouverez que cette mutation si subite n'est provenue que de l'impression violente qu'a faite sur le cœur de cette pauvre esclave de l'orgueil une petite blessure qu'a éprouvée ce Maître délicat et susceptible. Et ces chagrins cuisants qui dévorent le cœur de cette autre victime de ce cruel bourreau ; ces larmes amères et abondantes qui ont changé les yeux de la pauvre fille en deux sources intarissables ; ces cruelles insomnies qui ruinent la santé de la *nouvelle patiente* pendant ces longues nuits qui semblent des semaines ; ce morne silence, cet éloigne-

ment de la société des autres religieuses, d'où croyez-vous que toutes ces peines si déchirantes tirent leur origine? Allez encore au fond du cœur de cette esclave de la passion de l'orgueil, et vous trouverez que toutes ces amertumes intérieures, qui sont comme autant d'épées tranchantes qui déchirent le cœur de cette malheureuse victime, et vont peut-être jusqu'à lui faire regretter d'avoir quitté le monde pour s'enrôler sous les bannières du Dieu qui s'est anéanti jusqu'aux opprobres de la Crèche et du Calvaire, vous trouverez certainement que toutes ses peines proviennent de l'orgueil blessé, soit par une correction un peu verte d'une Supérieure, soit par une préférence accordée à une égale, soit par un manque d'égards qu'elle croyait mériter.

Mais qu'ai-je besoin d'aller chercher des exemples hors de vous-même, votre propre cœur ne peut-il pas lui seul servir de preuve à la vérité que je veux vous démontrer? Descendez-y donc, ma chère sœur, dans ce pauvre cœur; étudiez-le attentivement, et voyez si la passion de l'orgueil ne lui fait pas éprouver les peines intérieures dont je viens de vous parler; peines si opposées au *bonheur*, quand elles ne sont pas adoucies par le mérite de la conformité à la sainte volonté de Dieu, conformité dont est privée l'âme orgueilleuse.

Laissons un grand Maître de la vie spirituelle nous confirmer cette importante vérité : « Tous les troubles, toutes les tristesses, tous les chagrins que nous avons, dit le P. Saint-Jure, si nous voulons remonter jusqu'à la source, nous trouverons qu'ils sont causés par quelque vent de vanité, d'estime de nous-même, du désir de pa-

raître, de l'emporter sur les autres, de crainte d'être méprisée et d'autres choses semblables. »

La sainte Écriture elle-même nous offre un exemple bien frappant et en même temps terrible des effets de l'orgueil dans une âme, et de ses châtiments, même dès cette vie : cet exemple est celui de l'orgueilleux Aman dont vous connaissez l'histoire. Voyez-vous les troubles intérieurs dont son âme est déchirée, et pourquoi ? C'est que son orgueil est blessé de ce que le Juif Mardochée ne fléchit point le genou devant lui, comme les autres serviteurs du roi Assuérus. Aman n'a point de paix, point de repos jusqu'à ce qu'il ait pris et assuré les moyens de se venger de cet affront, dont le souvenir le poursuit partout, et vient troubler et empêcher le bonheur que la fortune et les honneurs dont il abonde lui auraient sans cela fait goûter, autant toutefois que ces vains objets peuvent en procurer. Non content de laver l'affront qu'il prétend avoir reçu du refus d'un salut idolâtrique que Mardochée persiste à ne pas lui donner, dans le sang de ce Juif, sa passion le pousse jusqu'à jurer la destruction et l'extinction de la Nation juive tout entière, la vie d'un seul homme ne lui semblant pas capable de réparer l'outrage fait à sa grandeur orgueilleuse. Mais celui qui, du plus haut des Cieux, veille pour la défense des siens et pour procurer la confusion et l'humiliation des Orgueilleux, vient à point nommé renverser les projets du superbe Aman et l'abreuver de la plus complète confusion. Vous savez comme la chose se passa et comme l'événement ménagé par la divine Providence accomplit l'oracle sacré dont nous avons parlé plus haut, que *quiconque s'abaisse sera élevé*, et que

*quiconque s'élève sera abaissé.* Pour comble d'ignominie et pour châtiment anticipé de ses desseins meurtriers, fruits de la passion de l'orgueil, Aman fut, par l'ordre du Roi, attaché à la même potence qu'il avait fait élever pour Mardochée.

Profitons de la leçon, et ne forçons pas le Dieu fidèle dans ses promesses d'accomplir les menaces qu'il a lancées contre les orgueilleux.

Mais quel remède apporter à un mal si dangereux et cependant si commun? Le combat soutenu et persévérant contre cette passion tyrannique, employant pour l'abattre les armes dont je vous ai parlé dans les deux articles précédents. Mais le principal et le plus sûr moyen de terrasser cet ennemi domestique, c'est la pratique des actes de la sainte vertu d'humilité, qui est la mort et la destruction de l'orgueil. Oui, ma chère sœur, la sainte vertu d'humilité, cette vertu privilégiée du cœur du grand Médecin de nos âmes, l'humilité est le souverain remède à la grande plaie que la passion de l'orgueil a faite à nos cœurs. C'est cette aimable et douce fille du divin Réparateur de notre pauvre humanité qui met la paix et le calme dans les âmes des enfants de l'orgueilleux Adam.

« L'humilité, dit le pieux Rusbroche, chasse loin de notre cœur toutes les tristesses et tous les déplaisirs, et y fait entrer une solide paix et un contentement ineffable, que tout autre moyen ne saurait lui donner; car je ne craindrai point de dire que jamais personne n'a enduré malvolontiers aucune affliction que par défaut d'humilité. »

Avant de terminer cet article, je veux encore vous rapporter un exemple bien frappant des effets de l'orgueil

dans une âme qui tend à la perfection, comme vous êtes obligée d'y tendre vous-même.

« Nous lisons, dans la Vie des Pères du Désert, qu'une nuit que saint Pacôme et deux autres solitaires veillaient auprès du feu, l'un des solitaires, que le démon de l'orgueil commençait à obséder, dit à saint Pacôme : « Si » quelqu'un de vous deux a de la foi, qu'il se tienne de- » bout sur ces charbons allumés en prononçant l'oraison » dominicale. » Saint Palémon, qui était cet autre solitaire qui veillait et était le Maître de saint Pacôme, reprit vivement l'orgueilleux, et le réprimanda fortement. Mais celui-ci, aveuglé par l'orgueil, ne fit point de cas de la correction et se tint hardiment sur le feu, dont le démon, pour le mieux confirmer dans la vanité, arrêta l'ardeur, afin qu'il n'en fût pas brûlé. Après cela, l'orgueilleux solitaire se sépara des deux autres en leur reprochant leur peu de foi, et alla s'établir ailleurs plein de lui-même, comme étant un Saint à miracles.

» Le malheureux fit bientôt la triste expérience des funestes suites de l'orgueil. Le démon, qui le trouva disposé par là à toutes ses malignes suggestions, lui tendit un piége contre la pureté, dans lequel il tomba; après quoi, se livrant au désespoir, il erra quelque temps dans le désert, arriva enfin à la ville de Pane, où il se précipita dans une fournaise dont les flammes le consumèrent. »

## ARTICLE IV

### La passion de l'ambition.

Combien il est facile de se laisser entraîner par les charmes séduisants de cette passion. — Son incompatibilité avec le bonheur. — Moyens de se préserver de ses funestes illusions.

L'ambition étant une des filles de l'orgueil, il vous semblera peut-être qu'ayant parlé des suites funestes de l'orgueil, son Père, il soit superflu de parler maintenant de celles de l'ambition, sa Fille. D'ailleurs est-il possible que cette passion exerce ses funestes effets dans le cloître, où l'on fait profession de fuir les grandeurs et l'élévation, et de suivre un Dieu-Homme, méprisé et avili, traité comme le dernier des hommes, comme l'opprobre et la honte de sa Nation ? Que l'ambition se fasse sentir dans la cour des rois de la terre; qu'elle domine dans le cœur du guerrier qui ne vit et ne meurt, pour l'ordinaire, que mû par ses impressions; qu'elle se fasse entendre au cœur des habitants du siècle, qui est le domaine des passions; tout cela se conçoit aisément. Mais que le cœur d'une Épouse du Dieu qui n'a aimé que la dépendance, l'abjection et le mépris soit également ouvert aux impressions de l'ambition, et se laisse facilement et même agréablement blesser par cette perfide amie, c'est un paradoxe qu'on aurait de la peine à comprendre si on ne connaissait toute la corruption du cœur humain, si l'on ne savait qu'il est gâté jusque dans la racine, et est le foyer de toutes les

passions. « L'ambition, dit le P. Saint-Jure, est le funeste héritage que nous avons reçu de nos premiers parents; il a passé du Ciel où il a séduit les Anges rebelles, et du Paradis terrestre où il a trompé nos premiers parents, jusque dans les Maisons religieuses. »

Ne soyez donc pas étonnée si, vivement désireux d'assurer votre salut éternel et de vous épargner, même dès cette vie, des peines et des chagrins amers, je viens vous prémunir contre les attaques du démon de l'Ambition. Ce n'est pas, il est vrai, maintenant que vous êtes encore dans vos premières années de religion, que ce cruel serpent viendra vous attaquer comme à la dérobée, et cherchera à pénétrer adroitement dans votre cœur pour le déchirer ensuite impitoyablement. Dans les commencements de la vie religieuse, on se persuade que jamais la passion de l'ambition ne fera sentir ses pointes déchirantes. « Quoi, se dit-on, peut-on penser à vouloir conduire les » autres quand on a bien de la peine à se conduire soi-» même ? On a bien assez à répondre de soi sans être en-» core obligée de répondre des autres. Ce n'est pas pour » commander que je suis entrée en religion, mais pour » obéir. » Plaise au Ciel, ma chère sœur, que ces beaux sentiments, s'ils sont les vôtres, soient durables, et que, suivant le conseil du pieux auteur de l'*Imitation*, *vous aimiez toujours à être ignorée et à être réputée bonne à rien!* Mais à vous dire mon arrière-pensée, je crains que l'amour de la vaine gloire, de l'élévation, des petits honneurs attachés aux premiers emplois de la Religion; que la trop grande confiance dans vos talents, si le Seigneur vous en a donné quelques-uns; que le faux et spécieux

prétexte même de la gloire de Dieu et du bien d'une Maison; que l'exemple et les petits éloges de vos sœurs ou des séculiers; oui, je crains que tout cela ne fasse peu à peu disparaître vos répugnances pour le commandement, que le poison de l'Ambition ne s'insinue peu à peu dans votre cœur, et ne vous fasse tomber dans les chaînes de cette marâtre. Mais voyons ce qui arriverait si vous ouvriez jamais l'oreille aux chants de cette Sirène trompeuse.

1° Vous perdriez la paix de l'âme, ce trésor inappréciable et sans la possession duquel on ne peut goûter le bonheur. Et comment cela? Que votre cœur devienne esclave de cette Maîtresse tyrannique, et vous voilà livrée à mille désirs, mille espérances, mille craintes, mille alarmes, mille soucis incompatibles avec la paix de l'âme. La perfide vous enfoncera le poignard dans le sein, tantôt en vous montrant, à la place sur laquelle vous comptiez, une sœur, qu'elle vous présentera comme une rivale qui ne peut désormais mériter votre affection, possédant un bien qui vous était dû; tantôt en vous inspirant du dégoût pour un emploi qu'elle vous représentera comme peu honorable et pas assez élevé pour votre mérite. Mais ce n'est pas tout : vous dominant en tyran, elle vous fera commettre des indiscrétions qui, en révélant les désirs de votre cœur, vous attireront mille humiliations. D'autres fois, elle vous fera faire quelque bévue qui vous attirera une amère réprimande de la part de vos Supérieures, qui croiront, pour le bien de votre âme, ne pas devoir vous ménager les reproches et les humiliations. Et pour tout dire d'un seul mot, que ne devez-vous pas craindre

du côté du mépris, lorsque vos projets, qui tôt ou tard viendront à être connus, seront dévoilés? Or, avec tout cela, comment avoir la paix de l'âme à moins d'être humble, ce que certes n'est pas une esclave de l'ambition?

2° Supposé même qu'on parvienne au terme de ses vues, en est-on pour cela plus *heureuse?* Hélas! non : on veut des honneurs et l'on ne trouve que des humiliations. Celui qui a dit qu'*il résiste aux orgueilleux* ne manque pas de se trouver là pour s'opposer aux prétentions de notre ambitieuse, et pour lui faire boire le calice des humiliations, en permettant qu'elle n'ait aucun succès dans un emploi auquel elle s'est portée d'elle-même et n'y a pas été placée par l'ordre de celui qui veut seul être le distributeur des charges de la Religion par le moyen des règles établies par ses représentants. Ses talents naturels demeurent comme paralysés, afin de faire comprendre que *c'est en vain que l'on travaille, si lui-même (le Seigneur) ne met la main à l'œuvre.* Il semble dire à notre ambitieuse: « Tu as voulu régner ou avoir cet emploi sans mon con- » sentement; eh bien, voilà que je me déclare ton adver- » saire, toutes tes vues seront contrariées, tu ne trouveras » rien de ce que tu as cherché, et tu trouveras tout ce que » tu ne cherchais pas; *tu sèmeras du vent et tu moisson- » neras des tempêtes.* »

3° Je veux cependant supposer que vous parveniez par les voies légitimes où votre ambition vous porte; croyez-vous pour cela avoir trouvé le *bonheur*, parce que vous êtes parvenue au poste désiré? Détrompez-vous; non, le bonheur ne se trouve point dans la Charge pénible du soin du prochain, à moins que l'esprit de Charité ne

vienne par son onction intérieure, ce qui n'arrive point aux ambitieuses, adoucir les dégoûts et les ennuis attachés au gouvernement des hommes.

« Qui pourrait, dit le pieux Grenade, faire comprendre les soucis et les peines de ceux qui soutiennent le faix des grandes charges ? C'est ce qu'un roi exprima bien autrefois, étant sur le point d'être couronné ; avant qu'on lui plaçât le diadème sur la tête, il le prit entre ses mains, et l'ayant considéré durant quelque temps, il proféra ces paroles : « O couronne plus riche que tu n'es heureuse ! » si l'on te connaissait, ceux qui te trouveraient *dans la* » *boue* ne prendraient pas la peine de t'en relever. »

4° Comment ne pas craindre en voyant tous les périls attachés au gouvernement et à la conduite des autres, et les châtiments terribles dont le Seigneur menace ceux qui auront été revêtus de l'autorité ? *Ceux qui exercent l'office de juges*, dit la sainte Écriture, *seront jugés très-rigoureusement, et les puissants seront puissamment tourmentés*

En confirmation de cette vérité, qui cependant n'en a pas besoin, je veux vous rapporter un trait que j'ai lu dans l'*Homme religieux* du P. Saint-Jure ; trait qui, malgré tout ce qu'il renferme de merveilleux, ne paraît pas cependant hors de vraisemblance. Si vous ne voulez pas y ajouter une pleine créance, regardez-le au moins comme une parabole très-instructive.

« Dans un couvent de Naples, de l'ordre des Dominicains, plusieurs religieux parurent un soir au réfectoire après les complies, couverts de leur chape, et assis à l'entour des tables comme attendant le moment de faire collation. Le réfectorier, entrant au réfectoire, fut exces-

sivement surpris de voir tous ces religieux inconnus, assis sans dire un seul mot; sur-le-champ il s'en va trouver le Père Prieur, et lui rend compte de ce qu'il a vu. Le Père Prieur, croyant qu'il s'était fait illusion, le renvoie faire son office sans faire attention à ce qu'il lui dit de ces visions. Le réfectorier assurant qu'il ne s'est point trompé et qu'il a réellement vu des religieux inconnus assis au réfectoire, gardant tous un profond silence, le Père se rend enfin à ses instances et le suit. Arrivé au réfectoire, il reconnaît la vérité de ce que lui a rapporté le frère, et, tout troublé, il se hâte d'aller trouver les plus anciens et les plus sages religieux de la maison pour leur rendre compte du fait, et leur demander conseil sur la conduite à tenir dans cette occasion. Les anciens lui conseillèrent de se vêtir des habits sacerdotaux, d'aller prendre le saint sacrement et de venir, suivi de toute la communauté, au réfectoire, conjurer ces fantômes de dire ce qu'ils étaient, ce qui les avait fait venir et ce qu'ils voulaient. Le Père Prieur suivit ce conseil; et lorsqu'il entra dans le réfectoire avec le saint sacrement, tous ces spectres se levèrent et firent au saint sacrement une profonde inclination, après quoi ils se rassirent. Le Père Prieur leur commanda au nom de Jésus-Christ qu'il tenait dans ses mains, de dire qui ils étaient et ce qu'ils désiraient. Celui qui paraissait le premier de la troupe et qui était assis à la place la plus honorable, prenant la parole pour tous, répondit: « Nous sommes tous religieux de l'Ordre; la plupart » d'entre nous ont été Prieurs, sous-Prieurs, Docteurs, » Bacheliers, Régents en théologie, et avons tenu les pre- » mières Charges; l'ambition, l'envie et d'autres péchés

» nous ont perdus. Dieu nous a permis de nous montrer
» à vous afin de vous avertir, ainsi que tous les religieux
» de l'Ordre, de correspondre fidèlement à la grâce de
» votre vocation. Pour y avoir manqué nous nous sommes
» damnés ; si vous nous imitez, vous partagerez nos sup-
» plices ! Pour preuve de ce que je vous dis, regardez. »
En achevant ces mots, il fit signe à tous ses compagnons d'ouvrir leurs chapes. Les chapes ouvertes, ils parurent tout en feu. Le chef de la troupe frappa sur la table et la vision disparut.

Voyons maintenant les remèdes contre la maladie si dangereuse de l'ambition.

1° Le premier est de bien se convaincre, dans la méditation, du vide des grandeurs et des honneurs de la terre, de leur incapacité à procurer le *bonheur*, de leur fécondité en fait de peines, de sollicitudes, de déboires et de chagrins, et du danger auquel ils exposent le salut. Le cœur, qui suit toujours le jugement de l'esprit, cessera peu à peu de s'affectionner aux faux honneurs et aux dignités dangereuses de la terre, quand l'esprit sera convaincu du peu de cas et d'estime qu'il faut faire de ces prétendues sources du bonheur.

2° L'exemple étant la leçon la plus convaincante, la contemplation des exemples d'amour des mépris et de fuite des honneurs et des dignités que nous ont donnés Jésus-Christ, le prototype de tous les Saints, et tous ses fidèles imitateurs, achèvera de guérir le cœur de la maladie de l'ambition.

Contemplez donc souvent Jésus-Christ, se dérobant à l'empressement du peuple qui vient le chercher pour le

proclamer roi : saint Ambroise s'enfuyant quand on veut l'élever à l'épiscopat; saint Grégoire le Grand, déchirant la chape d'honneur qu'on lui place sur les épaules en signe de son élévation au souverain Pontificat, c'est-à-dire à la première dignité de la terre; et tant d'autres dont vous connaissez les exemples.

Sainte Thérèse, formée à l'école de Jésus et de ses Saints, avait une si grande horreur de l'Ambition qu'elle n'a rien négligé pour prémunir ses filles contre ce poison de l'âme. Elle avait coutume de dire qu'elle aimerait mieux voir ses monastères brûlés que de voir l'ambition s'y introduire. Puisse cette pensée de la Sainte faire impression sur toutes celles qui liront cet ouvrage!

## ARTICLE V

### La jalousie.

Difformité et effets de cette passion dans le cœur. — Son opposition au bonheur. — Ses remèdes.

Que vous êtes heureuse, ma chère sœur, si vous n'êtes pas malade de la cruelle et déchirante passion de la jalousie, fille perverse de l'orgueil; mais je vous engage à bien sonder votre cœur, à en examiner avec soin tous les plis et les replis; car souvent ce ver rongeur se tapit si bien dans les trous qu'il s'est ménagés, qu'il est difficile à apercevoir. Et ne soyez pas étonnée de ma sollicitude pour vous porter à sonder avec la plus grande attention votre cœur, c'est que rien n'est plus commun que le vice de la jalousie, même dans les maisons religieuses. Comme

la jalousie est le vice particulier des Anges rebelles, il semble que ce soit aussi celui des Anges de ce bas monde. Ce vice est en quelque sorte le vice des familles, de quelque espèce qu'elles soient. N'est-ce pas lui qui divisa les premiers enfants d'Adam; lui qui fit concevoir aux enfants du Patriarche Jacob l'infâme dessein de tremper leurs mains dans le sang de leur frère Joseph, et les porta, comme par un reste d'humanité, à le vendre pour être esclave? N'est-ce pas lui qui excita Aaron et sa sœur Marie à murmurer contre Moïse leur saint frère? N'est-ce pas lui qui anima les principaux officiers de la cour de Darius contre Daniel, et les porta à lui tendre des piéges pour le faire jeter dans la fosse aux lions? N'est-ce pas lui enfin qui porta les orgueilleux pharisiens à machiner la mort du Fils de Dieu?

Que vous dirai-je de tous les maux que ce monstre infernal a faits et fait encore dans l'Église de Jésus-Christ? Que vous dirai-je des scandales et des divisions qu'il a causés dans les Religions? Je vous dirai seulement que ce fut lui qui manqua de faire échouer la sainte réforme du Carmel, fit emprisonner saint Jean de la Croix par ses propres frères, et fit condamner la sainte Réformatrice du Carmel à ne pas sortir du couvent qui lui fut assigné pour retraite ou plutôt pour prison. Après cela, ma chère sœur, pourriez-vous ne pas concevoir la plus vive horreur de ce Monstre infernal? Oh! oui, c'est vraiment un vice infernal; car, nous dit l'Esprit de vérité: *La jalousie du diable a donné entrée à la mort dans le monde, et tous les jaloux se rendent ses imitateurs et ses disciples.*

Mais, pour concevoir plus d'horreur encore du vice et

de la passion de la jalousie, contemplez les terribles effets qu'il produit dans les cœurs qui se livrent à ce tyran. » La jalousie, dit le P. Louis de Grenade, embrase le cœur, sèche la chair, travaille l'esprit, ruine la paix intérieure, remplit la vie de tristesse, bannit de l'âme toute la joie. Elle est semblable en cela au ver qui naît dans le bois sec, qui ronge et consume ce même bois qui lui a donné naissance. C'est ce que fait la jalousie; elle tire sa naissance du cœur, et elle commence aussi par le cœur à exercer sa tyrannie. Le cœur étant une fois corrompu, elle altère bientôt la couleur du visage, la jaunisse qui paraît au dehors déclarant assez le mal violent qui est au dedans. Il n'y a point de juge si rigoureux que la jalousie l'est contre elle-même, puisqu'elle châtie et tourmente sans cesse son propre auteur. Aussi ce n'est pas sans raison que quelques Docteurs ont donné à ce vice le nom de juste, non qu'il le soit en effet, puisque c'est un très-grand péché, mais parce qu'il châtie lui-même, par son propre supplice, celui qui en est atteint, et qu'il en fait ainsi justice. » Comme vous le voyez, rien de plus opposé *au bonheur* que la passion de la jalousie.

C'est surtout la belle et divine vertu de Charité qu'attaque, ébranle et détruit ce vice anticharitable et surtout antifraternel : car sous son influence maligne il ne peut exister de paix, de concorde et d'union des cœurs. Ce qui fait le bonheur, la joie et le contentement des autres, fait son tourment et son supplice. Quel monstre ! quel monstre, ma chère sœur. Oh ! fuyez-le, je vous en conjure.

Mais voyez encore le mal qu'il fait à la pauvre sotte

(le terme est juste) qui se range sous les lois de ce tyran. « Si vous êtes jalouse de la vertu des autres, dit encore Grenade, ne prenez-vous point garde qu'en cela vous êtes ennemie de vous-même, puisque si vous êtes en état de grâce (comme doit toujours y être une bonne religieuse), vous tirez de l'avantage de toutes les bonnes œuvres de votre prochain; et plus il mérite, plus vous en tirez de profit? Vous n'avez donc point de sujet de porter envie à sa vertu; mais, au contraire, vous en avez beaucoup de vous réjouir des grands biens qui en reviennent, et à lui et à vous, puisque vous avez part à tous ces biens. »

Venons aux remèdes à employer contre cette lèpre spirituelle : le savant P. Guilloré va nous les présenter.

« 1° Tâchez de vous persuader devant Dieu que la jalousie est une de vos maladies, et n'ayez point honte d'en confesser la vérité; car il ne se voit presque jamais que ceux qui en sont attaqués veuillent l'avouer, et alors le mal est absolument sans remède.

» 2° Faites cette violence à votre esprit, de croire toujours le contraire de ce que des mouvements jaloux vous font voir par les yeux, et vous figurent dans l'imagination; car cette passion ne voit guère que le mensonge et presque jamais la vérité.

» 3° Imposez-vous cette loi de dire toujours du bien de l'objet pour lequel vous sentez de la jalousie, d'en exalter les talents; vous pourrez par là attirer des grâces précieuses, et en venir à aimer même ce que vous ne pouvez supporter.

» 4° Aimez encore, par un désir sincère de triompher de votre passion, à ce que l'on vous préfère en tout l'objet

de votre jalousie, en approbation, en emploi, en amitié; jugeant, par un sentiment de haine de vous-même, que vous ne méritez rien, et que l'on vous fait justice en vous préférant les autres.

» 5° Passez même plus avant, procurant à la personne qui vous donne de la jalousie tous les avantages que vous pourrez; c'est là le moyen le plus efficace pour faire mourir cette honteuse passion. »

## ARTICLE VI

### La passion de la médisance.

#### § I

Sources de la médisance. — Sa noirceur. — Ses effets.

Voici encore, ma chère sœur, une fille de l'orgueil, qui reconnaît aussi souvent pour Mère la jalousie, et très-fréquemment tire sa naissance de l'intempérance de la langue, d'où découlent *la vie et la mort*, comme l'assure l'Esprit-Saint. C'est comme provenant de cette dernière source que nous allons considérer la passion de la médisance.

Qui pourrait énumérer les maux que fait une langue sans frein, et qui n'a point cette *sainte garde de circonspection* que le saint roi David demandait à Dieu, comme une grâce de choix? Quel mal ne fait pas dans une maison religieuse une fille qui ne sait pas enchaîner sa langue, et lui laisse dire tout ce qu'elle sait, et peut-être ce qu'elle ne sait que comme si elle ne le savait pas, le secret lui ôtant la liberté d'en parler? Quel compte ter-

rible aura un jour à rendre une fille de ce caractère, pour un flux de paroles qui sortent de sa bouche comme les flots d'une mer agitée ?

Si vous êtes atteintes de la passion de la loquacité, ne négligez rien pour vous arracher à son empire; car ses esclaves sont exposés à faire bien des chutes. Rarement on voit les grandes parleuses être de grandes saintes, le Saint-Esprit assurant que, *qui parle beaucoup péchera fréquemment;* et sûrement elles ne seront jamais des âmes intérieures.

Parmi les fautes que fait commettre l'intempérance de la langue, la médisance ne tient pas le moindre rang; car quoiqu'il puisse arriver, et qu'il arrive sans doute assez souvent, qu'une personne taciturne par caractère commette le péché de médisance, cependant l'habitude de la médisance est pour l'ordinaire la suite de la loquacité.

Sans doute la sainte loi du silence, si strictement prescrite par tous les Fondateurs d'Ordres religieux, préserve les âmes religieuses de tomber aussi fréquemment dans le vice de la médisance que les personnes du monde, qui n'ont pas le même préservatif; cependant cette loi sacrée ne suffit pas pour arrêter tous les mouvements d'une langue esclave de la passion de la loquacité; d'autant plus qu'il y a des heures dans le jour où cette loi salutaire lève ses défenses et donne toute liberté à la passion de parler, si elle n'est retenue par une autre loi, celle de la crainte de Dieu. Souvent cette dernière ne suffit pas elle-même; « car, dit le P. Saint-Jure, le vice de la médisance ne se trouve que trop souvent dans les Religions. Un des maux les plus communs qui y règnent

est une certaine liberté que l'on prend de parler des imperfections d'autrui, et de ne rien cacher des fautes qu'on lui voit faire. On en parle en particulier, on en parle en public; tantôt avec un, secrètement, tantôt avec deux, plus librement, et puis avec plusieurs sans retenue. C'est une merveille s'il y a quelqu'un dans une communauté qui ait échappé à toutes les morsures de la médisance, ou de qui on n'ait dit quelque mal, fait quelque plainte; et s'il s'est trouvé une seule personne qui n'ait commis aucune faute grande ou petite en cette matière. » — Écoutons encore saint Jérôme sur le même sujet : « Plusieurs, dit ce Père, sont atteints du vice de la médisance; il en est fort peu qui n'en soient entachés; la démangeaison de parler est si furieuse et ce mal a gagné si puissamment les esprits des hommes que ceux mêmes qui se sont retirés bien loin de tous les autres vices se trouvent pris en celui-ci, comme au dernier lacet du diable. »

La passion de la médisance ayant tant d'empire sur un grand nombre même d'âmes religieuses, que ne devez-vous pas faire, ma chère sœur, pour vous soustraire à son honteux domaine, et vous procurer la liberté des enfants de Dieu, qui sont des enfants de charité, Dieu étant lui-même *tout charité ?* Mais, afin de vous inspirer une plus forte haine contre cette maîtresse impérieuse, contemplez toute sa malignité, et voyez comme ce Monstre n'enfante que peines, douleurs, chagrins, infamies, déshonneurs, troubles, désordres, en un mot des maux de toute espèce.

« La médisance, dit le P. Saint-Jure, rend une personne odieuse, fait qu'on conçoit mauvaise opinion d'elle et

qu'on la regarde comme dangereuse. Dieu se mettant lui-même de la partie, permet justement qu'on médise d'elle et qu'on lui rende ainsi ce qu'elle a donné ; c'est ce que nous annonce l'Esprit-Saint quand il dit *que le médisant souillera son âme et sera haï des hommes ;* et ailleurs : *Veillez soigneusement sur vous, afin de ne pas vous attirer la renommée de personne médisante, car c'est une mauvaise tache quand on dit d'elle qu'elle a le vice de la médisance ; la haine, l'inimitié, l'opprobre seront son partage.* »

« Les médisants, dit encore le même auteur, sont des porteurs de peste et de vrais corrupteurs des maisons religieuses : leurs langues sont comme les pinceaux du diable, qui s'en sert pour peindre des figures laides et horribles, et, selon saint Bernard, il est assis dessus et les remue pour leur faire jeter leur venin. Leur bouche est comme un tombeau ouvert plein de cadavres à demi pourris, d'où s'exhalent des infections insupportables et mortelles. »

« Plût à Dieu, dit saint Liguori dans sa *Religieuse sanctifiée*, qu'il n'y eût pas dans les couvents des religieuses qui ne peuvent lécher sans écorcher, c'est-à-dire parler sans médire. Elles médisent de tous ceux dont elles parlent. Ces mauvaises langues devraient être chassées du cloître, ou du moins rester toujours renfermées dans un cachot ; car elles troublent le silence, la dévotion et le repos de toute la communauté ; elles sont la ruine des couvents. Dieu veuille que ces malheureuses ne meurent pas comme ce prêtre dont parle Thomas-Canti de Prato, qui expira dans des convulsions furieuses en se déchirant la langue avec les dents. Un autre médisant, au moment

où il allait calomnier saint Malachie, sentit sa langue s'enfler et se remplir de vers qui la rongeaient; il mourut dans l'espace de sept jours, au milieu de douleurs inouïes. »

Permettez-moi de poursuivre la composition du hideux tableau que je veux mettre sous vos yeux.

« La médisance, dit saint Jean Climaque, est une sangsue secrète et cachée, qui suce le sang de la charité. » « Elle attaque cette Reine des vertus, dit saint Bernard, plus âprement que tous les autres vices, car celui qui parle mal de son frère témoigne qu'il ne l'aime pas, et qu'ainsi il n'a pas la charité. Puis, que prétend-il par sa medisance, sinon d'attirer sur son frère la haine ou le mépris de ceux devant qui il médit? Il blesse donc ainsi la charité avec sa langue médisante, et la fait mourir autant qu'il est en lui, et dans ceux qui l'écoutent et dans ceux auxquels sa médisance sera rapportée. »

« Le vice de la médisance, disait saint François, est ennemi de la charité et abominable devant Dieu, parce que le médisant se nourrit du sang des âmes qu'il tue d'un coup de langue comme d'un coup d'épée. »

« L'abbé Agathon compare ce vice à un furieux embrâsement qui fait fuir tout le monde devant lui, et détruit tous les fruits des arbres voisins. Il n'y a rien, disait-il, de plus dangereux dans une communauté que cette licence débordée de parler des uns et des autres, parce que c'est cômme une source boueuse d'où découle une très-grande quantité de maux et de péchés. »

Mais, après avoir écouté les Saints, écoutons l'Esprit-Saint lui-même : *Un coup de fouet ne fait qu'une meurtris-*

*sure sur la peau; mais un coup de langue brise les os mêmes. Heureux celui qui ne tombe pas sous les coups d'une langue maligne, qui n'encourt pas les attaques de sa fureur et qui n'est pas son esclave; car son joug est de fer et ses liens sont d'airain; elle fait autant de ravages qu'un lion affamé qui se jette sur un troupeau de moutons, ou qu'un léopard furieux qui dévaste tout.*

Après cela, ma chère sœur, penseriez-vous pouvoir goûter le bonheur, si vous étiez esclave de la passion de la médisance?

Mais, au contraire, combien est chère à Dieu et aux hommes, comme le dit saint Liguori, et par suite combien est heureuse la religieuse qui ne dit jamais que du bien du prochain. Aussi sainte Madeleine de Pazzi assurait qu'elle n'aurait pas craint de canoniser une religieuse qui n'aurait jamais médit.

Oh! ma chère sœur, fuyez, fuyez donc le vice honteux de la médisance.

## § II

Remèdes contre la passion de la médisance. — Comment il faut se comporter avec les médisants. — Quel profit on doit faire de la médisance.

Outre les moyens que je vous ai indiqués en parlant du combat contre les passions en général, et particulièrement contre la passion dominante, auxquels je vous renvoie, comme à d'excellents remèdes contre le vice de la médisance, en voici de spéciaux, conseillés par le P. Saint-Jure, appuyé sur la doctrine de l'Esprit-Saint et sur celle des Saints formés à l'école du divin Esprit :

« 1° On doit exactement veiller sur soi, quand il faut parler du prochain, parce qu'il n'y a rien de plus glissant que la langue, qui, par sa facilité naturelle et par notre malice, se porte très-promptement à en dire quelque mal. Il faut user de sa langue avec la même attention et la même circonspection que le chirurgien le fait de sa lancette quand il saigne, parce qu'elle peut fort aisément faillir.

« 2° Appliquez-vous à la considération de vos propres fautes, cela vous empêchera de penser à celles des autres. Ruffin raconte du saint abbé Pasteur qu'un religieux, lui demandant comment on pouvait se retenir de parler au désavantage du prochain, répondit : « Il faut toujours « avoir devant nos yeux deux portraits, le nôtre et celui du » prochain ; si nous regardons attentivement le nôtre et » en considérons les défauts, nous estimerons et louerons » celui du prochain ; mais si nous prisons le nôtre, nous » mépriserons le sien. » Ainsi, pour ne jamais mal parler du prochain, nous devons toujours tenir les yeux sur nos imperfections et nous reprendre nous-mêmes.

« 3° Ne vous arrêtez jamais à des pensées désavantageuses du prochain, ainsi que le veut le grand Apôtre, qui dit que *la charité ne pense point le mal ;* en effet, la parole étant l'image de la pensée, qui ne s'arrête point à penser mal d'autrui n'en dit point de mal. »

Imitez sainte Chantal, qui avait coutume de dire : « Regardons le bien du prochain et fermons les yeux au mal. » — Imitez sainte Catherine de Bologne, qui fit un jour à une de ses sœurs ce glorieux aveu : « Il y a bien des années que je suis en religion, je n'ai jamais eu que des bonnes pensées sur mes sœurs, car celles mêmes qui

paraissent défectueuses sont peut-être plus aimées de Dieu que telles autres qui paraissent parfaites. »

Heureuse, mille fois heureuse, ma chère sœur, si, à l'heure de votre mort, pour avoir suivi ces conseils si salutaires, vous pouvez dire, avec saint Éphrem, que pendant tout le reste de votre pèlerinage vous n'avez jamais médit du prochain !

Voyons maintenant comment il faut se comporter avec les médisants, quelque part qu'on les trouve, soit dans l'enceinte d'une communauté, soit au parloir, quand on est obligé de s'y trouver. Le P. Saint-Jure va encore nous guider dans cet important sujet.

1° Fuyez, autant que possible, la compagnie des personnes médisantes, conformément à l'avis de l'Esprit-Saint, qui nous dit : *N'ayez point de commerce avec le médisant, parce que suivra bientôt le malheur du médisant et de celui qui l'écoute ; qui pourrait savoir la grandeur de leur ruine? Fermez vos oreilles avec des épines, et n'écoutez jamais une langue médisante.*

Conformément à ces avis de l'Esprit-Saint, lorsque saint Pacôme entendait quelque religieux médire d'un de ses frères, il s'enfuyait loin de lui comme on fait d'ordinaire à la vue d'un serpent.

2° Comme on ne peut pas toujours suivre l'exemple de saint Pacôme, voici la seconde règle à observer dans les rapports avec les médisants.

Tenez-vous en garde contre ce qu'on vous dira de désavantageux à l'égard du prochain, et refusez intérieurement d'y donner créance. Faites plus encore, avertissez la personne qui médit qu'elle manque à la sainte loi de

la charité, et représentez-lui qu'elle ne serait pas satisfaite, sans doute, qu'on parlât mal d'elle. Suivez le conseil que donne saint Jean Chrysostome qui veut qu'on dise au médisant : « Avez-vous du bien à dire du prochain, » voici mes oreilles prêtes à vous écouter ; mais si vous » n'avez que du mal à en dire, je les ferme, car elles ne » sont pas faites pour entendre de pareilles ordures. »

Si le respect que vous devez aux personnes qui se permettent de médire en votre présence ne vous permet pas de leur faire remarquer la faute qu'elles commettent, au moins que l'air de votre visage leur fasse connaître le déplaisir qu'elles vous occasionnent en manquant ainsi à la charité. *De même,* dit l'Esprit-Saint, *que le vent du nord dissipe les nuées et empêche la pluie, de même le visage triste chasse la médisance.* Efforcez-vous aussi de détourner prudemment la conversation, afin de donner le change à la personne qui médit.

3° Que la médisance expire dans votre oreille, ne vous permettant jamais de rapporter au prochain ce que vous avez entendu dire de défavorable sur son compte. Tel est le conseil si sage et si prudent que donnait un ancien Père du désert, qui avait coutume de dire : « Si vous en- » tendez dire du mal de votre frère, gardez-vous bien de » lui faire connaître ce qu'on aurait dit de défavorable » sur son compte, car cela n'est propre qu'à produire des » querelles. » C'est aussi ce que conseille le divin Esprit, quand il dit : *Avez-vous entendu une médisance, faites-la mourir en vous-même, vous assurant qu'il n'en résultera aucun mal pour vous ; ne ressemblez pas au fou qui a autant de peine à retenir une médisance qu'il a entendue,*

*qu'une femme qui est dans l'enfantement à empêcher le fruit de son sein de sortir.*

Prenez pour modèle sainte Monique, de laquelle saint Augustin, son fils, rapporte que, lorsque deux partis opposés venaient tour à tour lui décharger leur cœur, elle se montrait si prudente, que jamais il ne lui arrivait de faire connaître à l'un ce que l'autre, dans le feu de l'emportement, avait dit de défavorable de lui, s'appliquant, au contraire, à rétablir l'union en calmant les esprits des deux partis.

Il nous reste à voir comment vous devez vous y prendre pour faire votre profit des médisances qu'on se permettra sur votre compte, et qui pourront vous revenir; car il faut bien vous attendre que vous n'échapperez pas aux morsures de cette sangsue affamée, et qu'on aura l'imprudence de vous faire connaître les traits de satire qu'on se sera permis de lancer contre vous. Voici les conseils que notre guide (le P. Saint-Jure) donne sur ce sujet :

1° Rendez-vous autant que possible insensible à ce que l'on pourra dire de vous, persuadée que ce ne sont ni les louanges, ni les blâmes qui font notre mérite ou notre démérite, mais nos bonnes et nos mauvaises œuvres, dont Dieu seul est le juge; et que de même que les louanges ne nous rendent pas meilleurs, de même les traits de la satire la plus mordante ne nous rendent pas pires.

2° Profitez même de la médisance pour devenir meilleure, non-seulement par la patience que vous devez pratiquer dans ces occasions si pénibles à l'amour-propre, et par le pardon des coups de langue dirigés contre vous, mais encore par le profit que vous devez faire de la cri-

tique des médisants pour corriger ce qu'il peut y avoir de défectueux en vous ; car, vous le savez, ce sont, pour l'ordinaire, non nos amis, mais bien nos ennemis ou du moins ceux qui sont indisposés contre nous, qui remarquent nos défauts, et ont la sincérité de nous les faire connaître.

## ARTICLE VII

### La passion de la colère.

L'opposition de cette passion au bonheur. — L'avantage qu'on peut en retirer pour la pratique de la vertu. — Les armes à employer pour la dompter.

Peut-être êtes-vous un de ces caractères vifs, ardents, impétueux, qu'un rien fait sortir d'eux-mêmes. S'il en est ainsi, méditez avec soin les réflexions suivantes.

Si votre caractère n'est de bonne heure dompté, il sera cause qu'il vous échappera fréquemment des inconsidérations, des brusqueries, des paroles dures et peu mesurées, peut-être des manques de respect envers vos Supérieures ; écarts qui vous exposeront à mal édifier le prochain, à lui être à charge et à lui faire croire que vous n'avez pas de vocation pour la vie religieuse, la douceur étant une des marques assignées par les docteurs.

Vous regretterez dans un âge plus avancé de ne vous être pas appliquée, pendant que vous le pouviez plus facilement, à comprimer ce caractère qui vous imposera comme une loi et vous entraînera par ses saillies dans des échappées qui exciteront ensuite vos regrets les plus vifs, et vous couvriront à vos propres yeux de honte et de con-

fusion en vous montrant à vous-même si éloignée de la douceur qui doit être le caractère propre des épouses du Fils de Dieu, qui est venu spécialement enseigner cette belle vertu à tous les chrétiens, et en particulier aux âmes qu'il appelle à l'imiter plus parfaitement.

Si, au contraire, vous vous appliquez maintenant à comprimer l'impétuosité de votre naturel et à resserrer votre vivacité dans les bornes fixées par la raison, les enseignements et les exemples de Jésus et des saints, votre caractère ardent peut beaucoup vous aider à acquérir les vertus les plus sublimes. En effet, il faut de la générosité, du courage, de l'ardeur, pour monter au sommet de la perfection évangélique ; or rien de plus avantageux pour cela qu'un tempérament tout de feu, quand on sait le diriger et s'en servir avec sagesse et circonspection. Une comparaison bien simple vous fera sentir toute la force de la vérité que je viens d'énoncer. Est-ce un cheval mou et lent que montera un guerrier qui veut se signaler dans les combats et prétend se couvrir de gloire? Non sans doute ; il fera choix d'un coursier généreux, plein de feu et d'impétuosité, qui manié avec habileté, lui fera franchir tous les obstacles et le fera passer sur le ventre à tous les ennemis qu'il attaquera. Il en est de même dans la vie spirituelle ; un caractère mou et lâche semble peu propre à la vertu ; au contraire, un caractère impétueux et ardent, étant bien dirigé, peut élever aux plus sublimes vertus.

En effet, voyez un saint Ignace de Loyola, c'était un caractère tel que je viens de dépeindre les caractères faits pour les grandes vertus : il était ardent et plein de feu ; aussi à quel héroïsme de perfection ne s'est pas élevé

saint Ignace de Loyola ! A force de combats contre la nature, il avait si bien dompté la fougue de son naturel, que les personnes qui ne connaissaient pas le fond de son caractère l'eussent pris pour un flegmatique.

Voyez saint François de Sales : il était naturellement bilieux et très-enclin à la colère; à force de violence, il parvint à être le plus doux des hommes, et un vrai modèle de douceur. A quel degré de sainteté ne s'est pas élevé saint François de Sales devenu doux par ses combats continuels, et de combien de grandes œuvres n'a-t-il pas été l'âme !

Voyez encore saint Vincent de Paul, cet autre prodige de son siècle. Croyez-vous que saint Vincent fût un de ces naturels flegmatiques que rien ne semble pouvoir émouvoir? Oh ! non, saint Vincent était un de ces caractères vifs, ardents, généreux, qui semblent faits pour être le mobile de toutes les grandes œuvres d'un pays et donner l'élan à tout un royaume. Et cependant qui a été plus doux que saint Vincent de Paul? Mais la vertu a chez lui corrigé la nature.

Servez-vous donc de ce qu'il y a d'ardent et d'impétueux dans votre caractère pour arriver au sommet de la perfection, et pour courir dans la voie des plus sublimes vertus. Car, n'en doutez pas, ma chère sœur, tel a été le dessein de la divine Providence en vous donnant ce caractère tout de feu, qui vous rend propre aux grandes choses.

Mais quels moyens devez-vous employer pour arriver à cet heureux résultat? Ceux que je vous ai indiqués en parlant du combat contre les passions en général et

contre la passion dominante, et plus spécialement les suivants.

1° Faites une étude toute particulière de la douceur, qui est la vertu opposée à la passion qui vous domine. Mais, comme on ne s'applique jamais avec plus d'ardeur à l'acquisition d'un bien que lorsque l'on en sent tout le prix, voyez le cas que vous devez faire de la douceur.

« La douceur, dit le P. Saint-Jure, rend les hommes divins et comme des tableaux vivants de cette nature infiniment douce et suave, qui ne se trouble point, quoi qu'elle fasse, et quoi qu'on lui fasse, et en qui, comme elle est toute raison, les passions ne se trouvent point. Il est à remarquer, dit saint Grégoire le Grand, qu'autant de fois que nous modérons les mouvements et les saillies de notre colère, nous conservons ou nous reprenons la ressemblance de Dieu que cette passion défigure : d'où l'on peut manisfestement conclure combien grand est le vice qui nous fait perdre la mansuétude, détruit en nous le plus bel ornement que nous ayons, à savoir, l'image de la Divinité. De plus la douceur fait les hommes enfants de Dieu : *Bienheureux*, dit Notre-Seigneur, *sont les pacifiques, parce qu'ils mériteront de porter le nom d'enfants de Dieu*. Quel titre ! quelle gloire ! elle les rend capables de ses lumières, de ses communications et de ses plus particulières faveurs, dont la colère les prive. Jamais, poursuit saint Grégoire, la contemplation ne s'allie à l'émotion, ni un esprit troublé ne peut pénétrer les mystères, qu'à grand'peine il connaît dans sa tranquillité : tout ainsi que les nuées nous cachent les rayons du soleil,

et la fontaine troublée ne représente pas nettement le visage de celui qui s'y regarde. »

« Quand vous feriez des miracles et ressusciteriez des morts, dit saint Jean Chrysostome, vous ne seriez pourtant jamais en telle admiration ni en tel amour parmi les hommes, comme s'ils vous voient doux et bénin, tant la douceur est aimable et charmante.

2° Étouffez tous les mouvements de colère et d'impatience dès que vous les sentez naître au fond de votre cœur. Mais, ainsi que le conseille *le Combat spirituel*, vous ferez bien, pour acquérir plus tôt l'empire sur votre passion, de permettre aux mouvements que vous avez comprimés de renaître en vous rappelant ce qui les a excités, afin qu'en les étouffant une seconde fois, vous acquériez par là un plus grand empire sur vous-même.

3° Ne dites et ne faites jamais rien étant émue ; attendez pour parler, pour agir, pour prendre une détermination, que le calme intérieur soit revenu. Tel était le principe de saint François de Sales, qui avait coutume de dire: « Ma bouche et mon cœur ont fait un pacte ; ma bouche a promis à mon cœur de ne rien dire, tant qu'il serait ému. » Un philosophe païen donnait à peu près le même conseil à un Empereur romain, lui conseillant de réciter les vingt-quatre lettres de l'alphabet, avant de prendre une résolution, quand il se sentirait ému.

Si vous êtes obligée de parler étant dans l'émotion, faites-le le plus brièvement et le plus doucement possible, et à la fin vous trouverez encore, dit le P. Guilloré, que vous en aurez trop dit.

4° Saint Grégoire le Grand indique encore un autre

moyen de triompher de la passion de la colère, c'est de se figurer dans l'oraison ce qui est propre à exciter le feu de la passion et à nous faire sortir de nous-même. Outre l'empire que l'on acquiert sur la passion par la compression des actes intérieurs qu'elle a fait naître, la résolution que l'on prend de combattre fortement, lorsque les occasions prévues se présenteront, donne une grande force pour remporter la victoire au moment de l'attaque.

5° Enfin contemplez souvent dans la méditation les beaux exemples de douceur que nous ont donnés les Saints.

Je ne vous parlerai pas du *Saint des saints*, de l'homme-Dieu, dont la douceur à l'égard de ses disciples, envers les Juifs et surtout envers ses bourreaux, a été si admirable et si digne de fixer vos regards.

Je ne vous parlerai pas non plus de celle de Moïse, Conducteur du peuple de Dieu, qui, pendant quarante ans, supporta avec une douceur invincible les plaintes, les reproches, les murmures, les révoltes d'un peuple indocile, qu'il aimait malgré cela, comme une mère aime son enfant chéri, et pour la conservation duquel il offrait sa vie au Seigneur.

Mais jetez les yeux sur saint Dosithée, vrai modèle d'une jeune religieuse, et voyez s'il ne vous est pas possible, avec l'aide de la grâce, de parvenir, comme lui, à acquérir une parfaite douceur. « Son maître, saint Dorothée, l'avait pris pour adjoint dans l'infirmerie dont il était chargé. Le jeune novice s'appliquait avec tant de zèle à acquérir une parfaite douceur, que, lorsqu'il lui échappait quelque parole un peu rude, il en concevait une extrême douleur,

se retirait dans sa cellule, et prosterné la face contre terre il fondait en larmes, déplorant sa fragilité.

« Ceux qui servaient les malades avec lui tâchaient de le consoler; mais ils ne pouvaient arrêter ses pleurs qu'en appelant Dorothée. Alors ce Saint venait le trouver, et lui disait avec cette charité dont il était rempli : « Qu'avez-» donc, Dosithée ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? — Par-» donnez-moi, mon Père, lui répondait alors l'humble » disciple : je me suis laissé aller à la colère contre mon » frère, et je lui ai parlé fort mal à propos. — Hé quoi, » mon frère, lui répliquait saint Dorothée, vous êtes donc » impatient ? Ne savez-vous pas que ceux que vous ser-» vez sont les membres de Jésus-Christ, et que c'est lui-» même que vous servez en leur personne ? Pourquoi donc » le faites-vous si mal ? Voulez-vous affliger ce divin Sau-» veur, qui prend sur lui ce que l'on fait à ses serviteurs?

« L'humble Dosithée ne répondait à cette douce correction que par ses soupirs et ses larmes, et saint Dorothée, qui voyait sa contrition, ajoutait : « Levez-vous donc et » prenez courage. Il faut commencer tout de nouveau, et » mieux faire qu'auparavant; mais prenez garde de tom-» ber dans de semblables fautes ; j'espère que Dieu, par » sa miséricorde, vous en fera la grâce.

« La confiance que saint Dosithée avait en la parole de son Maître faisait qu'il la recevait de sa bouche comme si c'eût été celle de Jésus-Christ. Il se levait aussitôt, et reprenait son emploi avec autant de contentement et de tranquillité d'esprit que si Dieu l'eût assuré lui-même du pardon de sa faute. »

Voici encore un autre modèle digne d'être proposé à

votre imitation : il s'agit du saint évêque de Genève.

« Un homme du monde, que la passion avait mis hors de lui-même, vint un jour aborder le Saint. Dans la fureur qui le transportait, il vomit contre lui tout ce que la colère, la violence, l'emportement et la haine peuvent inspirer : menaces, injures, imprécations, mépris, outrages, tout fut employé. Le Saint, sans montrer la moindre émotion, laissa vomir à cet homme tout le fiel et le venin dont il était rempli, et, quand il eut cessé, saint François de Sales ne lui dit que ce peu de paroles : » Monsieur, je veux bien que vous sachiez que quand » vous m'auriez arraché un œil, je vous regarderais en- » core de l'autre aussi affectueusement que le meilleur » ami que j'aie au monde. » Est-ce un homme doux ou la douceur même qui parle ainsi ? Mais, pour se modérer, se posséder ainsi dans de pareilles circonstances, que de victoires ne faut-il pas avoir déjà remportées sur soi-même ?

## ARTICLE VIII

### La passion de l'amour.

Avantage qu'on peut tirer de cette passion. — Ses dangers. — Moyens de les éviter.

Le cœur de l'homme est fait pour aimer ; d'où il suit que l'amour est inhérent à son essence. Tout être tendant à sa fin, il est nécessaire que le cœur, suivant sa pente naturelle, aime quelque chose. Aussi, en descendant dans le fond du cœur humain, on trouve qu'il

éprouve sans cesse de l'affection pour un objet quelconque, soit licite, soit illicite, soit créé, soit incréé. Cependant il y a des cœurs qui semblent spécialement faits pour aimer, tant ils sont tendres, affectueux, liants, et tirés, comme par un goût tout particulier, vers l'amour. C'est de cette sorte de cœurs que je veux vous parler. Heureuse vous êtes, ma chère sœur, si vous avez reçu du Ciel un cœur de cette nature, pourvu que vous soyez fidèle à en faire l'usage que le Seigneur s'est proposé en vous le donnant; à quel degré de vertu ne pouvez-vous pas vous élever avec un tel aide; car, dit le pieux auteur de l'*Imitation, l'amour vole, l'amour court!* Oui, ma chère sœur, c'est l'amour qui a fait les grands Saints, c'est l'amour qui lie le cœur à Dieu et lui fait tout braver, tout mépriser pour plaire à l'objet de son affection.

En effet, quelles sont les personnes qui se tiennent au pied de la croix de Jésus, lorsque tout le monde l'abandonne? Ce sont des cœurs pleins d'amour, des cœurs que l'amour rend hardis, intrépides, qu'il élève au-dessus de la crainte des humiliations, des insultes, des outrages, peut-être même de la mort. La plupart sont des femmes, mais des femmes changées en hommes et plus qu'en hommes par le prestige de l'amour sacré dont brûle leur cœur. Un seul homme se trouve parmi elles; mais cet homme est lui-même un cœur blessé par l'amour, c'est le disciple de l'amour. C'est ainsi que s'accomplit l'oracle de la vérité incréée, qui assure que *l'amour est fort comme la mort; que le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer; que ses lampes sont des lampes de feu et de flammes.*

Parmi les saintes femmes que l'amour retient au pied de la croix de l'amant sacré, une se fait remarquer, c'est Madeleine, cœur vraiment fait pour aimer, et blessé d'une plaie d'amour. Voyez-la embrasser la croix de Jésus, et sembler lui dire, par l'ardeur avec laquelle elle applique ses lèvres enflammées sur cet arbre de douleur, teint du sang précieux de l'amant sacré : « O Jésus! si l'amour vous fait mourir, il faut aussi qu'il me donne la mort. » — Il n'est plus, l'objet de son amour, la mort lui a enlevé son trésor; mais son amour ne s'affaiblira pas pour cela, la plaie est trop profonde, elle ne guérira jamais. Heureuse plaie ! Aussi son amour la conduira, aussitôt que la loi le lui permettra, au sépulcre qui renferme le corps de son divin Maître, et, lorsque ses compagnes se seront retirées, seule elle restera là où est tout son cœur. — Son saint Amant, touché de sa douleur et de sa tendre affection, ne tarde pas à se montrer sous la forme d'un jardinier. Cependant Madeleine, toute préoccupée de l'objet de son amour, n'en reconnaît pas l'objet sacré sous cette forme nouvelle pour elle; mais si ses yeux la trompent, son cœur ne la trompe pas. « Où avez-vous mis, dit-elle à celui qu'elle croit être » le gardien du jardin où a été déposé le corps du Sau- » veur, où avez-vous mis Celui qui possède mon cœur, » afin que je vole lui donner une nouvelle preuve de mon » amour en lui rendant les derniers devoirs? »

Telle est, ma chère sœur, la force de l'amour sacré; telle est sa ténacité ! Heureux liens que ceux qu'il forme; seuls vraiment capables de fixer l'inconstance et la mobilité du cœur humain !

Vous connaissez l'histoire de cette autre amante de Jésus, dont il est parlé dans la vie de saint Louis, roi de France, que ce saint Roi rencontra portant dans une main une cruche d'eau, et dans l'autre une torche allumée. On prendrait cette femme pour une folle. Oh ! l'heureuse folie, c'est la folie de l'amour sacré. Son cœur, tout brûlant de l'amour divin, la porte à une sainte extravagance. Elle veut, dit-elle, éteindre avec sa cruche d'eau les brasiers de l'Enfer, et brûler avec sa torche le Ciel ; et pourquoi cela ? C'est afin que tous les cœurs soient, comme le sien, consumés des ardeurs du pur amour, et aiment Dieu pour lui-même et pour ses divines perfections.

Voici encore un cœur fait pour aimer, un cœur blessé des traits de l'amour, un cœur qui ne peut vivre sans amour : c'est Augustin converti. Entendez comme son cœur exhale l'amour qui le consume : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! O mon Dieu, ma joie, mes délices, ma vie et mon tout : faut-il que j'aie tant tardé à vous connaître et à vous aimer ! Que ne puis-je recommencer à vivre ! Que ne puis-je ordonner au soleil d'éclairer de nouveau tant de jours passés loin de vous ! Il me semble que maintenant, au moins, je vous aime ! Oui, je vous aime de toute mon âme et de toutes mes forces ; mais mon cœur ne peut suffire au besoin que j'ai de vous aimer ! Que n'ai-je les cœurs de tous les hommes ! Que n'ai-je autant de cœurs qu'il y a de grains de sable dans l'abîme des mers ; comme je brûlerais d'amour pour vous ! et plus je vous aimerais, plus *mon bonheur* serait parfait. »

L'histoire de sainte Thérèse vous est connue ; vous savez combien Thérèse avait le cœur tendre, comme elle

l'avait liant. Quand elle eut rompu les attaches que la tendresse de son cœur lui avait fait former, sans qu'elle y soupçonnât de mal, quel progrès Thérèse de Jésus ne fit-elle pas dans les voies de l'amour sacré ? Écoutons-la :

« Non, Seigneur, ce n'est point le Ciel que tu promets
Qui me porte à t'aimer d'une ardeur si sensible,
Ni l'effroi des mortels, cet Enfer si terrible,
Qui me rend si soumise à tes justes décrets ;
Mon cœur est excité par de plus purs attraits.
Lorsque dessus la croix, dans une chair passible,
Je te vois endurer la mort la plus horrible,
Accablé de mépris, percé de mille traits ;
Brûlant, à cet aspect, d'un feu qui me dévore,
Ne fût-il point de ciel, je t'aimerais encore ;
Ne fût-il point d'enfer, j'observerais ta loi.
Je ne veux, pour t'aimer, d'autre prix que toi-même.
Quand je n'attendrais pas ce que j'attends de toi,
Je t'aimerais toujours tout autant que je t'aime. »

Efforcez-vous, ma chère sœur, de marcher sur les traces de ces grands modèles. Puisque vous avez reçu en présent du Père des miséricordes un cœur fait pour l'amour, servez-vous-en pour parvenir à la sainteté et au *bonheur*. Oui, le bonheur, s'il en est sur la terre, sera pour vous. Plus heureuse encore si l'excès de votre amour vous porte à dire, dans l'impuissance de satisfaire le besoin de votre cœur :

Je meurs de ne pouvoir mourir !

ainsi que s'écriait la séraphique Thérèse, consumée par les feux du divin amour !

Quelle serait donc votre ingratitude, si vous permettiez jamais à votre cœur de se souiller par des attaches naturelles trop vives et trop tendres! ce serait un vol dont vous vous rendriez coupable envers Dieu, en lui enlevant un cœur qu'il a évidemment fait pour lui? Ce serait même une espèce de sacrilége; car le Seigneur, en vous appelant au titre glorieux d'épouse du saint Amant des âmes, a prétendu, comme vous l'avez promis le jour de votre profession, en recevant le voile de la main du ministre de l'Église, que vous n'aimeriez jamais rien d'humain à son détriment (1).

Si donc vous vous sentiez de la propension à vous attacher trop humainement à une créature quelconque, quelque sainte qu'elle pût être, fût-ce même, comme le dit le spirituel P. Guilloré, un Séraphin incarné; veillez exactement sur votre cœur, dans la crainte qu'il ne vous échappe, et n'aille chercher dans des attaches humaines un contentement et des délices qu'il ne doit chercher et qu'il ne peut trouver qu'en Dieu seul : suivez à la lettre les sages conseils que donne le savant Auteur que je vous ai cité il n'y a qu'un instant.

« 1° N'ayez jamais d'expressions trop animées à l'égard de la personne pour laquelle vous sentez de tendres inclinations; mais, quand vous serez obligée de communiquer avec elle, étudiez-vous plutôt à refroidir, pour ainsi dire, toutes vos paroles, afin d'éteindre peu à peu ce feu naissant de votre cœur.

« 2° Abstenez-vous surtout de donner par vos discours

(1) L'auteur parle conformément au cérémonial en usage dans plusieurs Ordres ou Congrégations religieuses.

aucun témoignage de cette tendresse, laquelle en sera par là étouffée avec le temps, ne se pouvant contenter par aucune sortie.

» 3° Retranchez tous les présents que vous pourriez faire par ce principe d'inclination douce; car ils ne font qu'entretenir le feu, qui n'a pas de peine à mourir quand on lui retire sa matière.

» 4° Privez-vous, autant que possible, de la conversation de l'objet pour lequel vous avez cette douceur sensible, parce que le cœur et l'esprit se défont peu à peu de ce qui ne passe plus par les sens.

» 5° Lorsque la nécessité vous obligera d'en avoir l'entretien, conduisez vos yeux avec grand soin, afin de n'y arrêter aucun regard, parce que les yeux, plus qu'aucune autre chose, font dans l'âme de vives impressions de ce qui lui est agréable. »

## ARTICLE IX

### La passion du plaisir

Penchant violent et continuel de la nature vers tout ce qui peut lui procurer de la satisfaction. — Nécessité, pour goûter le bonheur en religion, de combattre cette pente de la nature. — Moyens à employer.

La passion du plaisir est une des passions les plus générales, les plus fortes et les plus tyranniques. La nature, contrariée de ne pouvoir satisfaire le penchant que son Auteur lui a donné pour le bonheur, en puisant ses satisfactions dans les joies pures et célestes pour lesquelles elle a été créée, cherche à se dédommager et à apaiser

la faim et la soif qu'elle éprouve de jouir en se répandant sur les objets créés, qui, au lieu de la soulager dans le besoin qu'elle éprouve, ne font qu'augmenter sa peine en entretenant et en augmentant ses désirs. Je veux, afin que vous connaissiez jusqu'où la nature pousse l'empressement pour la jouissance, vous rapporter ce que dit le P. Guilloré sur cette matière; écoutons ce grand Maître :

« La nature ne vit que de plaisir, dont elle fait son soin, son occupation, sa fin, son centre; où elle nage et se repose avec sensualité.

« Tous ses efforts ne tendent principalement qu'au plaisir, et c'est là où par-dessus tout vont ses empressements et ses ardeurs : c'est pour cela qu'elle met sans cesse en action les sens, le cœur, l'esprit et la conscience.

« Les yeux cherchent toujours à voir ce qu'il y a de plus beau; les oreilles veulent entendre toujours des nouveautés; le goût ne manque jamais de se satisfaire quand il le peut; la chair recherche partout ses commodités; il n'est pas jusqu'à l'odorat qui n'aime à sentir toujours les odeurs les plus agréables.

« L'ardeur de la nature pour le plaisir est si grande, qu'elle se privera de tout sans aucune peine, pourvu qu'elle y trouve son plaisir.

« Elle passe plus avant encore, car il n'est rien qu'elle ne souffre pourvu qu'elle obtienne la satisfaction qu'elle désire. »

La nature ayant une telle fureur pour le plaisir, défiez-vous de ses attaques, très-souvent déguisées avec finesse, mais toujours dangereuses et perfides. Dans l'état où se trouve la nature, viciée par le péché originel, elle est

l'ennemie de votre âme et une ennemie acharnée à sa perte, car peu lui importe quel soit le sort de l'âme pendant l'éternité, pourvu qu'elle se satisfasse dans le présent. C'est par la connaissance que les Saints avaient de la perfidie de cette compagne perfide et faussement aveugle sur ses vrais intérêts, qu'ils lui ont fait une guerre si acharnée et souvent si sanglante. Instruits à l'école du divin Réparateur de la *nature tombée,* et formés par ses exemples et par ceux de ses premiers disciples, ils ont *crucifié leur chair et réduit leur corps en servitude.*

« C'est une chose digne de remarque, dit le P. Saint-Jure, qu'il n'y a pas un seul Saint, comme on peut le voir dans l'histoire de la vie de ceux qui nous sont connus, qui n'ait marché par le chemin de la privation des jouissances naturelles, et à qui Dieu n'ait donné l'esprit de mortification du corps et des sens. Et la raison en est claire, c'est que les Saints n'ont pu devenir tels que par la participation de l'esprit de la croix, qui est évidemment un esprit de mortification. »

Quelques exemples, pris parmi un grand nombre d'analogues, vont confirmer ce que vient de dire le P. Saint-Jure.

Saint François de Borgia, comme vous le savez, a été un parfait ennemi des plaisirs de la nature et un grand modèle de mortification. On rapporte de lui que, dans le temps qu'il était encore duc de Candie, quoiqu'il aimât excessivement la chasse à l'épervier, cependant, par esprit de mortification, au moment où l'oiseau allait fondre sur sa proie, il avait coutume de fermer les yeux, afin de se priver du plaisir qu'il eût éprouvé en jouissant de ce

spectacle, qu'il semblait néanmoins pouvoir s'accorder innocemment.

Pendant que saint Louis de Gonzague étudiait à Florence, un brillant tournoi passa sous ses fenêtres; le saint jeune homme, par esprit de mortification, ne voulut pas ouvrir sa fenêtre, et demeura en prière pendant tout le temps que dura la fête.

Dans une longue maladie qu'éprouva sainte Thérèse en allant faire une de ses fondations, elle témoigna un jour le désir d'avoir une orange, disant qu'elle croyait que cela pourrait lui ôter le dégoût qu'elle éprouvait pour toute sorte de nourriture. Une dame de ses amies, ayant eu connaissance de son désir, lui en envoya quelques-unes très-belles et parfaitement mûres. A peine la Sainte les eut-elle qu'elle descendit dans une salle de malades qui se trouvait sous l'appartement où elle logeait, étant alors dans un hôpital où, par charité, on lui avait donné l'hospitalité ainsi qu'à ses compagnes; elle distribua toutes ses oranges aux malades, et n'en garda pas une seule pour elle.

Saint Alphonse de Liguori, pour se priver du plaisir naturel que l'on trouve à prendre des aliments, ne manquait jamais de joindre des poudres amères à ceux qu'il prenait, et qui cependant étaient bien peu délicatement apprêtés, même pendant qu'il était évêque.

L'illustre saint Arsène, afin de mortifier son odorat, ne changeait jamais l'eau où il mettait à tremper les feuilles de palmier avec lesquelles il faisait des nattes, suivant l'usage des solitaires du désert où il s'était retiré.

Je ne finirais pas, si je prétendais vous raconter tous

les beaux exemples de mortification des plaisirs de la nature et la haine de leur chair que les Saints nous ont laissés. Je me contenterai de citer les sentiments de quelques-uns d'eux.

« O mon corps, disait le grand saint Pacôme, pendant » que nous sommes joints ensemble et que nous faisons » notre voyage, dont le terme est une éternité de *bonheur* » ou de *malheur*, obéis à ma conduite et rends-toi souple » aux mouvements de la raison ; ne te révolte pas contre » moi, mais servons conjointement avec allégresse le Sei- » gneur notre Dieu ; résistons vaillamment aux assauts » de nos ennemis, et travaillons avec courage, nous pro- » posant la récompense qui nous est préparée, assurés » que nous sommes qu'après avoir un peu peiné nous » passerons à un royaume où nous posséderons des joies » ineffables et des contentements immortels. »

« O corps, disait saint Bernard, garde-toi bien d'anti- » ciper le temps pour prendre tes plaisirs ; chaque chose » a sa saison ; ne crains point de refuser à tes yeux, à tes » oreilles, à ta langue et à tous tes membres les délices » qu'ils recherchent : ces refus ne seront que pour peu » de temps, car après cette vie ils en auront plus qu'ils » n'en sauraient désirer et pour jamais. Trouve bon que » l'âme s'emploie soigneusement à son salut et ne traverse » point ses desseins, mais plutôt seconde-la autant que » tu pourras, puisqu'il y va de ton intérêt, et que si tu » travailles avec elle, tu prendras part à sa gloire. »

Et ailleurs le même Saint s'exprime ainsi :

« Les hommes charnels voyant nos austérités, nous » disent : « Votre vie est cruelle, vous n'épargnez pas

» votre chair. » Mais je réponds : « Vous vous trompez, » nous l'épargnons cette chair qui excite votre compas- » sion ; nous la traitons comme le grain, auquel il est plus » avantageux d'être jeté en terre pour y multiplier, que » de rester dans un grenier à pourrir. Sachez que vous » êtes plus cruels que nous en traitant délicatement votre » chair, comme vous le faites ; puisque dès maintenant » notre chair jouit de la douceur de son bonheur futur ; » tandis que le vôtre ne doit s'attendre qu'aux tourments » les plus horribles. »

Oui, ma chère sœur, même dès cette vie, la mortification chrétienne, pratiquée avec prudence et modération, ne laisse pas d'avoir ses charmes et ses douceurs ! Surtout elle procure les avantages les plus précieux et mène directement au *bonheur*, en unissant l'âme à Dieu, source de la véritable félicité. Voyez ce que dit sur ce sujet l'expérimenté P. Guilloré :

« Persuadez-vous bien qu'une personne qui éloigne d'elle tout ce qui peut entretenir le goût naturel du plaisir, 1° se met au-dessus de tout ce qui serait capable de la troubler, puisque rien ne nous trouble tant que lorsque l'on nous prive de ce qui nous donne quelque satisfaction ; 2° elle devient capable d'union avec son Dieu, l'éloignement de tout plaisir étant le principe de la pureté de l'âme, laquelle pureté nous donne entrée dans cette divine union ; 3° elle passe dans une sainte liberté et une admirable indépendance, rien ne nous rendant si esclave que le plaisir ; 3° elle parvient à cette belle et divine mort dont parle le divin Esprit, car qui ne goûte aucune satisfaction de la vie se doit bien compter entre les morts,

puisque ceux qui vivent ne vivent ordinairement que de plaisir.»

Afin d'achever de vous inspirer une sainte haine contre la passion du plaisir et de vous porter à lui résister avec courage et générosité, pénétrez-vous bien de cette importante vérité, que vous ne pouvez entretenir en vous cette passion sans vous exposer à être *malheureuse*, même dès cette vie. En effet, comment pourriez-vous supporter avec paix intérieure et même avec une certaine allégresse, comme le font les âmes mortes aux jouissances de la nature, les privations et les sacrifices qu'entraîne avec elle la Pauvreté religieuse? Comment pourriez-vous, sans souffrir cruellement, pratiquer les actes de renoncement que demande si souvent l'Obéissance? Comment surtout, pourriez-vous observer le beau vœu de Chasteté? Si les personnes les plus accoutumées à vivre de privations et de renoncement aux jouissances de la nature ne laissent pas d'avoir de violents et terribles assauts à soutenir pour conserver intact le précieux trésor de la Chasteté; comment pourriez-vous éviter de graves et honteuses chutes, si vous étiez habituée à ne presque rien refuser à vos sens et à vous rendre ordinairement à leurs désirs? Penser pouvoir vivre chaste, sans mener une vie de renoncement continuel aux satisfactions de la nature, c'est une illusion. Comment observeriez-vous votre sainte Règle, qui, pour être bien pratiquée, exige une immolation continuelle de la nature? la règle prescrit de sortir du lit, et la nature demande qu'on y reste; la règle commande le silence, et la nature, trouvant sa jouissance à parler, porte à le rompre; la règle veut qu'on se rende au

chœur pour y réciter ou y chanter l'office divin, mais la nature nous persuade que cela va nous fatiguer et qu'il faut rester dans la cellule : et ainsi des autres points.

De tout cela concluons, ma chère sœur, qu'il faut déclarer la guerre à la passion du plaisir, et, pour remporter la victoire, je vous conseille de faire usage des deux moyens suivants :

1° N'accordez jamais rien à vos sens *uniquement* pour les satisfaire ; mais, quand vous leur donnerez ce qu'ils vous demanderont, que ce soit la raison ou l'obéissance qui vous y portent.

2° Privez-vous de toutes les satisfactions naturelles dont vous pourriez vous passer sans aller contre la raison, la prudence ou l'obéissance.

Je veux, avant de terminer cet article, vous rapporter un passage de la *Vie dévote de saint François de Sales,* passage qui me paraît convenir parfaitement à la matière qui nous occupe.

« Il me semble, dit ce grand Saint, que nous devons avoir en grande révérence la parole que notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ dit à ses disciples : *Mangez ce qui sera mis devant vous.* C'est, ce me semble, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous présente et en même temps qu'on vous le présente, que de choisir toujours le pire. Car, encore que cette dernière façon de vivre semble plus austère, l'autre néanmoins a plus de résignation ; car par elle on ne renonce pas seulement à son goût, mais encore à son choix ; et ce n'est pas une petite austérité de tourner son goût à toute main et le tenir soumis aux diverses rencontres. Reculer une

viande pour en prendre une autre, pincer et racler toutes choses, ne trouver jamais rien de bien apprêté, faire des mystères à chaque morceau; cela ressent un cœur mollet attentif aux plats et aux écuelles. J'estime plus saint Bernard pour avoir bu de l'huile pour de l'eau ou du vin, que s'il eût bu de l'eau d'absinthe avec attention; car c'était signe qu'il ne pensait pas à ce qu'il buvait. Et en cette nonchalance de ce qu'on doit manger et qu'on boit, gît la perfection de la pratique de ce mot sacré : *Mangez ce qui sera mis devant vous*. J'excepte néanmois les viandes qui nuisent à la santé ou qui incommodent l'esprit... Une continuelle et modérée sobriété est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises, et entre-mêlées de grands relâchements. »

Afin de prévenir les pieuses indiscrétions dans lesquelles vous pourriez tomber, je veux encore vous donner un avis important; mais comme l'autorité d'un saint homme et d'un aussi grand maître que M. Boudon fera sans doute beaucoup d'impression sur vous, j'emprunterai ses paroles.

« Il faut remarquer que pour garder de justes mesures dans les austérités corporelles et ne point aller au-delà de la grâce, il est nécessaire de prendre avis d'un Directeur sage et éclairé. L'Apôtre recommande aux fidèles qu'ils ne soient pas plus sages qu'ils ne doivent l'être, mais qu'ils le soient avec modération. Beaucoup de personnes se sont ruiné la santé par des pénitences indiscrètes : grande marque que c'est une tentation ordinaire à celles qui commencent à servir Dieu. Elles veulent trop veiller, trop jeûner, elles se gâtent l'estomac et la tête

par une trop grande application ; elles épuisent leurs forces et ne peuvent plus rien faire. Il y a du péril de tous côtés, ou de ne vouloir pas faire assez, ou de vouloir trop faire ; ces deux manières font également sortir de l'ordre de Dieu. Le remède est une simple obéissance à la direction. Plusieurs se trompent grandement en ce sujet, qui, en voulant imiter les pénitences des Saints, ne prennent plus garde que les voies de la grâce sont bien différentes, et que chacun doit marcher selon la mesure de grâce que Dieu lui donne. Dieu nous propose les austérités admirables des Saints, non pas toujours pour les imiter en tout, mais pour nous confondre dans notre lâcheté et dans la négligence où nous sommes de la pratique de celles qu'il demande de nous. »

## ARTICLE X

### La passion de la curiosité

Sources de cette passion. — Sa malignité. — Ses effets. — Ses remèdes.

Vous seriez-vous attendue, ma chère sœur, à trouver ici la curiosité placée parmi les passions que vous devez combattre pour pouvoir goûter le *bonheur* et même pour assurer votre salut? Cependant j'espère qu'après avoir profondément médité les réflexions suivantes, qui sont le fruit de l'expérience d'une Supérieure remplie de sagesse et de lumières, vous reconnaîtrez qu'il n'y a point d'erreur ni d'exagération à vous dire que la passion de

la curiosité est réellement opposée au bonheur et dangereuse pour le salut.

« La Curiosité est un vice assez commun et qu'on se reproche fort rarement ; on trouvera bien quelques personnes qui, le reconnaissant en elles-mêmes, travaillent à le corriger, quand elles font attention aux inutilités de pensées dont il les remplit, aux inquiétudes et aux partages de cœur qu'il occasionne, aux agitations et aux troubles qu'il y produit, au vide qu'il laisse dans leur intérieur, au peu d'onction et d'attrait qu'elles sentent pour s'unir à Dieu ; mais ce n'est pas là à quoi réfléchissent les autres.

» Pour l'ordinaire, on porte avec soi le vice de curiosité sans presque s'en apercevoir : on ne pense guère à s'en confesser, quoiqu'il soit le principe subsistant de bien d'autres fautes qu'on accuse, mais dont on ne se corrige point parce que l'on ne pense point à corriger le principe qui les produit.

» Si je veux chercher les sources d'où vient le vice de curiosité, j'en trouve quatre qui assurément ne sont pas pures, savoir :

» 1° *L'oisiveté* — On ne voit pas ordinairement donner dans le vice que j'attaque une personne qui aime à s'occuper toujours utilement. Et comment en aurait-elle le temps et la pensée, puisque la curiosité elle-même la tirerait de son attrait et, pour ainsi dire, de son élément, qui est une occupation solide ? Mais une personne oisive et désoccupée promène sa paresse par toute une maison, et y cherche avec qui perdre un temps qui, tout précieux qu'il est, lui est à charge. Elle s'accroche à la première

personne qu'elle rencontre, et de même successivement à d'autres quand celle-là l'a quittée ; elle s'informe de tout ce qui se passe, se fait et se dit : voilà sa vie.

» 2° *La démangeaison de parler.* — On parle et on veut toujours parler. Mais de quoi parlera-t-on, si on ne sait rien ? Il faut donc puiser chez les uns de quoi répandre chez les autres, et souvent on y ajoute du sien de crainte que ce fleuve de paroles ne vienne à tarir. On se fatigue, on fatigue les autres par ces longs entretiens qui mettent hors d'état de remplir des devoirs essentiels dont on serait moins fatiguée. Mais cette conduite peut-elle être sans péché ? C'est une question, vous le savez, qui a été clairement décidée par l'Esprit-Saint.

» 3° *La vanité.* — On veut faire paraître de la science, de l'habileté, de l'expérience, de la piété même. On veut passer pour une personne importante et pénétrante, qui est informée de tout, qui sait tout, qui découvre tous les desseins et présume toutes les pensées des autres. Comme on ne se donne pas le temps d'acquérir afin de savoir bien, on parle de tout et assez mal, et l'on ne montre aux personnes éclairées qu'un composé de ridicules de la plus sotte vanité, ainsi que de toutes les inquiètes recherches de la plus misérable curiosité.

» 4° *La malignité.* — On voudrait ne rien ignorer des défauts des autres et de leurs fautes. On est donc attentif à les épier en secret, à les examiner en public, quelquefois pour s'autoriser dans le mal, quand on découvre quelques taches dans des personnes estimées ; d'autres fois, pour avoir le cruel plaisir de révéler le mal qu'on a vu et de le censurer dans les autres, et cela encore sous

le beau prétexte de zèle, on a toujours les yeux ouverts et les oreilles attentives; à l'église, aux assemblées et partout, nulle retenue, nulle modestie. Oui, la curiosité peut aller jusque-là, et plus loin encore par une malignité de cœur qu'on ne travaille point à corriger.

» Maintenant si j'examine les moyens que prend la curiosité pour se satisfaire, je trouve qu'ils ne sont pas moins condamnables que ses sources, et j'en remarque ici surtout trois.

» 1° *Les ruses.* — Il n'en est point qu'on n'emploie pour savoir ce qu'on souhaite de connaître. On est sans cesse aux aguets; on écoute aux portes, aux fenêtres, dans les parloirs, dans les chambres, dans les lieux détournés, pour savoir tout ce qui se dit en secret. De tous les papiers qui tombent entre les mains d'une personne esclave de la passion de la curiosité, aucun n'est en sûreté. Elle ne les rend ou plutôt ne s'en défait qu'après les avoir lus, et quelquefois qu'après les avoir aussi fait voir à d'autres. Lettres, écrits d'affaires de familles, peut-être même de conscience, rien ne l'arrête; plus les choses sont importantes et doivent être secrètes, plus sa *damnable* curiosité est satisfaite.

» 2° *La flatterie.* — Une personne curieuse a-t-elle soupçon qu'il y ait quelque affaire sur le tapis, ou quelque petite division, elle va trouver les personnes intéressées à la chose; elle leur témoigne tout l'intérêt possible, et, pour se faire bien instruire de tout, elle commence par faire entendre qu'elle est au courant de l'affaire, quoiqu'elle ne sache rien; elle s'insinue dans les esprits par une prétendue compassion, par de flat-

teurs applaudissements... Quelquefois même elle jouera le même rôle dans deux partis opposés, et ne servira qu'à les rendre plus que jamais ennemis irréconciliables. Quel monstre !

» 3° *La violence.* — Il n'y a point d'inquisition pareille à celle que l'on a à subir de la part d'une personne curieuse. Elle fait tant de recherches, de perquisitions, de questions, qu'à la fin elle contraint celles qui y sont exposées et qu'elle sait n'avoir qu'une médiocre défense pour sauver la prudence et la vérité, qu'elle les contraint, dis-je, à déclarer tout ou presque tout, abusant ainsi de la droiture de leur caractère et de la délicatesse de leur conscience pour leur faire avouer ce qu'elle veut apprendre, et ce que les autres devraient, ou du moins voudraient tenir secret...

» Si je considère la curiosité dans ses effets, je trouve de nouvelles choses bien affligeantes et bien déplorables. C'est elle, en partie, qui a introduit le péché dans le monde, et c'est elle qui en introduit tous les jours une multitude d'autres dans la Religion même ; car la curiosité y détruit le *silence* et le *recueillement*... la *paix*... la *régularité*... l'*obéissance*. . la *charité*... l'*édification*...

» Je ne parle pas des autres effets de la curiosité ; l'extrême danger du salut où sont les personnes atteintes de ce vice n'en est pas le moins déplorable... »

Eh bien, ma chère sœur, êtes-vous maintenant étonnée de trouver la Curiosité rangée parmi les passions opposées à votre bonheur, et contre lesquelles il faut vous enflammer d'une sainte haine ?

Mais quels remèdes à ce dangereux mal ? Ceux que je

vous ai déjà plusieurs fois indiqués et qui conviennent au combat contre les passions en général, et surtout ceux qui sont propres à détruire la passion dominante. Les deux suivants vous seront aussi d'une grande utilité, si vous les employez exactement.

1° Ne satisfaites jamais votre curiosité en quoi que ce puisse être ; cette soustraction de ce qui est propre à contenter votre passion l'affaiblira peu à peu et diminuera son intensité, sans parler des secours abondants que ces actes de mortification vous mériteront.

2° Comme il est facile de manquer aux résolutions les plus belles, surtout en fait de curiosité, s'il vous arrive de manquer avec advertance à celles que vous aurez prises, ne manquez au moins jamais de faire payer chèrement à vos sens la vaine satisfaction qu'ils se sont procurée aux dépens de votre âme.

La sainte Écriture nous offre deux exemples bien frappants des suites funestes de la Curiosité.

Le premier est celui de la femme de Loth : cette femme s'étant retournée, malgré la défense des Anges qui étaient venus de la part de Dieu par l'arracher avec sa famille à l'incendie de Sodome, en punition de sa curiosité, elle fut, à l'instant même, changée en une statue de sel.

Le second est de Dina, fille du patriarche Jacob : cette jeune fille étant allée par curiosité se promener dans une ville étrangère nommée Sichem, le fils du Roi de la ville, épris de la beauté de Dina, fit enlever l'imprudente et la déshonora. Mais ce ne fut pas encore tout le résultat de la curiosité de Dina ; ses frères, furieux à cause de l'attentat commis sur leur sœur, se rendirent eux-mêmes

coupables d'un autre crime en passant inhumainement au fil de l'épée tous les habitants de Sichem.

L'histoire ecclésiastique nous offre un exemple de la mortification de la curiosité bien digne d'admiration. Le Pape Innocent II étant venu, avec toute sa Cour, visiter la célèbre Abbaye de Clairvaux, saint Bernard, qui en était abbé, sortit processionnellement avec tous ses religieux, qui étaient très-nombreux, au devant du souverain Pontife. Mais, par un esprit de mortification qui excita l'admiration d'Innocent et de toute sa Cour, parmi un si grand nombre de religieux, il ne s'en trouva pas un seul qui se permît de lever les yeux pour contempler un spectacle si extraordinaire et si capable de piquer la curiosité.

## ARTICLE XI

### La passion de l'attachement au propre jugement et à la propre volonté.

Si vous avez été étonnée de me voir ranger la *Curiosité* au nombre des passions opposées à votre *bonheur*, peut-être allez-vous l'être bien davantage en trouvant sur la même ligne *l'attacke au propre jugement et à la propre volonté.* Cependant j'ai la confiance que votre étonnement cessera quand vous saurez que rien n'est plus propre à faire perdre la paix de l'âme et à troubler l'union avec Dieu, qui *est un Dieu de paix et a fixé son siége dans la paix,* que l'opposition que font le propre jugement et la propre volonté au jugement et à la volonté des autres, soit supé-

rieures, soit égales. Si vous voulez rentrer en vous-même, vous reconnaîtrez facilement que les peines, les petits chagrins, peut-être même les ennuis, les dégoûts que vous pouvez éprouver de fois à autre ne proviennent que de la résistance que font le propre jugement et la propre volonté ; d'où il suit qu'une personne parfaitement morte et au propre jugement et à la propre volonté jouirait toujours d'une paix profonde et inaltérable. Que cette personne serait donc heureuse ! C'est là une vérité que le grand Évêque de Genève ne cessait de répéter à ses chères Filles, et sur laquelle il insistait avec le plus grand soin. Mais entrons en matière.

## § I

Sources et effets de l'attache au propre jugement. — Remèdes à ce mal si dangereux.

La première source de l'attache au propre jugement, c'est l'orgueil. En effet, la trop bonne opinion qu'on a de soi-même, le trop de confiance qu'on a dans ses lumières font qu'on se persuade aisément qu'on voit et qu'on juge mieux que les autres, et qu'ils ne sont opposés de sentiment que parce qu'ils n'ont pas les mêmes lumières ou les mêmes connaissances. Mais l'Esprit-Saint condamne cette trop grande confiance qu'on a en soi-même, et ses avis salutaires, s'ils étaient écoutés, couperaient pied à l'attache au propre jugement en en enlevant la principale source. *Ne vous appuyez point sur votre prudence*, dit cet Esprit de vérité. — *Ne soyez pas sage à vos propres yeux.*

*— Malheur à vous qui êtes sage dans votre estime et prudent à vos yeux !*

De cette première source naissent souvent le mépris du prochain, les contestations, les paroles injurieuses et piquantes, les petits ressentiments...

C'est pour parer à ces suites mauvaises que le divin Esprit nous dit : *Ne débattez point de paroles, car cela ne sert à rien, sinon à nuire à ceux qui écoutent. — Il ne faut pas qu'un serviteur de Jésus-Christ soit contentieux, mais doux, docile et patient.*

La seconde source de l'attache au propre jugement, c'est le défaut d'esprit ; l'insensé, dit l'Esprit de lumières, *ne reçoit point les conseils pleins de sagesse qu'on lui donne, s'ils ne sont conformes à ses désirs. — La voie du fou est droite à ses propres yeux ; mais celui qui est sage écoute volontiers les conseils.*

L'attache à son propre sens annonce donc un esprit étroit et borné. Aussi, quelles sont les personnes qu'on voit, en Communauté, être les plus attachées à leur sens, vouloir toujours l'emporter et ne céder à qui que ce puisse être, quelquefois pas même aux supérieures ; quelles sont celles que l'on a le plus de peine à ramener quand une fois elles ont dévié du droit chemin ; quelles sont celles qui se permettent le plus facilement de condamner la conduite de leur guide spirituel ou de leur supérieure ? Ce sont de petits esprits, des esprits rétrécis, étroits, qui, voulant tout juger d'après leurs petites et faibles lumières, ne peuvent approuver ce que leur peu de sagacité ne leur permet pas de découvrir dans les raisons qui font agir les personnes chargées de leur conduite,

raisons que souvent même ils ne connaissent pas.

Une troisième source de l'attache au propre sens, du moins en Religion, c'est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'humain dans les personnes chargées de la conduite des autres, et que l'on ne s'élève pas jusqu'à ce qu'il y a de surnaturel et de divin. On ne voit que des hommes, et comme l'homme, en lui-même est sujet à l'erreur, et que souvent les personnes dans les mains desquelles l'autorité a été posée ne se font pas remarquer par une supériorité de lumières et de connaissances, et sont quelquefois même sur ce point au-dessous de plusieurs de leurs inférieures, on croit pouvoir juger les ordres, les conseils, les règlements des Supérieures ou des Maîtresses des novices, et même les condamner. Si l'on obéit extérieurement, le propre jugement ne se soumet pas et laisse l'obéissance imparfaite et défectueuse; désordre qui ne provient que du défaut de foi pratique; désordre qui n'arriverait jamais si, à l'exemple du bon religieux dont, pour votre édification, je vais vous raconter l'histoire, on voyait toujours Dieu dans ses Supérieures ou ses Maîtresses.

Saint Jean Climaque était allé visiter un célèbre Monastère qui se trouvait près d'Alexandrie, où régnait une très-grande ferveur. Pendant le repas, le Père Abbé lui demanda s'il aurait pour agréable de voir un vénérable Vieillard qui était parvenu à une perfection très-élevée. Sur la réponse affirmative de saint Jean Climaque, le Père Abbé appela le bon vieillard, nommé Laurent, honoré du caractère du sacerdoce, le Second dans le monastère et âgé de quatre-vingts ans, dont il avait passé quarante-huit en Religion. Au premier signe du Père Abbé, le bon

vieillard se lève et se rend promptement devant lui, se met à genoux, en reçoit la bénédiction, puis se relève. Le Père Abbé, qui voulait donner à saint Jean Climaque une preuve de la vertu de Laurent, le laissa debout, tête nue, pendant tout le repas, qui dura environ une heure, l'usage du monastère étant d'interrompre de temps en temps le repas pour élever l'esprit et le cœur vers Dieu. Le dîner fini, saint Jean Climaque prit à part le vénérable Laurent, et lui demanda de quoi il s'était occupé dans son intérieur pendant tout le temps que le Père Abbé l'avait laissé sans retourner à sa place pour continuer son repas. Laurent lui fit cette admirable réponse : « Je vous dirai, mon « Père, que me figurant la personne de Jésus-Christ dans « celle de mon Supérieur, j'ai cru le commandement ne « m'être point fait par un homme, mais par Dieu lui-« même. Je me figurais être dans le Ciel devant le Trône « du Seigneur, et je lui offrais mes prières. Pendant tout « le temps que mon Supérieur m'a laissé en cet état, il « ne m'est pas venu la moindre pensée de murmure ou « de mécontentement. »

Après vous avoir fait connaître les sources les plus ordinaires de l'attachement au propre jugement, il est indispensable que je vous indique les remèdes appropriés à cette maladie de l'âme.

1° Concevez de la défiance de vos propres lumières, de votre esprit, de vos connaissances, et persuadez-vous bien que les plus habiles se trompent souvent, lors même qu'ils pensent le mieux juger et avoir raison.

2° Conformément à la doctrine de l'Esprit-Saint, aimez à consulter avant de rien faire d'un peu important ; con-

sultez des personnes éclairées et prudentes, surtout celles qui par leur charge ont grâce pour vous donner des avis; déférez facilement à leur manière de voir, et ne vous efforcez pas, par des instances réitérées et des raisons sans fin, de les amener à se ranger de votre sentiment.

3° Dans les conversations et les entretiens, habituez-vous à ne point contester avec vos sœurs, et ne vous efforcez point de les faire tomber dans votre sens, si la gloire de Dieu ou l'utilité du prochain ne le demandent. Telle était la sage maxime du grand Évêque d'Hippone : « Dans les choses nécessaires, comme ce qui regarde la foi ou la charité envers le prochain, que l'on s'efforce de s'accorder, car tous les sentiments doivent être unanimes dans ces matières; dans les choses douteuses ou de peu de conséquence, qu'il soit permis à chaque sœur d'abonder dans son sens; que dans toute circonstance on ne blesse point la charité que l'on doit avoir les unes pour les autres, quel que soit le partage de sentiment. »

4° Ne regardez jamais vos Supérieures avec les yeux de la chair, mais bien avec ceux de l'esprit, et voyez toujours Dieu en elles.

Quelques exemples vont confirmer ces avis.

On rapporte de saint Thomas d'Aquin, surnommé l'*Ange de l'école*, à cause de sa vaste érudition et de la grande pénétration de son esprit, que, lorsqu'il avait exposé les raisons qu'il croyait les plus propres à appuyer le sentiment qu'il émettait, si on ne goûtait pas ses raisons, et si l'on refusait de s'y rendre, il n'allait pas plus loin, et ne faisait pas de nouvelles instances pour faire tomber les autres dans son sens.

« Jamais, dit M. Capefigue dans la *Vie de saint Vincent de Paul*, notre Saint ne cherchait à faire prévaloir son opinion propre; il l'exposait avec simplicité, et de sa bouche ne sortirent jamais ces paroles d'orgueil qui semblent imposer l'obéissance dans les conseils. Un jour, une des dames des assemblées que sa charité lui avait fait former en faveur des pauvres s'étant aperçue que saint Vincent suivait toujours le sentiment des autres plutôt que le sien propre, en conçut de la peine, et ne put s'empêcher de lui dire doucement qu'il n'était pas assez ferme dans ses desseins, bien qu'ils fussent les meilleurs. « A Dieu ne plaise, répondit saint Vincent, » que mes chétives pensées puissent jamais prévaloir sur » celles des autres; je suis bien aise que le bon Dieu fasse » ses affaires sans moi, qui ne suis qu'un misé- « rable. »

On lit dans les *Entretiens* de saint François de Sales qu'un grand Docteur qui vivait du temps du Saint ayant composé un ouvrage dans lequel le souverain Pontife trouva quelque chose à reprendre, sur le simple avertissement du Chef de l'Église, le Docteur, foulant aux pieds ses lumières et les cris de l'amour-propre, monta en chaire, fit connaître au peuple le jugement que le souverain Pontife avait porté de son livre, et le déchira lui-même en présence de l'assemblée, disant qu'il s'était trompé, et qu'il se soumettait sans peine à la voix du Chef de l'Église. Admirable exemple, dit saint François, et vraiment digne d'éloges!

Le même saint François de Sales racontait à ses chères Filles de la Visitation un autre exemple, qui fait voir le

danger de s'attacher à son propre jugement : cet exemple est extrait de la *Vie des Pères du désert.*

« Un religieux du monastère de Tabènes, dont saint Pacôme était Abbé, conçut un si violent désir du martyre, qu'il sollicitait sans cesse le saint Abbé de lui en obtenir de Dieu l'occasion par ses prières. Le Saint, qui voyait clairement qu'un pareil sentiment n'était qu'une illusion du démon, qui voulait tromper notre religieux sous les apparences d'un acte héroïque de charité, l'exhortait à chasser cette idée de son esprit, puisque toute l'Église était alors en paix sous l'empire du grand Constantin. « L'État religieux, lui disait Pacôme, ayant des devoirs » assez pénibles, vous n'avez qu'à les remplir fidèlement, » pour mériter d'être un jour couronné avec les mar- « tyrs. »

» Cependant ce frère, trop prévenu en faveur de son sentiment et de son courage, ne se rendit point à ses raisons, et continua à l'importuner tous les jours par la même demande. Le Saint lui promit enfin qu'il prierait Dieu pour cela; il lui prédit même qu'il tomberait un jour entre les mains des Barbares, « Ayez soin, mon Frère, ajouta le » Saint, en attendant ce moment, de vous y préparer par » l'acquisition d'un fonds de vertus solides, dans la crainte » que vous ne soyez un apostat au lieu d'être un martyr. » Il lui répéta plus d'une fois ce conseil, l'engageant toujours à bannir de son esprit tous ses vains désirs.

» Deux ans après, le saint Abbé ayant envoyé les frères couper des joncs pour faire des nattes, dans une île proche le pays des Blemmiens, gens vagabonds, cruels et idolâtres, dit à ce religieux de charger des provisions sur un

âne pour les porter à ses confrères, et lui recommanda d'être sur ses gardes, ajoutant ces paroles de l'Apôtre : *Voici le temps favorable, voici le jour du salut ; prenons garde de donner à personne aucun sujet de scandale, afin qu'on ne blâme point notre ministère.*

» C'était lui en dire assez pour lui faire pressentir que l'occasion serait des plus belles, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'en profiter. En effet, à mesure que ce religieux s'avança dans le désert, il rencontra quelques-uns de ces Blemmiens qui l'arrêtèrent, lui enlevèrent ses provisions. lui lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent sur la montagne où étaient leurs camarades. Ceux-ci le reçurent avec de grandes railleries, et voulurent l'obliger d'adorer leurs dieux. Il le refusa d'abord; mais quand ils firent briller leurs épées à ses yeux, en le menaçant avec fureur de le tuer s'il n'obéissait, il fit la libation comme eux en versant du vin sur leur sacrifice, et mangea en leur compagnie de la chair qu'ils avaient offerte à leurs idoles.

Après cette détestable lâcheté, les barbares, qui n'avaient plus affaire de lui, le renvoyèrent libre; mais cet infortuné, descendant de la montagne et ouvrant les yeux sur le crime qu'il venait de commettre, commença à déchirer ses habits, à se meurtrir le visage de coups, et à s'abandonner à la désolation. Il s'achemina vers le monastère, d'où saint Pacôme, à qui Dieu avait révélé la chute du pauvre religieux, venait comme un bon père au-devant de lui pour lui tendre une main secourable dans son malheur... »

## § II

### Maux que cause l'attache à la propre volonté. — Remède à cette maladie de l'âme.

1° Ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cet article, l'attache à la propre Volonté prive de la paix de l'âme : écoutons les Saints nous développer cette vérité d'expérience.

« D'où naissent nos inquiétudes, demande saint Bernard, sinon de nos attaches à notre propre volonté ? »

« Qui s'est dépouillé de sa propre volonté, dit saint Pierre Damien, s'est débarrassé d'un poids énorme. Quel tyran plus cruel pour une religieuse que la propre volonté ? »

« L'attachement à la propre Volonté, dit saint Liguori, est cause que beaucoup de religieuses mènent *une vie malheureuse*. L'une est de mauvaise humeur, parce que son confesseur ou sa Supérieure ne lui plaisent pas; l'autre, parce qu'elle voudrait cet emploi et ne l'obtient pas, crie tant et fait tant, qu'enfin sa Supérieure le lui accorde; mais après cela elle n'a pas la paix : et comment pourrait-elle l'avoir cette paix si désirée,c'est la Supérieure qui lui obéit? Celle-ci, au contraire, est fâchée, parce qu'on la charge d'un emploi qu'elle ne voudrait pas; celle-là, parce que l'on lui défend de voir telle personne ou de lui écrire; une autre, parce que l'on lui impose une tâche qui lui répugne, murmure et s'efforce de soulever ses parents et même la Communauté contre les supérieures. »

2° La propre Volonté empoisonne et gâte les meilleures actions ; c'est encore là une vérité sur laquelle tous les Saints sont unanimes. Quel est donc le venin de la propre volonté, puisqu'il détériore les actes les plus parfaits, les plus pénibles à la nature, les plus crucifiants en eux-mêmes ! « Tel est, dit saint Bernard, le venin de la *propre* » *Volonté*, que ce qui était un bien cesse de l'être là où » elle se trouve. » — « Des religieuses, dit saint Liguori, qui veulent se faire saintes, en agissant conformément à leur volonté, sont ces âmes, dont parle le prophète Isaïe, qui, au jour du jugement, diront à Jésus-Christ : « Nous » avons jeûné, nous avons fait pénitence, et vous semblez » ne tenir aucun compte de tout cela ; » et auxquelles Jésus-Christ répondra : « Je ne vous dois aucune récompense, » parce que vous avez fait tout cela d'après votre propre » volonté. » — N'est-ce pas aussi ce que fit entendre le prophète Samuel au roi Saül, lorsque, après sa désobéissance, il lui dit, au nom du Seigneur, que *l'obéissance plaît plus au Seigneur que tous les sacrifices?*

Que de religieuses, au jour de la manifestation, se trouveront presque les mains vides pour avoir trop suivi leur propre volonté !

3° La propre volonté met même le salut en danger : écoutons encore les Saints.

« Qu'il n'y ait plus de propre volonté, dit saint Bernard, et l'Enfer n'est plus à craindre. — La propre volonté est une Bête cruelle, c'est une Louve ravissante, c'est une Lionne furieuse, c'est la plus dangereuse et la plus honteuse Lèpre dont l'âme puisse être infectée. »

« Les démons, dit saint Liguori, se servent de la propre volonté pour perdre les religieux. »

« Quand nous faisons notre volonté, avait coutume de dire un pieux Solitaire, les démons cessent de nous assaillir, parce que notre volonté devient un démon pire que ceux de l'enfer. »

Cassien rapporte que le saint abbé Achille, interrogé par ses disciples avec quelles armes les démons combattent les religieux, répondit : « Les armes que les démons emploient le plus souvent pour battre les religieux sont leurs volontés ; c'est avec ces armes qu'ils les attaquent, c'est avec elles qu'ils les terrassent. »

« Le démon, disait sainte Thérèse, sachant que l'obéissance est le remède à tous les maux de notre âme, fait tout son possible pour nous la faire abandonner. »

De tout cela, ma chère sœur, concluez que vous devez vous garder de vous laisser surprendre par cet ennemi domestique. Déclarez-lui une guerre à mort, et ne posez les armes que lorsque vous l'aurez mis sous vos pieds. Recourez aux moyens dont je vous ai parlé dans les premiers articles de ce chapitre, et employez-les avec persévérance ; car si vous ne terrassez votre ennemi, lui-même vous terrassera et vous donnera la mort.

Une arme que je vous conseille comme efficace contre la passion de la propre volonté, c'est de ne jamais rien faire, pas la plus petite chose, sinon dans la dépendance de l'obéissance.

## ARTICLE XII

### La passion de la paresse

Dangers et effets de cette passion. — Ses remèdes.

Je ne sais, pour le coup, si vous me le pardonnerez : je crains que le seul titre de cet article ne vous rebute, et que, dans votre indignation, vous ne me disiez que vous n'êtes pas une enfant qu'il faut aiguillonner pour lui faire remplir ses devoirs. Je désire, ma chère sœur, que votre langage soit l'œuvre de la vérité; mais cependant souffrez que je vous présente les considérations suivantes, qui pourront être rien moins que déplacées; car, vous le savez, la paresse est un des péchés capitaux : et ce mot seul que ne dit-il pas ? Mais écoutons les Auteurs spirituels.

« La Paresse, dit le pieux l'Homond, est une lâcheté, un dégoût volontaire du travail, qui fait qu'on néglige ses devoirs plutôt que de se faire violence. Il n'y a point de péchés, point de désordres auxquels la paresse ne conduise, parce qu'elle met l'âme dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui l'empêche de résister à ses mauvaises inclinations. »

L'Écriture compare l'âme où règne la Paresse à une terre inculte et abandonnée qui ne rapporte aucun fruit. *J'ai passé*, dit l'Esprit-Saint, *sur le champ du Paresseux, et il était plein de mauvaises herbes ; les épines en couvraient toute la surface. — Les désirs tuent le paresseux ; il veut et il ne veut pas ; il veut aujourd'hui une chose, et*

*demain une autre ; aujourd'hui il veut le bien, et demain il change d'avis.*

« Il importe extrêmement, dit *le Combat spirituel*, de faire la guerre à la paresse, parce que ce vice non-seulement nous détourne du chemin de la perfection, mais nous livre, pour ainsi parler, entre les mains des ennemis de notre salut.

» La Paresse est un poison qui se répand dans toutes les puissances de l'âme, et qui n'infecte pas seulement la volonté en lui faisant haïr le travail, mais encore l'entendement, en l'aveuglant de telle sorte qu'il ne voit pas que les résolutions des paresseux sont, pour la plupart, sans effet, et que ce qu'ils devraient faire sur l'heure, ils ne le font point du tout, ou le remettent à un autre temps.

» Sachez qu'il y a dans ce vice un poison caché, qui non-seulement étouffe les premières semences des vertus, mais qui détruit même les vertus déjà formées. Sachez que ce que le ver fait dans le bois, il le fait dans la vie spirituelle, et que c'est par lui que le démon a coutume de faire tomber dans ses piéges la plupart des hommes, principalement de ceux qui aspirent à la perfection. »

Comme vous le voyez sans doute, ce n'est pas sans raison que j'ai placé la Paresse parmi les passions opposées à *votre bonheur*.

Après vous avoir signalé l'écueil, il est juste de vous montrer les moyens de l'éviter.

« Considérez souvent, dit encore *le Combat spirituel*, qu'une seule aspiration, qu'une oraison jaculatoire, qu'une génuflexion, que la moindre marque de respect pour la majesté divine, est quelque chose de plus esti-

mable que tous les trésors de la terre, et qu'à chaque fois qu'un homme se mortifie en quelque chose les Anges du ciel lui apportent une couronne pour récompense de la victoire remportée sur lui-même. Songez, au contraire, que Dieu ôte peu à peu ses grâces aux tièdes qui les négligent, et qu'il en comble les fervents qui en profitent, afin qu'un jour *ses fidèles serviteurs puissent entrer dans la joie de leur Seigneur*. »

« Quand vous sentirez dans votre cœur les attaques de ce vice, dit le P. de Grenade, fortifiez-vous par les considérations suivantes : considérez combien de travaux Jésus-Christ a soufferts pour vous, depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie ; comment il passait les nuits sans dormir, priant continuellement pour vous, comment il allait d'une province dans une autre, enseignant et guérissant les hommes ; comment il travaillait sans cesse à toutes les choses qui regardaient notre salut ; comment, au temps de sa passion, il porta sur ses épaules, quoique lassées de tous les travaux qui avaient précédé, ce pesant fardeau de la croix. Que si ce Dieu de majesté a tant travaillé pour votre salut, combien plus devez-vous travailler vous-même. Cet innocent Agneau a souffert ces extrémités pour vous délivrer de vos péchés, et vous ne voudriez pas souffrir la moindre des choses pour lui ? Quelles peines endurèrent aussi les Apôtres pour prêcher l'Évangile dans tout le monde ! Quelles furent les peines des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et de tous ces saints Pères qui vivaient dans les déserts, séparés du reste des hommes ! Enfin, quelles ont été celles de tous ces Saints qui règnent maintenant

avec Dieu, qui, par leur doctrine, leurs soins et leurs exemples, ont maintenu la foi et l'Eglise catholique jusqu'à présent !

Ecoutons encore le P. Guilloré, qui va achever de nous mettre à la main les armes pour triompher de la passion de la paresse.

« Pour vaincre cette passion pesante et endormie, et ne pas vous en laisser abattre, 1° accoutumez-vous à faire les choses sans goût ; cette passion brute donne à l'âme je ne sais quoi de si terrestre, qu'elle laisse tout à faire ou s'en acquitte très-mal, si elle n'est réveillée par quelque goût sensible ; c'est pourquoi habituez-vous à vous élever au-dessus du goût, en faisant vos devoirs. 2° Gênez-vous à faire toutes choses avec une parfaite exactitude, dans les moments justes et précis qui sont marqués : vous relèverez ainsi cette humeur paresseuse, qui ne veut en rien ni se presser ni se captiver, la ponctualité étant comme une pointe qui en anime la pesanteur. 3° Affectez même d'être toujours la première où l'obéissance appelle tout le monde : ce soin, croyez-moi, inspire je ne sais quelle activité et fait trouver de la ferveur jusque dans la paresse même. »

Saint Liguori était si ennemi de la paresse qu'il avait fait vœu de ne jamais perdre un instant. Que de bonnes, que de saintes œuvres ne lui a pas fait produire un si bon usage du temps !

On raconte d'un saint homme qu'à chaque fois qu'il entendait sonner l'horloge, il avait coutume de dire : « O mon Dieu, voilà une heure passée de celles qui composent le nombre de mes jours, de laquelle il faut

que je vous rende compte comme du reste de ma vie. »

Pénétrez-vous bien de la pensée salutaire des jugements de Dieu, à l'exemple de ce saint homme, et la Paresse sera à demi vaincue.

## ARTICLE XIII

### La passion de la tristesse.

### § I

Terribles effets de cette passion dans l'âme. — Différence entre la mauvaise et la bonne tristesse.

Voici, ma chère sœur, un ennemi d'une nouvelle espèce; cet ennemi si dangereux, quoique souvent si peu redouté, c'est la mauvaise Tristesse. Je dis la mauvaise tristesse, car, quoiqu'en général, la tristesse ne vaille rien, elle peut quelquefois cependant être bonne et provenir des impressions de l'Esprit-Saint dans l'âme, ainsi que nous le verrons à la fin de ce paragraphe. Je n'ai pas besoin de beaucoup insister pour vous démontrer que la Passion de la Tristesse est opposée au *bonheur*, surtout en Religion; et elle n'est pas moins opposée au bonheur de la vie future, mettant souvent le salut en danger.

Vous allez sans doute facilement me permettre de ne rien dire de moi-même sur un sujet si important, et de laisser parler les Maîtres de la vie spirituelle.

« *Chassez la tristesse loin de vous,* dit le Sage, *car elle en en a fait mourir beaucoup, et elle n'est bonne à rien.* —

Gardez-vous, dit Cassien, de donner aucune entrée dans votre âme à la tristesse ; si elle s'empare une fois de vous, elle vous ôtera bientôt le goût de l'oraison et de la lecture spirituelle ; elle fera que vous en trouverez le temps trop long, et que vous y en donnerez moins qu'à l'ordinaire ; quelquefois même elle sera cause que vous les abandonnerez tout à fait ; et enfin elle répandra tant d'ennui et de dégoût sur tous vos exercices spirituels, qu'il vous sera impossible de n'en être pas rebutée.

» La tristesse fait encore un autre mal : c'est qu'elle nous donne de l'aigreur et de la rudesse pour nos sœurs. Saint Grégoire dit qu'elle porte aisément l'homme à la colère. En effet, nous éprouvons tous les jours que, quand nous sommes chagrins, tout nous fâche et tout nous blesse. De plus, elle rend impatiente, soupçonneuse et presque intraitable.

» *De même que les vers*, dit le Sage, *rongent les habits et les bois où ils se mettent ; de même la tristesse ronge le cœur de l'homme.* Comme donc un habit rongé des vers ne peut plus servir et n'est bon à rien, et comme du bois vermoulu n'est plus propre à être mis en œuvre, et qu'on ne peut rien appuyer dessus, parce qu'il tombe en poussière dès qu'on y touche ; ainsi un homme rongé de tristesse devient inutile à tout.

« Saint François avait coutume de dire que la Tristesse dans le cœur des chrétiens est un sujet de joie pour le démon, parce qu'alors il lui est aisé ou de les jeter dans l'accablement et dans le désespoir, ou de les faire tourner du côté des plaisirs du monde. »

« La Tristesse, dit un autre grand Maître, ruine la

santé, énerve la personne la plus robuste, dessèche jusqu'à ses os, abrége ses jours, et la fait vieillir avant le temps. »

Mais rien, ce me semble, ne démontre mieux les périls de la tristesse et ses tristes effets que la conduite des Saints, qui, instruits par le grand Maître intérieur qui les éclairait, ont *tous ont été ennemis* de la Tristesse.

» Les solitaires, au milieu de leurs déserts, dit encore le P. Lombez, goûtaient les douceurs de la joie... Cette joie était peinte sur leurs visages; leur cœur en était inondé; elle s'exprimait par leurs paroles, et respirait dans toutes leurs manières. On peut voir dans leurs vies combien ils étaient ennemis de la tristesse, et quels soins ils prenaient pour la bannir de leurs cœurs...

« Saint Romuald, nourri comme eux dans le désert, était si gai, à l'âge de cent vingt ans, qu'il portait la joie partout. Sainte Thérèse, fille et mère du Mont-Carmel, renfermée dans son cloître, accablée d'infirmités, persécutée des hommes et des démons, délaissée de Dieu, conservait, au milieu des aridités les plus désolantes, toute la gaieté de son humeur. Elle parle avec éloge d'une de ses religieuses qui était si gaie qu'elle réjouissait toute la communauté. »

L'*Histoire de l'Église gallicane* nous offre un exemple bien frappant du danger de la trop grande Tristesse.

« Saint Martin, le thaumaturge de son siècle, étant allé à la Cour de l'empereur Maxime, pour solliciter la grâce de plusieurs de ses diocésains, qui, quoique innocents, avaient été condamnés à mort, crut pouvoir, afin d'obtenir la vie de ses ouailles, se relâcher d'un point de disci-

pline. Mais à peine saint Martin eut-il fait l'acte de complaisance auquel on avait attaché la délivrance de ceux qu'il regardait comme ses enfants, qu'il reconnut sa faute et se hâta de sortir de la ville impériale, afin de pleurer son erreur et sa faiblesse. Comme il avait le cœur pénétré de la plus amère douleur en songeant aux suites de sa complaisance, il s'arrêta dans un bois afin de donner un libre cours à sa douleur et à ses larmes. Pendant qu'il priait avec de profonds gémissements, un Ange du Seigneur lui apparut et lui adressa ces mémorables paroles : » Vous avez raison, Martin, de vous affliger ; cependant » prenez courage, dans la crainte que l'excès de votre » abattement ne mette votre salut en danger. »

Mais en vous exhortant, ma chère sœur, à bannir la tristesse et à ne laisser jamais cette dangereuse passion tyranniser votre cœur, je ne prétends pas vous porter à vous livrer à une joie mondaine, folâtre et toute badine : « car, dit saint Léon, il faut que, dans une personne religieuse, la modestie soit tempérée de gaieté, et la gaieté tempérée de modestie. » — « La joie que nous demandons, dit le P. Rodriguez, est une joie sage, qui vienne de l'intérieur, et paraisse au dehors sur le visage. »

Quoique vous ne puissiez trop redouter la tristesse prise dans sa généralité, il faut cependant que vous sachiez qu'il y a une exception à cette règle générale ; mais faites bien attention que c'est une exception, et que les principes que nous venons d'établir n'en sont pas moins vrais. Les Maîtres de la vie spirituelle, tout en rejetant la Tristesse, reconnaissent qu'il y en a une qui est bonne, utile et très-salutaire, conformément à ce qu'enseigne l'apôtre

saint Paul, qui dit qu'il y a *une tristesse selon Dieu*. Celle-ci, qui peut à bon droit se nommer *sainte*, se distingue de la mauvaise, dont nous avons parlé jusqu'ici, par les causes et par les effets. Voici, en abrégé, ce que dit le P. Guilloré sur ce sujet :

« Tantôt la vue de ses péchés passés opère dans l'âme cette amère et douce blessure ; car l'image de ses crimes, que Dieu lui a remis avec tant de bonté, la perce, voyant que, par ses égarements, elle a outragé un Dieu si aimable et si plein de tendresse pour elle.

» Tantôt la seule vue et le commerce des créatures rend triste une âme saintement éprise du divin amour, parce que tout cela lui marque son exil, et elle ne le regarde que comme des empêchements à la possession de son Dieu.

» Tantôt l'âme est saisie d'une vive et pénétrante tristesse, voyant que son Dieu n'est point connu et aimé, mais qu'on l'offense de tous côtés.

» Tantôt enfin l'âme sera tristement navrée, parce qu'aimant avec tendresse et passion un Dieu qu'elle ne peut encore posséder, elle tombe dans une tristesse dont la peine ne peut être conçue que de ceux qui sont blessés de cet amour divin. »

## § II

### Les causes de la mauvaise tristesse. — Ses remèdes.

Après vous avoir montré les épouvantables ravages que fait la mauvaise Tristesse partout où elle passe, il est juste qu'afin de vous mettre plus en état de fermer

votre âme à cette dangereuse ennemie de votre bonheur, je vous en fasse connaître les sources les plus ordinaires, ainsi que les remèdes.

« Cassien et saint Bonaventure, dit le P. Rodriguez, assurent que la mauvaise Tristesse peut naître de diverses causes. Quelquefois elle ne vient que de la constitution physique, et de ce que l'humeur mélancolique domine sur tout le reste, et alors c'est un mal qui a plus besoin de médecins que de directeurs. Il est pourtant à remarquer que cette humeur se nourrit et s'augmente par les pensées chagrines dans lesquelles on s'entretient, et qu'il est si dangereux de se laisser aller à ces sortes de pensées, que Cassien dit qu'il faut les éloigner de soi avec autant de soin que celles qui sont contre la pureté et contre la foi.

» Quelquefois on ne saurait dire précisément d'où cette tristesse provient: car il arrive souvent que, sans en avoir aucun sujet, on tombe tout à coup dans une profonde mélancolie, qui fait qu'on ne prend plus plaisir à rien, que tout blesse, que tout déplaît, qu'on fuit tout le monde, même ses meilleurs amis, qu'on se fait arracher les paroles, et qu'on ne dit rien qu'avec sécheresse et avec dureté. Cela nous fait voir, dit Cassien, que nos impatiences et nos promptitudes ne viennent pas toujours du sujet que nous en donnent nos frères; mais de la mauvaise disposition de l'intérieur, et de ce que nous ne réprimons pas assez nos passions. Ainsi le remède qu'il faut y apporter, ce n'est pas de nous retirer de la société de nos frères, c'est de bien mortifier nos passions : car sans cela, quelque part que nous allions et en quelque désert que

nous puissions nous cacher, nous porterons toujours avec nous la cause de notre chagrin et de notre colère.

» La Tristesse, dit saint Bonaventure, vient encore quelquefois ou de ce qu'il nous sera arrivé quelque chose de fâcheux, ou de ce que nous aurons manqué à obtenir ce que nous souhaitions avec ardeur. Il n'y a point de doute, dit le P. Avila, que ce ne soient nos désirs qui font nos inquiétudes et nos chagrins. Plus les désirs sont ardents, plus l'inquiétude est violente ; moins on a de désirs, moins on a d'inquiétude ; et quand on ne désire plus rien, on jouit d'un parfait repos d'esprit.

» Enfin, c'est d'ordinaire l'orgueil, plutôt que la mélancolie, qui nous rend tristes ; c'est pourquoi, tant que l'orgueil régnera en vous, soyez assurée que vous ne serez point exempte de chagrin. »

Le P. Lombez va nous indiquer les principaux remèdes à employer contre la maladie de l'âme qui nous occupe.

« La prière, qui est le grand remède à tous maux, est singulièrement celui qu'il faut employer contre la tristesse. L'apôtre saint Jacques nous l'indique : *Quelqu'un de vous est-il triste,* dit cet Apôtre, *qu'il ait recours à la prière.* Notre âme ne peut communiquer avec Dieu, que la vue de cet objet ravissant ne porte en elle la joie, et qu'elle ne participe au bonheur infini qu'il possède. Ayant promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderions avec les conditions requises, comment rejetterait-il une prière aussi légitime que celle de dissiper en nous la tristesse que l'enfer souffle dans nos cœurs, et qui est le poison mortel de nos âmes ; qui nous em-

pêche de le contempler lui-même, de l'aimer, de le goûter comme il le souhaite; et qui, au lieu de tous ces avantages, nous rend durs, fâcheux, presque intraitables pour notre prochain, envers qui il nous a si fort recommandé d'être sociables, serviables, d'un abord facile et prévenant? »

Un autre remède indiqué par le même Auteur, c'est un entretien cordial avec quelque sœur dans laquelle on a plus de confiance, soit à cause de ses vertus, soit pour son mérite personnel. « *Un ami fidèle,* dit le Sage, *est un bien incomparable*, mais ce bien est surtout utile dans nos chagrins. Lorsque nous sommes abattus par la Tristesse, il ne faut souvent qu'une conversation agréable pour nous rendre la joie. On commence l'entretien dans la tristesse; mais peu à peu l'âme se dilate, le poison s'évapore, et la joie revient. »

La promenade dans les lieux où la Règle et l'obéissance permettent d'aller est un autre moyen de guérison indiqué par notre sage Médecin. « La promenade et le ressort de l'air donnent du mouvement au sang et aux autres liqueurs, atténuent les humeurs et les rendent plus fluides : tous les ressorts de notre corps se remettent à leur jeu naturel; tout reprend son ton; la mélancolie est dissipée, et la joie revient. »

Un autre remède également salutaire et pris dans la nature humaine, qu'indique le même Auteur, c'est le chant des pieux cantiques; le chant a la propriété naturelle de dilater l'âme, de faire diversion avec les sombres pensées de l'esprit, et de mettre la joie dans le cœur. Mais quand on fait usage de ce moyen de bannir la noire

tristesse, il faut avoir soin de ne point se rendre à charge au prochain et de ne pas troubler le silence qui doit toujours régner dans une maison religieuse, hors le temps destiné aux récréations.

Si donc la passion de la Tristesse assiége votre âme, recourez aux remèdes que viennent de vous indiquer les deux grands Médecins que j'ai laissés parler, et vous êtes sûre de vous guérir.

---

# CHAPITRE DEUXIÈME

## DEUXIÈME OBSTACLE AU BONHEUR : LES TENTATIONS.



## ARTICLE PREMIER

### Les tentations en général

### § I

### Utilité et avantage des tentations.

Je me suis engagé, ma chère sœur, à vous montrer la route du vrai bonheur, si toutefois il existe un vrai bonheur dans cette Vallée de larmes et de misères. Pour accomplir ma promesse, je dois, dans ce chapitre, non-seulement vous apprendre à faire un saint usage de vos tentations, mais encore à ne pas vous troubler des attaques de vos ennemis spirituels, et à regarder les assauts qu'ils vous livreront comme un bien et comme une source de bonheur; puissé-je, avec l'aide de l'Esprit-Saint et sous les auspices du saint protecteur de cet écrit, atteindre mon but !

Commencez par bien vous pénétrer des vérités suivantes :

1° Tant que nous serons sur cette terre, nous aurons à combattre, et jamais nos ennemis ne cesseront de nous attaquer : *Notre vie,* dit l'Esprit de vérité, *est un combat continuel, et nos jours sont comme ceux d'un mercenaire qui est toujours en peine et en travail.*

*Le démon tourne toujours autour de nous comme un lion rugissant, n'épiant que l'occasion favorable pour nous dévo-*

*rer spirituellement* en nous faisant commettre le péché. C'est ce qui faisait dire à l'illustre saint Jérôme, si célèbre par ses combats contre l'Enfer : « Vous vous trompez, mon frère, si vous pensez que la vie d'un chrétien soit jamais exempte de tentations. » Cela étant, ne soyez donc pas étonnée si vous éprouvez des tentations, même violentes, même continuelles.

2° C'est spécialement ses serviteurs et ses amis que le bon Dieu éprouve par les tentations, qui sont pour eux comme un feu purifiant qui les nettoie de toutes les imperfections et souillures de la nature, et les rend propres à commencer dès ici-bas cette union divine qui est la perfection de la terre et le commencement du bonheur éternel. Écoutez comme s'exprime la sainte Écriture : *Mon fils, en vous attachant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. — Heureux celui qui passe par l'épreuve des tentations ; car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie immortelle. — Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'ange Raphaël à Tobie, *il a fallu que vous ayez été éprouvé par la tentation.* — Songez aux terribles et épouvantables tentations du saint homme Job, à celles de saint Antoine, à celles de saint Jérôme, à celles de sainte Catherine de Sienne et à celles de tant d'autres amis de Dieu, et vous reconnaîtrez que ce sont ces Amis que Dieu se plaît à faire passer par les dures épreuves des tentations, afin d'éprouver leur fidélité, comme l'Ange le dit à Abraham, et pour augmenter et pour embellir leur couronne, comme nous l'apprend encore la sainte Écriture, en nous disant *que personne ne sera couronné s'il n'a bien combattu.*

3° Plus une âme tend à la perfection, plus elle éprouve d'ordinaire de tentations ; c'est ce que l'expérience a fait connaître aux Maîtres de la vie spirituelle, et ce qui est parfaitement en harmonie avec les passages de la sainte Écriture que nous venons de voir. La raison de ce redoublement d'attaques de la part de l'Enfer est facile à concevoir : « Ce n'est pas après les maîtres du logis, dit saint François de Sales, que les chiens de basse-cour aboient, mais bien après les étrangers. » Le redoublement de tentations que ressentent les âmes qui travaillent sérieusement à leur perfection annonce la haine que leur porte le Dogue infernal, comme à des ennemis de son empire ; une âme vraiment animée de l'esprit de la perfection religieuse étant beaucoup à redouter pour lui comme ayant un grand crédit auprès de Dieu, et pouvant beaucoup servir par ses prières à la destruction de son empire. D'ailleurs, Lucifer, ennemi juré de la gloire de Dieu, n'a rien tant à cœur que de s'opposer à celle que lui procurent ces âmes généreuses et magnanimes en les faisant tomber dans quelques fautes mortelles. Mais Dieu, tout bon, *qui couvre ces âmes si chères à son cœur de l'ombre protectrice de ses ailes, qui étend la main pour les empêcher de tomber jusqu'à terre et de se froisser, qui charge même ses Anges fidèles d'éloigner tout ce qui pourrait leur faire faire quelque faux pas*, sait tirer sa gloire des attaques de l'*antique serpent*, et *se montre admirable dans ses Saints* sur cette terre de combats.

Je veux confirmer les avis salutaires que je viens de donner de l'autorité de quelques Maîtres de la vie spirituelle. J'en choisis deux entre plusieurs autres, le P. Ma-

rin et le P. Guilloré, deux hommes consommés dans la conduite des âmes.

Tous, dit le premier, ne sont pas également tentés; mais il y en a, ainsi que le dit le pieux Auteur de l'*Imitation*, qui le sont au commencement de leur conversion d'autres à la fin; il y en a même qui le sont durant toute leur vie. Les tentations sont plus douces en quelques-uns, suivant l'ordre de la sagesse divine, en d'autres elles sont extrêmes. — Jamais Saint n'a été véritablement éclairé de Dieu ou ravi en Dieu, qu'il n'ait été tenté et éprouvé avant ou après. Celui-là n'est pas digne d'être élevé à une éminente contemplation, qui n'a pas souffert auparavant quelque affliction considérable pour l'amour de Dieu, parce que la tentation et l'affliction sont les marques qui précèdent ordinairement la consolation qui doit suivre.

» Entrez donc bien dans le sens des paroles de notre pieux Auteur, vous qui gémissez des tentations que vous avez à souffrir, qui vous affligez, qui pleurez amèrement d'être toujours en butte aux traits malins de l'Esprit de ténèbres, et qui en êtes quelquefois si fort obsédée, qu'il vous poursuit même dans la prière, dans les lieux les plus sacrés, à l'oraison, dans la sainte communion. Consolez-vous par l'exemple de Jésus-Christ qui a permis au démon de le tenter. Consolez-vous par l'exemple des Saints qui ont tous passé par la tentation, et qui même y ont trouvé leur avancement spirituel. Consolez-vous, puisque la tentation peut servir utilement à votre âme, bien loin de tourner à sa ruine. Consolez-vous, parce que si vous savez y résister courageusement et la soutenir avec une humble patience, elle servira autant à vous faire

avancer à la perfection, qu'elle vous porterait de préjudice, si vous aviez le malheur d'y consentir.

» Il est vrai, il y a des tentations si horribles, quelquefois même elles sont si grandes qu'il semble qu'elles vous mettent sur le bord de l'abîme, et que vous n'ayez qu'un pas à faire pour y tomber. Il n'y a rien de si terrible et de si effrayant pour une âme qui a la crainte de Dieu ; mais confiez-vous alors au Seigneur, espérez en lui plus encore que vous n'avez jamais fait : criez vers lui avec une foi vive, il viendra à votre secours, et vous tirera du péril pour vous combler de consolation. Que s'il diffère de vous en tirer, pourvu qu'il vous y tienne, et qu'il empêche que vous ne succombiez, soyez contente : attendez avec une humble soumission et patience; il sait le moment où il doit vous en délivrer, et ce moment arrivera lorsque vous y penserez le moins. »

« Pour parvenir à introduire les vertus dans une âme, dit le P. Guilloré, Dieu prend des voies qui, étant d'une part incompréhensibles à l'esprit humain, semblent de l'autre ruiner et détruire la chose même que Dieu veut établir. Il inspire l'humilité par des tentations d'orgueil : il imprime au corps la chasteté par des tentations d'impureté ; il répand la douceur dans l'âme par les mouvements intérieurs de l'aigreur la plus vive et la plus amère; il donne la patience par des émotions de cœur et de bile les plus violentes; il accorde la parfaite sobriété par les grossières tentations de gourmandise ; il départ la charité fraternelle par des mouvements de dégoût et de l'aversion la plus irritée ; il fait couler dans l'âme la pureté de son amour par les saillies de haine les plus effrayantes

qu'il permet au démon d'inspirer dans le cœur humain. »

Un exemple extrait de la *Vie des Pères du désert* va achever de confirmer les principes que j'ai établis plus haut.

« Saint Dorothée raconte qu'un disciple d'un des anciens Pères du désert était continuellement assailli de tentations impures auxquelles il résistait courageusement au moyen de la prière, du jeûne, du travail et de plusieurs autres austérités. Son Maître, peiné de le voir dans un état si pénible, lui proposa un jour de prier Dieu pour lui, afin qu'il l'en délivrât. « Je vois bien, mon » Père, lui répondit le disciple, que l'état où je me trouve » est bien pénible; mais je vois aussi qu'il est utile pour » mon avancement, car cela fait que je m'adonne davan- » tage à l'oraison, à la mortification, à la pénitence; » ainsi tout ce que je vous prie de demander pour moi » à Dieu, c'est qu'il me donne la grâce de la patience, et » la force de sortir victorieux du combat. » Le saint vieillard, ravi de la réponse de son disciple, lui répondit : « Je » vois bien maintenant, mon fils, que vous avancez véri- » tablement dans le chemin de la vertu; car lorsqu'on » est vivement combattu d'une tentation à laquelle on » s'efforce de résister, on est plus humble, plus soigneux » et plus mortifié : de cette sorte l'âme, venant à se dé- » faire de tout ce qu'elle a d'impur, parvient enfin à un » haut point de pureté et de perfection. »

Puissent ces avis si sages, puissent ces maximes si consolantes entrer bien avant dans votre cœur, et y porter, avec la conviction de l'esprit, la paix et le calme intérieur! Si toutes les âmes religieuses se conduisaient

d'après ces Avis si vrais et si propres à les mener au *bonheur*, que de mauvais jours, que d'heures pénibles et même accablantes elles s'épargneraient; que de pertes irréparables elles éviteraient, n'abandonnant pas, comme un grand nombre d'entre elles le font, les pratiques ordinaires de la règle, telles que l'oraison, les examens, la lecture spirituelle, et même la réception des sacrements, surtout celui de l'Eucharistie, dans la fausse croyance que tout ce qu'elles font dans l'état crucifiant où elles sont, est inutile et perdu, et même est désagréable au Seigneur, car l'illusion est portée jusqu'à ce point.

Dieu d'amour et de bonté, Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, ayez pitié des pauvres âmes que vous faites marcher par la voie si rude et si ardue des tentations, et faites que mes faibles paroles pénétrant jusque dans l'intime du cœur, y portent la paix et le *bonheur*.

## § II

### Manière de combattre les tentations en général, pour parvenir au bonheur.

Les maximes que je vais vous donner pour vous indiquer la manière de triompher des assauts de l'Enfer, de sorte que votre paix intérieure n'en soit pas troublée, sont extraites de deux grands Maîtres de la vie spirituelle et méritent toute votre confiance. Si vous n'aviez pas la conscience un peu timorée, ainsi que je suis persuadé que vous l'avez, je ne sais si j'oserais vous presser de marcher par la voie qui va vous être montrée; mais,

rassuré par le désir bien marqué où vous êtes de travailler à votre perfection, j'entre sans peine en matière.

1re *Maxime.* — Il ne faut pas trop craindre les tentations, dit le P. Lombez, ni désirer avec trop d'ardeur d'en être délivré, puisque la crainte excessive nous tiendrait dans des alarmes continuelles qui suffiraient pour faire revenir la tentation par l'image vive qu'elles en conserveraient, qui enhardiraient notre ennemi, et nous affaibliraient pour le combat. Persuadons-nous bien que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentées au-dessus de nos forces, et qu'ainsi les tentations ne peuvent nous faire que le mal que nous voudrons. »

2e *Maxime.* — « On ne doit pas toujours opposer aux tentations une vive résistance, mais substituer le mépris à la force, si elles ne cèdent pas au premier coup. Le mépris est le moyen le plus court de se défaire d'un ennemi orgueilleux que rien ne blesse tant que le dédain. C'est un enfant pour ceux qui le méprisent et un géant pour ceux qui le craignent. On voit dans la vie de saint Antoine et de plusieurs autres Saints, qu'ils mettaient en fuite des légions de démons par un rire moqueur et par une piquante raillerie. Vous vaincrez plus facilement les tentations, aidée du secours de Dieu, en les combattant peu à peu avec patience et avec douceur, qu'en les repoussant avec trop d'empressement et de chagrin. »

3e *Maxime.* — « Il faut découvrir ses tentations à son directeur (ou bien à sa directrice, c'est-à-dire à sa supérieure ou à sa maîtresse). On voit dans les instructions et dans les vies des Saints, et particulièrement dans celles des Pères du désert, combien ils jugeaient cette

pratique nécessaire, et l'un d'eux en fit une triste expérience. Il fut tourmenté pendant l'espace de vingt années d'une grande tentation, dont il ne fut délivré qu'à la première ouverture qu'il en fit à un Ancien. Le Prince des ténèbres craint beaucoup la lumière, qui manifeste le fond des cœurs, et qui le fait voir lui-même à découvert. Le Père de l'orgueil ne hait rien tant que l'humilité qui découvre toutes ses misères; et l'ouverture de cœur est comme une issue pour le feu intérieur de la tentation, qui, renfermé, excitera toujours de violentes secousses et de funestes ébranlements. »

4e *Maxime.* — « Il est important de ne pas multiplier des réflexions qui ne peuvent qu'affliger sur des tentations assez affligeantes par elles-mêmes, sur leur durée, sur leur vivacité, sur le danger d'y consentir, sur la tranquillité de ceux qui en sont exempts, sur l'incertitude du temps où elles finiront... Mais il faut veiller, prier, se méfier de soi-même, se confier en Dieu et éviter les occasions, autant qu'on le peut, sans sortir des bornes de la prudence. »

5e *Maxime.* — « Quoique la prière soit notre grande ressource dans les tentations, il en est pourtant qui demandent quelque chose de plus, et, ce qui paraîtra peut-être surprenant, quelque chose d'opposé : le travail, la distraction, la gaieté. Il est des imaginations qui saisissent les objets avec tant de vivacité, et qui en reçoivent de si profondes impressions qu'elles les portent partout, et les retiennent jusqu'à ce que d'autres plus fortes viennent à les effacer. »

Le P. Guilloré va à son tour nous donner quelques avis

importants, propres à maintenir le calme dans l'âme au moment du combat contre les tentations.

« Je vous dirai maintenant un mot pour ce qui est des postures différentes de corps et d'esprit qu'on prend quelquefois, et dont on se travaille pour faire cesser les tentations. Ce n'est qu'un tourment qu'on se donne, autant inutile que volontaire, et une crainte du péché, laquelle a son dérèglement, puisqu'elle porte dans l'âme le trouble et l'anxiété. Le premier principe de ce qui se fait est bon, mais les suites en sont mal prises.

» Par la même raison, je ne suis point d'avis, quand vous serez dans les accès des tentations, que vous interrompiez votre action pour parler et pour renoncer ; cela s'appelle devenir badinement scrupuleuse, et par là vous donneriez sujet au démon de rire de vous. On s'en effraie souvent mal à propos, puisqu'il n'y a pas jusqu'aux inévitables tentations de vanité qui n'embarrassent l'esprit de raisonnements. »

Je terminerai les sages avis de ces grands Maîtres par un passage très-instructif d'une grande Maîtresse en spiritualité.

« Les démons, dit la séraphique Thérèse de Jésus, sont lâches, timides et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine Majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre, et d'être bien persuadées de cette vérité qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'Enfer en-

semble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs; car nous voyant alors conspirer contre nous-mêmes, par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent, pour nous vaincre, des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre; et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si, au contraire, par amour pour notre Dieu, nous méprisions ces faux biens, ces vains honneurs et ces dangereux plaisirs, et qu'un véritable désir de le servir nous fît embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces Esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfuiraient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. »

## ARTICLE II

### Tentations contre la foi et contre l'espérance. — Manièr de les combattre.

Afin d'assurer plus puissamment le calme et la paix de votre âme et vous faire entrer dans la route du bonheur, nous allons parcourir les tentations les plus ordinaires avec lesquelles le démon s'efforce de troubler le repos intérieur des Amis du Seigneur. Instruite de ses ruses e de ses piéges, et armée tout exprès pour tenir tête à votre adversaire, suivant les différentes sortes de combat qu'il vous livrera, vous serez plus en état de lui résister et

serez moins exposée à vous laisser aller au trouble et à l'inquiétude, sans parler des chutes que par là vous pourrez éviter. Commençons par les tentations contre la foi et contre l'espérance, tentations qui ne sont pas les moins pénibles.

§ I

Tentations contre la foi. — Leurs remèdes.

« Pour les tentations contre la foi, dont plusieurs sont travaillées, dit le P. Saint-Jure, nous dirons que si elles sont des plus pénibles, elles ne sont pas des plus dangereuses ; la peine qu'elles causent est un signe assuré de la résistance qu'on fait, qui apporte à l'âme de grands mérites et lui est une semence de gloire. »

Ne vous alarmez donc pas, ma chère sœur, s'il plaît au Seigneur de vous faire subir cette pénible épreuve, qui sera pour vous, si vous savez en faire un saint usage, ce que fut le feu de la fournaise de Babylone aux jeunes Hébreux, auxquels non-seulement il ne fit aucun mal, mais qu'il rendit même plus vigoureux. Ces terribles tentations ne feront qu'affermir votre foi, et la rendront en quelque sorte plus robuste, comme doit vous le persuader ce que nous a dit le P. Guilloré dans l'article précédent. Quel que soit donc le point de foi que le démon s'efforcera d'ébranler par ses attaques vives et redoublées, ne vous troublez pas, mais faites retomber les traits de votre ennemi sur lui-même, en vous affermissant dans votre sainte croyance par des actes réitérés, que vous produirez avec calme et tranquillité intérieure. N'entrez jamais en discussion avec votre adversaire en examinant les

spécieux prétextes dont il se servira pour jeter des nuages sur votre foi; contentez-vous d'opposer à tous ses sophismes l'enseignement de l'Église, votre sainte Mère, assurée de ne jamais errer dans sa doctrine, et ne répondez à toutes les raisons que vous suggérera le tentateur contre ce divin enseignement que par un acte d'acquiescement et de fidélité à la doctrine de votre Mère, que son saint Époux ne laissera jamais vous tromper. Après cela, faites diversion à la tentation en portant votre esprit sur d'autres choses, et ne vous inquiétant pas de toute l'émotion que l'ennemi pourra exciter en vous. Ce conseil si précieux nous est donné par les Maîtres de la vie spirituelle, en particulier par saint François de Sales, par M. Boudon, dans ses *Saintes Voies de la Croix*, par le P. Lombez, le P. Saint-Jure, etc.

Je dois vous dire pour votre consolation, s'il plaît à Dieu de vous faire passer par cette épreuve intérieure, qu'un grand nombre de Saints ont marché par cette voie si rude et si épineuse : témoin un saint François de Sales, qui, dans une de ses maladies, éprouva une tentation si forte et si dangereuse contre le sacrement adorable de l'Eucharistie, qu'il n'a jamais voulu faire connaître en quoi elle consistait, dans la crainte que son récit n'ébranlât quelques âmes faibles et peu affermies dans la foi à cet auguste mystère; témoin une sainte mère de Chantal, qui, dans ses lettres à son saint Directeur (saint François de Sales), se plaignait souvent de ne sentir en elle-même ni foi, ni espérance, ni charité; témoin une sainte Thérèse, qui, dans les assauts que lui livra si souvent l'Enfer, se trouvait plongée dans les ténèbres les plus épais-

ses, et semblait avoir comme perdu la foi; témoin un grand saint de ces derniers temps, qui éprouvait des tentations si violentes contre la foi, que, ne sachant comment les repousser, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'écrire sa profession de foi, et de la poser sur son cœur, où il portait la main en signe de désaveu, lorsque la tentation revenait. Ne vous plaignez donc pas s'il plaît au Seigneur de vous traiter comme il traite ses saints.

## § II

### Tentations de désespoir. — Leurs remèdes.

« Une autre tentation de l'ennemi du salut, dit *le Combat spirituel*, c'est une vaine frayeur qu'il tâche de nous donner en nous remettant devant les yeux nos fautes passées pour nous jeter dans le désespoir. Si vous vous trouvez en ce péril, prenez pour règle générale que la pensée de vos péchés est un effet de la grâce, et qu'elle vous sera salutaire, si elle produit en vous des sentiments d'humilité, de componction et de confiance dans la miséricorde divine; mais sachez aussi qu'elle vient du malin Esprit, lorsqu'elle vous cause du trouble et de la défiance; qu'elle vous met dans l'abattement; qu'elle vous rend lâche et timide, quoiqu'il vous semble avoir de fortes raisons de croire que vous êtes réprouvé, et qu'il n'y a point de salut pour vous.

» Ne songez alors qu'à vous humilier et à vous confier plus que jamais en la bonté infinie de Notre-Seigneur; par ce moyen, vous éluderez toutes les ruses du démon, vous tournerez contre lui ses propres armes, et vous ren-

drez gloire à Dieu. Il faut, à la vérité, que vous ayez du regret d'avoir offensé cette Bonté souveraine, toutes les ois que vous vous en souvenez ; mais il faut aussi que vous lui en demandiez pardon avec une ferme confiance dans les mérites du Sauveur ; et quand même vous croiriez entendre Dieu qui vous dirait au fond du cœur que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, vous devriez lui dire humblement : « Seigneur, vous avez sujet de me » réprouver et de me punir éternellement pour mes pé- » chés; mais j'ai encore plus de sujet d'espérer que vous » me ferez miséricorde. Je vous supplie donc d'avoir pi- » tié d'une misérable créature qui mérite la damnation » éternelle, mais qui a été rachetée de votre sang. Je » veux me sauver, ô mon Rédempteur, pour vous bénir » à jamais dans votre gloire. Toute ma confiance est en » vous, et je m'abandonne tout entière entre vos mains ; » faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque vous êtes » mon souverain maître ; faites de moi, dis-je, ce qu'il » vous plaira ; mais, quoi qu'il arrive, je veux espérer en » vous, dussiez-vous dès à présent m'envoyer la mort. »

Beaucoup de saintes âmes ont passé et passent encore tous les jours par cette affligeante épreuve, plus ou moins forte, selon les desseins de perfection de Dieu sur celles qu'il conduit par cette route crucifiante. Si vous êtes une de ces âmes, ne vous laissez point abattre; dites, comme le saint homme Job, au plus fort de l'épreuve : *Quand vous me donneriez la mort, j'espérerais encore en vous, Seigneur ;* et mettez fidèlement en pratique les sages avis que vient de nous donner *le Combat spirituel.* Le trait suivant, extrait de la *Vie de saint François de Sales,* vous

prouvera que jamais Dieu n'abandonne les siens, et qu'il vient à leur aide au moment marqué dans les secrets de son adorable Providence, quand ils sont fidèles dans l'épreuve et recourent à lui comme à leur unique ressource.

« D'épaisses ténèbres se répandirent insensiblement sur l'esprit du jeune Comte pendant qu'il faisait ses études à Paris ; le trouble s'empara de son cœur ; une violente agitation succéda tout d'un coup à cette paix profonde dont il avait joui jusqu'alors : le dégoût pour tout ce qui avait coutume de faire les délices de son cœur suivit cette agitation ; la sécheresse survint sur ce dégoût, et le rendit insensible à tout ce qu'il pouvait lire ou entendre de plus touchant. Dieu, qui s'était retiré au fond de son cœur, en avait abandonné pour ainsi dire tous les dehors à la tentation. L'ennemi de notre salut, que l'Écriture sainte nous représente tantôt comme un Lion qui nous attaque avec violence, tantôt comme un Serpent qui tâche de nous séduire par ses ruses, profitant de cette occasion, il lui persuada que tout ce qu'il faisait pour se rendre agréable à Dieu lui était inutile, que sa perte éternelle était résolue, et qu'il l'avait mis au nombre des réprouvés. Le jeune Comte fut saisi de la frayeur que la persuasion de la damnation est capable de produire dans une âme qui craint Dieu et qui s'est longtemps flattée de l'espérance de le posséder. Comme il avait pour lui un amour plein de tendresse, il mourait de douleur toutes les fois qu'il pensait qu'il était destiné à le haïr et à le blasphémer pendant toute l'éternité, et il y pensait presque toujours. La crainte de l'enfer, l'agitation de son esprit et le trouble continuel de son cœur le jetèrent enfin

dans une mélancolie profonde dont rien n'était capable de le tirer; il passait les jours à pleurer, et les nuits à se plaindre. Son corps, quoique robuste, succomba enfin sous une si rude épreuve; une jaunisse universelle s'en empara; il perdit tout d'un coup le boire, le manger, le sommeil. On voyait sur son visage des marques sensibles d'un désespoir dont il avait tout à craindre; et les douleurs cuisantes qu'il sentait dans tous ses membres faisaient presque désespérer de sa vie. Qui n'a pas éprouvé ce que peut, sur un cœur qui aime Dieu, l'effroyable pensée d'en être séparé pour jamais, soupçonnera sans doute ce récit d'exagération; cependant il n'est rien de plus vrai; et de tant d'auteurs qui ont écrit la vie de saint François de Sales, il n'y en a pas un qui ne raconte les effets terribles de cette furieuse tentation de la manière qu'on la rapporte ici.

» Son précepteur, qui l'aimait avec autant de tendresse que s'il eût été son fils, ne savait que penser de l'état pitoyable où il le voyait réduit; il en cherchait en vain la cause, il la lui demanda inutilement; la honte que le jeune Comte en avait lui-même l'avait fait s'obstiner à la cacher; et rien ne lui paraissait plus terrible que d'être contraint d'avouer qu'il était un réprouvé. Sans cette mauvaise honte qui accompagne toujours les tentations pareilles à celle dont on fait le récit, la guérison n'en serait pas si difficile : un humble aveu fait à une personne éclairée suffirait le plus souvent pour les détruire. L'obstination à les cacher fait souvent leur force et leur durée.

» Mais Dieu, qui n'avait permis que le jeune Comte fût tenté que pour l'éprouver, lui inspirer la défiance de ses

propres forces et le fortifier dans l'humilité si nécessaire pour la conservation de la sainteté éminente à laquelle il était appelé, le délivra lui-même, sans le ministère des hommes, de cette furieuse tentation. Il lui inspira d'aller dans l'église de Saint-Étienne des Grès, où il avait déjà voué à Dieu sa chasteté. Le premier objet qui le frappa fut un tableau de la sainte Vierge. Cette vue réveilla la confiance qu'il avait toujours eue en sa puissante intercession auprès de Dieu; il se prosterna contre terre, et se reconnaissant indigne de s'adresser directement au Père des miséricordes, au Dieu de toute consolation, il la pria d'être son Avocate auprès de lui, de lui procurer la délivrance du mal dont il était accablé, et de lui obtenir de sa bonté que, puisqu'il était assez malheureux pour être destiné à le haïr éternellement après sa mort, il pût au moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie. Une prière si éloignée des sentiments d'un réprouvé, et qu'on ne peut raisonnablement supposer avoir été sans espérance, fut aussitôt exaucée. Le jeune Comte avoua depuis que, dès qu'il l'eut achevée, il lui sembla qu'on lui ôtait de dessus le cœur le poids qui l'accablait. Il recouvra en un instant la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur. »

## ARTICLE III

**Tentations contre la vertu de pureté. — Leurs avantages. — Manière d'en faire son profit spirituel.**

Voici une des épreuves les plus sanctifiantes, mais aussi des plus rudes et des plus pénibles pour les âmes qu'il plaît à Dieu de faire passer par cette voie humiliante :

ce sont les tentations contre la belle et sainte vertu de pureté. Plus cette vertu est délicate, plus il est facile de la blesser; plus une âme qui la chérit supporte avec peine les humiliantes tentations qu'il plaît au Seigneur de lui laisser éprouver, comme des moyens d'embellir sa couronne et d'augmenter son amour pour une vertu si chère à son cœur. Assez souvent ces humiliantes et pénibles épreuves sont un châtiment des péchés auxquels on a eu le malheur de se laisser aller au milieu du siècle, et sont comme une espèce de satisfaction que Dieu donne à sa divine Justice, faisant ainsi servir à sa gloire, par la résistance que l'âme fidèle apporte, le corps qui a autrefois servi d'instrument à l'iniquité, ainsi que parle l'Apôtre. C'est donc bien à tort que l'on s'abandonne au trouble et à la désolation lorsque Dieu, tout bon et tout miséricordieux, permet que, sans qu'on y donne occasion par des imprudences ou des négligences coupables, on se trouve comme livré au pouvoir du démon de l'impureté, qui remplit l'imagination des fantômes les plus sales et les plus horribles, et fait éprouver à la chair les révoltes les plus humiliantes.

« C'est une illusion dangereuse, dit *le Combat spirituel*, que celle où sont plusieurs femmes qui abhorrent véritablement le péché et qui emploient tous leurs soins pour en éviter l'occasion; s'il arrive que l'esprit immonde les tourmente par des pensées sales, abominables et quelquefois même par des visions horribles, elles se troublent et perdent courage, croyant que Dieu les a délaissées; elles ne sauraient s'imaginer que le Saint-Esprit veuille demeurer dans une âme remplie de tant de fantômes im-

purs. Ainsi elles s'abandonnent à la tristesse et tombent dans une espèce de désespoir; de sorte qu'à demi vaincues par la tentation, elles songent à quitter les exercices spirituels et à retourner en Égypte; aveugles qui ne voient pas l'insigne faveur que Dieu leur fait de permettre qu'elles soient tentées, afin d'empêcher qu'elles ne s'oublient, et de les forcer par le sentiment de leurs misères à ne pas s'éloigner de lui. C'est donc une extrême ingratitude que de se plaindre d'une chose dont elles devraient rendre mille actions de grâces à son infinie bonté. »

« Les tentations impures, dit le pieux M. Boudon dans ses *Saintes Voies de la Croix*, sont un réveille-matin qui excite toutes les vertus : l'humilité, la patience, la soumission à la divine volonté, l'amour de Dieu, la foi, l'espérance et le reste des autres vertus. N'est-ce pas ce qui faisait dire à l'Apôtre qu'il était fort dans sa faiblesse? C'est pourquoi une personne d'une grande sainteté priant la très-sainte Vierge de délivrer une âme qui était affligée des tentations contre la pureté, « Non, dit la très-sainte Mère de Dieu : « je n'en ferai rien; je ne le ferai pas; ce « sera un des plus beaux fleurons de sa couronne; il n'y a « point de victoires sans combats; si on lui ôtait les ten- « tations, on lui ôterait les occasions de remporter plu- « sieurs victoires. »

« C'est ce qui doit grandement consoler les personnes qui sont affligées de ces tentations, qui, quoiqu'elles portent au péché, ne sont jamais pourtant un véritable péché, quelques effets qui en arrivent, quand le consentement n'y est pas. La boue qui est jetée sur les rayons du soleil ne les salit pas; de même l'impureté des pensées ne donne

aucune souillure à l'âme si elle n'y adhère point. Ce serait une erreur, dit saint François de Sales, de s'imaginer que notre sens ou l'appétit sensitif soit péché, et une erreur condamnée par l'Église en l'opinion de certains Ermites anciens, qui pensaient qu'on pouvait tout à fait éteindre les passions et non-seulement les mortifier. Nous ne pouvons donc jamais être coupable, quoi que tempête la tentation, bouleversant la partie inférieure, révoltant toutes les passions et tous les sens intérieurs et extérieurs, si nous ne cédons à cet orage volontairement.

« Mais ce qui doit être une consolation singulière à ces pauvres âmes tentées, c'est que ces sortes d'épreuves n'empêchent pas les plus saints progrès dans les voies spirituelles et contribuent au contraire beaucoup à y avancer. Le vénérable César de Buz, Fondateur des Pères de la doctrine chrétienne, s'est élevé à une haute sainteté par ces épreuves qui l'ont rudement tourmenté durant une grande partie de sa précieuse vie, et qui lui étaient d'autant plus sensibles qu'il était privé de la vue, ce qui était cause que les images s'imprimaient plus vivement et plus fortement dans son imagination. La sainte Fondatrice des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, la Mère Alix le Clerc, a porté des peines sur ce sujet qui font compassion tant elles étaient grandes. Saint Pierre Célestin en a été travaillé jusqu'à consulter le souverain Pontife s'il ne cesserait pas de célébrer le saint sacrifice de la messe à cause des effets que produisaient ces tentations; ce que le Chef de l'Église lui défendit, lui ordonnant de continuer toujours à son ordinaire à offrir le sacrifice redoutable de notre religion. Saint Jérôme en a été persé-

cuté en sa vieillesse et en la terrible manière qu'il nous a lui-même laissée par écrit. Mais enfin Satan a bien osé souffleter un corps aussi chaste et aussi pur que celui de saint Paul, dont la pureté est allée jusqu'au troisième ciel. C'est donc une conviction manifeste que, pour vivre de la vie divine, il n'est pas nécessaire de ne pas ressentir les rébellions des sens et de la nature, puisque cette merveille des Apôtres, dont l'Écriture nous assure qu'il ne vivait plus et qu'il n'y avait que Jésus qui vivait en lui, par le témoignage indubitable de la même Écriture, était vivement tourmenté de l'aiguillon de la chair. La chasteté ne consiste pas dans une grande insensibilité, mais en la résistance de tout ce qui est contraire à une parfaite pureté, à raison de quoi, dit un grand Prélat, elle est comparée au lis qui croît parmi les épines.

» Si l'on demande ce qu'il faut faire dans ces occasions, tous les livres spirituels sont remplis de saints avis et de salutaires remèdes pour remporter la victoire dans ces combats. Nous dirons seulement ici qu'il faut fuir discrètement les occasions de la tentation. Si les Saints, dans leur vieillesse et dans les déserts, en ont été exercés, et si quelques-uns y ont succombé, cela marque assez qu'il y a bien à craindre, et qu'il faut extrêmement se défier de soi-même, ne s'appuyant aucunement sur les victoires du passé, se persuadant que la chasteté est un don de Dieu qui est donné aux humbles. Les orgueilleux ordinairement tombent dans le péché d'impureté. On doit aussi veiller à résister au commencement des mauvaises pensées. Figurez-vous un charbon ardent qui tomberait sur votre habit; hélas! tarderiez-vous à le faire tomber?

» Ces pensées sont des charbons du brasier de l'Enfer. Saint Ignace, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, avait coutume de dire que le diable est semblable au serpent qui glisse tout son corps là où il a pu passer sa tête : et le divin Pacôme rapportait que les démons avaient été forcés de lui avouer qu'ils craignent beaucoup ceux qui résistent du premier abord à leurs tentations, mais qu'il se jouent de ceux qui sont négligents à les repousser.

» Cependant, il faut dire avec sainte Thérèse, en la seconde demeure de l'âme, que Notre-Seigneur permet souvent que de mauvaises pensées nous affligent sans les pouvoir chasser hors de notre esprit. Pour lors on ne doit ni s'attrister ni s'inquiéter; il suffit que la volonté n'y soit pas. Il faut recourir à la prière, à la dévotion de la Vierge des vierges, et spécialement au mystère de son immaculée Conception, dévotion qui produit des effets merveilleux... »

Les deux exemples que je vais vous citer achèveront, je l'espère, de vous convaincre qu'une âme obsédée par le démon de l'impureté n'est pas abominable aux yeux du Dieu trois fois saint. « Le célèbre Gerson rapporte qu'un Solitaire, affligé de mauvaises pensées, fut vingt ans sans oser jamais en dire rien à personne, s'imaginant que c'était une chose horrible et inouïe, et qui scandaliserait celui à qui il en parlerait. Enfin, au bout de ce temps-là, il résolut de s'adresser à un ancien Père du désert; encore n'osa-t-il pas le faire de bouche, mais par un écrit qu'il lui mit entre les mains. Le saint Vieillard, après l'avoir lu, se mit à sourire et lui dit : « Mon fils, mettez votre » main sur ma tête; » et le Solitaire ayant obéi : « Je

» prends sur moi votre péché, continua le saint homme, » ne vous en mettez plus désormais en peine. » — « Com- » ment, mon père, lui répondit le Solitaire fort étonné de » cette réponse. Il me semble que j'ai déjà un pied dans » l'Enfer; et vous me dites de ne pas m'en mettre en » peine ? » — « Mais mon fils, reprit le Vieillard, prenez- » vous plaisir à ces pensées? » Le Solitaire ayant répondu qu'au contraire elles lui donnaient beaucoup de chagrin et de douleurs: « Puisque cela est, reprit l'homme de » Dieu, c'est une marque que vous n'y avez point de part, » et que c'est le démon qui les excite en vous pour vous » porter au désespoir. Ainsi, mon fils, suivez mon con- » seil, et si jamais ces sortes de pensées vous reviennent, » dites au démon, qui en est l'auteur : « Malheur à toi, » esprit d'orgueil et d'impureté ; que les impuretés et les » blasphèmes retombent sur toi, je ne veux point y parti- » ciper, et je mourrais plutôt mille fois que d'offenser » Dieu. » Ces paroles du saint Vieillard consolèrent et fortifièrent tellement ce Solitaire, que depuis ce temps il ne fut plus attaqué par ces sortes de pensées. »

L'exemple suivant est plus propre encore à porter la consolation dans votre cœur désolé, si, comme cela pourrait arriver, le Seigneur permettait que vos tentations fussent poussées jusqu'à l'excès, ainsi que s'exprime le spirituel P. Guilloré.

« Oh ! combien de fois, dit saint Jérôme dans une de ses lettres, combien de fois dans cette solitude ( le désert de Chalcis, sur les confins de la Syrie et de l'Arabie ) que les ardeurs du soleil rendent insupportable, les pensées et les plaisirs de la volupté me sont-ils venus dans l'es-

prit ! combien de fois ont-ils troublé et souillé mon imagination ! La douleur et l'amertume dont mon âme était remplie me faisaient chercher les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes péchés. Mon corps était couvert d'un cilice ; je ne cessais de verser des larmes et de gémir nuit et jour. Je n'avais point d'autre lit que la terre, ni d'autre nourriture que celle des solitaires de ce désert, qui ne boivent que de l'eau et ne mangent que des herbes crues, même dans leurs maladies. Dans ce désert affreux qui était comme une prison à laquelle je m'étais condamné moi-même pour éviter celle de l'Enfer ; dans ce désert, dis-je, quoique je n'eusse d'autre compagnie que celle des scorpions et des bêtes sauvages, souvent je me trouvais en esprit aux assemblées des dames de Rome. Les jeûnes me rendaient le visage pâle et défiguré, et mon esprit ne cessait pas d'être assailli de mille pensées dangereuses. Dans un corps languissant et dans une chair à demi morte, je sentais des flammes impures et j'étais dévoré par les ardeurs de la concupiscence. En cet état déplorable je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de mes larmes, et, après plusieurs semaines d'abstinence et d'austérités, je surmontai enfin, par la grâce de Dieu, les révoltes de la chair. Il m'est arrivé souvent de passer des jours et des nuits entières à crier, à implorer l'assistance du Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma poitrine jusqu'à ce que la tentation et la tempête fussent apaisées, et que Dieu, par sa miséricorde, m'eût rendu le repos et la tranquillité. Dieu m'est témoin, ajoute-t-il, qu'après avoir répandu des larmes en abondance, après avoir prié

longtemps, les yeux levés vers le Ciel, je sentais enfin un si doux repos dans mon âme que souvent je croyais être dans la compagnie des Anges. »

## ARTICLE IV

### Tentations de sécheresse, dégoût et ennui dans les exercices spirituels.

Utilité de ces épreuves. — Comment on doit s'y comporter.

J'entre en matière sans autre préambule, et je vous demande, ma chère sœur, d'où vient que vous vous désolez, que vous vous lamentez, que vous perdez votre paix et votre tranquillité intérieure, lorsque vous tombez dans quelques-unes de ces peines, si fréquentes dans la vie spirituelle? C'est sans doute que vous ignorez les précieux avantages de ces pénibles épreuves, et même leur nécessité, tant les misères de notre âme sont grandes. Ecoutez donc le savant saint Bernard vous dépeindre les avantages de ces états, quand on sait en retirer le profit que Dieu a en vue en permettant qu'ils arrivent.

« Ne crains rien, ô épouse du Fils de Dieu; ne perds pas courage, et ne pense pas qu'il te méprise, s'il te cache pour un peu de temps sa face sacrée : tout cela ne tend qu'à ton bien, et tu profiteras grandement de sa présence et de son absence. Il vient et il s'en va pour ton utilité; il vient pour te consoler, il s'en va pour te rendre prudente et empêcher que la grandeur des consolations ne t'élève, et que si tu jouissais continuellement de sa vue tu ne méprisasses tes compagnes et n'attribuasses ce bonheur, non à sa grâce et à sa bonté, mais à tes propres mérites.

» C'est un proverbe répandu que la trop grande familiarité engendre le mépris ; il se retire donc, de peur que le voyant trop souvent tu ne l'estimes plus autant, afin que, peinée de son absence, tu le rappelles de tes vœux ; il veut qu'étant désiré tu le cherches avec une plus vive ardeur, et qu'après l'avoir longtemps cherché tu aies plus de plaisir à le retrouver.

» Afin que nous ne prenions pas le lieu de notre exil pour notre patrie, et l'avance d'un denier pour le payement de la somme, l'Époux nous vient voir, puis il s'en retourne ; il se montre et il se cache, appoıtant tour à tour la consolation et la désolation, semant nos lits d'épines et de chagrins. »

Laissons maintenant l'éloquent Evêque de Clermont nous dépeindre les avantages de l'état pénible dont il s'agit.

« Au commencement de la carrière religieuse, le Seigneur nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre faiblesse : comme nous sommes encore des enfants de la grâce et peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mène par des sentiers doux et faciles. Mais, à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts : il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulations et d'amertume : il ne nous laisse plus d'autres ressources que la foi, que les épines de la croix, que les rigueurs et les saintes tristesses de sa doctrine; il est pour nous *un époux de sang*, comme Moïse à l'égard de Séphora. Quand il a fallu nous arracher à la terre de Madian (le monde) et nous faire

oublier notre peuple et la maison de notre père, oh ! il a eu pour nous des manières tendres et consolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre ; mais dès que nous avons eu marché pendant quelque temps avec lui, et qu'il nous a vus avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux ; il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenaient, et a laissé notre cœur dans une espèce d'abattement et de sécheresse.

« Mais, ma chère sœur, ce qui doit vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paraît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour partage ; c'est que moins le Seigneur paraît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient en affermissant notre foi et augmentant notre courage ; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage et d'obscurcissement dure, et que les lumières et les consolations plus abondantes lui succèdent toujours ; c'est enfin que s'il le prolonge quelquefois c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur, et qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles ; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui, et que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaisir de lui être fidèle. »

Il faut aussi que vous sachiez, ma chère sœur, que le changement de nos dispositions intérieures vient assez souvent de la disposition physique de nos corps, ainsi que le disent les Maîtres de la vie spirituelle, et en parti-

culier la séraphique Thérèse de Jésus. Afin de conserver la paix de l'âme au milieu de ces vicissitudes si fréquentes, il faut suivre le conseil de l'*Imitation* qui nous dit : « Ne comptez pas beaucoup sur votre disposition présente, qui se changera bientôt en une autre. Tant que vous vivrez, vous serez, même malgré vous, sujet au changement et aux alternatives ; de sorte que vous vous verrez tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse; tantôt tranquille, et tantôt troublé ; tantôt dévot, tantôt sans dévotion ; tantôt fervent, tantôt lâche ; tantôt sérieux, tantôt léger. Mais un homme prudent et bien versé dans la spiritualité se met au-dessus de toutes ces vicissitudes. Sans faire attention à ce qui se passe en lui, ni de quel côté souffle le vent de l'inconstance, il ne vise qu'à son but qui est son avancement dans la vertu ; et ne regardant que Dieu en toutes choses, il rend sa conduite égale, malgré ces alternatives, et sa vertu ferme malgré toutes ces variations. »

Mais ce n'est pas encore assez pour vous instruire à fond sur un sujet aussi important, qui fait l'objet des plaintes et des lamentations de tant de personnes peu éclairées dans les voies de l'esprit, qui ne voudraient jamais descendre du Thabor pour suivre Jésus sur le Calvaire. Je vais donc encore laisser passer deux grands Maîtres de la vie spirituelle, qui vous indiqueront la conduite qu'on doit tenir dans les états de désolation intérieure.

« L'aridité spirituelle procède de trois causes, dit *le Combat spirituel :* 1° du démon qui met tout en œuvre pour nous porter au relâchement, pour nous détourner

du chemin de la perfection, pour nous engager dans les vains plaisirs du monde; 2° de la nature corrompue, qui nous fait commettre beaucoup de fautes, qui nous rend tièdes et négligents, et qui attache nos cœurs aux biens de la terre; 3° de la grâce que le Saint-Esprit nous communique, soit pour nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu et ne va pas à Dieu ; soit pour nous convaincre pleinement que tout ce que nous avons de bien ne peut venir que de Dieu; soit pour nous faire estimer davantage les dons du Ciel; soit pour nous unir plus étroitement à lui, en nous faisant renoncer à tout, même aux délices spirituelles, de peur que, les aimant trop, nous ne partagions notre amour, qui doit être tout à lui; soit enfin parce qu'il se plaît à nous voir combattre généreusement et profiter de ses grâces.

» Lors donc que vous vous trouverez dans le dégoût et l'aridité, rentrez en vous-même; examinez quel est le défaut qui vous a fait perdre la dévotion sensible; corrigez-vous-en au plus tôt, non pour recouvrer cette douceur qui s'est changée en amertume, mais pour bannir de votre âme tout ce qui n'est pas agréable à Dieu. Que si, après une exacte recherche, vous ne découvrez point ce défaut, ne pensez plus à la dévotion sensible; tâchez seulement d'acquérir la vraie dévotion, qui consiste à vous conformer en tout à la volonté de Dieu. N'abandonnez pas vos exercices spirituels; mais quelque infructueux, quelque insipides qu'ils vous paraissent, résolvez-vous d'y persévérer avec constance, buvant de bon cœur le Calice que votre Père céleste vous présente de sa main.

» Et si, outre l'aridité qui vous rend comme insensible

aux choses de Dieu, vous vous sentez encore l'esprit tellement embarrassé et plein d'épaisses ténèbres, que vous ne sachiez à quoi vous résoudre, ni quel parti prendre, ne vous découragez pas pour cela ; demeurez toujours attachée à la croix ; méprisez tout soulagement humain, et rejetez les vaines consolations que le monde et les créatures vous pourraient donner.

» Cachez, au reste, votre peine à tout autre qu'à votre Père spirituel (ou bien à votre Supérieure ou à votre Maîtresse), à qui vous devez la découvrir, non pour y trouver quelque sorte d'adoucissement, mais pour apprendre à la supporter avec une entière résignation à la volonté divine. N'employez pas vos communions, ni vos prières, ni vos autres exercices spirituels pour obtenir de Notre-Seigneur qu'il vous détache de la croix ; priez-le plutôt qu'il vous donne assez de courage pour y demeurer, à son exemple et à sa plus grande gloire, jusqu'à la mort. »

» Quelque peu de goût que vous ressentiez pour les exercices spirituels, dit le P. Lombez, persévérez-y constamment, pour vous maintenir dans la paix par une conduite toujours égale. Si votre prière devient une pratique insipide, et même un tourment, souffrez-le sans impatience, et joignez au sacrifice des lèvres celui de la privation des goûts sensibles. Bannissez soigneusement de votre esprit l'*erreur trop commune* qui consiste à croire que Dieu n'agrée plus la prière dès qu'on a le cœur resserré par la tribulation. — Plus la prière est laborieuse (pénible), plus elle est ordinairement agréable à Dieu et utile pour vous. Unissez la vôtre à celle du Sauveur agonisant, que la tristesse mortelle dont elle était accompa-

gnée ne rendit pas moins méritoire, et, à l'exemple de ce divin Maître, prolongez-la même quelquefois, pour mieux vaincre le démon et l'amour-propre, qui voudraient vous la faire abandonner ou abreger. »

Reste à appuyer les avis de nos Maîtres d'exemples frappants; en voici deux, propres à vous animer à porter courageusement la croix des désolations intérieures et des aridités.

Nous lisons de saint Alphonse de Liguori, mis depuis quelques années au rang des Saints reconnus par l'Église, que le Seigneur se plaisait quelquefois à éprouver son serviteur par les aridites les plus rigoureuses. « Il semblait s'être retiré, dit l'Auteur de sa vie, et le cœur d'Alphonse était resté comme sans vie, livré à une aridité et à une sécheresse désespérantes; ses jours s'écoulaient dans une vraie désolation intérieure, il demandait instamment au Ciel d'avoir compassion de son âme, et le Ciel était d'airain; pas une goutte de rosée, pas un rayon de lumière pour l'éclairer et le ranimer. A la messe, il n'avait plus sa ferveur ancienne, son oraison était tiède et languissante : il cherchait Dieu et ne le trouvait pas. « Je « vais à Jésus, disait-il avec douleur, et il me rebute; je « vais à la sainte Vierge, et elle ne m'entend pas. » Cependant, dans cet état d'obscurité et d'abandon, il ne se désistait pas un instant de son zèle à servir Dieu ; malgré tous les degoûts de la nature, il marchait toujours dans le Seigneur, acquérant à chaque pas un mérite de plus par l'effort de la difficulté surmontée; il voguait, pour ainsi dire, contre le courant, soutenu par le seul courage de sa foi, et cette détresse spirituelle, loin de l'abattre,

lui avait même inspiré une résolution magnanime : « Je » servirai Dieu, avait-il dit dans son cœur ; je chercherai » à tout prix à lui plaire, quand même il n'y aurait pour » moi ni Enfer ni Paradis à espérer. »

Le second exemple est tiré d'un ouvrage de saint Liguori lui-même, qui conformait sa conduite aux avis que sa charité le portait à donner au prochain.

« Sainte Jeanne de Chantal, pendant quarante et un ans, eut à soutenir de terribles assauts de la part de l'Enfer : des peines intérieures, des tentations, des craintes d'être dans la disgrâce de Dieu, et même d'en être abandonnée entièrement. Ses afflictions étaient si grandes, qu'elle disait qu'il n'y avait que la pensée de la mort qui lui donnait quelque soulagement... Quoique Dieu ne cessât pas de l'assister, sa désolation était telle qu'elle se figurait qu'il l'avait abandonnée, vu que l'oraison, les lectures pieuses, la communion et les autres exercices spirituels ne lui offraient plus aucune satisfaction. mais seulement des ennuis et des angoisses. Tout son secours dans cet état d'abandon était de regarder Dieu et de le laisser faire. »

Je ne puis terminer cet article sans vous citer encore ce que j'ai lu ces jours derniers dans les lettres de sainte Thérèse, cette incomparable Maîtresse en fait de spiritualité; la Sainte répond à une jeune religieuse qui lui avait fait part des peines intérieures qu'elle éprouvait :

« Je me souviens à ce propos, dit-elle, d'une Sainte que j'ai connue à Avila; je l'appelle sainte, parce qu'assurément elle en menait la vie. Elle avait donné pour l'amour de Dieu tout ce qu'elle possédait au monde; il ne lui res

tait plus qu'une couverture, elle la donna encore. Aussitôt après, Dieu lui fit éprouver pendant quelque temps des peines intérieures inexprimables et de grandes sécheresses. Elle en faisait ses plaintes à Notre-Seigneur, et lui disait agréablement : *Vraiment, Seigneur, vous êtes admirable! après m'avoir tout ôté, vous me laissez là.* Ainsi, ma fille, mettez-vous dans l'esprit que Dieu est de ceux qui payent les grands services qu'on leur a rendus par des mortifications; et c'est bien là le meilleur payement qu'on puisse recevoir, puisqu'on acquiert par là l'amour de Dieu. »

Écrivant à une autre religieuse qui était dans la même disposition intérieure, notre Sainte lui disait :

« Par rapport à ce que vous éprouvez, il me paraît que Dieu vous traite déjà comme une âme forte, puisqu'il veut vous mettre à l'épreuve pour connaître l'amour que vous lui portez, et pour juger si cet amour est de même dans la sécheresse comme dans la consolation. Vous devez tenir ce traitement à très-grande faveur de sa part, bien loin de vous en chagriner. C'est dans la pratique des vertus, bien plus que dans la ferveur sensible, que consiste la perfection ; et d'ailleurs la ferveur reviendra dans le temps que vous y penserez le moins. »

## ARTICLE V

**Tentation du dégoût de la vocation. — Les sources les plus ordinaires de cette tentation. — Son opposition au bonheur.**

Que le Seigneur, ma chère sœur, vous préserve de violentes tentations du côté de votre belle vocation ; car c'en serait fait de *votre bonheur*, du moins pour le temps que durerait cette pénible et dangereuse épreuve, si toutefois ce n'était qu'une épreuve. Hélas! souvent le dégoût du saint état de la Religion n'est qu'un juste et ordinaire châtiment de grandes et nombreuses infidélités. Qu'il est terrible ce châtiment, qu'il est à redouter! Non-seulement alors le salut est en danger, et dans le plus grand danger; mais surtout, pour envisager cette matière sous le point de vue qui nous occupe plus particulièrement, le bonheur n'est plus pour l'âme qui souffre ce déplorable châtiment. La Religion avec tous ses devoirs devient un joug insupportable; ce n'est plus le joug *doux et léger* de Jésus-Christ; c'est un joug presque infernal. On n'aime plus; et, n'aimant plus, tout est pénible, tout est à charge.

Tant qu'on a conservé le goût de son saint état, rien n'a coûté : oraison, office divin, silence, obéissance, pauvreté, mortification, tout était agréable, tout plaisait; c'eût été une grande privation que de ne pouvoir se trouver à quelqu'un des exercices communs, et souvent même la maladie ne paraissait si accablante que parce qu'elle empêchait de satisfaire aux devoirs ordinaires de la Religion. Mais le dégoût de son saint état s'est-il emparé d'une âme religieuse, a-t-il gagné l'esprit et le cœur? tout devient à

charge; on ne fait plus que se traîner aux exercices journaliers d'une maison : la règle accable, et l'on n'aspire qu'à trouver les moyens de se décharger de cet insupportable fardeau.

Telle est, ma chère sœur, l'immense différence qui existe dans la disposition intérieure d'une même personne, suivant qu'elle a conservé ou qu'elle a perdu le goût de son saint état.

Mais ce serait peu de vous avoir fait le triste et lugubre tableau de l'âme religieuse en proie à la tentation du dégoût de sa vocation; vous attendez, et je dois vous enseigner les moyens d'éviter un pareil malheur. Écoutez donc, et laissez-vous facilement persuader.

### § I

Première source de la tentation du dégoût de la vocation : les illusions du démon. — Préservatif.

*L'ange de Satan*, ainsi que l'enseigne le grand Apôtre, *se transforme souvent en Ange de lumière,* afin de tromper plus facilement les âmes inexpérimentées dans les voies de l'esprit. De même qu'un chasseur, pour prendre plus sûrement sa proie, cache avec adresse le piége sous des feuillages ou autre objet pris dans la nature, afin d'ôter tout soupçon à l'animal inavisé; de même le Tentateur, vrai chasseur des âmes religieuses, cache les piéges les plus dangereux sous les dehors les plus naturels et les plus vrais en apparence.

Il représentera à l'une qu'elle n'a pas assez de forces physiques pour supporter les rigueurs du cloître; qu'elle ne pourra passer ses jours dans une gêne et une dépen-

dance aussi grandes que le veulent l'obéissance et la pauvreté religieuses; que la règle du silence est au-dessus des forces de la nature, qu'elle n'est propre qu'à engendrer la mélancolie avec ses terribles effets; que la clôture, si elle est un point de règle, est un joug insupportable, et qu'on ne peut être condamnée à passer sa vie dans l'enceinte d'un couvent. Mais ce n'est pas tout; il ajoutera qu'il est presque certain que l'on ferait plus facilement son salut au milieu du monde, où l'on n'aurait qu'à observer les commandements de Dieu et de l'Église, sans être astreinte à la pratique si multipliée des conseils évangéliques que renferment les règles religieuses, et à toute la responsabilité des vœux de religion. Que ne dit-il pas encore?

A l'autre, il s'efforcera de lui faire croire qu'elle ferait beaucoup plus de bien dans le siècle qu'elle ne peut en faire en Religion; qu'elle édifierait par ses discours si pieux et par ses exemples si réguliers; qu'elle deviendrait l'apôtre de sa famille, et assurerait le salut d'un père ou d'une mère, ou raffermirait dans le droit chemin des sœurs chancelantes dans la pratique du devoir. Déjà, peut-être, il lui montre la paix et la concorde rétablies dans la maison paternelle; le scandale enlevé du sein de la famille; la joie et le bonheur naissant sous tous ses pas..... Beau tableau! il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être conforme à la vérité et de n'être pas seulement une peinture idéale.

Il emploiera contre une autre son caractère trop susceptible, lui représentant les corrections, faites avec le plus de ménagement possible, comme une tyrannie dont elle eût été exempte dans la maison paternelle; il lui rappel-

lera toute la liberté dont elle y jouissait, et l'empressement avec lequel on se rendait à ses moindres désirs, et la fera ainsi retourner en esprit au sein d'une famille dont elle semblait être l'idole. A toute la tendresse et aux égards de la maison paternelle il opposera le joug de fer qu'on fait peser sur elle. Oh ! que le piége est adroitement tendu ! qu'il est difficile de ne pas s'y laisser prendre !

Avec celle-là ce sera la différence des caractères qu'il mettra en avant. « Comment vivre avec des caractères si » opposés au tien, lui dira le tentateur ; avec des caractères si insupportables, avec des caractères qui ne semblent point faits pour la vie de Communauté? Si tu étais » dans le monde, tu serais libre de choisir tes amies et les » personnes avec qui tu aurais des rapports ordinaires ; » si tu venais à reconnaître que ton choix a été mal fait, » tu serais libre de rompre tes liaisons pour en contracter » de plus conformes à tes goûts ; tandis qu'en Communauté, bon gré, mal gré, il faut vivre avec des personnes » avec lesquelles on ne peut sympathiser. »

Mais arrêtons-nous, ma chère sœur ; je ne finirais pas, si je voulais vous énumérer tous les faux prétextes dont se sert l'ange de Satan, transformé en Ange de lumière, pour tromper les âmes inconsidérées. Du reste, sachez que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'ange des ténèbres veut s'ériger en Conseiller des âmes religieuses : mille fois il a essayé de tromper les saints Pères du désert, et surtout leurs disciples : mais ces hommes de foi, appuyés sur cette parole de l'éternelle Vérité, *que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des Cieux*, se gardaient bien de tomber dans le

piége. Imitez ces sages, et gardez-vous de prêter l'oreille aux perfides conseils de votre ennemi.

Mais quel moyen employer pour vous soustraire aux ruses du tentateur? Celui que les Pères du désert recommandaient avec le plus grand soin à tous leurs disciples : ouvrir fidèlement votre cœur aux personnes qui sont préposées à la conduite de votre âme; ce moyen seul vous fera infailliblement triompher de tous les efforts de l'Enfer pour vous tromper.

Pour vous engager plus efficacement à suivre cet important avis, méditez avec soin les deux exemples suivants, et voyez où conduit le défaut de docilité à suivre les conseils de ses guides spirituels.

« Saint Grégoire raconte qu'un jeune homme ayant embrassé la règle de Saint-Benoît, et la trouvant ensuite trop austère, eut la tentation de sortir du monastère. Pour cet effet il s'adressa plusieurs fois au Saint, de qui il avait reçu l'habit, qui lui ayant remontré que c'était une tentation du demon, et ayant tâché inutilement de le détourner de son dessein, fut contraint enfin d'y donner les mains. Cependant, comme son extrême charité faisait qu'il ne le voyait partir qu'avec douleur, il se mit en prières pour lui. A peine ce jeune homme était-il hors des portes du Monastère, qu'il vit un dragon épouvantable venir à lui, la gueule ouverte pour le dévorer. Alors, tout tremblant de peur, il se met à crier : « Au secours, mes » frères, au secours, voilà un dragon qui veut me dévo- » rer. » Les religieux étant accourus à ses cris, ne virent point le dragon, mais ils le trouvèrent lui-même à demi-mort, et l'emportèrent en cet état dans le Monastère. Dès

qu'il y fut entré, il fit vœu de n'en sortir de sa vie ; et depuis il n'eut jamais la moindre tentation de retourner dans le siècle. »

« Un Solitaire nommé Malc, après avoir passé plusieurs années au désert, apprit que son père était mort. A cette nouvelle, il conçut le désir de retourner dans son pays pour secourir sa mère, distribuer une partie de son bien aux pauvres, et revenir avec le reste se fixer dans la solitude. Son supérieur, auquel il fit part de son dessein, le combattit comme une tentation, mais ne put persuader à son disciple d'y renoncer. Malc quitta le désert, et, afin d'éviter de tomber dans les mains des voleurs qui infestaient le pays, il se joignit à une grande troupe de voyageurs. Malgré toutes ses précautions, la divine Providence, qui voulait le punir de son peu de docilité à déférer aux sages avis de son Supérieur, permit qu'il fût pris et réduit en esclavage. Après plusieurs années de servitude, il trouva une occasion favorable de recouvrer sa liberté, et la saisit avec empressement. Mais bientôt son maître, averti de la fuite de Malc, se mit à sa poursuite, et Malc allait retomber de nouveau dans l'esclavage, si le Seigneur, qui le trouvait sans doute assez puni, n'eût permis qu'une lionne, attirée par le bruit que fit le maître de Malc en entrant dans la caverne où son esclave fugitif s'était retiré pour se dérober à sa poursuite, ne se fût jetée sur le maître et ne l'eût dévoré. Alors Malc, plein de reconnaissance pour la protection si marquée de la divine Providence, se retira de nouveau dans la solitude où il fit pénitence de sa première faute, et vécut saintement le reste de sa vie. »

Je terminerai ce paragraphe par les conseils pleins de sagesse que donnait saint Alphonse de Liguori aux membres de sa Congrégation qui venaient lui demander à rentrer dans le siècle.

« Priez, leur disait le Saint, réfléchissez devant Dieu, et vous reviendrez à d'autres sentiments. Il n'y a que le démon qui puisse vous inspirer les pensées qui vous préoccupent, car vouloir renoncer à l'état heureux où la miséricorde divine vous a placés, c'est vouloir renoncer à votre salut. Il en est beaucoup, je le dis et je le répète, qui se sont damnés pour avoir perdu leur vocation. La chaîne des grâces étant alors rompue, il n'y a que très-peu de ressources pour ces infortunés dont l'infidélité est d'ailleurs punie même en ce monde : Ils sont toute leur vie déchirés par des remords, et en proie à une inquiétude continuelle. »

### § II

Seconde source de la tentation du dégoût de la vocation : l'inconstance et l'immortification de la nature. — Préservatifs.

La lune avec ses phases diverses, la température avec sa mobilité qui l'expose à des variations presque continuelles, ne sont que de faibles images de la variété des désirs, des goûts, des inclinations, des affections de la nature. Aujourd'hui la nature désire une chose, demain elle en désirera une autre; le matin elle aime un objet, le soir elle s'en dégoûte. Un édifice bâti sur un sable mouvant n'est pas plus exposé à se voir renversé par le moindre vent, qu'une vocation, fondée sur le pur

goût et la seule inclination, ne l'est de se voir bouleversée à la moindre tentation.

Cependant les vocations les plus solidement établies sur la pierre ferme de la réflexion, de la crainte et de l'amour de Dieu, ne sont pas à couvert des atteintes de l'inconstance de la nature : car quoiqu'on s'efforce et qu'on se soit mille fois efforcé de ne compter pour rien ses impressions, il n'en est pas moins vrai qu'elles se font quelquefois si vivement sentir qu'elles semblent presque offusquer la raison et entraîner la volonté. Si tel est l'empire de la nature, même combattue, quelle doit être sa force, quel doit être son pouvoir, quand on ne s'est pas appliqué de bonne heure à lui résister et à la soumettre aux seules lumières de la raison et de la foi ?

Il arrive donc assez souvent qu'une jeune personne, vivement touchée de la crainte des jugements de Dieu, du désir de mettre son salut en assurance, et de travailler avec zèle à sa sanctification, quitte le monde avec une générosité et un courage qui frappent d'admiration ceux mêmes qui semblent la désapprouver et vouloir s'opposer à sa résolution. Entrée dans une maison religieuse, elle se livre à la pratique de tous les points de la règle avec une ardeur et une ferveur qui édifient et promettent qu'un jour cette jeune néophyte devancera les plus élevées en perfection parmi les pieuses vierges qui habitent ce saint asile de l'innocence. Rien ne lui coûte, et la règle ne suffit pas à l'ardeur qui semble la consumer. Le monde reçoit ses anathèmes, et elle ne peut se lasser de bénir la main miséricordieuse du Seigneur qui a daigné briser ses chaînes.

Mais malheureusement cette sainte ardeur n'est pas de longue durée : la grâce sensible, soit en punition d'infidélités marquées, soit par épreuve, se cache, et laisse la nature dans une sécheresse et une aridité qui sont pour elle une vraie mort. La nouveauté qui faisait trouver tant de charmes à tous les exercices de la Religion a perdu sa pointe, et l'habitude n'a plus rien qui réveille la nature et la tire de sa langueur ordinaire. On commence alors à sentir toute l'amertume des sacrifices continuels qui accompagnent l'accomplissement exact des devoirs religieux ; on se lasse des renoncements sans fin et des violences de tous les instants qu'ils demandent. On semble regretter la servitude d'Egypte, et les mets délicats qui s'y trouvaient en abondance. La pauvreté fait sentir toutes ses rigueurs et la dureté de ses privations : le linge paraît rude et déchirant ; les vêtements religieux semblent accablants par leur pesanteur ; l'ameublement de la cellule est trop simple et trop rustique ; la nourriture est trop grossière...

Quel changement inattendu ! Est-il possible que ce qui, il n'y a que quelques mois, quelques années au plus, paraissait trop riche, trop délicat, trop recherché et apprêté avec trop de soin, ne semble plus maintenant fait que pour des personnes privées d'une partie de sentiments naturels, ou pour des saintes de l'autre monde ? O ! nature, quelle est ta puissance ! Qui ne se défierait de tes mortelles atteintes ?... Pour vous, ma chère sœur, craignez la nature, oui, craignez-la ; enchaînez-la, et regardez-la comme une ennemie de votre *bonheur*, qui ne cherche qu'à vous tromper et à vous ravir vos vrais biens.

Mais quels moyens devez-vous employer pour vous mettre à couvert de ses atteintes meurtrières? Les suivants dont je vous garantis l'efficacité.

1° Pénétrez-vous des grandes vérités de l'Evangile : de la brièveté de la vie, du prix du salut, du bonheur des Saints, du malheur des réprouvés, du petit nombre des élus, de la difficulté de se sanctifier au milieu du siècle. Si, au moyen de la méditation, elles jettent dans votre âme de profondes racines, lorsque la nature viendra vous éblouir par le faux brillant de ses frivoles représentations, vous lui imposerez facilement silence. C'est manque de s'en être assez pénétrées dans la méditation que tant d'âmes sont renversées dans la lutte continuelle qu'il faut soutenir contre la nature, ainsi que nous en avertit l'Esprit-Saint.

2° La deuxième arme que je vous offre, arme forte et à l'épreuve, c'est un tendre amour pour le divin Sauveur qui, par une bonté ineffable, vous a choisie *gratuitement entre un grand nombre*, peut-être plus dignes de cet honneur, pour être élevée au titre glorieux de son épouse. Que ne fait pas l'amour sur le cœur d'une bonne épouse? Quelle force, quel courage ne lui donne-t-il pas? Tout cède à la puissance d'un véritable amour. C'est là la chaîne avec laquelle il faut vous prémunir contre l'inconstance de la nature ; chaîne mille fois plus forte que celles dont se servaient certains Solitaires pour assurer leur persévérance dans l'etat saint qu'ils avaient embrassé. Aussi rapporte-t-on d'un saint religieux, qui devait subir une operation chirurgicale très-douloureuse, que lorsqu'on vint pour le lier, afin de prévenir les mou-

vements que la vivacité de la douleur aurait pu lui faire faire, il ne le voulut pas, et répondit en montrant un crucifix : Voilà Celui qui me lie. Mais cet amour où le puiserez-vous? Dans la méditation approfondie de ce que Jésus-Christ a fait pour vous, surtout dans le souvenir de sa douloureuse passion qui, suivant l'expression de l'illustre saint Bonaventure, est un marteau qui brise les cœurs les plus durs.

3° Le troisième préservatif contre la dangereuse tentation du dégoût provenant de l'inconstance de la nature, c'est l'esprit de mortification qui est le contre-poison de la nature viciée. En effet, la mortification, en séchant jusqu'à la racine le violent penchant que la nature a pour le plaisir, et faisant disparaître la grande répugnance qu'elle éprouve pour tout ce qui peut la faire souffrir, la fixe dans le bien et dans la pratique de ses devoirs. Aussi l'esprit de Jésus-Christ, le grand Réparateur de la nature viciée, a été un esprit de mortification continuelle et universelle; aussi la première leçon que ce divin Maître a donnée à ses disciples a été une leçon d'abnégation ou de mortification; aussi les Saints, qui ont été tous remplis de son esprit, ont été des hommes de mortification, non que tous aient porté la pratique de la mortificaiion au même degré, ainsi que je vous l'ai dit dans le premier chapitre, article IX; mais tous ont été les ennemis prononcés des jouissances purement naturelles, et n'ont permis à la nature de se satisfaire qu'autant que la raison et la nécessité le demandaient.

Afin de vous montrer que l'Esprit des Saints a été le même dans tous les siècles, voyez ce que l'esprit de Jésus

a fait dans un saint religieux de ces derniers temps : je veux parler de saint Alphonse de Liguori.

« Dès le premier établissement de sa congrégation, dit l'Auteur de sa Vie, il était tout enveloppé de cilices, et surchargé de petites chaînes de fer où se trouvaient des pointes aiguës qui laissaient sur son linge des empreintes sanglantes. Outre cela, tous les jours il se flagellait jusqu'au sang : c'était souvent plusieurs fois le jour. Les disciplines, armées de petites molettes de fer, avaient de quoi faire frémir, au seul aspect, par la pensée de l'affreux usage qu'il en faisait ; tellement que, pour cacher cette excessive cruauté qu'il exerçait sur son corps, il était obligé de passer tous les jours sur les murailles de sa chambre un pinceau imbibé de lait de chaux, effaçant par là les nombreuses taches de sang qui avaient jailli sous les coups dont il se déchirait...

» Il aimait à souffrir en toutes choses, et il évitait avec une véritable horreur tout ce qui pouvait ressembler à ce que l'on nomme douceurs de la vie. Dans toutes les saisons il supportait avec une égale volonté les incommodités de chaque température. En été, il se refusait le moindre rafraîchissement, même une goutte d'eau fraîche pour se désaltérer hors du repas, ou pour mouiller sa figure quand il n'y avait pas raison de propreté. Dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, il ne s'approchait jamais du feu; seulement, comme le froid engourdissait tout à fait ses mains jusqu'à l'empêcher de pouvoir s'en servir, il les réchauffait au besoin par le moyen d'un fer rougi, et cela uniquement afin de pouvoir continuer son travail..... »

Je ne vous ai pas rapporté cet exemple pour vous engager à le copier trait pour trait, mais pour vous prouver que l'esprit de mortification a animé les Saints de tous les siècles.

## § III

Troisième source de la tentation du dégoût de la vocation : les fréquents rapports avec les personnes du monde. — Remède.

Aurai-je besoin de longues preuves, ma chère sœur, pour vous démontrer la vérité de la proposition suivante : que les fréquents rapports avec les personnes du monde sont de nature à faire perdre le goût de sa vocation? En effet, il faut l'avouer, l'état religieux, malgré les consolations ineffables qu'il offre aux âmes fidèles à l'esprit de leur vocation, ne laisse pas d'avoir ses croix, ses peines, ses tribulations. Le centuple que Jésus-Christ promet, même dès cette vie, aux âmes qui quittent tout pour le suivre en entrant dans les saintes demeures de la Religion, est mêlé de renoncements crucifiants pour la nature et de sacrifices bien poignants. Comme donc on sent bien plus vivement les peines présentes que celles qui sont éloignées, quoiqu'on ait mille fois peut-être reconnu par soi-même que les chagrins des mondains sont bien plus accablants que ceux des âmes religieuses; cependant la prétendue liberté dont ils jouissent, la vaine montre de contentement dont ils se pavanent, le détail des divertissements auxquels ils ont pris part et qu'ils racontent avec enthousiasme ; tout cela est de nature à jeter parfois un certain dégoût sur la continuité des sa-

crifices que demande l'état religieux. Assez souvent, il est vrai, tout le detail des fètes et des plaisirs des mondains ne fait qu'inspirer de la compassion pour ces esclaves malheureux du monde, et porte à bénir mille fois la divine Providence qui a brisé nos chaînes et nous a conduits dans la terre des promesses célestes. Mais nous sommes si faibles et si fragiles; nous sommes si mobiles dans nos affections, que ce qui un jour excitera notre pitié et notre compassion, un autre jour attirera notre estime et nos désirs; d'autant plus qu'on prend tout naturellement les sentiments et les goûts des personnes que l'on fréquente, comme nous en avertit l'Esprit de vérité. Si donc on a des rapports fréquents avec des personnes remplies de l'esprit du monde, esprit essentiellement opposé à celui de la Religion, on prendra insensiblement cet esprit.

Pour confirmation de cette importante vérité, écoutons une grande Maîtresse en fait d'expérience, c'est l'auteur du *Guide des supérieures*. « C'est par les parloirs que l'esprit religieux sort des cloîtres, et que celui du monde y entre pour y introduire avec soi toutes sortes d'irrégularités. Les personnes du monde qui aiment à fréquenter les parloirs ne sont pas toujours les plus chrétiennes; et les religieuses qui aiment à y recevoir souvent leurs visites ne sont pas ordinairement les plus édifiantes d'une Communauté. Vous pouvez même vous assurer que toute religieuse qui aime les parloirs, et à y prolonger le temps des visites absolument inutiles, a déjà perdu l'esprit de son état, et qu'elle court grand risque de faire d'autres pertes plus considérables encore. Il n'est pas possible de

se plaire dans la compagnie du monde, sans en prendre l'esprit, le goût et les maximes perverses. »

Permettez-moi, ma chère sœur, de vous faire une question : Vous êtes allée sans doute de fois à autre au parloir; veuillez me dire si ce que vous en avez rapporté vous a rendue plus heureuse? quelquefois peut-être, comme je vous l'ai fait observer il n'y a qu'un instant, une vive reconnaissance envers Dieu pour le bienfait de votre vocation; mais pour l'ordinaire, qu'y avez-vous trouvé de bon? En êtes-vous revenue plus préparée au saint exercice de l'oraison, plus capable de réciter dévotement le saint office, plus disposée à vous livrer dans votre cellule au recueillement, ou à faire une pieuse lecture? Au contraire, n'en êtes-vous pas sortie l'esprit rempli de mille choses étrangères à vos devoirs et à vos obligations, d'où sont résultés, au temps de l'oraison, des souvenirs fatigants qui, par leur importunité, vous ont fait trouver dans ce saint exercice une fatigue accablante et vous ont empêchée d'en tirer aucun fruit? Mais si, par de fréquents rapports avec le monde, vous vous exposiez à vous voir habituellement dans l'incapacité de faire d'une manière consolante vos exercices ordinaires, n'arriverait-il pas, comme nécessairement, que ce ne serait qu'avec peine et à contre-cœur que vous vous rendriez à l'oratoire pour y vaquer aux exercices de la règle, et que, ces exercices vous devenant à charge, vous perdriez par là même le goût de votre saint état? Aussi tous les saints fondateurs des Ordres religieux, connaissant les suites funestes des rapports fréquents avec les personnes du monde, ont-ils recommandé avec le plus grand soin la

fuite et l'éloignement des parloirs : toutes les Règles sont unanimes sur ce point.

Mais vous me demanderez sans doute s'il est possible que les Règles défendent de voir ses parents ou ses amies? Je vous réponds sans hésiter que les Règles ne défendent point de voir de fois à autre ses parents ou ses anciennes amies; mais cependant que, dans l'esprit des Règles, la parenté ou les anciennes liaisons ne sont pas un motif pour autoriser les fréquents rapports avec les personnes du monde, quels que soient les liens de parenté ou d'amitié qui nous unissent à elles. Vous savez que telle est la doctrine formelle de *la sainte Réformatrice du Carmel.* Vous savez que la conduite de tous les saints religieux a été conforme à ces principes comme vous pouvez le voir dans le P. Rodriguez, dans son *Traité de l'affection déréglée envers les parents.* Vous savez que saint François Xavier était si éloigné de vouloir avoir des rapports fréquents avec sa famille qui était dans le monde, que lorsqu'il partait pour les Indes il se détourna de son chemin pour éviter le Château où elle était.

« Surius rapporte de saint Théodore Abbé, dit Rodriguez, que, peu de temps après qu'il se fût fait religieux, sa mère s'étant chargée de plusieurs lettres d'évêques, alla pour le voir, et, à leur recommandation, on obtint la permission de saint Pacôme, dans le monastère duquel il était. Le jeune religieux l'ayant su, fut trouver le Saint et lui dit : « Si vous voulez que je voie ma mère, assurez-» moi auparavant, mon Père, que je ne rendrai point » compte de cette visite au jour du jugement. » Le saint Abbé n'ayant pas voulu l'en assurer, mais lui ayant ré-

pondu que c'était à lui de juger si c'était une chose qui pût lui être préjudiciable, et qu'en ce cas il ne l'y obligeait pas, Théodore refusa de voir sa mère. »

Mais que serait-ce si, dans les fréquents rapports que vous auriez avec vos parents ou vos amies, vous aviez l'imprudence de leur confier vos petits chagrins, vos peines, vos mécontentements, même vos tentations de dégoût et d'ennui? Vous vous exposeriez à avoir la douleur de les entendre déclamer d'une manière bien peu respectueuse contre la Religion, contre la Règle, contre vos Supérieurs. Peut-être vous exposeriez-vous à les voir vous presser de rompre des chaînes qui paraîtraient vous accabler et de rentrer dans un monde auquel vous auriez pour toujours renoncé, foulant aux pieds les engagements les plus sacrés et contractés avec tant de joie et de bonheur. Voilà, n'en doutez pas, une partie des suites des fréquents rapports avec le monde.

En terminant ce paragraphe, j'offre à vos méditations le passage suivant d'un discours de l'éloquent Évêque de Clermont.

« Quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude : les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que des fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace : la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes et mondaines qui s'offrent en foule à son esprit; les

louanges du Seigneur, une occupation onéreuse et désagréable; les exemples de ses sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités; les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent; les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent; les mortifications les plus douces l'accablent; ce qui console les autres épouses de Jésus-Christ fait tout son supplice; et, comme son dérangement lui attire tôt au tard des reproches ou des remontrances de la part de Celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies et des ressentiments qu'il lui faut dévorer toute seule, que la présence et les occasions réveillent et aigrissent à tout moment, et que la retraite rend souvent plus vifs, plus amers et plus irrémédiables que ceux que les enfants du siècle nourrissent les uns contre les autres.

» Or, ma chère sœur, est-il d'état plus malheureux sur la terre? Sentir des penchants infortunés qui nous entraînent sans cesse vers le monde et vers les plaisirs, et se retrouver sans cesse environnée des horreurs de la pénitence et de la retraite; laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées, et ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison et de ses chaînes; ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent, et souffrir sans consolation et sans mérite : vous fuir sans cesse, ô mon Dieu, et vous retrouver toujours sur ses pas: courir, avec une folle avidité, après un monde qui nous fuit, et qu'on ne voit que de loin, et se faire une félicité de désirer ce qui rend *malheureux* ceux mêmes qui le possèdent! »

## § IV

Quatrième source du dégoût de la vocation : les attaches. — Préservatif.

Le piége que je viens signaler à votre vigilance est extrêmement dangereux : il est pour l'ordinaire déguisé si adroitement sous les prétextes les plus spécieux, qu'on s'y trouve pris sans presque s'en douter. D'autant plus que, comme l'observe si judicieusement le P. Guilloré, il n'y a rien de plus doux pour le cœur humain que de se laisser aller aux impressions de tendresse qu'il ressent pour les personnes avec lesquelles il sympathise. La nature, ingénieuse à trouver les moyens de se contenter, cherche à tromper la raison en cachant ses affections sous les voiles de la vertu, tels que la compassion, la reconnaissance, le mérite et la sainteté de la personne qui devient l'objet des attaches du cœur. Oh ! ma chère sœur, que le piége est adroitement caché ! qu'il est difficile, je le répète, de ne pas s'y laisser prendre !

Mais les suites de ces attaches sont-elles aussi funestes que je semble vouloir le faire entendre ? Je laisse à d'autres à en déduire toutes les conséquences : me renfermant rigoureusement dans mon sujet, je dis qu'elles sont entièrement opposées au *bonheur,* et que le dégoût du saint état de la Religion s'ensuit comme naturellement. En effet, les liens sacrés qui attachent l'âme religieuse à son saint état sont tous spirituels, et ont pour but de spiritualiser, en quelque sorte, la personne qui les a formés; tandis que les affections naturelles ont pour fin de rendre charnelle la personne qui s'y abandonne.

La chair et l'esprit étant opposés, et leur empire ne pouvant subsister dans le même sujet, si la chair l'emporte, il s'ensuivra que tout ce qui a rapport à l'esprit deviendra à charge, et qu'un état qui mène à la vie de l'esprit n'inspirera plus que du dégoût. L'Esprit de Dieu ayant menacé de s'éloigner de la personne qui est devenue chair, les engagements les plus sacrés et les plus augustes seront méconnus et foulés aux pieds C'est ce que va confirmer le triste trait que j'ai à vous rapporter.

Il y a quelques années, un jeune étranger, employé dans un atelier d'une grande ville de France, tomba malade. Ayant bientôt épuisé toutes ses petites économies, ce pauvre jeune homme se vit contraint de demander un billet d'hôpital. Il fut confié aux soins d'une religieuse plus âgée que lui, mais dont le cœur, comme celui de la plupart des personnes de son sexe, était porté à la compassion et un peu trop tendre. Pendant les deux années que dura la maladie du jeune étranger, la religieuse lui prodigua ses soins et eut la consolation de les voir couronnés d'un plein succès, car le jeune homme recouvra une parfaite santé. Mais, hélas! le cœur de la pauvre fille avait contracté une maladie mille fois plus dangereuse et plus difficile à guérir que celle que ses bons soins avaient contribué à faire disparaître. L'intérêt que semblait devoir lui inspirer ce jeune étranger, tombé malade loin de la maison paternelle, lui parut sans doute innocent et peut-être même une vertu. Mais bientôt, par l'effet des fréquents rapports, l'intérêt se changea en affection; l'affection dégénéra insensiblement en passion. Le voile fut mis bas; la robe sainte fut échangée contre une robe pro-

fane, et bientôt au lieu d'une épouse de Jésus-Christ on eut une fille du siècle.

Retirée dans une ville éloignée avec l'infortuné qui était la cause de son malheur, cette malheureuse victime de la faiblesse de son cœur, déchirée par les remords de sa conscience, voulut couvrir son crime des voiles sacrés du mariage. C'est lorsque le jeune homme allait, à cette fin, trouver l'évêque du diocèse où il s'était retiré qu'il me raconta son aventure.

Mais quels moyens doit-on employer pour se préserver du dangereux poison des attaches? Outre les sages conseils que vous trouverez à l'article 8 du chapitre 1er, je vous prie de bien méditer les suivants, extraits du *Combat spirituel :*

» Avant que la tentation vienne, on doit employer tous ses soins à en prévenir jusqu'aux moindres occasions, et s'éloigner des personnes dont le commerce est dangereux. Que si par malheur on est obligé de traiter avec ces personnes, il faut qu'on le fasse le plus vite possible, avec un visage modeste, avec des paroles graves, et d'un air plutôt sérieux que familier et enjoué.

» Ne présumez point de vous-même sur ce que durant plusieurs années que vous avez vécu dans le monde, vous n'avez presque jamais su ce que c'est que l'aiguillon de la chair; car le démon de l'impureté fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années. Il est quelquefois longtemps à préparer ses machines; mais les coups qu'il donne sont d'autant plus rudes, les plaies qu'il fait sont d'autant plus dangereuses, qu'il sait l'art de se contrefaire et de tuer en flattant.

» Il est même à remarquer et l'expérience journalière le montre, que le péril n'est jamais plus grand que lorsqu'on fait ou qu'on entretient certaines liaisons où il ne paraît rien de mal, parce qu'elles sont fondées sur des raisons spécieuses ou de parenté, ou de gratitude, ou de quelque autre devoir, ou sur le mérite et la vertu de la personne qu'on aime. L'amour impur se glisse insensiblement dans ces amitiés par des visites fréquentes, par des conversations trop longues, par des familiarités indiscrètes, jusqu'à ce qu'enfin le poison gagne le cœur, et la raison s'obscurcit; de sorte que l'on ne compte pour rien des œillades peu modestes, des paroles tendres, des entretiens libres et pleins de railleries, d'où naissent des tentations très-rudes et très-difficiles à vaincre.

» Fuyez donc, avant toutes choses, l'occasion du péché, parce que vous êtes comme de la paille auprès d'un grand feu; et ne vous fiez jamais à votre vertu ni à la résolution que vous avez prise de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Car quelque bonne volonté que vous ayez, l'amour sensuel qui s'allume dans ces conversations douces et fréquentes s'embrâsera tellement, que rien ne sera capable de l'éteindre. Le désir violent d'assouvir votre passion vous empêchera d'écouter les remontrances de votre guide... »

## § V

Cinquième source de la tentation du dégoût de la vocation : la tiédeur. — Préservatifs.

« La source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, dit Massillon, est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles : on se figure qu'en se permettant mille relâchements on rendra le joug plus supportable, et on le rend plus ennuyeux et plus pesant. Aussi c'est dans les maisons religieuses où la première ferveur règne encore, où l'on vit dans une entière séparation du monde, où l'esprit de silence, de prière, de dépouillement, de mortification n'est point affaibli; c'est dans ces maisons heureuses qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages, toutes les épouses de Jésus-Christ porter son joug avec un goût et une allégresse qui surprennent, et qu'on les voit surprises elles-mêmes de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes et si heureuses dans cet état de retraite, de privation et d'austérité; au lieu que les dégoûts et les murmures ne règnent que dans ces maisons infortunées où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances religieuses sont altérées, et où l'on ne connaît plus les anciennes règles que par les adoucissements qui les ont anéanties; c'est là où se trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes et malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse et une répugnance qui les accable. Plus elles conservent de

liaison et de conformité avec le monde, plus la Religion leur paraît triste et affreuse; et les adoucissements mêmes que l'usage a introduits parmi elles deviennent la source funeste de leurs dégoûts et de leurs peines.

» Oui, ma chère sœur, telle est toujours la destinée d'une vierge tiède et infidèle : loin d'adoucir les observances de la vie religieuse en ne les accomplissant qu'à demi, elle se les rend plus insupportables : plus elle se relâche, plus les dégoûts augmentent, parce que plus l'amour, qui rend tout léger, s'affaiblit; tout lui pèse dans le service de Jésus-Christ, parce que les grâces abondantes, qui sont la récompense de la ferveur, n'y sont plus données. La prière, n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse et de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue; la retraite, ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu et le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même; les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui fait plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose. Tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offrait autrefois que des misères et des chagrins qui lui adoucissaient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis et à leurs inquiétudes : elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans ; et c'est à

elle que le Seigneur fait ce reproche par son Prophète, en la personne de Jérusalem infidèle : « Vous avez marché dans la voie de Samarie, votre sœur; vous avez imité, dans le lieu saint, les manières, les relâchements, le culte tiède et imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avais choisie et prévenue de tant de grâces. Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit et à ses infidélités, à ce calice d'ennui et de tristesse; je changerai les consolations que je vous préparais dans ce lieu choisi, en des dégoûts et des amertumes secrètes : ma maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil et de contrainte : vos jours, qui devaient être des jours de paix, de consolation et de lumières, seront des jours de trouble, d'inquiétude et de ténèbres : vos voies, qui devaient être si douces et si tranquilles, seront semées de ronces et d'épines; et Samarie, au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix et d'innocence. »

» Ainsi, ma chère sœur, si vous éprouvez jamais des dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même : voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous : voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchements; si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur; si vous ne tenez pas trop à vous-même; si vous ne nourrissez pas des antipathies secrètes et des prédilections trop humaines; si vous ne refusez pas à la grâce mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire: si vous n'ac-

cordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers qui vous occupent tout entière. Rappelez-vous à votre cœur, remontez à l'origine de vos dégoûts: et sans doute, loin de la retrouver dans vos devoirs, vous la trouverez en vous-même. »

Après ces conseils si sages et si vrais de l'éloquent Évêque de Clermont, que pourrais-je encore balbutier? Cependant, je vais prendre la liberté de développer quelques-unes de ses pensées, en vous montrant comment, pour l'ordinaire, on tombe dans l'état de tiédeur, qui rend à charge les devoirs religieux et en inspire le dégoût.

Aujourd'hui on omet un exercice religieux, demain on en omet un autre; aujourd'hui on en fait un en courant, demain on en abrége un autre; un jour on rompt le silence dans un lieu régulier sans une vraie nécessité, un autre jour on va jusqu'à y tenir une longue conversation; pour une assez légère indisposition on s'absente du chœur, et cela sans en avoir demandé dispense : les examens ne se font plus que superficiellement et on les abrége autant que possible, puis bientôt on les omet sous le plus léger prétexte; la récollection n'est plus pratiquée; on donne toute liberté à ses sens de tout voir et de tout entendre ce qui est à leur portée; on arrive à fréquenter le parloir, on y recueille toutes les nouvelles d'une ville, et on en fait la nourriture de son esprit, de retour dans sa cellule.

La grâce parle, et n'est pas écoutée; la conscience fait sentir ses pointes, et elles sont comprimées; une Supérieure avertit, et ses conseils sont comptés pour rien, peut-être même sont-ils tournés en plaisanterie; le confesseur, effrayé du danger, reprend fortement, quoique

paternellement, et on le traite d'austère et de scrupuleux ; les confessions se font sans beaucoup de préparation, surtout sans une vraie douleur; aussi les rechutes sont fréquentes, et l'amendement sans durée ; les communions sont froides, sans consolation, et on les omet facilement.

On se laisse aller à beaucoup d'imperfections pleinement volontaires, que l'on compte pour rien ; on se fait peu de scrupule de commettre un grand nombre de fautes vénielles, telles que petites médisances, railleries piquantes, légers mensonges, retours d'amour-propre et de vaine complaisance, fautes légères contre la pauvreté; on se donne même la liberté d'examiner, de censurer, de critiquer les ordres ou la conduite des supérieurs.

Je termine en vous mettant sous les yeux le morceau suivant, extrait des œuvres de sainte Thérèse :

« Étant un jour en oraison, dit la Sainte, il me sembla que je me trouvais en ce moment dans l'Enfer, sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé (à raison de sa tiédeur) et que mes péchés méritaient. Cela dura peu; mais quand je vivrais plusieurs années encore, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

» L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, telles que serait celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de

niche, où je me vis logée très-étroitement; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

» Ce tourment était si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moidre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grand'-peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie ; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de celles que je souffris alors, jointes à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles; et cela est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle; et son affliction et son désespoir vont à un tel excès que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui voudrait lui ôter la vie, tandis que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer; mais je me sentais brûler et hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

» Dans un lieu si épouvantable, ils ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher.

J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il se peut faire, qu'encore qu'il n'y ait point de cavité, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

» Notre Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connaissance de l'Enfer; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtiments encore plus épouvantables de certains péchés; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénétrèrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement, et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original : et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

» Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas

ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère, comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile... »

## ARTICLE VI

### La tentation des antipathies et celle des amitiés particulières.

#### § I

La tentation des antipathies. — Remèdes.

Le support des divers caractères est, comme vous le savez, ma chère sœur, un des grands mérites de la vie de communauté : mais aussi une des tentations les plus pénibles qu'on y ait à combattre, c'est l'antipathie que l'on ressent pour certaines sœurs dont le caractère ou les manières ne reviennent pas. Ce qui rend cette tendresse plus pénible et en même temps plus méritoire, c'est que vivant dans la même maison, on se retrouve presque à chaque pas, au chœur, au réfectoire, à la récréation, dans les obédiences.....

Le Père de la grande famille qui veut que tous ses enfants soient saints, et que chacun d'eux parvienne au ciel par les diverses voies qu'il a marquées pour chacun, permet que leurs caractères opposés se fassent réciproquement souffrir, afin qu'ils se donnent réciproquement l'occasion de mériter. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve des caractères difficiles, bizarres, singuliers, faits presque certainement pour faire souffrir le prochain, tout

en souffrant beaucoup eux-mêmes. Si dans une même famille les caractères des divers membres qui la composent sont si souvent opposés les uns aux autres, à combien plus forte raison doit-il en être de même dans une Communauté où se trouvent réunies des personnes appartenant à tant de familles différentes?

Pour conserver la paix de son âme et profiter de l'occasion de mérite, sans cesse renaissante, qu'offre la différence des caractères des personnes avec lesquelles on vit, il faut combattre de prime abord les impressions antipathiques que l'on éprouve à l'égard de certains caractères, se gardant bien de les laisser s'enraciner dans le cœur, conformément à cet avis de l'Esprit-Saint : *Prenez ces jeunes renards qui désolent votre vigne.* Sans cette sage précaution on se prépare une source de tentations dangereuses et de petits chagrins souvent sans mérite, quand ils ne sont pas même des fautes réelles.

Afin de triompher sûrement de cette passion secrète, mettez exactement en pratique les sages conseils que va vous donner l'Auteur de *la Parfaite Religieuse.*

« 1° Ne laissez jamais échapper aucune parole ni aucun geste qui marque votre antipathie, et, quand vous parlerez ou entendrez parler de celle qui en est l'objet, soyez extrêmement attentive sur vous-même, de peur qu'il ne se glisse dans le discours quelque chose qui se ressente de la passion.

» 2° Ne vous livrez jamais de propos délibéré à aucune pensée qui puisse ou entretenir ou satisfaire votre aversion, et, s'il s'en présente quelqu'une à votre esprit, concevez-en de l'horreur et jetez-vous en esprit aux pieds

de cette religieuse, en lui demandant intérieurement pardon de votre peu de charité à son égard.

» 3° S'il arrive que vous entendiez mal parler de cette religieuse, gardez-vous de vous laisser aller à une secrète joie; excusez-la dans votre esprit et devant les autres sur ce que l'on trouve en elle de répréhensible.

» 4° Excitez-vous à des sentiments de douceur et de bienveillance lorsque vous penserez à elle ou que vous la rencontrerez sur votre passage.

» 5° Réglez si bien votre extérieur à son égard qu'elle ne puisse s'apercevoir de votre antipathie; parlez-lui toujours avec une grande douceur ; ne vous plaignez jamais à personne de ce qui vous choque en elle; ne témoignez jamais que vous la supportez difficilement.

» 6° Appliquez-vous à lui rendre service en toute occasion, et soyez plus attentive à lui faire plaisir quand elle en témoignera le désir, que vous ne le seriez pour une amie.

» 7° Gagnez sur vous de lui donner quelquefois des marques extérieures d'amitié particulière, et, pour le faire avec moins de difficulté, représentez-vous que c'est à Jésus-Christ que vous témoignez votre amour, puisque c'est pour lui que vous agissez.

» 8° N'évitez jamais ni sa rencontre, ni les occasions de lui faire plaisir, ni d'être auprès d'elle et de l'entretenir, soit à la récréation, soit ailleurs.

» 9° Si l'on vous met avec elle dans le même emploi, ne le refusez pas; acceptez-la pour compagne, comme si Jésus-Christ lui-même vous la donnait et vous la recommandait. Puisque alors vous serez plus fréquemment

avec elle, vous aurez plus besoin que jamais de vous modérer; mais, s'il arrive que vous lui fassiez sentir en quelque rencontre votre mauvaise humeur, ne manquez pas de réparer aussitôt votre faute, soit pour l'empêcher de se contrister, soit pour vous punir vous-même de votre peu de charité, soit pour empêcher que l'aversion ne croisse. Enfin priez beaucoup; priez avec une profonde humilité, priez avec instance et persévérance, surtout dans l'oraison et la sainte communion, pour être délivrée de cette tentation; car c'est particulièrement par la prière qu'on vient à bout de chasser ce démon. »

Prenez encore pour règle de conduite cette admirable maxime de saint François de Sales : « C'est dans la poitrine du divin Sauveur qu'il faut voir le prochain; qui le considère hors de là ne le trouvera guère aimable; mais en le voyant là, qui ne l'aimerait, puisque l'Amant sacré ne craint pas de mourir pour lui. »

Conformément à cette sainte maxime, le P. Jean-Chrysostôme, saint religieux du tiers ordre de Saint-François, avait coutume de dire : « Je veux estimer et » aimer le prochain dans les plaies de Jésus; c'est dans » ce saint lieu que je veux le considérer et le supporter, » sans avoir égard à ce qui pourrait me contrarier dans » sa personne, ni à ses humeurs opposées aux miennes. » C'est là que je veux faire bonne provision de complai- » sance, de condescendance et de douce adhérence envers » un chacun, particulièrement envers ceux pour qui j'ai » moins d'inclination. »

Une antipathie violente non combattue pouvant dégénérer dans une haine mortelle, vous ne serez pas sans

doute étonnée de trouver ici l'histoire suivante, dont je ne vous garantis pas la véracité, mais que cependant je crois véritable, l'ayant entendu raconter dans la chaire de vérité à un prédicateur pieux et instruit.

Dans la même Communauté vivaient deux religieuses qui, depuis plusieurs années, entretenaient une inimitié scandaleuse. L'une d'elles tomba grièvement malade; mais l'inimitié ou plutôt la haine avait jeté dans son cœur de si profondes racines qu'elle mourut sans avoir la véritable charité. Au premier chapitre qui se tint après sa mort, toute la Communauté étant rassemblée, la malheureuse parut à sa place, revêtue du manteau de chœur et des autres habits religieux, et fit signe à la religieuse avec laquelle elle avait vécu de s'approcher. Cette dernière, effrayée, refusait d'y aller; mais la mère Supérieure le lui ayant ordonné, au nom de la sainte obéissance, lorsqu'elle fut arrivée près de la défunte, celle-ci ouvrit son manteau, en enveloppa sa sœur et disparut avec elle, au grand effroi de toute la Communauté, qui ne manqua pas, sans doute, de profiter de cette terrible leçon.

## § II

### La tentation des amitiés particulières. — Son opposition au vrai bonheur.

Pourquoi viens-je, ma chère sœur, vous présenter les amitiés particulières comme opposées au *bonheur?* Leur dénomination seule ne semble-t-elle point indiquer, au contraire, qu'elles en sont la route la plus sûre et la plus directe? Ah! si telle était votre pensée, détrompez-vous;

« en effet, une religieuse, dit le P. Marin, trop attachée à une autre, en a l'esprit presque toujours occupé. Le souvenir de son amie la suit partout, au chœur comme à la chambre, à l'oraison comme à la récréation. Eh! comment, avec cette idée fixe et constante de la créature, jointe à l'inclination qui la porte sans cesse vers elle, une religieuse peut-elle se recueillir et s'élever à Dieu?

Ce n'est pas le seul inconvénient qui résulte de ces sortes d'amitiés : une religieuse qui en est liée devient extrêmement sensible à tout ce qui touche son amie, et s'en fait un sujet continuel de soins et d'inquiétude; elle sent, par contre-coup, tout ce qui la touche. Si son amie a eu une contestation avec une autre, si elle a essuyé quelque contradiction, on la voit aussitôt prendre l'affaire à cœur, et quelquefois avec plus de chaleur que cette amie. Elle épouse sa querelle et ses aversions; elle prend sa défense contre toutes les sœurs et même contre la Supérieure; elle s'irrite, elle éclate en murmures, elle gronde, elle trouble toute la maison; il n'est presque point d'excès fâcheux auxquels son amitié ne soit capable de la porter.

» Voici un autre inconvénient qui n'est pas moins à craindre de ces amitiés particulières. Qu'une religieuse s'aperçoive que son amie manque à lui faire ses confidences ordinaires ou qu'elle la regarde d'un air indifférent, qu'elle donne des marques d'affection à une autre sœur; alors quel trouble, quelles alarmes ne sent-elle point naître dans son cœur? Quel dépit, quels reproches n'est-elle pas sur le point de faire éclater? Ou si elle sait se contenir, le chagrin intérieur qui la dévore devient si

violent qu'il suffit pour la rendre sérieusement malade. Ainsi l'amertume qu'elle éprouve dans son amitié prévaut aux vaines consolations qu'elle se flattait d'y goûter. »

Mais ce n'est là encore qu'une partie des peines qu'entraînent après elles les amitiés particulières. Les Supérieures qui savent que ces amitiés sont le tombeau de la charité fraternelle qui doit unir tous les membres d'une même maison et en faire un seul tout; qu'elles sont une source d'irrégularités et de petits désordres secrets, quand le mal s'arrête là, ne manquent jamais, par principe de conscience, de s'élever contre ces liaisons et de molester fortement les deux amies. Les autres religieuses, qui s'aperçoivent qu'on leur dérobe une affection qui est prodiguée à une seule, ne laissent passer aucune occasion (et ces occasions, pour l'ordinaire, sont fréquentes) de piquer les deux amies, et de leur faire payer bien cher le petit plaisir qu'elles goûtent à se parler à cœur ouvert.

Il n'est donc pas étonnant que tous les Maîtres de la vie religieuse se soient élevés avec énergie contre les amitiés particulières. Saint Basile le Grand va jusqu'à nommer ces liaisons *la peste des Communautés*, et veut que l'on reprenne et qu'on punisse sévèrement celles qui les forment, comme étant capables de renverser les maisons les plus régulières et les plus ferventes.

Le jeune Berchmans, ce parfait modèle des jeunes religieux, avait les amitiés particulières en horreur : aussi les décriait-il autant qu'il le pouvait dans les entretiens qu'il avait avec ses frères. « Aimons-nous les uns » les autres, leur disait-il avec sa grâce et sa ferveur » ordinaires, mais aimons-nous en Jésus-Christ, d'un

» amour égal et commun. Nous avons tous le même Maître; » nous sommes tous enfants de la même Compagnie, nous » ne devons avoir qu'un cœur. Ce que nous prodiguons » du nôtre à un seul, nous le dérobons à tous les autres ; » la nature est le principe de cette distinction ; un si » mauvais principe n'a jamais de bons effets. »

Peut-être que l'exemple de saint Basile, dont je viens de vous parler un peu plus haut, qui était lié d'une amitié si étroite avec saint Grégoire de Nazianze, vous fournira une objection contre ce que je viens de vous dire. Mais un seul mot suffira pour y répondre : C'est au milieu du monde et uniquement pour se mettre à l'abri des dangers que leur présentait la ville voluptueuse où ils faisaient leurs études, qu'ils formèrent une amitié si particulière et si intime ; s'ils avaient alors vécu en communauté, ils se seraient bien gardés de donner dans un écueil qu'ils ont eux-même signalé aux autres comme très-dangereux.

Peut-être encore l'exemple du disciple que Jésus aimait, comme s'exprime le saint Evangile, fait-il aussi impression sur vous et vous persuade-t-il que, puisque Jésus a donné l'exemple de ces sortes d'amitiés, on peut sans crainte imiter le Fils de Dieu. Détrompez-vous, ma chère sœur ; Jésus, en aimant saint Jean, n'a point voulu préconiser les amitiés particulières; il a voulu, il est vrai, comme le remarquent les saints docteurs, donner dans sa personne une preuve de son estime et de son affection pour la virginité ; mais il n'a rien fait pour autoriser les liaisons particulières; car, si l'on en excepte sa dernière cène, il n'a point donné à saint Jean des marques d'affection plus marquée qu'à saint Pierre et à saint Jac-

ques, qui furent aussi admis à être témoins de merveilles qu'il n'opéra pas en présence de tous ses disciples, telles que la résurrection de la fille du prince de la Synagogue, la Transfiguration...

Mais si vous avez besoin d'une amie pour recevoir vos confidences, partager vos peines, essuyer vos larmes quand votre nature blessée vous en fait verser, votre mère Supérieure ou votre mère Maîtresse sont cette amie que Dieu, dans sa bonté, vous a lui-même donnée pour recevoir vos confidences et partager vos chagrins. Pourriez-vous trouver une meilleure amie, plus éclairée sur vos intérêts spirituels et plus propre à vous faire tirer un sage parti de vos petites faiblesses? Cependant, si cette amie ne vous suffit pas, voici non pas une amie, mais un ami capable de contenter tous vos désirs, et auquel vous pouvez vous attacher sans crainte; c'est *un Ami choisi entre mille*, comme le veut l'Esprit-Saint, un Ami fidèle, un Ami puissant, un Ami toujours prêt à vous entendre; cet Ami incomparable, c'est Jésus, votre saint Epoux, et par suite votre véritable et sincère Ami. Dans la société de ce saint Ami, vous trouverez, ma chère sœur, *un bonheur* que toutes les amitiés particulières ne vous procureraient jamais.

## ARTICLE VII

**La tentation du scandale et des singularités. — Danger de cette tentation. — Préservatifs.**

Pour une jeune religieuse, il n'y a guère de tentation plus à craindre que la tentation du scandale, et la raison c'est que l'exemple fait toujours plus d'impression que

les avis, et que l'on se persuade aisément qu'on peut faire ce que l'on voit faire, surtout si le scandale est donné par des personnes qui ont autorité dans une maison, soit par leurs emplois, soit par leur âge. Aussi le tentateur se sert-il avec le plus grand succès des scandales qui arrivent comme nécessairement, pour arrêter dans la route de la perfection des âmes qui semblaient devoir y faire des progrès rapides.

« Le Sauveur du monde, dit le P. Bourdaloue, nous a fait entendre qu'il était nécessaire qu'il arrivât des scandales : c'est-à-dire qu'il n'était pas moralement possible que les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des Maisons religieuses, parce que l'on y a beaucoup plus de rapports ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc jusque dans la religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre. »

Mais quels moyens employer pour éviter cet écueil si fertile en naufrages, et contre lequel vont échouer les plus généreuses résolutions et les plus heureux commencements ? C'est de suivre le conseil que donne le P. Saint-Jure dans son *Homme religieux*, où il dit qu'en Commu-

nauté *il faut être sans yeux*, c'est-à-dire qu'il ne faut point faire attention à ce que les autres font d'imparfait ou d'irrégulier, et ne se servir de ses yeux que pour examiner ce qui est propre à édifier. Tel est aussi le conseil que donne Cassien : « Quoi que vous puissiez voir de peu édifiant, dit ce grand Maître de la vie religieuse, il faut vous comporter comme si vous étiez aveugle, dans la crainte qu'étant entraînée par l'autorité de celles qui manquent au devoir, ou par la manière dont se fait le manquement, vous ne soyez portée à faire ce qui est imparfait et que vous condamniez avant de les avoir vus agir. »

Écoutons encore le P. Marin, dans sa *Parfaite Religieuse*, sur cet important sujet :

« Fermez les yeux sur la conduite de celles qui sont relâchées, et que leur exemple ne fasse aucune impression sur votre cœur. Ce n'est pas sur ce qu'elles auront fait que vous serez jugée, c'est sur la règle que vous professez. Si vous avez quelque contradiction à essuyer de leur part, que cela ne vous arrête pas non plus. Souffrez avec douceur et patience tout ce qu'elles diront contre vous, et tenez ferme pour l'observance régulière. Leur contradiction passera, et votre fidélité sera couronnée. On se lassera de vous attaquer, et vous aurez devant Dieu le mérite d'avoir triomphé du respect humain ; peut-être même que celles qui auront mis votre patience à l'épreuve rougiront de l'avoir fait, se voyant condamnées par votre fidélité et confondues par votre patience. Qui vous a dit que votre constance et votre bon exemple ne seront pas aussi puissants pour les toucher et les ramener à leurs

devoirs que leurs efforts ont été impuissants pour vous détourner du vôtre? »

La sainte Écriture nous offre dans la personne du jeune Tobie un exemple bien frappant de la fermeté avec laquelle on doit lutter contre le torrent de l'exemple.

Lorsque tous ceux de sa tribu allaient adorer les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, avait faits, Tobie fuyait seul la compagnie de tous les autres et allait à Jérusalem, au temple du Seigneur, adorer le Dieu d'Israël, offrant fidèlement, selon la loi, les prémices et les dîmes de tous ses biens. Lorsqu'il eut été emmené captif avec sa femme, son fils et toute sa tribu, quoique tous les autres mangeassent des viandes défendues par la loi du Seigneur, il conserva toujours son âme pure et ne la souilla jamais en en mangeant.

Mais, ma chère sœur, si vous devez prendre garde de vous laisser entraîner par le torrent dévastateur du scandale, vous devez aussi éviter de vous faire remarquer par des singularités opposées à l'ordre légitimement établi. La singularité, quand il faut se roidir contre le scandale, est un devoir et une vertu ; mais, hors de là, c'est un piége et un fruit de l'orgueil et de l'amour-propre, même sous prétexte de vertu. Telle est la doctrine de tous les Maîtres de la vie spirituelle; je me contenterai d'en laisser parler quelques-uns.

« Tout ce qu'on ose faire dans une Communauté contre la coutume de tout le monastère, dit le célèbre Cassien, a toujours été regardé des anciens Pères du désert comme infecté par la vanité ; et un religieux qui se prive de l'usage du pain pour ne manger que des herbes, des fruits

ou des légumes, ne doit pas être mis pour cela au rang des plus sages et des plus éclairés dans la science de la véritable discrétion, parce qu'une telle abstinence dans une Communauté, étant trop en vue, est exposée à la vanité, et peut être ruinée par la vaine gloire. »

« Je trouve, dit le saint Fondateur de la Visitation, que c'est un très-grand acte de perfection de se conformer en toutes choses à la communauté, et de ne s'en départir jamais par notre propre choix; car, outre que c'est un très-bon moyen pour nous unir au prochain, c'est encore cacher à nous-mêmes notre propre perfection. Il y a une certaine simplicité de cœur en laquelle consiste la perfection de toutes les perfections, et c'est cette simplicité qui fait que notre âme ne regarde qu'à Dieu, et qu'elle se tient toute ramassée et resserrée en elle-même, pour s'appliquer avec toute la fidélité qui lui est possible à l'observance de ses règles, sans s'épancher à désirer ni vouloir entreprendre de faire plus que cela. Elle ne veut point faire des choses extraordinaires qui la pourraient faire estimer des créatures, et ainsi, elle se tient fort basse en elle-même... Dieu seul la voit, et se délecte en sa simplicité par laquelle elle ravit son cœur et s'unit à lui. Elle tranche court à toutes les intentions de son amour-propre, qui prend une souveraine délectation à faire des choses grandes et élevées, qui nous font surestimer au-dessus des autres. Telles âmes jouissent toujours d'une grande paix et tranquillité d'esprit. Jamais il ne faut penser ni croire que, pour ne rien faire de plus que les autres et suivre la communauté, nous ayons moins de mérite. »

L'illustre Réformatrice du Carmel disait à ses filles :

« Fuyez toujours les singularités, autant qu'il vous sera possible; car c'est un mal fort dangereux dans une Communauté. »

Aussi lisons-nous dans la Vie de la Sainte que, dans le temps qu'elle était occupée à ses fondations, elle fut obligée de s'arrêter dans un monastère royal de religieuses déchaussées de Saint-François. Sachant qu'on s'attendait à trouver en elle une personne extraordinaire, pendant les quinze jours qu'elle demeura dans le monastère, elle s'appliqua à ne rien laisser paraître qui s'écartât de l'ordre commun et de la manière d'être des personnes vertueuses, mais qui marchent par la voie ordinaire. Quand elle fut partie, l'Abbesse, qui était sœur de saint François de Borgia, dit à ses sœurs : « Dieu soit béni de nous avoir » fait voir une Sainte que nous pouvons imiter, car sa vie » est la plus commune du monde : elle parle, elle mange, » elle dort, elle marche comme nous autres ; sa conver- » sation est simple et sans cérémonie, et l'on voit néan- » moins que Dieu est bien avant dans son cœur. »

On rapporte de saint François d'Assise, qu'en faisant la visite de ses monastères, il trouva dans l'un d'eux un religieux dont tous les autres lui firent beaucoup d'éloges, et qui était auprès d'eux dans une très-grande estime de vertu et de sainteté. Ce religieux était au reste très-singulier dans sa conduite : il priait incessamment, et ne parlait jamais que par signes, même en se confessant. Saint François, ayant appris ces singularités, fit connaître aux autres religieux qu'ils se trompaient grandement sur le compte de celui qui faisait l'objet de leur admiration. « Mes frères, leur dit le Saint, n'allez pas si vite, et ne

» louez pas ce qu'il faut blâmer ; je vous avertis que toute » la conduite de ce frère n'est qu'illusion et tromperie du » démon ; ce qui est d'autant plus facile à voir, que la con- » fession devant être orale il veut cependant se confesser » par signes. » Les autres religieux ayant peine à croire à ce que disait saint François, et à soupçonner de l'illusion dans celui qu'ils regardaient comme un saint : « Pa- » tience, reprit saint François, et vous verrez si je » vous trompe. » En effet, peu après le religieux à singularités quitta l'habit et apostasia. Rentré dans le monde, il y vécut én mauvais chrétien, et eut une mauvaise fin.

## ARTICLE VIII

**La tentation ou plutôt la maladie du scrupule. — Dangers de cette tentation. — Son remède.**

Le scrupule est un des plus grands obstacles au vrai bonheur, que puisse rencontrer une bonne religieuse. Quand le scrupule a gagné une âme et est porté à un point un peu élevé, plus de paix, plus de joie, plus de bonheur, plus de santé même pour l'infortunée ; ses jours et souvent ses nuits se passent tristement dans les peines, les angoisses et les larmes. Désireux de votre bonheur et de votre salut, je me propose de vous mettre à l'abri des atteintes de ce mal dangereux; pourvu, comme je le suppose, que vous ne soyez pas scrupuleuse par tempérament comme le sont souvent les flegmatiques. Comtemplez donc d'abord le tableau triste, mais naturel, que le savant Auteur de *la Parfaite Religieuse* fait des scrupuleuses.

« C'est le défaut des personnes scrupuleuses de consul-

ter souvent, et de revenir toujours à leur propre jugement; de convenir qu'elles doivent renoncer à leurs propres lumières et de n'y renoncer jamais; de promettre cent fois qu'elles se soumettront, et ne le faire que pour un instant. Tantôt elles ne croient pas être scrupuleuses et ne veulent pas qu'on le pense d'elles, tandis que le confesseur le moins expérimenté ne peut le méconnaître; tantôt elles ne croient jamais s'être assez expliquées, tandis qu'elles l'ont fait au double de ce qui est nécessaire, et que plus elles veulent se faire comprendre, moins elles sont satisfaites. Quelque règle qu'on leur donne pour agir dans les occasions, elles trouvent toujours qu'il survient quelque nouvelle circonstance qui les empêche d'en faire l'application; ainsi il faut un nouveau conseil; il faut se troubler encore et mettre en exercice la patience du directeur. En un mot, c'est un chaos que leur conscience, et, s'il fallait juger de Dieu par leur disposition, il ne serait plus cet Être infiniment bon et miséricordieux qui veut nous sauver tous; mais un Juge inflexible, un Exacteur impitoyable, quelqu'un qui a juré leur perte, et qui pour cela leur tend des piéges à chaque pas. Les effets qui suivent de pareilles dispositions sont bien tristes! Ne goûter jamais les douceurs de la vertu; avoir sans cesse l'esprit préoccupé d'imaginations fâcheuses et quelquefois accablantes; être dévorée par ses remords; se croire toujours couverte de péchés mortels et un objet d'horreur aux yeux de Dieu; être souvent dans de si étranges perplexités que, de quelque manière qu'on agisse, il semble qu'on ne peut éviter de pécher; se tourmenter de tout et tourmenter les autres, soit par la mauvaise humeur où

met la peine qu'on souffre, soit parce qu'on se rend incapable de rien faire; mais surtout tourmenter les confesseurs, dont on est le fléau. »

Après vous avoir fait voir la grandeur du mal, venons aux remèdes. Cependant, avant de vous faire connaître l'unique remède de cette dangereuse maladie, il est de mon devoir de vous indiquer les moyens les plus sûrs de l'éviter, si vous n'en êtes pas encore atteinte.

1° Si vous êtes d'une conscience timorée et un peu méticuleuse, évitez de lire des ouvrages où les obligations de la vie religieuse sont représentées sous des couleurs trop sombres, et ceux où les jugements de Dieu sont dépeints avec des couleurs trop vives. Les ouvrages qui vous conviennent sont ceux où les devoirs de votre saint état et le compte que le Seigneur demandera de ses grâces sont retracés avec une sage réserve.

2° Ne prenez point pour règles de conduite les conseils donnés en particulier à quelques personnes; car les conseils varient suivant la disposition intérieure de chacun; et évitez de vous entretenir de ce qui a rapport à votre conscience avec des personnes scrupuleuses.

3° Le scrupule ne venant assez souvent que du défaut d'instruction, du moins dans les âmes timorées, ayez soin de vous instruire à fond de notre sainte religion et de vos obligations comme religieuse. Surtout efforcez-vous d'apprendre la différence qui se trouve entre le péché, qui n'est autre que le consentement donné à la tentation, et le sentiment et l'impression de la tentation qui n'est point un péché : cette connaissance est nécessaire pour assurer votre paix et votre tranquillité, et beaucoup

d'âmes se troublent et s'inquiètent mal à propos faute de l'avoir.

Quant aux remèdes, tous les Maîtres de la vie spirituelle les ramènent à un seul qui tient lieu de tous les autres; cet unique remède, c'est une obéissance simple, aveugle, parfaite, universelle et constante à son médécin spirituel.

« Les personnes scrupuleuses, ajoute l'Auteur cité plus haut, n'ont d'autre moyen à prendre, si elles veulent guérir, que celui d'une obéissance humble, simple et aveugle à celui qui est le père spirituel de leur âme. Tout ce que les maîtres de la vie spirituelle on dit à leur sujet se réduit à la nécessité où elles sont d'obéir. On leur accorde de s'éclaircir avec leur directeur une fois, deux fois, trois fois s'il le faut; mais cela fait, qu'elles n'écoutent plus leur esprit, ni les cris de leur conscience inquiète et pusillanime; qu'elles se tiennent précisément à obéir; qu'elles s'assurent sur l'obéissance; qu'elles ne pensent, ne jugent, ne décident de rien que par l'obéissance. Si elles emploient constamment ce moyen, et se roidissent pour cela contre leur esprit, elles guériront sans doute. et auront enfin la consolation de servir Dieu avec paix et de goûter les douceurs de la piété. Au contraire, plus elles s'obstineront à suivre leurs idées. plus leurs peines croîtront, et leur tourment durera. »

L'obéissance étant donc l'unique remède des scrupules, quelle que soit leur nature, arrêtons-nous un peu sur sa nécessité, en rapportant le sentiment des Docteurs spirituels qui ont le mieux parlé sur ce sujet.

« Ayez confiance en votre confesseur, disait saint Phi-

lippe de Néri, ce grand Directeur, car Dieu ne permettra pas qu'il se trompe : obéir à la volonté des autres est un moyen assuré de rompre les filets du démon; mais rien n'est plus dangereux que de vouloir se gouverner d'après sa tête. »

« Quand votre Père spirituel, dit saint François de Sales, vous a dit que vous êtes dans le bon chemin, croyez-le. Le mieux, c'est de marcher à tâtons, sous la garde de Dieu, dans les ténèbres de cette vie. Jamais une âme obéissante ne s'est perdue. »

« C'est orgueil, dit saint Jean de la Croix, de ne pas s'en rapporter à ce que dit le confesseur; c'est un manque de foi, Jésus-Christ ayant dit : *Celui qui écoute les prêtres m'écoute moi-même.* »

Quelques exemples vont confirmer les maximes que nous venons d'établir.

Nous lisons dans la Vie de saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus, que dans les commencements de sa conversion il fut si accablé de peines intérieures et de scrupules, qu'il fut même tenté de se jeter par une fenêtre. Croyant que les pratiques de la pénitence le délivreraient de ses peines, il jeûna pendant sept jours consécutifs; mais Dieu, qui voulait que ce grand Saint connût par lui-même la nécessité et le mérite de l'obéissance, ne permit pas que ses peines cessassent, et elles ne disparurent que par sa docilité à suivre les conseils de son confesseur.

Un religieux du monastère de Clairvaux était si tourmenté de scrupules, qu'il n'osait plus monter au saint autel pour y célébrer la sainte messe. Saint Bernard or-

donna au religieux de mettre ses inquiétudes sous ses pieds et de célébrer les saints mystères, lui assurant qu'il se chargeait devant Dieu des sacriléges qu'il se figurait commettre. Le religieux obéit, et l'obéissance le sauva, en faisant disparaître ses peines.

Saint Liguori rapporte, dans sa *Religieuse sanctifiée*, que sainte Catherine de Bologne était assaillie de scrupules, et que néanmoins, par obéissance aux ordres de son confesseur, elle communiait malgré ses troubles et ses inquiétudes. Un jour Notre-Seigneur lui apparut, et lui fit connaître que son obéissance lui était très-agréable.

Afin d'opérer plus facilement votre guérison, si vous êtes attaquée de la pénible maladie du scrupule, je vais vous faire voir la puérilité des vaines alarmes qui tourmentent le plus ordinairement les personnes scrupuleuses.

1° Ce sont les péchés de la vie passée, sur lesquels il faut souvent revenir, sous prétexte qu'ils ne sont pas bien confessés; une lecture, une instruction qui aura quelque rapport à ce sujet, en voilà assez pour troubler ces pauvres âmes. Si le confesseur voulait les croire, il faudrait presque continuellement leur faire recommencer leurs confessions, ou leur permettre des revues.

C'est là, ma chère sœur, une tentation dangereuse, et de nature à vous empêcher de faire aucun progrès dans la vertu; et telle est l'intention du démon qui ne vous rappelle le passé que pour vous empêcher de vous occuper du présent. Abandonnez le passé à la miséricorde infinie du Seigneur, d'autant plus qu'il n'est nullement probable, comme le dit saint Liguori, qu'avec une con-

science timorée vous ayez omis rien de nécessaire dans vos accusations. S'il se trouve quelques circonstances dont vous n'ayez pas parlé, il est moralement certain que l'accusation de ces circonstances n'est pas nécessaire pour la validité de vos confessions, ni même pour leur intégrité. Aussi saint Liguori conclut en ces termes : « La confession générale est profitable à beaucoup, mais elle est dangereuse pour les âmes scrupuleuses; c'est pour cela que les bons confesseurs ne leur permettent jamais de parler du passé. Le seul remède à leurs craintes, c'est d'obéir et de se taire. Quand elles veulent parler de leurs anciens péchés, il faut leur imposer silence; sans quoi elles n'auront plus de paix. »

M. Boudon parle, dans ses saintes *Voies de la Croix*, d'une personne qui avait fait *sept fois* sa confession générale, et qui, la dernière fois, n'était pas plus satisfaite que la première, quoique la première fois elle fût nécessaire.

2° Le second objet des alarmes fréquentes et presque continuelles des personnes scrupuleuses, c'est la confession de leurs faiblesses quotidiennes : elles se persuadent n'avoir jamais assez de contrition, jamais avoir passé assez de temps à faire leur examen, jamais s'être assez expliquées.

Un pieux et savant religieux va répondre à ces vaines inquiétudes : « L'acte de contrition, dit le P. Quadrupani, après saint François de Sales, est l'ouvrage d'un instant; jetez un regard rapide sur vous-même pour voir et détester vos péchés, et un autre vers Dieu pour lui promettre votre amendement et l'espérer de son secours.

« Si Dieu ne vous accorde pas la jouissance du sentiment de votre contrition, c'est pour vous procurer le mérite de l'obéissance, qui doit suffire pour vous rassurer sur votre réconciliation parfaite. Croyez avec humilité, obéissez avec courage, et vous aurez une double récompense. Les plus grands saints ont cru quelquefois n'avoir ni contrition ni amour; mais, au milieu des ténèbres de leur intelligence, leur volonté suivait le flambeau de l'obéissance avec une héroïque soumission.

« Saint François de Sales nous assure qu'à ceux qui se confessent tous les huit jours un quart d'heure suffit pour l'examen, et moins encore pour se disposer à la contrition. Il n'en faut pas autant, ajoute le Saint, à ceux qui se confessent plus fréquemment.

« Les manquements légers qui ne se disent pas en confession, soit par oubli, soit à cause de leur peu d'importance, n'en restent pas moins effacés. Voici le conseil que donne à ce propos notre Saint (saint François de Sales) :
» Il ne faut pas se tourmenter quand on ne se souvient
» pas de ses fautes pour s'en confesser; car il n'est pas
» croyable qu'une âme qui fait souvent son examen ne
» remarque bien pour s'en souvenir les fautes qui sont
» d'importance. »

» Il ne faut pas non plus être si tendre à se vouloir
» confesser de tant de menues imperfections, de tant de
» petits légers défauts; vous en pourrez parler avec
» Notre-Seigneur, toutes les fois que vous les apercevrez;
» un abaissement d'esprit, un soupir suffit pour cela. »

Ne vous imaginez donc pas avoir des péchés secrets que vous cachez à votre confesseur : cette crainte est un

artifice que le démon emploie pour vous troubler. »

3° Enfin, il arrive souvent que les scrupuleuses se figurent pécher dans presque tout ce qu'elles font, disent ou pensent : un mouvement, un geste, une parole, une pensée volage, voilà à leurs yeux, obscurcis par la crainte de pécher, autant de fautes ; heureusement que ces fautes ne sont que de vaines alarmes, et que leur cœur est aussi éloigné, quoi qu'elles en disent, de vouloir offenser leur Dieu, que leur pauvre imagination est ingénieuse à les tourmenter.

Saint Liguori veut que ces âmes agissent en tout avec une grande liberté, et fassent ou disent hardiment tout ce qu'elles ne voient pas *évidemment* être mauvais, et que quand elles auront agi de la sorte, elles ne s'accusent jamais de ce qu'elles auront dit ou fait d'après cette règle ; quant aux prétendus péchés de pensée, il ne veut pas qu'elles s'en accusent, à moins qu'elles ne puissent assurer avec serment qu'elles y ont consenti.

En suivant cette sage direction, les scrupuleuses seront bientôt guéries de leurs vaines alarmes.

« Mes filles, disait sainte Thérèse à ses religieuses, souvenez-vous que Dieu ne fait pas attention à toutes ces bagatelles, ainsi que vous le pensez ; ne laissez pas rétrécir votre cœur, car vous pourriez par là perdre beaucoup de bien ; seulement ayez l'intention droite et la résolution de ne jamais l'offenser. »

Cela me rappelle un mot que j'ai souvent entendu répéter à un ancien docteur de Sorbonne : « Quand on a bon cœur et bonne intention, on ne pèche point. » Par ce seul mot, cet habile homme mettait les âmes trop timides

dans une grande paix, quand ces âmes étaient simples et dociles.

## ARTICLE IX

**La tentation de la mauvaise honte au saint tribunal. — Suites de cette tentation séduisante quand on y succombe. — Moyens de la surmonter.**

Pardon, ma chère sœur, si je crois utile de vous prémunir contre la tentation de la mauvaise honte au saint tribunal. Je sais que vous êtes une fille de foi; que c'est la foi qui vous conduit aux pieds du représentant de Jésus-Christ, et que c'est à ce divin Sauveur que vous croyez faire l'aveu de vos misères, quand vous le faites à son ministre. Je n'ignore pas cela, et cependant, dans l'intérêt de *votre bonheur*, je crois devoir ne pas omettre de vous parler de la tentation de la mauvaise honte au tribunal de la pénitence. Vous le savez, ou plutôt nous le savons tous, notre orgueil est si enraciné qu'il nous en coûte pour venir avouer à un homme nos petites faiblesses. Mais que n'en coûte-t-il pas pour venir lui faire un aveu humiliant pour une épouse d'un Dieu, si zélé pour la conservation du précieux trésor de la chasteté dans ses épouses, et qui, pour les mettre en état de le conserver intact, a inspiré à son Eglise de prendre tant de précautions pour éloigner d'elles tout ce qui serait propre à donner atteinte à ce trésor si précieux à ses yeux. Lors donc que, par un effet de la fragilité humaine, il arrive à une religieuse de commettre quelque faute contre la chasteté, quelle violence n'est-elle pas obligée de s'im-

poser pour faire connaître sa chute, et pour ne pas la dissimuler par de faux exposés, ou du moins par des exposés infidèles et imparfaits?

Si donc, ma chère sœur, ce qu'à Dieu ne plaise, vous aviez le malheur de commettre quelque faute qu'il vous coûtât de déclarer contre la sainte pureté, ou sur quelque autre point délicat, n'oubliez pas les considérations que je vais offrir à votre méditation :

1° Persuadez-vous bien qu'en usant de déguisement ou en cachant au saint tribunal quelque faute mortelle, vous vous enlèverez par là même la douce et aimable paix de l'âme; qu'une noire tristesse vous rongera intérieurement, et que l'on remarquera même sur votre visage quelque chose de sombre qui annoncera que votre âme n'éprouve pas la joie de la bonne conscience. Votre sommeil lui-même sera tout agité, et vous craindrez de ne vous réveiller qu'au tribunal du souverain Juge. Voilà ce qui se passe dans une âme de foi, qui manque de sincérité en confession.

Que gagneriez-vous à cacher votre faute? Ne faudra-t-il pas que tôt ou tort vous en fassiez l'aveu, à moins que vous ne vouliez l'emporter au tribunal de Jésus-Christ, ce que je ne pense pas? Et l'aveu tardif ne serait-il pas plus humiliant que celui qui se fait immédiatement après un moment de faiblesse; et toutes les confessions faites depuis cette réticence criminelle qu'il faudrait recommencer, et tous les sacriléges commis pendant cet intervalle, cela seul ne serait-il pas capable d'empêcher une âme, qui conserve la foi, d'écouter l'orgueil qui la porte à cette funeste réticence?

Si vous n'osiez avouer votre faute au confesseur ordinaire de la maison, quoiqu'il y eût dans cet aveu un acte parfait d'humilité et qu'il vous offrît un moyen sûr de payer à la divine Justice une partie de la dette immense contractée par votre péché; outre que celui qui vous conduit habituellement est plus propre qu'un autre à vous donner les conseils nécessaires pour vous faire éviter la rechute; si cependant cet aveu vous coûtait trop à lui faire, profitez de la facilité que votre sainte Règle vous donne de vous confesser de fois à autre à un confesseur extraordinaire, et n'attendez pas pour le demander qu'il vienne pour le reste de la communauté, car le temps presse, et une âme de foi ne doit pas même rester un jour dans l'état du péché mortel.

« Saint Antonin, archevêque de Florence, raconte qu'une jeune personne qui avait été élevée dans les principes de la modestie la plus exacte, étant violemment tentée, tomba dans un péché honteux. A peine l'eut-elle commis, qu'elle fut couverte de confusion et déchirée de remords. Comment, disait-elle, aurai-je le courage de dévoiler ma turpitude à mon confesseur? La malheureuse! la honte la fit tomber dans un péché plus affreux encore; quand elle fut au confessionnal, elle n'osa point déclarer son péché. Ce sacrilége augmenta ses remords. Elle crut pouvoir les apaiser par les austérités de la pénitence. Ella entra dans un monastère, espérant faire l'aveu de son crime dans une confession générale qui est d'usage avant les vœux. Elle fit, en effet quelque effort pour ouvrir son cœur; mais elle enveloppa tellement son péché que son confesseur ne put connaître qu'elle en fût

coupable. Cependant la supérieure du monastère mourut. Cette jeune personne menait une vie si édifiante que, trompé par les apparences, on la choisit pour la remplacer. Ce ne fut pas pour longtemps : elle tomba dans une maladie mortelle. Elle s'était toujours promis de déclarer son péché à l'article de la mort, mais la honte lui ferma encore la bouche. Elle reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, en apparence; elle les profana. Se sentant aux prises avec la mort, elle pensait à s'expliquer enfin; mais, ô terrible jugement de Dieu ! le délire survint, elle mourut dans son péché. Les grandes austérités qu'elle avait pratiquées et sa régularité exemplaire ne laissaient pas lieu de douter qu'elle ne fût sauvée; mais, continue saint Antonin, pendant qu'on priait pour elle, Dieu permit que cette infortunée parût au chœur dans l'état de la plus terrible consternation, et dit : « Cessez de prier pour moi, j'ai été condamnée aux » flammes éternelles, je suis damnée pour avoir caché, » dans ma jeunesse, un péché en confession. »

« Le P. Leonard de Port-Maurice, dit saint Liguori dans sa *Religieuse sanctifiée*, raconte qu'il y avait dans un couvent une jeune fille qui, ayant lié amitié avec un jeune homme, par lettres, tomba dans un péché de pensée. Elle eut honte de le confesser, et fit beaucoup de sacriléges. Attaquée d'une grave maladie, elle mourut enfin impénitente. Après sa mort elle apparut à sa tante et lui dit : « Voilà, ô ma tante, celle que vous avez élevée avec » tant de soin, la voilà damnée pour n'avoir pas avoué un » péché de pensée à son confesseur; » et elle disparut.

## ARTICLE X

### Les tentations au sujet de la sainte communion.

Puérilité des raisons qui éloignent de la sainte communion les âmes timorées. — Règles de conduite à ce sujet.

Un certain nombre d'âmes timorées, ne connaissant pas toutes les ruses dont se sert le tentateur pour éloigner du banquet sacré les âmes qui sont les plus dignes de s'en approcher, se laissent souvent tromper par cet ennemi de tout bien. Pour vous, ma chère sœur, plus instruite, plus docile et plus désireuse du *vrai bonheur* que ces pauvres âmes, ne manquez jamais de prendre place à la Table sainte toutes les fois que votre père spirituel vous l'aura permis. Mais comme, pour éviter les piéges du tentateur, il faut que vous les connaissiez, écoutez et laissez-vous persuader.

1° Le premier moyen qu'emploie le tentateur c'est la continuité et la force des tentations. « L'ennemi du salut, dit le pieux Auteur de l'*Imitation*, qui sait que c'est dans la sainte communion que se trouve un si grand fruit et un si puissant remède contre les passions, s'efforce de toutes manières et en toute occasion d'en détourner les âmes fidèles et dévotes, et de les en éloigner autant qu'il peut.

» En effet, il y en a quelques-unes qui ne souffrent jamais plus de tentations de Satan, que lorsqu'elles sont sur le point de se disposer à la sainte communion. Ce malin esprit, comme il est écrit au livre de Job, vient parmi les

Enfants de Dieu pour les troubler par sa malice ordinaire, ou pour les rendre excessivement timides et irrésolus, afin de diminuer leur zèle, ou de détruire leur foi par ses attaques; et qu'ainsi, ou ils abandonnent entièrement la communion, ou s'en approchent avec tiédeur. Mais il ne faut nullement se mettre en peine de ses artifices et de ses illusions, quelque sales et quelque horribles qu'elles soient, mais rejeter sur lui-même tous ces fantômes. C'est un malheureux qu'il faut traiter avec dédain et avec moquerie, et quels que soient les attaques et les troubles qu'il suscite, on ne doit point abandonner la Communion. »

« Si vous venez à être obsédée de tentations, dit le P. Quadrupani, ne vous éloignez pas pour cela de la sainte Eucharistie; ce serait céder sans résistance la victoire à votre ennemi : plus vous avez de combats à soutenir, plus vous devez vous munir de moyens de défense. Allez donc hardiment vous restaurer avec la nourriture des forts, et vous serez victorieux. »

2° Le tentateur s'efforce de persuader aux âmes trop timorées que les sécheresses, les aridités, les distractions dans les saints exercices et même pendant la préparation à la sainte communion ou l'action de grâces, sont des dispositions incompatibles avec la réception de la divine Eucharistie. Voici comment saint François de Sales répond à cette illusion :

« Ne vous étonnez nullement, dit le Saint, de vos distractions, froideurs et sécheresses, tandis que votre courage est immobile et invariable aux résolutions que Dieu vous a données. Cela se passe en vous du côté des sens,

et en la partie de votre cœur qui n'est pas en votre disposition.

» Il ne faut pas laisser la sainte communion pour cette sorte de mal; car rien ne rassurera mieux votre esprit que son Roi, rien ne l'échauffera mieux que son Soleil, rien ne le détrempera mieux que son Baume. Nous avons renoncé aux consolations mondaines, il nous faut encore renoncer aux spirituelles, puisque telle est la volonté de Celui pour lequel nous devons vivre et mourir. »

« Ne craignez pas, dit le pieux Auteur que j'ai cité un peu plus haut, d'être mal préparée et d'abuser du sacrement, parce qu'en le recevant vous vous sentez froide et indifférente, et comme sans sentiment; ce sont là des épreuves que Dieu vous envoie pour exercer votre foi et ajouter à vos mérites. »

3° Une troisième illusion, c'est de se persuader qu'on ne tire pas de profit de la sainte communion, parce qu'on se trouve toujours remplie de faiblesses et de misères.

Si vous étiez une de ces âmes imparfaites et presque tièdes, qui ne travaillent point à leur perfection, et qui, sans se mettre beaucoup en peine de se rendre dignes de la communion fréquente, aiment à se persuader que tout est fait et qu'elles sont dans *la voie de la sainteté* pourvu qu'elles communient fréquemment, je vous dirais que vous faites très-bien de vous éloigner de la table sainte, jusqu'à ce que, par une vie plus recueillie, plus mortifiée, plus religieuse en un mot, vous ayez mérité de vous asseoir plus souvent que tous les huit jours au banquet divin; mais comme vous êtes, ainsi que je le suppose dans cet article, une âme appliquée à l'étude de votre perfec-

tion, et désireuse de parer votre âme des vertus qui plairont à votre divin Époux, ne vous éloignez jamais de la sainte communion sous le spécieux prétexte que ce divin sacrement ne vous rend point meilleure, malgré sa fréquente réception.

» N'allez pas croire, dit encore le P. Quadrupani, que vous ne retirerez aucun fruit de la communion parce que vous ne voyez pas s'accroître vos vertus; songez qu'elle sert du moins à vous maintenir dans l'état de la grâce : vous nourrissez chaque jour votre corps, et vous ne prétendez pas que ses forces augmentent chaque jour. La nourriture que vous lui donnez vous semble-t-elle inutile pour cela? Non certes, parce que si elle n'augmente pas ses forces, elle les conserve en réparant les pertes journalières. Or, il en est de même pour cette divine nourriture de l'âme. »

» Quelquefois, dit le pieux Grenade, ce divin Mystère opère si secrètement qu'à peine s'en peut-on apercevoir; car la grâce comme la nature, agit ordinairement peu à peu, ainsi qu'il arrive aux plantes, dont l'accroissement est imperceptible, et que l'on ne remarque que lorsqu'elles sont dans leur hauteur. C'est pourquoi on ne doit point s'en rapporter à soi-même, mais bien au jugement d'un sage et pieux confesseur. »

4° Les fautes journalières qui échappent à la vigilance des âmes les plus attentives sur elles-mêmes, et dont on ne peut souvent se confesser avant chaque communion, sont encore une des raisons qui en éloignent plusieurs de la sainte Table.

Mais il est évident que c'est là une véritable illusion;

car les fautes vénielles ne privant point de la grâce et n'étant point matière nécessaire du sacrement de pénitence, et pouvant s'effacer par un acte d'amour de Dieu ou de contrition, pour quelle raison des âmes qui ne commettent jamais de fautes, même vénielles, de propos délibéré, abandonneraient-elles le sacrement établi pour être le soutien de notre faiblesse, et nous remettre même les fautes de fragilité, ainsi que l'enseigne saint Thomas, quand on s'en approche avec la douleur de ces fautes? Aussi saint Liguori rapporte-t-il qu'un jour que sainte Mathilde ne put se confesser avant la communion, et se contenta de faire un acte de contrition de quelques petites fautes qui lui étaient échappées, Notre-Seigneur lui fit entendre après la communion qu'elle avait bien fait d'agir de la sorte, et de ne pas s'éloigner pour cela de la sainte Table.

« Vous me direz peut-être, dit Grenade, que vous sentez en vous beaucoup de faiblesse, que vous êtes un pécheur, et que pour cette raison vous vous jugez indigne de cette Viande céleste. Mais je vous réponds que, ne vous sentant point coupable de péché mortel, vous devez vous en approcher par la même raison qui vous en détourne. Ce sacrement obtient le pardon des péchés et donne des forces à ceux qui sont faibles; il est la Médecine des malades, le Trésor des pauvres et le Remède commun de tous les nécessiteux. Jésus-Christ l'a établi non-seulement pour être le soutien des vivants et la force de ceux qui sont en santé, mais aussi pour être la guérison des malades et la résurrection des morts. Il est bon de se retirer de ce sacrement par crainte, et il est bon

de s'en approcher par amour, parce que l'un et l'autre honorent Dieu; mais, comme le dit saint Thomas, il est mieux de s'en approcher par amour que de s'en éloigner par crainte, les actions qui se font par amour étant meilleures que celles qui se font par crainte. »

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi connaissait parfaitement le prix de la communion, elle qui avait coutume de dire : « Je préférerais mourir que de manquer une des communions permises par l'obéissance. »

## ARTICLE XI

### Les tentations de la maladie

Prestiges de ces sortes de tentations. — Moyen de les surmonter.

Si, aux yeux de la foi, la maladie est une grâce précieuse, surtout quand elle n'est pas le fruit de l'imprudence, et un temps de mérites abondants, il n'en est pas moins vrai que la maladie est une épreuve pénible à la nature, et souvent un temps de tentations, d'ennuis, de dégoûts, de murmures et de plaintes; tentations contre lesquelles il est infiniment avantageux d'être prémunie. Afin donc d'éloigner encore cet obstacle à votre bonheur, je vous prie de vous bien pénétrer des sages conseils que de grands Maîtres, en fait de vertu, vont vous donner. Ce point me semble d'autant plus important, que la maladie, étant pour l'ordinaire le partage des amis de Dieu, si, comme je l'espère, vous êtes une bonne religieuse,

elle pourra être aussi le vôtre, du moins de fois à autre. A l'exemple des saints, vous pourrez posséder votre âme dans la paix et même dans la joie sur votre lit de douleurs, si vous êtes fidèle aux sages avis qui vont vous être donnés.

« Il y a des personnes, même pieuses, dit l'Auteur de *la Parfaite Religieuse*, qui considèrent le temps de la maladie, surtout lorsqu'il est long, comme celui où l'on peut moins gagner pour son âme, et moins travailler à son avancement spirituel. Écoutons ici les plaintes frivoles d'une religieuse malade qui donne dans cette illusion :

« Si je me portais bien, je me lèverais de grand matin » comme les autres, j'observerais tous les autres points » de la règle comme les autres; je serais utile à la Reli- » gion comme les autres; je ne serais pas non plus à » charge aux autres; je m'acquitterais de mes devoirs, et » je n'incommoderais personne. » Vous croyez penser sensément et dire des merveilles, et vous vous trompez grossièrement. Que cherchez-vous et que désirez-vous? Est-ce votre salut? est-ce votre perfection? Mais faites-vous plus consister l'un et l'autre à faire le bien que font les autres, qu'à accomplir la volonté de Dieu? Ignorez-vous que plus on est conforme à cette divine volonté, et plus aussi l'on est saint et parfait? Qu'avez-vous donc à désirer pour votre sanctification que d'accomplir la volonté de Dieu, que ce soit dans la santé ou dans la maladie, dans la fidèle observation de la règle ou dans l'humiliante nécessité d'user de dispense à cause de vos infirmités? Craignez, lorsque vous avez du chagrin, de ne pouvoir tout faire comme les autres, que ce chagrin et

cette inquiétude ne soient plus un effet de votre orgueil, que d'un véritable zèle de l'observance régulière; qu'il ne vienne plutôt de l'appréhension que vous avez qu'on ne vous reproche que vous n'êtes bonne à rien, que d'un désir bien pur de plaire à Dieu par l'accomplissement de tous les devoirs d'une religieuse. Oh! que l'amour-propre est subtil, et qu'il nous trompe souvent sous prétexte du bien! Il ne nous fait souvent désirer celui que nous ne sommes pas en état de faire, que pour nous empêcher de pratiquer celui que nous pouvons faire actuellement.

» Acceptez de la main de Dieu le mal qu'il vous envoie, quel qu'il puisse être; s'il est douloureux ou seulement incommode; s'il est humiliant et vous rend à charge aux autres, ou s'il n'a rien qui blesse votre secrète vanité; s'il est long ou fréquent, ou seulement de quelques jours. Tout ce que Dieu fait est bon, tout ce qu'il nous envoie est bon; nous devons le recevoir avec respect et actions de grâces. Une religieuse est bien éloignée de ce sentiment, lorsqu'elle ne voudrait jamais être malade ou voudrait tout au moins choisir le genre de maladie qui serait moins opposé à sa volonté. Qui doit mieux connaître ce qui vous convient, et qui doit plus disposer de vous que celui qui est le souverain Maître? Vous appartient-il de lui commander, de l'interroger sur ses desseins, de régler sa sagesse et de diriger sa Providence? Vous n'avez d'autre droit ici que d'accepter ce que Dieu veut, de le porter humblement, et de reconnaître qu'il est infiniment plus éclairé sur ce qui vous convient que vous-même.

» Que d'actes de vertus ne pouvez-vous pas pratiquer

dans le temps de la maladie? Il est vrai, vous ne pouvez ni veiller avec les autres, ni jeûner comme elles, ni faire des austérités corporelles, ni travailler, ni exercer aucun emploi dans le monastère; mais vous pouvez pratiquer la soumission au bon plaisir de Dieu, et lui offrir la volonté où vous êtes de faire ce que les autres font, si vous étiez en santé comme elles. Vous pouvez accepter en esprit de mortification les douleurs, les langueurs, les remèdes, les assujettissements ennuyeux et dégoûtants de la maladie; vous pouvez souffrir dans un esprit d'humilité la peine que vous avez d'en donner beaucoup aux autres. Vous pouvez pratiquer une obéissance très-agréable à Dieu en vous soumettant entièrement à la volonté de l'infirmière, quoiqu'elle soit au-dessous de vous ou par l'âge, ou par quelque autre titre. Vous pouvez enfin dans votre lit, ou sur votre chaise, aimer Dieu et le glorifier par votre douceur et votre patience, comme le glorifient vos sœurs lorsqu'elles chantent ses louanges dans le chœur.

» Soyez, dans le temps de la maladie, sans désir pour la guérison, et cependant faites tous les remèdes et prenez tous les soulagements qu'on vous ordonnera. Remettez-vous entièrement du soin de tout ce qui regarde votre corps à la charité de la Supérieure ou de l'infirmière. Vivez sans inquiétude sous la Providence sur l'issue bonne ou mauvaise de votre mal, et sans sollicitude pour vos besoins sous la vigilance de la Mère ou de l'infirmière. Réservez-vous l'unique soin de supprimer tout vain désir, toute sollicitude inquiète, et quoi que ce soit qu'on exige de vous pour votre guérison, faites-le,

non pas tant pour guérir que pour avoir devant Dieu le mérite d'obéir.

« Les douleurs et les maladies souffertes avec patience, dit saint Liguori, nous procurent de grands mérites. Saint Vincent de Paul dit que si nous connaissions le trésor précieux qui se trouve dans les maladies, nous les recevrions avec la même joie qu'on reçoit les plus grands bienfaits. Au milieu des douleurs les plus aiguës d'une infirmité continuelle, ce grand Saint ne se plaignait jamais ; il conservait toute sa sérénité, et paraissait n'avoir aucun mal. Qu'un malade est édifiant lorsqu'il sait supporter ainsi les maladies! Quand saint François de Sales était malade, il exposait simplement au médecin le mal qu'il avait, prenait ponctuellement tous les remèdes qu'il lui prescrivait, quelque dégoûtants qu'ils fussent, et ne se plaignait jamais de ce qu'il souffrait. Quelle leçon pour ceux qui, à la moindre infirmité, ne cessent de se plaindre à tout le monde, et voudraient que parents et amis restassent autour d'eux pour compatir à leurs souffrances! Sainte Thérèse disait à ses religieuses : « Sa-
» chez souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ,
» sans que vos compagnes s'en aperçoivent. » Le P. Louis Dupont fut, par une faveur spéciale du Seigneur, assailli un vendredi saint par tant de douleurs corporelles, qu'il n'avait aucun lieu du corps qui n'eût son tourment particulier. Il en fit part à un de ses amis; mais il ne l'eût pas plus tôt dit qu'il s'en repentit, et fit vœu de ne jamais plus manifester à personne ce qu'il souffrirait à l'avenir.

» Une sainte éprouvant des douleurs cuisantes, quelqu'un lui présenta un crucifix, et lui dit de prier le Sei-

gneur de la délivrer de ses peines : Comment, répondit-elle, voulez-vous que je cherche à descendre de croix, tandis que je tiens en main un Dieu crucifié? Je veux souffrir pour l'amour de celui qui a bien voulu souffrir pour moi des douleurs beaucoup plus grandes que les miennes. C'est précisément ce que Jésus-Christ dit à sainte Thérèse un jour qu'elle était dangereusement malade; il lui apparut tout couvert de plaies, et lui fit entendre ces paroles : « Regarde, ma fille, ce que j'ai souf-« fert pour toi; considère si tes peines peuvent être » comparées aux miennes. » Depuis cette époque la Sainte avait coutume de dire, lorsqu'elle était affligée de quelque infirmité : « Quand je pense en combien de manières » le Seigneur a souffert, lui qui était tout à fait innocent, » je ne sais comment je pourrais me plaindre de mes » souffrances. » Sainte Ludivine eut à souffrir pendant trente-huit ans grand nombre d'infirmités : la fièvre, la goutte aux pieds et aux mains, l'esquinancie, et des plaies sur tout son corps; mais, comme elle avait toujours devant les yeux les douleurs de Jésus-Christ, elle était toujours gaie et contente. »

Malgré l'étendue des avis précédents, je veux encore vous citer ceux que le saint Fondateur de la Visitation donnait à ses chères filles.

» Notre-Seigneur étant sur la croix nous fait bien voir comme il faut mortifier les tendresses sur nous-mêmes; car, ayant une grande soif, il ne demanda pourtant point à boire, mais manifesta simplement sa nécessité, disant : J'ai soif. Après quoi il fit un acte de très-grande soumission; car quelqu'un lui ayant présenté au bout d'une

lance un morceau d'éponge trempée dans du vinaigre pour le désaltérer, il la suça avec ses bénites lèvres. Chose étrange, il n'ignorait pas que c'était un breuvage qui augmentait sa peine; néanmoins, il le prit tout simplement, sans témoigner que cela le fâchait, ou qu'il ne l'eût pas trouvé bon, pour nous apprendre avec quelle soumission nous devons prendre les remèdes et viandes présentées, quand nous sommes malades, sans témoigner que nous en sommes dégoûtées et ennuyées, lors même que nous nous douterions que cela augmenterait notre mal. Hélas! si nous avons tant soit peu d'incommodité, nous faisons tout au contraire de ce que notre divin Maître nous a enseigné; car nous ne cessons de nous lamenter, et ne trouvons pas assez de personnes, ce semble, pour nous plaindre et raconter nos douleurs par le menu. Notre mal, quel qu'il soit, est incomparable, et celui que souffrent les autres n'est rien au prix. Nous sommes chagrines et impatientes qu'il ne se peut dire; nous ne trouvons rien qui aille comme il faut pour nous contenter. Enfin, c'est grande compassion combien peu nous sommes imitatrices de la patience de notre Sauveur, lequel s'oubliait de ses douleurs, et ne cherchait point à les faire remarquer par les hommes, se contentant que son Père céleste, par l'obéissance de qui il les souffrait, les considérât et apaisât son courroux envers la nature humaine pour laquelle il pâtissait. »

---

# CHAPITRE TROISIÈME

## PREMIER MOYEN D'ARRIVER AU BONHEUR : LES VERTUS SOLIDES.



## ARTICLE PREMIER

### Les vertus solides.

### § I

Ce que l'on entend par vertus solides. — Leur nécessité pour arriver au bonheur en religion.

Jusqu'ici, ma chère sœur, je me suis appliqué à vous apprendre à écarter les obstacles à votre bonheur; il me reste à vous indiquer la route qui y mène. Le premier pas que vous ayez à y faire est de vous appliquer à acquérir les *vertus solides*.

On nomme *vertus solides* celles qui sont fortement et *solidement* établies dans l'âme, qui y ont jeté de profondes racines et ne sont pas seulement à la superficie; celles qui reposent sur la mortification de la nature viciée, et les actes réitérés contre les vices contraires; celles qui sont l'ouvrage de la grâce secondée de la coopération de notre libre arbitre, et non l'effet naturel du caractère, du tempérament; celles qui ont été éprouvées par les attaques de la nature corrompue et du tentateur; celles enfin qui sont capables de résister aux eaux des tribulations et aux vents des tentations. Le propre caractère des vertus solides est l'égalité et la fermeté; fondées en Dieu

comme sur un roc, elles participent à son immobilité, en quelque sorte. Elles sont opposées à ces vertus éphémères qui sont aussi mobiles que les impressions qui les font naître et qui ne peuvent résister à aucune épreuve, et sont moins des vertus que des apparences de vertus, ou tout au plus des actes de vertus.

Cette seule explication de la nature des *solides vertus* suffirait sans doute pour en démontrer l'indispensable nécessité, puisque la plupart des peines et des chagrins de la vie spirituelle ne proviennent que du défaut de fermeté dans nos bonnes résolutions et de courage à résister aux tentations ; cependant, afin de vous inculquer plus parfaitement cette nécessité et d'assurer votre véritable bonheur, je vais laisser quelques grands Maîtres de la vie spirituelle éclaircir ce point important.

« J'ai connu, dit sainte Thérèse, une femme qui communiait très-souvent, ne parlait jamais mal de personne, avait de grandes tendresses dans l'oraison, demeurait chez elle dans une grande solitude, et était de si douce humeur que, quoi qu'on pût lui dire, elle ne se mettait point en colère, ce que je ne compte pas pour une petite vertu. Elle n'avait point été mariée et n'était plus en âge de l'être, et elle avait souffert sans murmurer de grandes contradictions. La voyant en cet état sans pouvoir remarquer en elle aucun péché, et apprenant qu'elle veillait fort sur ses actions, je la considérais comme une personne de grande oraison et comme une âme fort elevée. Mais après l'avoir connue plus particulièrement, je trouvai qu'elle n'était dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissait point de son intérêt, et qu'aussitôt qu'on y tou-

chait, elle n'y était pas moins sensible que l'on l'en croyait détachée; que malgré la patience apparente avec laquelle elle écoutait ce qu'on lui disait, elle ne pouvait souffrir que l'on touchât pour peu à son honneur, tant elle était enivrée de l'estime d'elle-même; qu'elle avait une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passait, et prenait tant de plaisir d'être à son aise, que je ne comprends pas comment il était possible qu'elle pût seulement durant une heure demeurer en solitude. Elle justifiait de telle sorte toutes ses actions, que si on l'en eût voulu croire, on n'aurait pu, sans lui faire tort, en considérer aucune comme une faute, quoiqu'il n'y eût personne, excepté elle, qui ne jugeât que c'en était une, et peut-être ne la connaissait-elle pas. Ainsi, au lieu que presque tout le monde la considérait comme une Sainte, elle me faisait une grande compassion, particulièrement lorsque je remarquais que les persécutions qu'elle me disait avoir souffertes lui étaient arrivées en partie par sa faute, et je ne portai point d'envie à sa sainteté. Cette personne et deux autres que j'ai vues, comme elles, se croire des Saintes, m'ont plus fait appréhender pour elles que les plus grands pécheurs que j'ai connus. »

« J'ai connu, dit encore notre Sainte dans un autre endroit de ses doctes ouvrages, une femme qui passait pour une grande servante de Dieu, et qui aurait dû l'être, puisqu'elle communiait tous les jours; mais comme elle choisissait pour ce sujet tantôt une église, tantôt une autre, et n'avait point de confesseur arrêté, j'aurais mieux aimé la voir obéir à un directeur que de la voir communier si souvent. Elle demeurait seule dans sa maison, où

je pense qu'elle ne s'occupait que de ce qui lui était le plus agréable ; et parce qu'elle était bonne, je veux croire que tout ce qu'elle faisait était bon. Je lui faisais quelquefois des observations à ce sujet; elle n'en tenait pas grand compte, et je ne l'en pouvais blâmer, à cause qu'elle était meilleure que moi en tout le reste, quoiqu'il me parût qu'elle avait tort en cela. Le saint P. Pierre d'Alcantara arriva alors, et je ne demeurai pas satisfaite de la relation qu'elle lui fit ; ce qui venait sans doute de ce que nous sommes si misérables, que nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par le même chemin que nous, car je crois qu'elle avait plus servi Dieu et fait plus de pénitences en un an que moi en plusieurs années. Elle tomba dans une grave maladie, et n'eut point de repos jusqu'à ce que l'on dît la messe chez elle, et qu'on la communiât tous les jours. Comme cette maladie dura longtemps, un prêtre de grande piété, qui lui disait souvent la messe, eut peine de la voir ainsi communier tous les jours chez elle, et ce fut peut-être une tentation du diable, car cela se rencontra au dernier jour de sa vie. Ce bon ecclésiastique ne conserva donc point d'hostie pour elle; et lorsque, la messe étant achevée, elle vit qu'il ne la communiait pas, elle se mit dans une telle colère contre lui qu'il en fut scandalisé et vint me le dire. J'en fus aussi extrêmement touchée; et comme je crois qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit réconciliée avec ce bon prêtre. Je connus par là combien il est dangereux de faire, en quoi que ce soit, sa volonté, et particulièrement dans les choses importantes. »

Écoutons encore saint Jérôme : « A quoi sert d'être ex-

ténué par le jeûne, si l'on est bouffi d'orgueil; sans pouvoir supporter le moindre mépris ou le plus léger refus? Que sert-il de se priver de boire du vin, si l'on s'abandonne à la colère et à la haine à la moindre contradiction? »

« Quand on me dit, disait saint François de Sales aux religieuses de la Visitation : Voilà une telle à laquelle on ne voit jamais commettre d'imperfection; je demande incontinent : A-t-elle quelque charge? Si l'on me dit que non, je ne fais pas grand état de sa perfection; car il y a bien de la différence entre la vertu de celle-ci et celle d'une autre qui sera bien exercée, soit intérieurement par les tentations, soit extérieurement par les contradictions; car la vertu de force et la force de la vertu ne s'acquièrent jamais au temps de la paix et tandis que nous ne sommes pas exercés par la tentation de son contraire. Ceux qui sont fort doux tandis qu'ils n'ont point de contradiction, et qu'ils n'ont point acquis cette vertu l'*épée au poing*, sont vraiment exemplaires et de grande édification; mais, si vous venez à la preuve, vous les verrez incontinent remuer et témoigner que leur douceur n'était pas une vertu forte et *solide*, mais imaginaire plutôt que véritable. Il y a bien de la différence entre avoir la cessation d'un vice et avoir la vertu qui lui est contraire. Plusieurs semblent être fort vertueux, qui n'ont pourtant point de vertu, parce qu'ils ne l'ont point acquise en travaillant. Bien souvent il arrive que nos passions dorment et demeurent assoupies; et si, pendant ce temps-là, nous ne faisons provision de forces pour les combattre et leur résister quand elles viendront à se réveiller, nous serons vaincus au combat. »

Appliquez-vous donc, ma chère sœur, avec ardeur à l'acquisition des *solides vertus*, car elles sont la *clef du vrai bonheur*. Si leur acquisition vous coûte de pénibles efforts, leur possession vous dédommagera amplement des peines que vous vous serez données pour acquérir ce précieux trésor, qui est vraiment la perle évangélique dont parle Jésus-Christ, pour l'acquisition de laquelle il faut tout vendre.

En étudiant la vie des Saints que reconnaît et que vénère l'Église, vous verrez qu'ils ont tous possédé, dans un degré plus ou moins éminent, les *vertus solides;* et pour n'en citer qu'un exemple, pris entre plusieurs autres, voyez quels étaient le calme, la tranquillité, l'enjouement même de sainte Thérèse au milieu des peines et des contradictions en tout genre; voyez quel était son amour pour le prochain, et quelle était sa confiance en Dieu dans tous ces contre-temps si accablants. L'union de son âme avec Dieu n'était jamais altérée par toutes les tracasseries qu'on ne cessait de lui susciter, et tous les embarras dont elle était comme accablée. Pourquoi cela? c'est qu'elle possédait les *vertus solides* dans un degré éminent.

Comme peut-être vous pourriez être tentée de croire que *la solidité* de la vertu est incompatible avec son amabilité, ce qui serait une erreur grossière dans laquelle cependant donnent certains esprits peu éclairés, voici deux exemples pris dans la vie du *parfait modèle*, qui prouvent que l'on peut et même qu'on doit rendre aimable *la vertu la plus solide*.

« Quelque admirable que parût la sainteté de Berch-

mans, dit l'Auteur de sa vie, elle était également aimable; son recueillement, sa retraite, son amour du silence n'avaient rien de sauvage. Il se communiquait agréablement à ses frères quand c'était le temps de leur parler, et quand c'était celui de se taire, s'il en était interrogé, il ne laissait pas de leur répondre, en termes à la vérité précis, mais toujours obligeants, fort persuadé que l'exactitude et la dévotion sans charité sont chimériques, et qu'on n'aime jamais véritablement ni son Dieu ni sa règle, si l'on n'aime le prochain pour Dieu, et si l'on ne se propose cette charité comme la première de toutes les règles.

Il n'avait nul plaisir au jeu; il en avait beaucoup plus à traiter avec ses frères, ou de choses spirituelles, ou de matières d'étude. Comme il y avait cependant certains jeux d'adresse qu'on donnait aux jeunes gens pour les divertir de l'application presque continuelle qu'il avaient eue pendant la semaine, tous le pressaient de jouer avec eux : malgré sa répugnance, il y consentait gaiement, et contribuait de son mieux au divertissement commun. Soit qu'il perdît, soit qu'il gagnât, on le voyait toujours égal. Dans les cas douteux, il exposait ses raisons sans contester; s'il avait de l'avantage, il en jouissait doucement sans insulter aux vaincus; s'il était vaincu lui-même, il était aussi gai que les vainqueurs, et, se mettant à genoux au moment même, il récitait la prière dont on était convenu, comme le prix de la victoire. »

§ II

Manière d'acquérir les solides vertus.

Tout ce que je pourrais vous dire sur la méthode à employer pour parvenir à la possession des vertus solides, étant bien au-dessous de ce qu'a dit sur ce sujet *le Combat spirituel*, je me bornerai à en extraire ce qui me semble le plus important. Je vous ferai observer, en outre, que vous pouvez appliquer à l'acquisition des *vertus solides* tous les avis que je vous ai donnés pour extirper vos passions, et en particulier la passion dominante, puisque les vertus s'établissent sur la destruction des vices qui leur sont opposés.

« Ne déterminez jamais le temps qu'il faut pour acquérir une vertu ; ne dites pint : J'y emploierai tant de jours, tant de semaines, tant d'années ; mais, comme un nouveau soldat qui n'a point encore vu l'ennemi, combattez toujours, et, par une glorieuse victoire, tâchez de vous ouvrir un chemin à la perfection. Ne soyez pas un moment sans faire quelque progrès dans la voie de Dieu (mais ce progrès n'est pas toujours sensible), parce que celui qui s'arrête, au lieu de se délasser et de prendre haleine, recule et devient plus lâche qu'il n'était auparavant. Quand je vous dis que vous avanciez toujours sans vous arrêter, ce que je demande de vous, c'est que vous ne croyiez pas être déjà parvenue au comble de la perfection chrétienne, que vous ne laissiez passer aucune occasion de faire de nouveaux actes de vertu, et que vous ayez en horreur les plus légères fautes.

« Pour cela il est nécessaire que vous vous acquittiez,

avec une exactitude et une ferveur extrêmes, de ce qui est votre devoir, et que, dans les occasions qui se présentent, vous pratiquiez excellemment toutes les vertus. Aimez donc et embrassez de tout votre cœur ces occasions de vous rendre sainte et parfaite, principalement lorsqu'elles sont accompagnées de quelque difficulté ; parce que l'effort qu'il faut faire pour surmonter la difficulté sert à former en peu de temps et à affermir dans l'âme les habitudes vertueuses. Aimez aussi ceux qui vous les procurent : *fuyez seulement*, tant que vous pourrez, *tout ce qui peut donner lieu aux tentations de la chair*.

» Il est bon de remarquer que les vertus intérieures s'acquièrent peu à peu, et qu'on y parvient par degrés. De cette sorte on jette les fondements *d'une solide et constante piété*, et en peu de temps on gagne beaucoup.

» Ainsi, en matière de patience, ne prétendez pas pouvoir tout d'un coup désirer les croix et vous en réjouir; il faut vous résoudre auparavant à passer par les degrés les plus bas de cette vertu. Suivant ce même principe, n'embrassez pas tout à la fois toutes les vertus, ni même plusieurs ensemble ; attachez-vous à une seule, et puis à une autre, si vous voulez que l'habitude s'enracine profondément et sans peine dans votre âme; car n'entreprenant qu'une vertu, et ne cessant de vous y exercer, votre mémoire s'y appliquera davantage; votre entendement, éclairé de la lumière céleste, inventera de nouveaux moyens et de nouvelles raisons pour vous la faire embrasser ; votre volonté s'y portera avec plus d'ardeur; ce qui n'arriverait pas si ces trois puissances étaient partagées à plusieurs objets.

» D'ailleurs, les actes qu'il faut produire pour contracter l'habitude d'une vertu, n'ayant tous qu'un même but et s'aidant les uns les autres, en deviendront moins pénibles ; et les derniers feront d'autant plus d'impression dans votre cœur qu'ils y trouveront les saintes dispositions que les premiers y auront laissées.

» Toutes ces raisons vous paraîtront convaincantes, si vous faites réflexion que quiconque s'exerce bien dans une vertu apprend insensiblement à s'exercer dans les autres, et qu'une vertu ne se peut perfectionner qu'en même temps toutes les autres ne se perfectionnent, à cause de l'étroite union qu'elles ont ensemble, comme les rayons d'un même soleil.

» J'ajoute à ce que je viens de dire que, pour devenir *solidement* vertueuse, il faut *avoir un grand cœur, une volonté ferme et généreuse,* parce qu'il se trouve dans la suite bien des contradictions et des peines à essuyer. Il faut, de plus, ressentir une inclination particulière pour la vertu; et cette inclination vient en considérant souvent combien les vertus plaisent à Dieu, combien elles sont excellentes en elles-mêmes, combien elles sont utiles et nécessaires à l'homme, et que c'est par elles que toute la perfection chrétienne commence et finit. Il importe extrêmement de se proposer tous les matins de les pratiquer, suivant qu'on en trouvera l'occasion durant le jour, et l'on s'examinera souvent, pour voir si l'on a exécuté ses bonnes résolutions. et pour en former encore de nouvelles plus efficaces et plus constantes que les premières.

Ce que je dis doit s'observer particulièrement à l'égard

de la vertu que l'on tâche alors d'obtenir, et dont on croit avoir le plus de besoin. C'est à cette même vertu qu'il faut rapporter toutes les réflexions que l'on fait sur les exemples des Saints, toutes les méditations sur la vie et sur la passion de Notre-Seigneur, qui sont d'une extrême utilité en toutes sortes d'exercices spirituels.

» Accoutumons-nous tellement à faire des actes de vertu, soit intérieurs, soit extérieurs, que nous y trouvions autant de facilité et de plaisir que nous en avions auparavant à suivre notre penchant naturel; et souvenons-nous de ce qui a été dit ailleurs, que les actes les plus contraires aux inclinations de la nature sont les plus propres à introduire dans notre âme l'habitude de la vertu.

» Gardez-vous bien de vous éloigner, comme l'on fait ordinairement, des choses contraires aux inclinations de la nature corrompue, puisque c'est par elles que l'on parvient aux vertus les plus héroïques.

» Voulez-vous devenir patiente? Prenez garde à ne pas fuir les personnes, les emplois et les pensées même qui vous causent le plus souvent de l'impatience; accoutumez-vous à converser avec toutes sortes de personnes, quelque fâcheuses et incommodes qu'elles soient : soyez toujours dans la disposition de souffrir tout ce qui peut vous faire le plus de peine : autrement, vous n'acquerrez point l'habitude de la patience.

» Si quelque emploi vous déplaît, ou de lui-même, ou parce qu'une personne que vous n'aimez pas vous en a chargée, ou parce qu'il vous détourne d'une autre occupation qui serait plus selon votre goût, n'y renoncez jamais pour cela : ayez assez de courage non-seulement

pour l'embrasser avec joie, mais pour y persévérer jusqu'à la fin, quand même vous en ressentiriez de l'inquiétude, et qu'en le quittant vous pourriez vous mettre l'esprit en repos. Sans cela vous n'apprendrez jamais à souffrir, et vous ne jouirez point de la véritable paix que possède une âme qui n'a nulle passion, et qui a toutes les vertus.

» Ce n'est pas assez de ne pas fuir les occasions de travailler pour acquérir la vertu : il faut les chercher; il faut que, dès qu'elles se présentent, nous les embrassions avec joie, et que celles où il y a le plus de mortification nous soient toujours les plus agréables, comme elles nous sont les plus utiles. Rien ne nous paraîtra malaisé avec le secours du Ciel, si nous gravons bien dans notre esprit les considérations suivantes.

» La première est que les occasions sont des moyens propres ou, pour mieux dire, nécessaires à acquérir les vertus. De là vient que lorsqu'on demande à Dieu les vertus, on lui demande par conséquent les moyens qu'il veut qu'on emploie pour les obtenir. Autrement, la prière serait vaine, et on se contredirait soi-même; on tenterait Dieu, qui n'a pas coutume de donner la patience sans les tribulations, ni l'humilité sans les opprobres.

» Il en est de même de toutes les autres vertus qui sont les fruits des adversités que Dieu nous envoie, et que nous devons d'autant plus aimer qu'elles sont plus rudes, parce que les grands efforts qu'il faut faire pour les supporter contribuent extrêmement à former en nous les habitudes des vertus.

» Soyons donc toujours attentifs à mortifier notre pro-

pre volonté, quand ce ne serait que dans une œillade un peu trop curieuse, dans une parole un peu trop libre : car, quoique les victoires qu'on gagne sur soi dans les grandes occasions soient plus glorieuses, celles qu'on remporte dans les moindres sont incomparablement plus fréquentes. »

## ARTICLE II

**L'oraison. — Le silence. — Le saint usage de la langue.**

§ I

L'oraison, source des vertus solides et voie du vrai bonheur.

Ne croyez pas, ma chère sœur, qu'en vous indiquant, dans le dernier paragraphe, la méthode que vous devez suivre pour parvenir aux *vertus solides*, j'ai prétendu que vos seuls efforts pourraient vous enrichir de cet inestimable trésor ; si telle avait été ma pensée, j'aurais grossièrement démenti la divine parole qui nous dit : *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la ville (de notre intérieur), tous nos efforts sont vains et stériles. — Que sans le secours du ciel nous ne pouvons rien. — Que tout don parfait vient du Père des lumières.*

Vous avez donc un besoin indispensable du secours divin pour acquérir les *solides vertus.* Mais ce secours, qui vous le fera obtenir ? L'oraison ; car la prière est, suivant l'expression de saint Augustin, la clef des trésors du Tout-Puissant. Pour arriver à l'acquisition des solides vertus, il faut donc être *fille d'oraison.* Oui, ma chère sœur, il faut être fille d'oraison, c'est-à-dire aimer la

prière, faire ses délices de la prière et aller puiser dans ce saint commerce de l'âme avec l'Auteur de toutes les grâces, celles qui sont nécessaires pour élever en soi l'édifice des solides vertus. « L'oraison, dit la sainte Réformatrice du Carmel, est la base et le fondement des solides vertus; si la base vient à manquer, tout l'édifice est bientôt renversé. — L'oraison est le canal par lequel viennent les inspirations célestes. Dès qu'on cesse de prier, les lumières du Saint-Esprit et les eaux de la grâce ne coulent plus.

Cette grande Sainte est un exemple bien frappant de la vérité qu'elle vient de nous enseigner. En effet, quel moyen employa le divin Esprit pour élever en elle l'édifice des plus éminentes et solides vertus? N'est-ce pas l'oraison? Ayant eu le malheur, par une fausse humilité, d'abandonner pendant quelque temps ce saint exercice, chaque jour elle voyait diminuer en elle la pratique des solides vertus, et même elle nous assure que, si elle n'avait repris l'oraison, c'en était fait de son salut, Dieu lui ayant fait voir depuis la place où ses péchés l'eussent fait tomber dans l'Enfer. Mais dès que la Sainte eut repris l'usage de l'oraison, tout changea de face dans son intérieur, et bientôt elle fit les plus rapides progrès dans les solides vertus. Aussi déplore-t-elle dans ses ouvrages le tort qu'elle s'était fait en abandonnant l'oraison, et conjure-t-elle toutes les personnes qui voudront se sauver de ne jamais abandonner ce saint exercice, quelque ennui, quelque dégoût qu'elles puissent y ressentir, les assurant *que, pourvu qu'elles tiennent ferme et persévèrent dans la pratique de l'oraison, elles arriveront au Ciel.*

Mais remontons plus haut encore. Savez-vous comment les saint Pères du désert sont devenus des hommes si parfaits ou plutôt des Anges de la terre, tant la vie qu'ils menaient était sainte et avait de rapport à celle de ces Esprits célestes? saint François de Sales va nous l'apprendre. « Ces saints solitaires, dit le saint Fondateur de la Visitation, avaient peu ou point du tout de conférences spirituelles; ils n'avaient pas même le bonheur, pour un grand nombre, de participer souvent à la sainte Eucharistie; et cependant, par le moyen de l'oraison, ils sont devenus des hommes angéliques, des hommes consommés en vertus, pleins de mépris et d'oubli d'eux-mêmes, remplis de la plus vive et de la plus ardente charité envers Dieu et envers le prochain.

Jésus-Christ lui-même ne semble-t-il pas avoir eu pour but de confirmer dans sa personne le conseil ou plutôt le commandement de devenir des hommes d'oraison, pour parvenir à la possession des vertus solides, lorsqu'il se transfigura sur le Tabor, en la présence des trois disciples admis dans son intimité? Ne fut-ce pas en effet pendant la prière et même après une nuit passée en oraison qu'arriva cette merveille? Ne semble-t-il pas par là avoir voulu comme nous dire : Si d'hommes charnels et terrestres, remplis de misères et de vices que vous êtes par nature, vous voulez devenir des hommes célestes, remplis de mon Esprit et des vertus dont ce divin Esprit est le principe, faites ce que je viens de faire, soyez hommes d'oraison, pratiquez assidûment ce saint exercice?

Aussi, que recommanda ce divin Maître à ses disciples avant de les quitter pour retourner au Ciel? De persévé-

rer dans l'oraison jusqu'à ce qu'ils fussent devenus des hommes nouveaux par la descente de l'Esprit vivificateur qui devait leur communiquer les grâces les plus abondantes et surtout celles des solides vertus ; car, après la descente de l'Esprit-Saint, les Apôtres sont humbles, pleins de mépris pour eux-mêmes ; ils sont dévoués à la gloire et aux intérêts de leur divin Maître, et disposés à faire tous les sacrifices que demande leur sublime vocation, même celui de leur vie.

Mais ne croyez pas que le changement qui s'est opéré en eux les porte à abandonner le saint exercice de l'oraison. Oh ! non ; sachant que les *solides vertus* ne se conservent et ne se perfectionnent que par la grâce, ils seront des hommes d'oraison, et la préféreront même au soin de distribuer les aumônes des fidèles ; soin dont ils se déchargeront sur les diacres, afin d'avoir plus de temps à donner à l'oraison. Aussi publieront-ils dans leurs divins écrits *qu'il faut toujours prier*, *qu'il faut le faire sans interruption*, autant que le permet la faiblesse humaine ; aussi l'un d'eux (saint Jacques le Mineur) sera si fidèle au saint exercice de l'oraison, qu'à force d'être à genoux, des calus se formeront à ses genoux et auront la dureté de ceux du chameau.

Tous les Saints qui viendront après eux, tous les Saints religieux, surtout, seront des hommes d'oraison ; c'est là qu'ils iront puiser les forces et les lumières dont ils auront besoin pour tenir tête à l'Enfer, qui ne négligera rien pour s'opposer à la généreuse résolution où ils sont d'être tout à Dieu, de déclarer une guerre à mort à leurs passions et de ne point se donner de repos qu'ils n'aient acquis les

*vertus solides*; c'est dans l'oraison qu'ils iront se consoler des peines que ne cessera de leur causer le monde, ennemi déclaré des vertus solides; c'est là qu'ils iront apprendre à aimer la croix et à s'y attacher fortement et amoureusement, comme au vrai bien et à la source des solides vertus; c'est là qu'ils iront apprendre à mépriser tout ce qui passe et à ne s'attacher qu'aux biens éternels et invisibles; et pour tout dire en un mot, c'est là qu'ils iront découvrir les trésors cachés sous les dehors méprisables de la pauvreté, et le vrai et solide bonheur que procure la pauvreté religieuse pratiquée en esprit et en vérité.

Aussi entendez l'un d'eux, c'est l'illustre Patriarche des cénobites d'Orient, se plaindre au soleil qu'il se lève trop tôt et vient par ses rayons interrompre les pieux colloques qu'il entretient pendant le silence des nuits avec son Créateur; entretiens charmants et ravissants pour cet Ange de la terre, qui pour s'y livrer, oublie le besoin que son corps a de prendre le repos auquel invite l'absence de l'astre du jour.

Entendez un autre, après cinq à six heures d'oraison, demander comme une grâce à un frère lai, qu'on lui a donné pour être le modérateur de sa ferveur, la permission de faire encore un quart d'heure d'oraison, demandant cette grâce comme un pauvre affamé demande en suppliant le morceau de pain qui doit soutenir sa faiblesse; cet homme d'oraison, c'est saint François de Borgia, autrefois l'un des premiers officiers de la cour de l'empereur Charles-Quint.

Entendez encore le pieux Suarez, ce religieux si versé dans la théologie et les sciences ecclésiastiques, déclarer

hautement qu'il préférerait perdre toutes ses connaissances qu'un seul quart d'heure de l'oraison marquée par la règle ; aussi, malgré ses grands travaux, ce saint religieux trouvait le temps de faire chaque jour *une heure et demie* d'oraison de plus que ne le prescrit la règle.

Où saint François Xavier allait-il chercher du délassement après avoir passé tout le jour à annoncer la parole de vie aux peuples de l'Inde et exercé un ministère dont les fatigues paraissent surpasser les forces humaines? Dans l'oraison ; c'est là qu'il allait réparer ses forces pour recommencer le lendemain ses immenses travaux.

Mais je m'arrête ; je ne finirais pas si je voulais énumérer tous les exemples d'estime et d'affection de l'oraison que nous ont laissés les Saints. L'oraison était vraiment leur pain *quotidien;* elle était la vraie nourriture de leur âme, et ils ne quittaient les exercices de la charité que pour faire oraison.

A leur exemple, efforcez-vous de devenir *fille d'oraison*, et comme eux vous ferez de rapides progrès dans les solides vertus.

## § II

Moyens à employer pour devenir fille d'oraison. — Sujets de méditation les plus propres à l'acquisition des solides vertus.

Pour devenir *fille d'oraison*, il est non-seulement nécessaire que vous conceviez une haute estime de ce saint exercice, ce à quoi tend tout ce que je vous ai dit dans le paragraphe précédent, il faut en outre que vous vous rendiez l'oraison facile, sans quoi elle vous deviendra bientôt

si pénible, que vous serez tentée de l'abandonner, et que, loin de contribuer à votre bonheur, elle fera une bonne partie de votre croix. Le moyen de vous rendre l'oraison facile et par là même salutaire, c'est d'y faire plus agir votre cœur que votre esprit, conformément à ce que dit saint Ignace, si bon maître en ces matières, que l'oraison est l'*école des saintes affections*. Il est vrai, il faut faire agir votre entendement pour éclairer et échauffer la volonté; mais cette dernière, ou autrement le cœur, doit tenir la première place dans l'oraison, sans quoi bientôt on se fatiguera, et presque à pure perte. Mais écoutons un grand Maître nous développer cette importante maxime; c'est un des enfants de saint Ignace, il nous indiquera, en même temps, quelle est la vraie préparation à l'oraison, préparation sans laquelle on ne réussit point dans cet exercice tout intérieur.

« Ne regardez point, dit le P. Surin dans le *Prédicateur de l'amour de Dieu,* l'oraison comme un travail d'esprit fatigant, mais comme un entretien de votre cœur avec Dieu, pendant lequel vous prendrez en lui un doux repos.

« Pour vous rendre l'oraison facile et salutaire, retranchez de votre cœur ce qui en donne du dégoût, et ce qui empêche d'en profiter; faites ce qui la fait aimer, et ce qui fait qu'on en retire du fruit. Renoncez au péché, ayez-le en horreur; mourez à tout ce qui est vanité, que votre cœur ne tienne qu'à Dieu; fuyez la dissipation, et marchez devant le Seigneur; que tout ce qui s'offre à vos yeux, que tout ce qui se présente à votre esprit, vous élève à lui. Mettez un frein à votre imagination, si vous voulez en empêcher les extravagances et acquérir la sainte habi-

tude de Dieu. Quand vous porterez partout la vue et le goût de Dieu, tout ce que vous verrez et tout ce que vous entendrez vous aidera à faire oraison, et l'oraison vous sera très-facile, très-douce et très-salutaire. Le royaume de Dieu s'approchera de vous; vous trouverez dans vos oraisons la paix, la joie, la source de tous les biens et un avant-goût du Paradis.

» Dans le temps de l'oraison, retirez-vous dans le centre intime de votre âme, approchez-vous de Dieu familièrement, et usez de la sainte liberté que vous donne la qualité d'enfant de Dieu. Tenez-vous devant Dieu comme un petit enfant se tient devant sa tendre mère.

» Telle est l'oraison, telle est la vie, et telle est la vie, telle est l'oraison; retenez bien cette maxime. Ainsi, quand l'amour de Dieu fera que vous ne désirerez que lui, que vous ne chercherez que lui dans toutes vos actions, cet amour vous portera à produire dans vos oraisons beaucoup plus d'affections que de réflexions; et ces saintes affections vous feront croître continuellement dans la connaissance de Dieu et dans son amour.

» S'il y a si peu de personnes qui soient habiles dans la science de l'oraison; si l'oraison de la plupart de ceux qui vaquent à ce salutaire exercice consiste plus en de froids raisonnements qu'en de pieux sentiments, c'est qu'ils ne renoncent pas à eux-mêmes et qu'ils ne cherchent pas Dieu seul dans leurs actions. En refusant de renoncer à leurs intérêts, ils agissent contre leurs intérêts. C'est parce que le célèbre docteur Taulère et Dominique Bagnès travaillèrent à s'oublier eux-mêmes et s'appliquèrent à n'avoir jamais que Dieu en vue, qu'ils

parvinrent en peu de temps à une éminente piété, et que Dieu les éleva à une oraison si sublime, selon la remarque de sainte Thérèse.

» Prenez la même route, vous arriverez peut-être au même but; Dieu vous gratifiera peut-être des mêmes faveurs, si vous le cherchez et vous attachez à lui de la même manière. Dans vos oraisons, anéantissez-vous devant Dieu, et ouvrez-lui votre cœur; raisonnez peu, mais aimez beaucoup. Tenez-vous aux pieds de Notre-Seigneur; soyez comme un petit enfant qui est entre les bras de son père, dont il sait qu'il est tendrement aimé, ou comme Madeleine lorsqu'elle était aux pieds de Jésus-Christ. Vous connaîtrez par expérience la vérité de cette sentence du Sauveur : *Celui qui s'humilie sera exalté*, Dieu vous éclairera, vous goûterez Dieu. »

Les sujets que vous devez prendre pour votre oraison doivent, il est vrai, être conformes à votre attrait et à votre disposition intérieure, ce sur quoi il faut consulter votre directeur; cependant les Saints, instruits par leur propre expérience, conseillent de prendre ordinairement, pour sujets d'oraison, quelque point de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, modèle parfait des solides vertus.

« La première méthode pour s'entretenir à l'oraison, dit saint François de Sales, c'est d'y porter quelque point, comme les mystères de la mort, vie et passion de Notre-Seigneur, lesquels sont les plus utiles; et c'est une chose fort rare que l'on ne puisse profiter sur la considération de ce que Notre-Seigneur a fait. C'est le Maître souverain que le Père éternel a envoyé au monde pour nous ensei-

gner ce que nous devons faire; et partant, outre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin modèle, nous devons grandement être exacts à considérer ses actions pour les imiter, parce que c'est l'une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir dans tout ce que nous faisons, que de le faire parce que Notre-Seigneur l'a fait, c'est-à-dire pratiquer les vertus parce que Notre-Seigneur les a pratiquées et comme il les a pratiquées; ce que pour bien comprendre, il le faut fidèlement peser, voir et considérer en l'oraison, car l'enfant qui aime bien son père a une grande affection de se rendre conforme à ses humeurs et l'imiter en tout ce qu'il fait. »

« Représentons-nous, dit sainte Thérèse, quelque mystère de la passion, tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y souffrit, et autres choses semblables. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer, et un chemin sûr et excellent, dont on ne doit point sortir, jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous, quoiqu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations que de celles de la sacrée passion, parce que, de même qu'il y a diverses demeures dans le Ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit, les autres des peines éternelles de l'Enfer; d'autres le sont de la pensée de la mort; d'autres, qui ont une grande tendresse de cœur, ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de Jésus-Christ, sont contraints de passer de cette

pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir qui paraît dans toutes ses créatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, et de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion, d'où procède tout notre bonheur. Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, et d'être assistés en cela par un sage et habile directeur. »

Si vous n'êtes plus sous la dépendance d'une Maîtresse, et que l'on ne vous ait pas appris une méthode d'oraison pour vous servir de guide dans ce saint exercice, négligence qui est cause que beaucoup de religieuses passent le temps à l'oraison sans savoir comment l'employer, je vous engage à étudier celle que j'ai indiquée dans *le Bonheur des maisons religieuses*, deuxième partie, ch. XIV, §§ 2 et 3. Je me contenterai d'ajouter ici ce que disait saint Vincent de Paul sur la nécessité de la préparation prochaine.

« Pour tirer profit de ses oraisons il faut s'y préparer, et ceux-là manquent grandement, qui négligent cette préparation, et ne viennent faire oraison que par coutume, et parce que les autres y vont. *Tremble,* dit le Sage, *avant que de te présenter à l'oraison.* Prépare ton âme, car l'oraison est une élévation de l'esprit à Dieu, pour lui présenter nos nécessités, et pour implorer le secours de sa miséricorde et de sa grâce. Il est donc bien raisonnable qu'ayant à traiter avec une si haute et si grande Majesté, l'on pense un peu à ce que l'on va faire, devant qui l'on va se présenter, ce qu'on va lui dire, et quelle grâce on va lui demander. Il arrive néanmoins

souvent que la paresse et la lâcheté nous empêchent de songer à cela, ou bien tout au contraire les précipitations et les inconsidérations nous en détournent, ce qui fait que l'on tombe en ce défaut de préparations, à quoi il est nécessaire de remédier. Il faut encore prendre garde à notre imagination vagabonde, et commencer par l'arrêter, et à la légèreté de notre pauvre esprit, pour le tenir en la présence de Dieu, sans pourtant faire un trop grand effort, car l'excès est toujours nuisible. »

§ III

Sécheresses, impuissances, ennui, tentations à l'oraison. Manière de tirer profit de ces épreuves.

Un des secrets de la grâce, ainsi que je vous l'ai dit en parlant des tentations dans le chap. II, art. 1er, c'est de faire croître les vertus dans les âmes par les moyens qui semblent devoir les y détruire. Ne soyez donc pas étonnée, ma chère sœur, si vous éprouvez à l'oraison, et même assez fréquemment, des sécheresses, des dégoûts, des impuissances, et jusqu'à des tentations sales et vraiment infernales. Tout cela, si vous savez faire un saint usage de ces épreuves, loin de nuire à vos progrès dans les *solides vertus*, ne fera qu'y contribuer. La séraphique Thérèse, qui avait passé par toutes ces épreuves, va vous apprendre, avec autant d'esprit que de justesse ou plutôt avec une lumière plus qu'humaine, comment on doit se comporter dans ces temps si pénibles pour la nature, qui voudrait toujours jouir, surtout à l'oraison.

» On peut comparer, dit la Sainte, ceux qui commencent

à faire oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumés à suivre l'égarement de leurs sens, lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits, aussi bien que les imparfaits, doivent en user ainsi, mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

» La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable, accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu, et l'on doit extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

» Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits; et Dieu veuille que nous y en trouvions. Mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec, dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau, et fait croître nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

» Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail,

durant plusieurs jours, que sécheresse et dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au Seigneur de ce jardin qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau du puits. Que fera, dis-je, le jardinier? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand Prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce Roi du Ciel et de la Terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté sa croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi, quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon Maître, et un temps viendra qu'il payera avec usure les services qu'on lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point, mais qu'il se souvienne que le démon

en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées; et ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin pour les supporter de plus de courage que pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde. Mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison m'a payée de tout ce que j'avais souffert durant si longtemps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent, aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui et connaître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous honorer par la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui est arrivé à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus
» grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle
» est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre vo-
» lonté, qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à

» la mort, et à la mort de la croix, de vous aider à porter
» cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais. »

§ IV

L'oraison de recueillement. — Règle à observer pour ne pas abuser de cette sorte d'oraison.

Voici, ma chère sœur, une voie courte, et cependant sûre, pour arriver à la possession des solides vertus, si le Seigneur, content de votre fidélité et de vos efforts soutenus et persévérants pour vous dégager l'esprit et le cœur de tout le créé, vous appelle à marcher par cette voie, qui tout en étant la récompense de la fidélité aux premières grâces, du moins pour l'ordinaire, est cependant un véritable don de la miséricorde du Seigneur. Il est question de l'oraison de recueillement ou de silence. Tous les Maîtres de la vie spirituelle, et en particulier le grand Bossuet, qui, appuyé sur leur autorité, a si bien écrit sur les différents états d'oraison, exhorte fortement à ne pas négliger l'attrait qui porte à cette sorte d'oraison, quand on a sujet de croire qu'il vient de Dieu. Or, afin de ne pas se tromper dans ce jugement, voici les règles qu'en a tracées le spirituel P. Rigolenc :

« Ne vous imaginez pas que l'on ne fasse rien dans l'oraison, lorsque l'on y est attiré à un simple recueillement. On consent à l'opération de Dieu, on jouit de Dieu, on goûte le fruit de son travail : et les âmes qui sont conduites par cette voie doivent se bien garder de s'en retirer pour se remettre dans le chemin ordinaire de la méditation. Puisque Notre-Seigneur leur fait la faveur

de les inviter à se reposer dans son sein comme ses chères épouses, elles seraient inciviles et inconsidérées si elles refusaient les caresses de leur Epoux.

» Mais, pour bien faire cette oraison, il faut être sans trouble, avoir les passions mortifiées, tenir son esprit dans un grand recueillement, et ne faire aucune faute avec vue; il faut avoir le cœur bien pur, bien vide de toutes les choses créées, et l'esprit totalement appliqué à Dieu. Sans cela, faire cette oraison, c'est amasser d'une main et répandre de l'autre.

» Ce n'est pas que je blâme la méditation : elle est excellente, et les âmes auxquelles Dieu ne donne autre chose s'en doivent contenter, si elles ne veulent se mettre en danger de se perdre. Mais celles que Dieu attire à l'oraison de simple union se font un tort extrême si elles résistent à cet attrait, arrêtant par force leur esprit à une multitude de considérations, d'affections et de résolutions étudiées. Car, sans tous ces efforts, Dieu a, dans la simple voie où il les appelle, des inventions admirables pour leur faire connaître les vérités qu'il veut qu'elles sachent; et il les leur fait entendre avec des paroles si claires, il les leur imprime au fond de l'âme d'une manière si efficace, qu'elles en demeurent incomparablement mieux instruites qu'elles ne l'eussent été par plusieurs méditations selon la méthode ordinaire.

» Tout ce qu'elles doivent faire de leur côté, c'est d'être fort soigneuses de joindre à ces grâces et à leur oraison une véritable et solide mortification, une grande pureté de cœur et une profonde humilité; car toute leur oraison et les lumières qu'elles y reçoivent ne leur sont

données qu'afin qu'elles se perfectionnent dans ces vertus. Que si elles ne s'en servent point pour cet effet, manquant de fidélité à correspondre aux desseins de Dieu, elles ne continueront pas dans leur oraison; ou, si elles continuent[1], on doit les tenir pour suspectes d'illusion.

» Au reste, il ne faut pas s'étonner si, marchant par cette simple voie, on fait bientôt de si grands progrès. Quand Dieu fait tout dans une âme, il y fait de l'ouvrage en peu de temps; mais il y a si peu de personnes qui se disposent à cette oraison, qu'on peut dire que celles qui le font sont *les uniques de leur mère*, je veux dire de la divine Providence.

» Afin que vous ne vous trompiez pas en suivant cette voie si exposée aux illusions quand on ne la prend pas bien, je veux vous apprendre les marques auxquelles vous pourrez reconnaître si vous êtes dans la vraie oraison de silence.

» 1° Si, après avoir préparé le sujet de votre oraison à l'ordinaire, vous ne pouvez vous en servir, mais que vous sentiez votre cœur, votre esprit, et le fond de votre âme attirés doucement à cet intime repos, sans que vous apportiez de votre part aucun artifice pour vous y mettre.

» 2° Si dans ce recueillement vous apprenez à obéir à Dieu et à vos supérieurs promptement et aveuglément, à ne dépendre que de la Providence et à ne vouloir que la volonté de Dieu.

» 3° Si ce repos vous détache de toutes les créatures pour vous unir à votre Créateur, et s'il vous ôte le goût

de toutes les choses de la terre et de tout ce qui n'est pas Dieu.

» 4° S'il vous rend plus simple et plus sincère à déclarer l'état de votre âme avec une naïveté d'enfant.

» 5° Si, nonobstant la douceur que vous goûtez dans ce divin repos, vous êtes prête à supporter les sécheresses quand Dieu vous en enverra, et à vous servir de vos considérations et de vos affections, quand il voudra que vous les repreniez.

» 6° Si cet attrait vous donne plus de résignation et de patience dans les souffrances, et un plus grand désir de souffrir, sans vouloir d'autre soulagement que celui de votre Epoux céleste, ni chercher d'autre satisfaction que la sienne.

» 7° Si ce recueillement vous établit plus fortement dans le mépris du monde et de vous-même, et dans l'estime et l'amour du mépris et des humiliations.

» 8° S'il vous donne plus de courage et plus de force pour vous vaincre et pour vous mortifier, plus de fidélité à correspondre aux grâces de Dieu, et plus de diligence et d'exactitude à vous acquitter de vos devoirs et des obligations de votre état.

» Si, dis-je, vous reconnaissez en vous toutes ces marques ou la plupart, ne doutez nullement que vous ne soyez appelée de Dieu à l'oraison de silence, et tenez-vous-y dans la plus grande simplicité que vous pourrez. »

§ V

Obstacles aux progrès dans l'oraison, et par suite au vrai bonheur.

Il faut maintenant que vous sachiez pourquoi il y a si peu de personnes qui font des progrès dans l'oraison, comme nous l'a dit, il n'y a qu'un instant, le P. Rigolenc, afin que vous évitiez de vous briser contre ces dangereux écueils, si fertiles en naufrages.

« Étonnons-nous, dit le P. Bourdaloue, que dans tous les états, même les plus retirés, même les plus religieux, il y ait maintenant si peu d'âmes contemplatives : ou plutôt n'en soyons point surpris, puisque dans tous les états, je ne dis pas seulement dans tous les états du monde, mais dans tous les états de l'Église et dans tous ceux de la Religion, il y en a très peu qui prennent la voie nécessaire pour atteindre à ce sublime degré; car la voie qui conduit là, et par où tous les Saints ont marché, ce sont les exercices ordinaires de l'oraison, exercices solidement pratiqués et constamment soutenus, malgré les stérilités, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'esprit et les difficultés qu'il trouve à se captiver et à s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut être recherché, et n'est-il pas bien juste qu'il le soit, puisqu'il est le centre de toute perfection ?

» Mais dans la vérité, mes chères sœurs, et ne craignons point d'en porter devant Dieu la confusion salutaire, quoique dans toutes les maisons religieuses il y ait des pratiques d'oraison marquées et ordonnées, est-il

rien néanmoins, même parmi les personnes religieuses, de plus négligé et de plus abandonné que l'oraison ? On voudrait qu'elle ne coûtât aucune violence, aucune contrainte, aucune victoire sur soi-même. On voudrait du premier pas arriver à la terre de promission, et y être admis sans passer par le désert. On voudrait toujours avancer dans la clarté d'un beau jour, et ne jamais tomber dans les obscurités et dans les ténèbres. On voudrait que d'abord et à chaque moment l'esprit de Dieu nous transformât, qu'il nous enivrât de ses saintes douceurs, qu'il nous ravît comme saint Paul au troisième Ciel, qu'il nous donnât, si j'ose le dire, dès cette vie, une claire vision de l'Être divin et de ses adorables attributs. Mais parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence, et que, pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a des épreuves à essuyer, il y a des méthodes à garder, il y a des répugnances, des tristesses, des abattements, des langueurs, mille évagations, mille distractions, mille légèretés d'une imagination inconstante et volage à supporter; de là vient qu'on se rebute et qu'on demeure dès l'entrée de la carrière. On conçoit pour l'oraison un éloignement presque insupportable; on la regarde comme une gêne, comme un esclavage, comme un tourment de l'esprit et du cœur. On se persuade que tout ce qu'on y emploie de temps n'est qu'inutilité et oisiveté. On se sert de tous les prétextes qui se présentent pour l'abréger, pour en retrancher, pour s'en dispenser; ou bien on satisfait extérieurement à son devoir, on garde les apparences et les dehors, rien davantage; c'est-à-dire qu'on fait l'oraison sans la faire, qu'on y est présent selon la

coutume et de corps, tandis que l'esprit, ou s'entretient dans une dissipation volontaire et continuelle, ou s'appesantit dans une indolence paresseuse et lâche. Ni retour sur soi-même, ni réflexion, ni effort pour se recueillir, pour se relever et s'exciter. Après cela, plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu ; envions le sort des âmes bien-aimées et prédestinées qui, dans la prière, semblent le voir face à face. Tel est le fruit de leurs soins, et telle fut la récompense de la fidélité de sainte Thérèse, au milieu de tout ce qui pouvait la détacher du saint exercice de l'oraison. Voilà par où elle s'ouvrit le chemin jusque dans le sein de Dieu, pour y jouir des plus insignes faveurs. »

Sainte Thérèse va elle-même nous apprendre pourquoi plusieurs personnes ne font pas dans l'oraison les progrès qu'elles pourraient y faire.

« Il y a des personnes, dit la Sainte, du nombre desquelles j'ai été, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur; il leur inspire de saintes résolutions, leur fait connaître la vanité de toutes les choses du monde, et enfin leur donne son royaume (intérieur), en les mettant dans l'oraison de quiétude ; elles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la hâte, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour, qu'encore que Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devraient avoir à une si grande faveur. »

Un autre obstacle aux progrès dans l'oraison, et par

suite dans les vertus solides, voie du véritable bonheur, c'est la tentation si fréquente du sommeil, à laquelle on cède avec tant de facilité et dont cependant les effets sont si funestes, car on peut sans crainte d'erreur appliquer aux religieuses qui s'y laissent facilement aller ce que le P. Crasset dit aux religieux qui restent au lit pendant que le reste de la communauté est à l'oraison :

« Les grâces descendaient du Ciel pendant que vous dormiez, c'était alors qu'il fallait recueillir cette manne céleste ; le temps en est passé, il n'y a plus rien pour vous. — Défiez-vous de cette tentation qui est grande, et qui est la principale cause de la vie languissante que mènent plusieurs personnes en Religion. »

Le même Auteur dit un peu plus loin : « Si vous êtes assoupie en votre oraison, elle n'en sera pas moins agréable à Dieu, pourvu que vous résistiez courageusement au sommeil. Croyez-moi, vous n'y perdrez rien ; vous avez affaire à un Maître qui saura bien récompenser vos petits services, et qui ne manquera pas de vous faire goûter en un autre temps les doux fruits de votre patience. »

Le P. Rodriguez, comme vous pouvez le voir dans son *Traité de l'oraison*, ch. XXIV^e^, indique différents moyens pour vaincre la pénible tentation du sommeil ; je me contente de vous indiquer ici celui que mettait en usage le *parfait modèle*.

« Berchmans, dit l'auteur de sa vie, fut pendant un certain temps combattu de la tentation du sommeil ; mais il la surmonta bientôt par son courage, tantôt se mordant les lèvres jusqu'au sang, tantôt se pinçant les bras jusqu'à se les rendre livides ; et quand les autres se

plaignaient à lui, dans les entretiens ordinaires, d'être sujets à cette faiblesse, il leur enseignait cet art de s'éveiller dont il s'était si bien servi. »

Je me contenterai d'ajouter une seule observation : c'est que la tentation du sommeil provient très-souvent de la posture trop commode que l'on prend à l'oraison ; et que pour s'en défaire il suffit quelquefois d'en prendre une plus gênante, comme de se lever quand on est assis.

Il ne me semble pas hors de propos de vous donner, en terminant ce paragraphe, les conseils de prudence que nous a laissés le pieux Grenade, et qui sont conformes à ceux des autres grands Maîtres de la vie spirituelle sur le même sujet, sur la manière dont on doit se comporter dans le temps des douceurs et des consolations intérieures.

» Il y a des personnes qui, lorsque Dieu se communique abondamment, n'observent ni règle ni mesure : il n'y a point de temps qui ne leur semble trop court pour l'oraison ; elles s'abandonnent sans considération aux ferveurs qui les emportent, et aux consolations qu'elles ressentent ; et ainsi elles ruinent leur santé, et se rendent incapables, non-seulement de ces exercices, qui leur sont si agréables, mais encore de toute autre occupation. C'est une chose qui ne manque presque jamais d'arriver, lorsqu'à ces premières pratiques on joint l'oubli et le mauvais traitement du corps, et que l'on s'applique à l'oraison avec trop de contention. On croit ainsi se recueillir davantage et chasser plus aisément les vaines pensées qui importunent ; mais cette attention forcée et

cette violence ne manquent guère d'endommager la santé.

» Il est donc à propos d'user de prudence tant en ce qui est des austérités corporelles, qu'en ce qui regarde la persévérance et la chaleur dans les autres exercices; et c'est une sage conduite de ne se laisser pas tellement emporter à la douceur des consolations avec lesquelles Dieu visite souvent ceux qui le servent, qu'on oublie entièrement le dommage que la nature peut en recevoir, quand on s'y abandonne avec excès.

» Mais que dirons-nous de quelques personnes que notre Dieu traite avec tant de libéralité, et auxquelles il donne des consolations et des larmes si abondantes, qu'à peine ont-elles élevé leur cœur à Dieu que leurs yeux deviennent deux fontaines, et leur cœur est comme une cire molle qui se fond incontinent à la chaleur de ce feu divin? Si d'un côté elles s'abandonnent entièrement à leur ferveur, elles courent risque de tomber dans le danger que nous voudrions éviter, et si de l'autre elles ferment la porte à la grâce, surtout quand elle les prévient et qu'elle les recherche sans avoir été recherchée, il semble qu'elles résistent au Saint-Esprit, et qu'elles rejettent sans raison les faveurs de l'Epoux qui les appelle? Que feront-elles donc dans cette perplexité?

» Saint Bonaventure répond à ce doute, dans un *Traité de la perfection* qu'il a écrit pour une de ses sœurs, où, après avoir beaucoup pesé toutes choses, il dit qu'il lui semble que ceux qui se trouvent dans cet état doivent, avec discrétion et dans une profonde humilité, interrompre le cours de leurs exercices, et ne prendre qu'avec

mesure cette manne céleste, de peur de détruire la nature, parce qu'il est meilleur de jouir longtemps de Dieu, quoique moins pleinement, que de le posséder avec abondance durant plusieurs jours, et après le perdre entièrement. Car nous avons-vu, dit-il, diverses personnes qui, pour n'avoir pas usé de cette modération, ont tellement ruiné leur tempérament et ont tellement affaibli leur tête, qu'elles se sont rendues absolument inutiles pour toutes choses. Ces personnes ont commencé ensuite à s'aimer beaucoup, et à prendre un soin excessif de leur santé qu'elles avaient mal conservée; et enfin d'une vie relâchée et délicate, nous les avons vues tomber dans le relâchement. »

## § VI

### Le silence, clef de l'oraison et voie des solides vertus.

Il manquerait quelque chose d'essentiel à ce que je vous ai dit sur l'oraison, si je ne vous parlais du silence, que l'on peut, à si juste titre, nommer la clef de l'oraison, étant aussi impossible sans lui d'avoir entrée dans ce saint exercice, que de l'avoir dans une maison dont la porte est bien fermée. Aussi voyons-nous tous les Saints faire la plus grande estime du silence, s'éloigner, autant que la charité ou l'obéissance le leur permettaient, des entretiens avec les créatures, afin d'être plus en état de lier le saint commerce du cœur avec le Créateur, dans le saint exercice de l'oraison. Il y a plus : un Ange est venu lui-même proclamer tout le prix du silence, en l'indiquant à saint Arsène comme la voie de la perfection :

Arsène, lui dit l'Envoyé céleste, *fuis les hommes, garde le silence, sois en paix ; voilà le fondement du salut.*

Après cela que pourrai-je ajouter pour vous inspirer une grande estime du silence ? Ces simples paroles me semblent tout renfermer. Cependant, les Saints et les maîtres de la vie spirituelle ayant dit de si belles choses des avantages du silence, je vais vous rapporter quelques-unes de leurs pensées sur ce point fondamental.

« *Si quelqu'un de vous,* dit l'Apôtre saint Jacques, *se croit être religieux sans arrêter sa langue, il se trompe lui-même et sa religion est vaine.* Saint Bernard, interprétant ces paroles, dit en s'adressant à ses religieux : Que donc aucun de nous ne se flatte de l'habit qu'il porte; car, quoique nous ayons un habit de sainteté et qui témoigne que nous avons embrassé la vie monastique, nous ne sommes pas néanmoins religieux si nous ne lions et n'attachons notre langue. C'est pourquoi les saints Fondateurs des Religions, étant éclairés des lumières de l'Esprit-Saint, ont très-sagement ordonné l'observation du silence. Ils savaient que sans la garde du silence on peut vivre plusieurs ensemble dans un cloître, mais qu'on n'y peut pas vivre religieusement ; et les hommes un peu spirituels ne manquent pas d'expérimenter de quelle manière la liberté de la langue fait perdre l'esprit de dévotion et rend l'âme dissolue. Comme une fournaise qui est toujours ouverte ne peut pas retenir une chaleur ardente et embrasée, ainsi le cœur, dont la bouche n'est point fermée par la porte du silence, ne peut conserver les saintes ferveurs de la charité. »

» Mais au contraire, dit l'auteur des *Exhortations mo-*

*nastiques*, le silence nous remplit de dévotion. Il a quelque chose de vénérable et de sacré qui nous touche insensiblement, et qui nous fait rentrer en nous-mêmes, sans que nous y pensions. Quoiqu'il ne soit qu'une privation, il a néanmoins une vertu singulièrement puissante pour nous unir à Dieu. Les saints Pères du désert, comme le rapporte saint Jérôme, étaient grandement fidèles à observer le silence, parce qu'ils le regardaient comme la cause qui les élevait à la contemplation. »

Mais rien de comparable à ce que dit sur ce sujet le cardinal saint Pierre Damien, dans une lettre à l'impératrice Agnès. « Madame, lui dit ce saint Cardinal, vous êtes peut-être ennuyée de la rigueur d'un trop long silence, et il se peut faire que vous ayez de la douleur d'être privée de la présence des personnes qui conversaient avec vous. Mais vous ne devez pas croire que cette absence soit pour vous une perte; vous la devez plutôt prendre pour une occasion que Dieu vous présente d'assurer votre salut, d'avancer dans les voies de la perfection et d'acquérir de grands mérites. Car vous devez être assurée que quand le bruit des paroles cesse sur vos lèvres, le temple de l'Esprit-Saint se bâtit en votre cœur par le silence. — *Le solitaire en se taisant s'élève au-dessus de lui-même;* car l'âme, étant renfermée dans les bornes d'un étroit silence, s'élève hautement aux choses supérieures. Elle quitte la créature et est ravie en Dieu par des désirs célestes; elle est toute embrasée d'amour par les divines flammes qui sont allumées en son cœur par le Saint-Esprit, et, comme une source qui n'a pas la liberté de se répandre au dehors par les différents canaux des paroles, elle voit ses eaux

qui se recueillent, qui s'amassent, qui se grossissent et se portent en haut. »

Écoutons encore saint Jean Chysostôme parlant sur ce sujet avec son éloquence ordinaire.

« Mon frère, pour vous exciter à observer le silence, je vous dis qu'il vous servira de muraille pour vous mettre à couvert de beaucoup de maux, qu'il vous élevera au-dessus de vos passions, et vous rendra invulnérable aux traits de vos ennemis. Le silence bien compris, joint à la crainte de Dieu, est un chariot de feu qui emporte l'âme au Ciel comme Élie. O silence, bonheur des religieux, échelle du Ciel, chemin du royaume de Dieu ; ô silence! source de la componction, miroir où le pécheur voit ses péchés. principe de lumière, de mansuétude et d'humilité, frein des oreilles, sauvegarde des yeux et lien de la langue ; ô silence ! port assuré où se trouve la tranquillité de l'esprit ; école de la lecture, de l'oraison, de la contemplation, aide pour acquérir toutes les vertus et source de tout bien. »

Je ne puis omettre une observation très-importante que fait sur ce sujet le P. Saint-Jure dans son *Homme religieux :*

« Les religieuses, dit ce Père, ont une obligation spéciale de s'adonner à la vertu du silence, parce que, d'une part, par l'inclination de leur sexe, elles aiment à parler, que, d'autre part, elles n'ont pas une assez haute prudence pour savoir bien quand et comment il faut parler ; qu'elles n'ont pas toujours un grand fonds de choses savantes et bonnes à dire.

» Il faut donc qu'elles veillent de très-près sur elles-

mêmes, et qu'elles se persuadent bien que l'infraction du silence est la plus grande source de leurs misères, la marque la plus assurée qu'elles n'avancent pas dans la vertu; que c'est la cause pour laquelle il leur faut tant de temps pour acquérir seulement un degré de la vraie perfection ; qu'elles sont sèches, arides, distraites, éprouvent beaucoup d'autres misères dans leurs exercices de piété, et qu'après leur mort elles souffrent de plus rigoureux supplices et croupissent plus longtemps en purgatoire. »

Voici un fait rapporté par M. Boudon, dans la Vie du P. Jean Chrysostôme, qui confirme ce que vient de dire le P. Saint-Jure.

« Dans une communauté très-réformée de Paris, un religieux qui avait vécu dans une très-grande innocence eut dans son agonie une extase dans laquelle il lui fut montré combien la justice de Dieu est sévère envers les religieux qui s'acquittent mal de leurs exercices spirituels et surtout à l'égard de ceux qui manquent à la règle du silence. Étant revenu à lui, ce bon religieux s'écria : « Si vous saviez, mes chers frères, ce que c'est que vivre » négligemment dans le cloître! Hélas, j'ai vu le compte » épouvantable que l'on rendra des paroles inutiles. »

Je ne puis vous offrir, ma chère sœur, de plus parfait modèle de la manière dont vous devez vous former à la sainte vertu du silence, que le jeune Berchmans.

« Il n'y avait, dit sa Vie, que la nécessité, l'obéissance ou la charité, qui fussent capables de le faire parler dans le temps consacré au silence; et dès qu'il avait, d'une voix basse, satisfait à leurs lois, son exactitude et son

amour pour le silence lui refermaient la bouche. Quand on donnait le signal pour la fin de la récréation, il se taisait au moment même, et il ne se serait pas permis d'achever le mot qu'il aurait déjà à demi prononcé. Il faisait bien l'accueil le plus honnête à un de ses compagnons d'étude qui venait souvent en sa chambre, avec permission, lui proposer ses petites difficultés; mais, dès qu'il lui en avait donné la solution, il finissait l'entretien, et, s'il se rencontrait quelque chose qui demandât plus de loisir, il faisait agréer à ce cher frère d'en remettre l'éclaircissement au temps des conversations ordinaires.

» Sa manière de garder le silence avait cet air d'honnêteté qui était, pour ainsi dire, l'assaisonnement de son exactitude. Interrogé quelle était sa manière de l'observer : La voici, répondit-il avec franchise : je salue humblement toutes les personnes que je rencontre; si l'on exige de moi quelque service, je le rends le plus promptement qu'il m'est possible; si l'on me fait une question, j'y satisfais en peu de paroles, évitant de ma part d'en dire aucune sans une véritable nécessité. »

## § VII

### Le bon usage de la langue, voie des solides vertus, et solide vertu lui-même.

Je ne puis terminer ce qui concerne l'oraison sans vous parler du bon usage de la langue, que l'on peut regarder comme une préparation à ce saint exercice, en même temps qu'il en est un des plus précieux fruits.

Matière très-importante et qui a fait souvent le sujet

de la prière des Saints, qui, à l'exemple du saint roi David, ont souvent demandé à Dieu de mettre à leurs lèvres des gardes de sagesse et de prudence, afin que leur langue ne leur échappât pas; car ils savaient qu'il est très-aisé de pécher par la langue, et qu'il n'y a que les parfaits qui savent bien la régler. Aussi le Saint-Esprit s'est-il appliqué dans une foule d'endroits de la sainte Écriture à nous avertir de bien conduire ce petit membre, qui peut faire tant de mal s'il ne fait pas de bien, et nous éloigner ainsi de la route du bonheur, qui ne peut subsister avec le péché. Voyons donc les conseils que les Saints et surtout le divin Esprit nous ont laissés sur ce sujet

1° Il faut peu parler, car il est impossible, nous dit l'Esprit-Saint, que les grandes parleuses ne commettent beaucoup de fautes. Ce même Esprit nous dit ailleurs que l'homme intelligent modère ses paroles, que la bouche du juste enfante la sagesse, qu'il la laisse tomber goutte à goutte, tandis que l'insensé multiplie ses discours; aussi il ajoute : *Que vos paroles soient en petit nombre.*

Ce fut aussi le conseil que donna un saint religieux à saint Jean Climaque. « Mettez, lui dit-il, un frein à votre langue, de peur qu'elle ne vous emporte, et combattez mille fois le jour pour ne point vous assujettir à son insupportable tyrannie. »

2° Il faut parler avec beaucoup de considération. « La différence, dit le P. Saint-Jure, qu'il y a entre le sage et le fou, c'est que le fou parle beaucoup, et le sage fort peu; le fou parle sans réflexion et sans jugement, et le sage ne dit rien sans y avoir mûrement réfléchi. *L'homme juste,*

dit le saint roi David, *réglera toutes ses paroles par la prudence.* C'est pourquoi l'Ecclésiastique nous dit : *Lorsque vous voudrez parler, mettez toutes vos paroles dans la balance;* considérez à qui vous voulez parler, devant qui, en quel lieu et en quel temps. *On connaît une personne à ses discours ; l'honneur et la gloire sont dans les discours du sage, mais la langue de l'imprudent est sa ruine.*

3° Il ne faut parler qu'à temps. *L'homme patient*, dit encore l'Esprit-Saint, *attendra jusqu'au temps marqué pour parler. Les sages renferment leurs secrets, et la bouche de l'insensé est toujours prête à se couvrir de confusion. L'homme sage se taira jusqu'au temps convenable, mais l'homme léger et imprudent n'observera point les temps. Une parole sage sera réprouvée dans la bouche de l'insensé, car il ne la dit point dans son temps ; les paroles dites à propos sont des pommes d'or dans des vases d'argent.*

« Mais si vous demandez quand il est temps de parler, dit le P. Saint-Jure, je vous réponds : Quand la nécessité, la charité, l'obéissance ou quelque autre juste raison vous y obligent. Je vais plus loin encore, et je dis avec Pythagore : Taisez-vous jusqu'à ce que vous ayez quelque chose à dire qui vaille mieux que le silence.

» Il faut encore, continue le même Père, ne point interrompre la personne qui parle. Les Sauvages de la Nouvelle-France, qui observent inviolablement cette règle, s'étonnent de notre promptitude à parler tous à la fois. Cependant le Saint-Esprit nous dit : *Ne réponds pas avant d'avoir entendu, et ne parle pas au milieu des discours.* »

4° Il faut parler de manière à faire plaisir au prochain, évitant tout ce qui peut le blesser ou l'attrister.

« Le Saint-Esprit, dit toujours le P. Saint-Jure, veut non-seulement que l'homme sage et vertueux ait une langue retenue; il veut encore que ses paroles soient douces et gracieuses. *Les lèvres du sage*, dit-il, *mêleront la grâce à la vérité ; mais la bouche des méchants dévaste, le méchant se met peu en peine si ses paroles peuvent blesser. La parole douce multiplie les amis et apaise les ennemis, et la grâce abonde sur les lèvres de l'homme de bien. La flûte et la harpe forment une douce mélodie, mais une langue pleine de douceur l'emporte sur l'une et l'autre.* »

Le jeune Berchmans savait parfaitement user de sa langue, conformément aux avis que vient de nous donner l'Esprit-Saint. « Il avait en main, toutes les fois qu'il avait à parler, ce frein de circonspection si nécessaire, selon l'instruction de l'apôtre saint Jacques; aussi ne disait-il que ce qu'il voulait, et jamais il ne voulait dire que ce qui pouvait contribuer à la gloire de Notre-Seigneur et à la consolation de ses frères. Il les entretenait, à la vérité, toujours de choses spirituelles; mais c'était avec tant d'ouverture et une onction si douce, qu'il ne leur donna jamais le moindre ennui. Pour en éviter le danger, il les laissait parler eux-mêmes ; il marquait du plaisir à les entendre, et il en avait effectivement beaucoup plus à écouter qu'à discourir ; car il haïssait ce flux de paroles même spirituelles, dans la pensée que les meilleures choses ne doivent se donner qu'avec modération, qu'il en faut laisser l'appétit, et que rien n'est plus à craindre en cette matière que la satiété. »

## ARTICLE III

**L'imitation de Jésus-Christ et l'union pratique avec ce divin Sauveur. — La sainte communion. — La sainte messe. — Les visites au Saint Sacrement. — La dévotion à la très-sainte Vierge : sources des solides vertus, et la porte du Paradis de la terre.**

### § I

L'imitation de Jésus-Christ et l'union pratique avec ce divin Sauveur. — Leurs avantages et leur facilité.

Jésus-Christ, ainsi que nous l'enseigne le grand Apôtre, est le modèle des prédestinés et le prototype sur lequel ils doivent se former. Toute la sainteté et la perfection la plus éminente consistent à s'en rapprocher le plus possible ; aussi le principal soin de tous les Saints a été d'étudier et de copier ce divin original. Plus ils étudiaient Jésus-Christ, plus ils découvraient de perfections admirables dans ce parfait modèle, et concevaient un plus vif amour pour lui et un plus grand désir de l'imiter. A force de contempler ce saint miroir de toute sainteté, ils oubliaient tout le reste et se faisaient gloire, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, de ne savoir que Jésus et Jésus-Christ crucifié.

« Mes frères, disait saint Bernard parlant sur ce sujet, j'ai toujours les mystères de Jésus dans la bouche ; vous savez que je ne puis vous parler d'autre chose ; Dieu sait que je les médite continuellement, et c'est une chose publique que je ne puis écrire sur d'autres sujets ; enfin,

ma plus haute philosophie et celle qui fait toute la joie de mon cœur n'a été que de connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. »

« Oh! si les hommes, dit saint Liguori, s'arrêtaient à considérer Jésus en croix, et l'amour qu'il a eu pour chacun d'eux, ne seraient-ils pas embrasés, ainsi que le dit saint François de Sales, à la vue des flammes qui consument le cœur du Rédempteur! Quel bonheur pour eux de pouvoir brûler du même feu que notre Dieu! Quelle joie de se voir unis à Dieu par les liens de l'amour!

« Saint Bonaventure appelait les plaies de Jésus-Christ les plaies qui blessent les cœurs les plus insensibles, et qui enflamment les âmes les plus froides. Oh! que de traits d'amour sortent de ces plaies pour blesser les cœurs les plus endurcis! que de flammes pour embraser les cœurs les plus froids! que de chaînes enfin partent de son côté ouvert pour enchaîner les cœurs les plus rebelles! »

Comme les Saints, étudiez Jésus et Jésus crucifié; voyez, méditez, approfondissez tout ce qu'il a fait pour vous, puisque la foi nous enseigne que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour chacun des hommes, comme s'il n'y eût eu que lui à sauver et à sanctifier. Étudiez donc Jésus-Christ, afin de pouvoir l'imiter, car son imitation est le premier de vos devoirs et la voie sûre des solides vertus.

« Toute la perfection de la créature raisonnable, dit le pieux Grenade, est d'imiter son Créateur et de se rendre semblable à lui autant qu'elle en est capable. Quoiqu'on n'y puisse arriver, il y faut aspirer, et ce n'est pas sans sujet que Notre-Seigneur nous invite à une si excellente imitation par tant de passages de la sainte Écriture.

*Soyez saints*, nous dit-il, *comme je suis saint ; soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux ; soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.*

» Puis donc que toute la perfection que peut acquérir une créature consiste à imiter son Créateur; que pour imiter une chose il faut la voir, et que personne ne peut voir Dieu, durant cette vie, en sa propre nature et en sa gloire, la bonté du Fils de Dieu est montée à un tel excès qu'il a voulu se revêtir de notre chair, afin qu'étant fait comme les autres hommes, nous puissions voir celui que nous devons imiter. Il a pris la forme d'un serviteur, afin que nous vissions de quelle sorte il conversait avec les hommes sur la terre; quelles étaient ses paroles; à quelles œuvres il s'appliquait; de quelle manière il se comportait dans les bons ou dans les mauvais succès, avec ses amis et avec ses ennemis, avec les grands et avec les petits ; enfin pour nous faire connaître l'éminence de ses vertus, sa charité, son humilité, sa patience, son obéissance, sa douceur, sa pauvreté, ses jeûnes, ses oraisons, ses larmes, ses veilles, ses prédications, ses travaux, son zèle pour le salut des âmes, son amour pour le prochain, sa rigueur et son austérité envers lui-même, sa tendresse et sa condescendance envers les autres. Cela a été l'une des principales causes pour lesquelles il est venu au monde. Dieu a bien daigné se faire homme, afin que l'homme devînt Dieu, afin que l'homme apprît à vivre comme Dieu, non-seulement pour avoir entendu parler de Dieu, mais pour l'avoir vu, non-seulement par la force de la parole, mais par la force puissante des exemples d'un Dieu. »

« C'est par ce divin Sauveur, dit sainte Thérèse, que nous devons pratiquer toutes les vertus; il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle; et pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis de ce monde? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui! Ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avait profondément dans le cœur? Et depuis que j'ai connu cette vérité et considéré avec soin la vie de quelques Saints contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin pour s'élever à la contemplation. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur; dans saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité; dans sainte Catherine de Sienne, par la dévotion qu'elle y avait. »

La jeune chrétienne dont je vais vous citer l'exemple avait acquis les plus *solides vertus* à l'école de ce divin Maître.

« Une petite fille nommée Dorothée, à l'âge de dix ans, fut mise en pension chez une vertueuse maîtresse d'école. Elle y demeura deux ans, et y fit un progrès admirable dans la piété. Elle retint dans son cœur tous les avis de sa charitable maîtresse, mais surtout celui-ci : de se proposer Notre-Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

» Rendue à sa mère, Dorothée à douze ans etait l'exemple et la consolation de toute la famille. Patiente, douce, obéissante, elle ne se plaignait jamais de rien; elle parlait peu, mais à propos; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivaient; chaste, ennemie de toute vanité, respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

» Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la paroisse; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ, et toujours donna des marques d'amitié à celles qui parlaient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemis tournèrent à leur confusion.

» Le curé de la paroisse, admirant en elle les effets de la grâce et les fruits que faisait cette fille parmi toutes celles qui la fréquentaient, lui dit un jour : Dorothée, je vous prie de me dire en confiance comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. — Monsieur, répondit Dorothée, il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrais faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avais encore que onze ans; elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines, c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière :

» Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'enfant Jésus qui, à son réveil, s'offrait à Dieu son Père en sacrifice : pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux. Lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adorait son Père; dans mon cœur, je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut; et, loin de me plaindre, j'unis avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jésus-Christ était soumis et obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph; et, dans le moment, j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et de pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la croix pour mon amour, ensuite j'accepte de bon cœur tout ce que l'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

» Si l'on parle mal de moi, si l'on me dit des duretés, des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourments et les opprobres les plus cruels; je pense alors que Jésus était innocent et ne méritait pas ce qu'on lui faisait endurer; au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut me faire souffrir.

» Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la croix; je lui fais le sacrifice

de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai point de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour, et pour expier les intempérances des hommes.

» Lorsque je suis en récréation, en conversation, je me représente combien Jésus-Christ était doux, affable, saint en conversant avec les apôtres. Si j'entends de mauvais discours ou si je vois faire quelque péché, j'en demande aussitôt pardon à Dieu en me représentant combien Jésus-Christ avait le cœur percé de douleur quand il voyait son Père offensé. Lorsque je pense aux péchés sans nombre qu'on commet dans le monde et combien Dieu est outragé sur la terre, j'en gémis en soupirant, et je m'unis aux dispositions de Jésus-Christ, qui disait à son Père en versant des larmes : *Ah ! Père saint, le monde ne vous connaît pas...*

» Le curé, ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre villageoise, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez-vous pas dans votre état ! — Il est vrai, répondit Dorothée, j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu ; mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir ; il faut me faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très-vives. Si Dieu me fait des grâces, il permet aussi que j'aie de fréquentes et fâcheuses tentations : de temps en temps je me trouve plongée dans l'amertume, dans des sécheresses, dans des ennuis qui m'accablent. —

Que faites-vous, lui dit le curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations? Dorothée lui répondit ingénûment : Lorsque je suis dans l'aridité, dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort ; ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix. M'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le jardin des Oliviers : Mon Père, que votre volonté soit faite... »

Le saint homme, M. Boudon, dit dans la Vie du vénérable Père Jean Chrysostome, qu'il fut révélé à cet homme de Dieu que, pour pratiquer *solidement* la vertu et rendre ses actions agréables à Dieu, il les fallait mettre dans le cœur amoureux de cet aimable Homme-Dieu, et, par son entremise, les présenter au Père éternel en la vertu du Saint-Esprit.

## § II

### La sainte communion, source des vertus solides et du vrai bonheur.

Voici, ma chère sœur, une autre source des solides vertus et du vrai bonheur : c'est la sainte communion. A ce nom seul, votre cœur, sans doute, palpite d'amour et de joie; votre visage s'enflamme; et votre chair même, malgré sa pesanteur naturelle, prend part à votre allégresse, ainsi que le dit le saint Roi-Prophète, en parlant de son amour pour la maison du Seigneur. Aussi n'est-ce rien moins que le Dieu de l'univers, anéanti sous les apparences d'un pain matériel, qui désire se faire votre

hôte. Mais que dis-je ? Votre hôte ; ce n'est pas assez pour son amour ; il veut être votre nourriture, votre viatique dans cette vallée de larmes et de combats, votre appui, votre force et votre consolation. Quel amour ! quelle bonté inexprimable ! Heureux, infiniment heureux en lui-même, il veut vous rendre un peu participante de sa béatitude, autant que le comporte l'état de notre exil, lui qui fait la souveraine félicité des heureux habitants de la patrie céleste.

Portée sur les ailes de l'amour et de la reconnaissance, entraînée par le sentiment de vos besoins et de votre misère, courez à la Table sainte. Cependant n'oubliez pas que vous devez d'autant plus vous humilier et vous anéantir que cette Majesté adorable prend plus de soin de couvrir elle-même tout l'éclat de sa grandeur. Que la pureté et le dégagement parfait de votre cœur de toute affection au péché, même véniel, vous ouvrent la route à ce banquet divin qui excite l'envie des Esprits célestes eux-mêmes. Connaissant les dispositions avec lesquelles vous devez approcher d'un sacrement si vénérable et qui opère sur les âmes à proportion de leurs dispositions, et vous ayant parlé dans le chapitre précédent, art. 9[e], des vains prétextes qui éloignent les âmes timorées de la table sacrée, je me contenterai de citer quelques passages tirés des ouvrages des saints Docteurs, propres à enflammer votre amour envers la divine Eucharistie.

« O homme, dit saint Jean Chrysostome, considère l'honneur qui t'est fait et le prix de la table où tu es admis : ce qui fait trembler les Anges d'une sainte horreur, ce qu'ils n'osent presque regarder, à cause de l'éclat et

de la brillante clarté qui l'environne, c'est cela même qui nous nourrit, c'est à cela que nous sommes unis, c'est par là que nous devenons un même corps et une même chair avec Jésus-Christ. »

« L'entendez-vous, mes frères, dit saint Augustin ; le comprenez-vous bien ! Si cela est, admirez la grâce que Dieu nous fait, et tressaillez de joie ; *nous sommes tous Jésus-Christ.* »

« Par la sainte Eucharistie, dit saint Pierre Chrysologue, Jésus-Christ rend céleste l'homme qu'il avait formé du limon de la terre ; il vivifie de l'Esprit divin celui qu'il avait animé de l'esprit humain, et il l'élève à Dieu de telle sorte qu'il lui ôte tout ce qui est du péché, de la mort, du travail, de la douleur et de la poussière de la terre. »

Écoutons maintenant la séraphique Thérèse ; ses paroles méritent d'être jointes à celles des saints Docteurs.

« Considérez, ma chère sœur, l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit *que le Seigneur nous nourrit de la moëlle des os de Dieu même.*

» Aussi, nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son âme et son corps en les unissant à sa personne ; mais en cet adorable Sacrement il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle à laquelle nous sommes accoutumés dans notre enfance, il

a voulu qu'ayant été dans le baptême engendrés de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

» Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement qu'il commande à tous de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable Sacrement, et consacrer cette viande toute divine, dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les conservât séparément, afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt à mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Église.

» L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous et l'artifice dont il se sert pour pouvoir se donner en cette manière est inconcevable ; car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme ? Il a pris notre chair mortelle et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair, qu'il a prise de nous pour l'unir à lui, lui serve encore pour s'unir à nous.

« C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions : c'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées, c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous quand il nous ordonne, en communiant, de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions en chaque jour.

» Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu, désirant communier tous les jours, Notre-Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, et lui dit : Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours. »

Que ce soit donc l'amour, que ce soit l'obéissance, que ce soit le désir de croître dans les *vertus solides* qui vous conduisent à la table de Jésus! mais que jamais, oh ! non, jamais, une petite vanité secrète, le désir de communier aussi souvent que les autres, les douceurs qui accompagnent assez souvent la manducation de cette manne sacrée, ne vous donnent la hardiesse de vous asseoir à ce banquet divin.

Si vous voulez que la sainte présence de Jésus en vous produise les fruits admirables que son divin Sacrement opère dans les âmes bien disposées, employez avec le plus grand soin les heureux instants qui suivent votre communion : que votre cœur s'épanche en actes inté-

rieurs d'adoration, d'étonnement, de reconnaissance, d'offrande, de demande et surtout d'amour, l'amour ne pouvant mieux se payer que par l'amour; ou bien restez dans un respectueux silence, si tel est votre attrait, qui quelquefois en dit lui seul plus que tous les actes réunis : écoutez ce que vous dira l'Amant sacré, et prenez bien garde de laisser perdre aucune de ses paroles; non que vous deviez espérer qu'il vous fera entendre des paroles distinctes; mais Jésus parle à l'âme fidèle par ses touches secrètes qui se font sentir au plus intime du cœur, par les lumières dont il éclaire l'entendement, et par les saintes résolutions qu'il inspire à la volonté. Qu'ils sont donc précieux les instants qui suivent la sainte communion ! Aussi saint Liguori, dans les conseils qu'il donne à une religieuse qui aspire à la perfection, lui prescrit de passer une heure, ou au moins une demi-heure, en action de grâces. Ayez donc le plus grand soin de ne rien retrancher du temps que prescrit votre sainte règle pour ce saint exercice.

Écoutons encore sainte Thérèse, qu'on ne se lasse jamais d'entendre : « Demeurez de bon cœur avec Jésus, mes filles, pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors et de vous tenir près de lui; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'é-

tant son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas; mais si, en détournant aussitôt vos pensées de lui, vous manquez au respect que vous devez à ce Roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-même. »

Le jeune Berchmans est encore le modèle que j'ai à vous présenter; mais qu'il est beau, qu'il est parfait ce modèle!

» Le plus doux plaisir que Berchmans goûtait au monde était celui de la Table sainte, et son désir le plus ardent était de s'en approcher souvent; il avait pour la manne qu'on y reçoit un appétit qu'on ne peut exprimer. Ce festin délicieux produisait en lui des effets sensibles : il s'y trouvait rassasié d'une manière ineffable, et il en sortait avec une vigueur extraordinaire. Il lui arrivait à l'égard de cette nourriture spirituelle, à peu près ce qu'on expérimente à l'égard de celle du corps, dont l'appétit naturel retourne quand on a été quelque temps sans la prendre. A mesure que le jour de la communion passée s'éloignait, il sentait renaître cette faim, et ce n'était que la communion suivante qui était capable de l'apaiser. S'il voyait quelque fête tomber le dimanche : Ah! mes frères, s'écriait-il en poussant un profond soupir, quelle perte nous faisons! C'est une communion dont nous allons être privés. Il cherchait tous les moyens d'en obtenir une autre; ce qu'il ne manquait jamais de faire si quelque fête de dévotion se rencontrait dans la semaine, car le supérieur alors ne pouvait refuser de le contenter et de remplir le vide qu'avait souffert sa dévotion. Quand

il jouissait de la présence de son Sauveur, il y était si attaché que l'on ne pouvait l'en retirer ; c'était lui faire violence que d'abréger le temps de son action de grâces, et il avait la même peine à la finir que souffre un enfant qu'on arrache de la mamelle qu'il n'a pas encore sucée. »

## § III

### La sainte messe, source des solides vertus.

L'assistance à la sainte messe est, suivant l'expression de saint François de Sales, *le soleil des dévotions.* Vous appréciez sans doute l'avantage inestimable que vous avez de pouvoir assister chaque jour à cet adorable sacrifice, qui n'est rien moins que la continuation de celui de la croix. « C'est, dit le P. Nouet, d'après le saint Concile de Trente, la même hostie qui fut offerte sur le Calvaire ; le même Sauveur qui s'offrit sur la croix s'offre encore maintenant par le ministère des prêtres ; il n'y a que la manière d'offrir qui soit différente. Il n'endure pas de nouveau une mort cruelle et sanglante, mais il la représente par une mort mystique ; il n'acquiert point de nouvelles grâces, mais il nous applique celles qu'il nous avait méritées. Mais nonobstant, c'est toujours la même victime, le même sacrificateur, et par suite le même sacrifice. »

Avec quelle piété ne devez-vous pas assister à l'auguste sacrifice de la messe ! Votre foi doit vous montrer Jésus quittant le Ciel à la parole de son ministre pour se placer sur le saint autel. Sa cour l'accompagne et vient lui rendre ses humbles hommages dans la crainte que

les assistants ne manquent à ce juste devoir. Que ne vous est-il donné de voir la piété et le profond recueillement de ces fervents fidèles des pays nouvellement convertis à la foi chrétienne! non-seulement vous seriez édifiée, mais vous seriez vivement émue. Privée de ce beau spectacle, au moins méditez sérieusement les paroles des saints Docteurs qui sont propres à vous faire comprendre l'excellence de ce saint sacrifice.

« Au moment de la consécration, disent-ils, les Cieux s'ouvrent, les Anges sont dans l'admiration, les Saints chantent les louanges de Dieu, les Justes se réjouissent, les captifs sont visités, les Prisonniers sont mis en liberté, l'Enfer gémit, la sainte Église est comblée de joie et de délices spirituelles, les choses célestes sont jointes aux choses terrestres, les supérieurs aux inférieurs, les invisibles aux visibles, et la terre elle-même devient un ciel en la présence de Jésus-Christ. »

C'est donc là le moment favorable pour traiter avec Dieu de la grande affaire de votre sanctification ; pour le prier de vous donner les vertus solides, et les grâces qui vous sont nécessaires pour parvenir à leur possession. Imitez les saints Anges, qui, au rapport de saint Jean Chrysostome, prennent ce précieux instant pour représenter au Seigneur nos besoins et pour en obtenir plus sûrement les faveurs qu'ils sollicitent pour nous. Que la sainte et respectable lenteur des ministres sacrés ne provoque jamais votre ennui ou vos plaintes; comme s'il était permis de trouver mauvais qu'ils traitent avec le plus profond respect des mystères si vénérables.

Quant à la méthode à suivre pour assister avec profit

au saint sacrifice de la messe, suivez celle que votre expérience, votre attrait, et même la trempe de votre esprit vous indiqueront comme la plus profitable. Seulement je vous exhorte vivement à plutôt prier mentalement que vocalement, et à ne pas vous habituer à recourir, pour fixer l'attention de votre esprit, aux formules que l'on trouve dans les livres, et qu'au bout d'un certain temps on récite par routine, et par suite sans profit. Accoutumez-vous de bonne heure à assister à la sainte messe, soit en méditant quelque point de la passion, et vous unissant de cœur au prêtre qui va immoler la sainte victime, soit en suivant pas à pas le prêtre dans l'offrande du saint sacrifice, vous occupant de chacune des principales actions qu'il fait à l'autel, ainsi que Rodriguez, dans son *Traité de la sainte communion*, apprend à le faire. Surtout assistez-y en esprit d'immolation et d'offrande de tout votre être à la gloire et à l'honneur de l'auguste Trinité, ainsi que le conseille l'auteur de l'*Imitation :* « Offrez-vous toute à moi, et donnez-vous toute pour Dieu, et votre oblation me sera agréable. »

Un point important que vous devez bien vous garder d'omettre toutes les fois que vous avez le bonheur d'assister au saint sacrifice de la messe, c'est d'y faire la communion spirituelle, quand vous n'aurez pas l'avantage de pouvoir faire la sacramentelle. « Lorsque vous entendez la messe sans y communier, dit sainte Thérèse, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Sauveur. Son amour s'im-

prime ainsi merveilleusement dans l'âme, parce que, nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. »

## § IV

### Les visites au saint sacrement, source des solides vertus.

Pourrions-nous assez admirer l'extrême amour du bon Jésus, qui pour satisfaire le désir incompréhensible et vraiment étonnant qu'il a d'être avec les hommes, ses frères chéris et ses enfants bien-aimés, a trouvé dans sa sagesse infinie l'admirable secret de ne point se séparer d'eux, même à l'instant où la volonté de son Père et la gloire acquise à sa sainte humanité par les souffrances de sa passion le rappelaient au Ciel? Vous connaissez l'admirable invention de son amour; c'est l'institution du saint sacrement, qui, l'attachant jour et nuit sur nos autels, le met à même de partager les ennuis et les dégoûts de notre exil, et de nous consoler, en attendant que nous puissions aller le rejoindre dans la céleste patrie. Mais ce que l'on aurait peine à croire, si l'on ne connaissait l'ingratitude naturelle du cœur humain, cet aimable frère, cet hôte divin ne trouve que des cœurs insensibles parmi le grand nombre des hommes. On sait, puisque la foi l'enseigne, que son amour l'enchaîne sur les autels, dans ses tabernacles, et la plupart, loin de trouver leur bonheur et leurs délices à venir l'y visiter et à s'y entretenir avec lui, l'y laissent souvent dans une solitude totale.

Pour vous, ma chère sœur, que votre consolation, que vos délices soient d'aller rendre visite à votre saint Époux : plaisez-vous dans sa compagnie, et restez-y le plus longtemps que vos occupations, l'obéissance et une sage discrétion vous le permettront ; car où peut-on être mieux ? Dites à ce saint ami, à ce bon Frère, à ce divin hôte, dites-lui tout ce que vous suggérera votre cœur. Ce ne sont pas des discours étudiés qu'il veut ; non, oh ! non : ce qui lui plaît, c'est la simplicité du cœur ; et plus cette simplicité est parfaite, plus il est satisfait. Parlez-lui de vos besoins, de vos peines, de vos combats ; demandez-lui surtout l'acquisition des *vertus solides.* Jésus, dans son tabernacle, a les mains pleines de grâces ; il ne demande qu'à les répandre ; notre défaut de préparation et de correspondance arrête seul le cours de ses largesses. « Je vois, disait une sainte religieuse, dont parle le P. Saint-Jure ; je vois un nombre innombrable de grâces, qui ne sont point données parce que l'on ne s'adresse point à Notre-Seigneur dans ce divin sacrement, et qu'on ne correspond point au désir qu'il y a de s'y communiquer et de glorifier abondamment la sainte Trinité.

« Toute la vie de l'homme, dit le P. Bourdaloue, n'est que misère et affliction d'esprit : et, malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation. Il ne faut quelquefois qu'une visite au saint sacrement pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus

doux repos et un plein contentement. On était venue toute triste, toute languissante, et l'on s'en retourne toute remplie de force, de courage et même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi; mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes qui en ont rendu, et qui tous les jours en rendent encore témoignage. »

« Si l'on désire, dit saint Paulin, voir les lieux où Jésus-Christ a marché et a souffert; si l'on tient comme un grand bonheur d'avoir un peu de la terre de ces lieux bénis, ou quelques parcelles du bois sur lequel il est mort; si l'on a une si grande vénération pour la crèche où il fut posé à sa naissance, pour les eaux du fleuve dans lequel il a été baptisé, pour le jardin où il a prié, pour le prétoire où il a été condamné à mort, pour la colonne à laquelle il a été attaché, pour les épines de la couronne qu'il a portée sur son chef sacré, pour la pierre où il a été enseveli, pour le lieu où il a apparu après sa résurrection et pour celui d'où il est monté au Ciel, à combien plus forte raison doit-on en avoir pour l'adorable Sacrement de nos autels? »

Aussi voyez, ma chère sœur, quelle a été la tendre affection de tous les Saints pour ce divin sacrement : voyez quel a été leur empressement à le visiter, et leur zèle pour se tenir en sa présence. Je ne puis vous parler de tous les admirables exemples qu'ils nous ont laissés sur ce sujet, je me contenterai de quelques-uns.

Du temps de sainte Thérèse, vivait à Avila, en grande

réputation de sainteté, une bonne fille nommée Marie Diaz, qui avait obtenu de l'Évêque la permission de loger dans la tribune d'une des églises de la ville; cette continuelle assistance devant l'auteur de toutes les grâces lui mérita d'être comblée des faveurs les plus insignes, au point qu'on était tout étonné de voir une simple villageoise plus éclairée sur les sublimes mystères de la religion que les docteurs les plus instruits.

Le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, couchait souvent dans la sacristie des églises, afin que, quand il aurait pris un peu de repos, il fût plus à portée d'aller rendre ses hommages et ses adorations à Celui qui possédait son cœur tout entier, et dont il aurait voulu ne jamais se séparer.

L'empereur saint Henri se levait toutes les nuits pour aller rendre visite à Jésus au sacrement de son amour, et n'était arrêté ni par la rigueur de la saison, ni par l'intempérie de l'air. Jésus avait cette dévotion pour si agréable qu'il fit un jour un miracle pour la justifier, ayant fait perdre à la neige, qui couvrait alors la terre, sa froideur naturelle dans les endroits où le Saint mettait les pieds, afin que l'officier qui l'accompagnait et qui mourait de froid pût continuer à le suivre.

Le jeune Berchmans faisait ordinairement six ou sept visites chaque jour au Saint-Sacrement, sans parler des visites extraordinaires. « Son cœur était collé à cet aimable Sauveur résidant sur nos autels; il lui faisait sa cour autant de fois et autant de temps que l'ordre du noviciat le permettait; et pour marquer l'inclination qu'il avait de la lui faire, s'il eût été possible, sans aucune

interruption, quand il était obligé de sortir de l'église, il laissait au pied des autels, avec son cœur qui ne s'en éloignait jamais, les bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka, les substituant en quelque sorte à sa place, pour rendre en son absence de continuels honneurs à Jésus-Christ.

## V

### La vraie dévotion à Marie, source des solides vertus et route assurée du Paradis de la terre.

Pourrais-je vous parler de Jésus sans vous parler de Marie? Ne sont-ce pas deux noms sacrés qu'on ne peut presque séparer? Parler du Fils conduit nécessairement à parler de la mère : aussi, n'aime-t-on jamais parfaitement le fils sans aimer la mère, et n'aime-t-on jamais véritablement la mère sans aimer le fils : c'est ce que prouve la conduite des Saints de tous les siècles. Et vous aussi, ma chère sœur, vous serez dévouée à Marie, vous la prendrez pour votre bonne et tendre mère; vous l'invoquerez souvent sous ce doux nom, et vous aurez pour elle l'affection et la tendresse d'une vraie fille pour la meilleure des mères. C'est sous ce doux nom de *mère* que je vous exhorte à invoquer Marie; ce nom est propre à attendrir votre cœur et à y mettre les sentiments de la confiance la plus absolue. Méditez bien le morceau suivant, et prenez pour règle de conduite les conseils qu'il renferme :

Pour aller à Jésus, j'invoquerai Marie.
Mon guide et mon soutien je les trouve en Marie.
Voulant uniquement penser, plaire à Marie,
Ma langue au point du jour murmurera Marie,
Et souvent j'écrirai le doux nom de Marie,
Je prendrai mes repas sous les yeux de Marie.

Ma joie, mes transports seront tous pour Marie.
Dans mes pleurs, j'offrirai mes soupirs à Marie.
A l'aspect du péril, je fuirai vers Marie;
J'aurai pour bouclier le saint cœur de Marie,
Et mon refrain d'amour sera : Vive Marie!
Au fort de la douleur, je fixerai Marie;
Pour remède à mes maux, je ne veux que Marie.
La nuit, mon cœur battra de l'amour de Marie.
La mort m'endormira sur le sein de Marie.
Sur ma tombe on lira, pour l'honneur de Marie,
« Qu'il est doux de mourir dans les bras de Marie,
« Passant qui lis ces mots, vis, espère en Marie. »

C'est avec le secours et l'appui de cette bonne Mère que vous acquerrez les vertus solides. Oui, Marie est la trésorière des grâces de son cher fils Jésus, elle en est la dispensatrice, et aucune de celles qui parviennent jusqu'à nous n'y arrive, disent les Docteurs, sans avoir passé par les mains de Marie. Quoique personne ne l'invoque en vain, comme l'assure si positivement saint Bernard, elle prend cependant un soin tout spécial des âmes qui tendent à la perfection, et leur obtient des grâces privilégiées.

« Entre tous les fidèles que Marie reconnaît pour ses enfants, dit un pieux Auteur, ceux qui vivent de la vie intérieure tiennent le premier rang. Comme ils font les délices du cœur de Jésus, ils font aussi les délices du cœur de sa mère : étant les brebis les plus chéries du bercail du souverain Pasteur, les fleurs les plus belles du parterre de son Église, et la portion la plus considérable de son héritage en ce monde, cette mère de miséricorde prend aussi plus de part à leur perfection ; elle s'y intéresse avec plus de zèle, elle emploie son pouvoir auprès de Dieu avec plus de constance pour leur obtenir des grâces plus fortes et plus abondantes. »

Sous la puissante protection de cette sainte Mère, que de grâces n'ont pas obtenues ses vrais dévots! à quelles vertus ne sont pas parvenus tous les enfants fidèles de Marie!

Le jeune Stanislas Kostka avait pour elle une affection pleine de tendresse; il ne la nommait jamais que sa bonne Mère, et tous les soirs, avant de se mettre au lit, il lui demandait humblement sa sainte bénédiction. Aussi Marie eut pour lui une tendresse toute maternelle; elle lui obtint les grâces les plus précieuses, et en particulier celle de recevoir la sainte communion de la main d'un Ange, dans une grave maladie qu'il fit dans la maison d'un hérétique où il était logé pendant le cours de ses études; elle lui obtint aussi la faveur de mourir la veille de sa glorieuse Assomption, ainsi qu'il l'avait toujours souhaité, pour pouvoir prendre part à son triomphe dans le Ciel.

Dès l'âge de douze ans, sainte Thérèse, ayant eu le malheur de perdre sa mère, alla se jeter au pied d'une statue de Marie, et pria cette auguste Vierge de vouloir bien lui tenir lieu désormais de mère. Jamais prière ne fut plus parfaitement exaucée: Marie prit Thérèse sous sa puissante et glorieuse protection, elle lui obtint les grâces les plus signalées, et la conduisit comme par la main au travers des dangers dont fut remplie sa laborieuse carrière, et surtout à l'acquisition des vertus solides.

Dès ses premières années, sainte Claire eut aussi l'inestimable avantage de se dévouer au culte et au service de la Reine des Anges; chaque jour elle récitait en son honneur un grand nombre d'*Ave Maria*. Cette sainte mérita

par là la protection de l'auguste Marie, et sous ses auspices elle parvint à une éminente sainteté.

Je m'arrête afin de vous offrir dans le *parfait modèle* un exemple frappant de la plus tendre et de la plus constante dévotion envers Marie.

« Le jeune Berchmans fut pénétré dès l'enfance de la plus tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Il avait ses jours réglés pour aller rendre à cette Reine des Anges ses devoirs en sa chapelle de Montaigu, distante environ d'une lieue de Diest. Il y allait seul, pour n'être pas distrait ni interrompu de personne, et, faisant ainsi ce petit pèlerinage en silence, il s'occupait en marchant, partie à réciter le chapelet, partie à repasser dans son esprit les grandeurs de l'auguste Princesse à laquelle il allait faire sa cour. Afin de ne pas paraître les mains vides en sa présence, il y portait, avec son cœur, ses petites mortifications; car c'était sa coutume, dès le jour précédent, de se priver du déjeuner et des autres douceurs qu'on lui donnait, et d'en régaler les pauvres en son honneur, pour avoir ainsi de quoi lui présenter. Cette Mère de bonté se plaisait aux sacrifices de ce cher enfant, quelque légers qu'ils fussent, mais surtout au cœur avec lequel il venait les lui offrir. Elle avait pour lui des tendresses maternelles, comme il avait pour elle la confiance et l'amour d'un bon fils; elle le protégeait d'une manière singulière, et cette protection dont elle le couvrait fut une espèce de rempart à sa pureté, qui le rendit inaccessible à toute la contagion du siècle.

» Quand il eut eu le bonheur d'être reçu dans la Société des Jésuites, sa dévotion envers Marie prit un nouvel ac-

croissement. Pour avoir plus de liberté de parler d'elle dans les conversations, il faisait une profession ouverte de lui appartenir. Oui, je suis à elle, disait-il, avec l'affection la plus vive, et j'y serai jusqu'au dernier soupir de ma vie ; et s'adressant amoureusement à cette auguste Princesse : « Vous êtes, ma chère patronne, lui disait-il, » la patronne de mon âme, de mes études, de mon salut » et de ma perfection; je me repose de tout sur votre » bonté maternelle, et je m'y repose avec une confiance » d'enfant. »

« Le chapelet qu'il récitait tous les jours lui semblait une heureuse chaîne qui l'attachait à la Reine des Anges; de jour il le portait à la ceinture, de nuit autour de son bras : il le mettait à son cou la dernière année de sa vie.

» Quand il voulait obtenir quelque grâce importante de sa puissante Protectrice, sa coutume était de l'écrire sur un papier, avec promesse de réciter quelques prières, ou de pratiquer en son nom quelque mortification, d'attacher ensuite son écrit à quelques-unes de ses images, et de lui recommander ainsi le succès de son affaire. La Mère de Dieu paraissait agréer la simplicité de cœur et la confiance de son serviteur, lui accordant d'ordinaire ce qu'il lui demandait d'une manière si filiale et si franche.

» Il avait coutume de dire : « Je veux aimer Marie, et » je n'aurai de repos que je n'obtienne de Notre Seigneur » un tendre amour envers sa Mère. » Aussi sur le point de mourir il s'écriait dans l'ardeur de son amour pour Marie : « Oui, ma très-sainte Mère, vous avez été mon » espérance, et vous le serez jusqu'à la fin ; vous ne me

» rejetterez pas de votre sein maternel, où je me suis
» jeté, toute ma vie, comme votre enfant. »

La vraie dévotion envers Marie consistant spécialement, ainsi que nous le disent les Maîtres de la morale chrétienne, dans l'imitation des vertus de cette bonne Mère, moyen infaillible de parvenir aux *vertus solides*, cette sainte Vierge en étant un modèle parfait, je vais vous tracer, d'après un petit ouvrage fait pour servir de guide à la jeunesse chrétienne dans la vraie dévotion à Marie, ce que vous devez spécialement vous appliquer à imiter en elle.

« Tant que Marie a vécu sur la terre, elle n'eut jamais la plus légère attache à aucune créature ; son cœur se porta toujours vers Dieu avec toute l'ardeur dont il était capable, sans que rien au monde pût jamais affaiblir la tendresse de son amour pour Dieu ; elle aimait toutes les créatures, mais elle ne les aimait qu'en Dieu et pour Dieu.

» Quoiqu'elle fût toujours au dedans d'elle-même unie à Dieu par une contemplation continuelle, qui l'élevait au-dessus d'elle-même, elle n'en était pas moins occupée à régler au dehors, par des actions judicieuses et saintes, toute sa conduite, et à remplir ses devoirs. Mais elle les remplissait avec une humilité si profonde, avec une dévotion si tendre, avec une foi si vive, avec une confiance si parfaite, avec un amour si ardent, et avec des intentions si pures et si saintes, que ses plus petites actions avaient plus de prix devant Dieu que celles de tous les Saints.

» Par son humilité, elle mérita d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu. Humilité si sincère, qu'au moment que

l'Ange lui annonça qu'elle était pleine de grâces, et qu'elle serait mère de Jésus, elle se reconnut si indigne de cette élévation, qu'elle se croyait à peine digne d'être la plus petite des servantes de Dieu. Humilité si grande, qu'elle ne recevait qu'en tremblant les grâces de Dieu : et jamais elle n'osa demander aucune lumière, ni connaissance, ni faveur, que selon les desseins et l'ordre de Dieu.

» Lorsqu'elle entendait la divine parole, fût-ce dans les termes les plus simples, c'était toujours dans un esprit de foi, imprimant de plus en plus dans son cœur ce qu'elle entendait, avec un désir infini d'en accomplir jusqu'aux moindres pensées.

» Animée de la foi la plus parfaite qui fut jamais, elle ne regardait que Dieu dans toutes les créatures, surtout dans celles qui étaient revêtues du sacré Caractère. Dans tous les différents événements de la vie, heureux et fâcheux, elle rapportait tout à Dieu, adorant dans tout ce qui arrivait la sagesse et l'équité de ses divins conseils.

» Sa confiance en Dieu fut si ferme, que, dans les plus rudes épreuves où elle a passé, et dans les plus fâcheuses contradictions, son courage fut toujours inébranlable, et son cœur toujours uni et soumis à Dieu, attendant tout de Dieu seul.

» Son amour pour Dieu a été si ardent, qu'elle seule a plus aimé Dieu que tous les saints ensemble. Elle a éprouvé pendant sa vie des peines incroyables; mais la plus sensible a été de voir que Dieu n'était pas aimé, qu'il était inconnu et offensé ; de sorte que sa vie, malgré la paix dont jouissait son âme sainte, a été une vie de larmes et

de gémissements, et qu'elle aurait souffert mille fois la mort pour empêcher un seul péché véniel.

» Sa charité pour le prochain a été la plus efficace et la plus tendre. Faisant du bien à tous, elle ne fit jamais ni mal ni peine à personne, et ne se plaignit jamais de qui que ce fût, quelque tort et quelque affront qu'on lui fit, aimant sincèrement tout le monde, et tous ses ennemis dans le cœur de Jésus.

» Sa pureté fut si admirable, qu'elle rougit et fut troublée à la vue d'un Ange, qui lui apparut sous la forme d'un jeune homme, et qu'elle eût mieux aimé n'être pas Mère de Dieu que de cesser d'être vierge. Si elle fut la plus belle de toutes les femmes, elle fut la plus modeste de toutes les vierges ; modestie si grande, que les Anges même la révéraient, et qu'aucun mortel n'a jamais osé la regarder en face, sans être pénétré d'un respect qui allait jusqu'à la vénération, tant la majesté de l'esprit de Dieu qui brillait sur elle était auguste et divine.

» Sa prudence était incomparable : ne faisant, n'omettant et ne disant jamais que ce qui était à propos. Avant que de parler, elle examinait ce qui pouvait en revenir de gloire à Dieu et d'édification au prochain. Avec de telles précautions, elle disait en peu de mots ce qu'elle avait à dire, et évitait avec discrétion les compagnies du monde. »

Contemplez et étudiez ce parfait modèle, et surtout étudiez-le.

## ARTICLE IV

### L'humilité, voie assurée du paradis de la terre.

§ I

L'humilité, base essentielle des vertus solides. — Caractère de la vraie et de la fausse humilité.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, et tout ce qui me reste à vous dire touchant les *vertus solides*, serait inutile, s'il n'était appuyé sur le fondement ferme de l'humilité : car, nous disent les Maîtres de la vie spirituelle, et entre autres saint Grégoire, vouloir élever l'édifice des vertus solides sans leur donner pour base l'humilité, c'est bâtir sur le sable ; or vous savez combien un bâtiment élevé sur un fond mouvant est peu solide ou plutôt est ruineux.

Savez-vous pourquoi il y a si peu de vertus solides parmi les dévotes du monde, et même quelquefois parmi les âmes religieuses ? S'il vous était possible de lire dans les cœurs, vous reconnaîtriez que c'est faute d'avoir bâti sur le fondement solide de l'humilité, ainsi que le fait observer le judicieux Bourdaloue.

Si donc vous voulez ne pas travailler en vain et vous exposer à voir l'édifice crouler au moindre vent des tentations, établissez-le sur la pierre ferme d'une vraie humilité. Aussi la vertu que Notre-Seigneur s'est spécialement appliqué à nous recommander c'est l'humilité, qui est la vertu chérie de son cœur : *Apprenez de moi,* nous a-t-il dit, *que je suis doux et humble de cœur*. Aussi le premier

et le dernier acte de sa vie publique ont été des actes d'humilité : ayant commencé le cours de sa prédication par demander le baptême de Jean-Baptiste à l'imitation des pécheurs, il se mit aux pieds de ses apôtres dans la dernière Cène; ou plutôt, ayant prêché l'humilité dans l'étable de Bethléem, les ignominies de sa pénible passion ont continué à proclamer jusqu'à son dernier soupir son estime et son affection pour l'humiliation, mère de l'humilité. Aussi est-ce à rendre humble ses apôtres, qui devaient posséder plus tard les vertus solides, que s'est surtout appliqué ce divin Maître. Pour leur faire sentir l'indispensable nécessité de l'humilité, il leur a formellement déclaré que sans elle ils n'entreraient jamais au Ciel, d'où l'orgueil a fait chasser une partie de ses premiers habitants.

Aussi, si vous parcourez la vie des Saints, qui tous ont possédé les solides vertus, vous n'en trouverez pas un qui n'ait été un modèle d'humilité. Non-seulement ceux qui ont vécu depuis que le Verbe éternel, pour apprendre aux orgueilleux enfants d'Adam à s'humilier, s'est humilié lui-même jusqu'à se faire leur semblable quant à la nature humaine qu'il a prise; mais même ceux qui ont vécu avant ce grand exemple, ont été des miroirs d'humilité. Voyez Abraham, ce parfait obéissant, ce Héros de l'obéissance à laquelle il ne craint pas de sacrifier son fils unique, l'objet de toute sa tendresse et de ses plus chères espérances; Abraham est si humble qu'il proclame qu'*il n'est que cendre et poussière, qu'il est indigne de parler au Seigneur*. Voyez David, ce roi selon le cœur de Dieu, ce modèle de la charité et de l'amour des ennemis, il est si

humble qu'il se nomme un *vil insecte et un chien mort.* Voyez Jérémie, ce prophète sanctifié dès le sein de sa mère, et si zélé pour la gloire du Seigneur que pour la procurer il ne craint pas de s'exposer à la mort; il est si humble qu'il se regarde devant Dieu comme *un linge couvert d'ordures.* Voyez saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, comme l'annonce Jésus-Christ lui-même; lui dont la vie est si sainte et si merveilleuse que les Juifs le prennent pour le Messie; il est si humble qu'il déclare *qu'il est indigne de dénouer les cordons des souliers du Fils de Dieu,* tant il reconnaît être au-dessous de ce divin Sauveur. Voyez enfin Marie, cette vierge incomparable que l'Ange salue de la part de Dieu *pleine de grâces;* elle est si humble qu'elle se dit *la servante du Seigneur.* Aussi sa profonde humilité, comme le remarque saint Bernard, attire le Fils de Dieu dans son chaste sein.

L'humilité a donc été le fondement des vertus des Saints de tous les siècles; et sans elle leurs vertus n'eussent été qu'apparentes. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin cette maxime si répétée : « Si vous demandez quelle est la plus essentielle des vertus, je réponds que c'est l'humilité; si vous me faites une seconde fois la même demande, je vous ferai la même réponse; à une troisième question la réponse ne sera pas différente, et toujours je dirai que sans humilité il ne peut exister de véritable et de solide vertu. »

« L'humilité, dit sainte Thérèse, a tiré le Verbe éternel du Ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge, et c'est par elle que nous pouvons avec un seul de nos cheveux, comme dit l'Époux dans le *Cantique,* le

tirer à nous pour le faire venir dans nos âmes : ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de votre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette Majesté infinie. »

Écoutons encore un saint religieux, le R. P. la Colombière, nous parler de la nécessité et des avantages de l'humilité :

« L'humilité, disent les saints Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité, aimable vertu, source de paix et de sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours abolir toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur, et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire ! Oh ! que mon salut me devient aisé par cette voie ! Qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien ! D'ailleurs, mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec de pernicieuses inctinations qui me sollicitent au mal, et me le rendent en quelque sorte nécessaire. Non-seulement mes passions me tourmentent, elles m'aveuglent encore, et me rendent presque semblable aux bêtes farouches; mais pour peu qu'elles me laissent de raison, c'en est assez, j'ai l'avantage de pouvoir m'humilier. Oui, tandis que je serai accablé de tant de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, et à m'abaisser devant les hommes ! si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant, et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrais pas vous changer pour le mérite et

pour les vertus des autres; j'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble; je renonce à toutes les grâces qui pourraient me ravir cet avantage : il me tient lieu de tout, ce seul avantage; et pour ne pas le perdre, je consens à être privé du reste. »

Mais s'il n'y a rien de plus nécessaire que l'humilité, rien aussi n'est plus rare que la véritable humilité; on voit un grand nombre d'humbles en apparence, mais en réalité il y en a peu. « Plusieurs, dit saint Ambroise, ont l'apparence de l'humilité, qui n'en ont pas la vertu; plusieurs la font paraître au dehors, qui ne l'ont pas au dedans et au fond de l'âme; ils l'estiment assez de paroles, mais ils la combattent par leurs œuvres. » — « L'humilité de beaucoup d'entre nous, disait le savant Théophylacte, n'est point une humilité de cœur ni un vrai abaissement de notre esprit dans le mépris de nous-mêmes, mais seulement des compliments d'une feinte soumission, et de certaines petites cérémonies accompagnées de termes humbles et modestes. »

Les Saints en se disant de grands pécheurs, en se proclamant indignes de voir le jour, de fouler la terre par où ils passaient, capables d'attirer la malédiction du Ciel dans les lieux où ils se trouvaient, et autres expressions pareilles qu'ils employaient par un effet de leur profonde humilité, parlaient de l'abondance du cœur et d'après le sentiment intime qu'ils avaient de leur misère naturelle; mais beaucoup de personnes, en voulant imiter ce pieux et humble langage, sont loin d'avoir le même mépris d'elles-mêmes, et ne voudraient pas qu'on les tînt pour ce qu'elles disent être; tant la vraie humilité est rare !

La vraie humilité étant si rare, et cependant méritant que l'on ne néglige rien pour l'acquérir ; voyons à quelles marques on peut distinguer l'humilité véritable de son fantôme. Voici ce que disent sur ce sujet d'habiles Maîtres de la vie spirituelle :

« L'humilité, dit le saint abbé Issac, fait qu'un homme se répute pécheur et pense qu'il ne fait rien qui vaille. Elle fait qu'il n'a jamais de vaine complaisance en aucune de ses actions, qu'il aime le silence ; s'il parle, que c'est avec des mots pesés et des choses nécessaires. Il n'est point contentieux et ne soutient point opiniâtrément ses avis, mais sait s'en départir et se rendre à ceux des autres. Il ne donne, ni par paroles ni par effet, aucun sujet de déplaisir à personne, et endure avec un esprit tranquille tous ceux qu'on lui fait. »

« Quand cette Reine des vertus, dit saint Jean-Climaque, a établi son trône dans une âme, elle lui fait tenir si peu de compte de toutes ses bonnes œuvres, qu'elle les regarde comme des choses abominables, et envisage l'abondance des grâces dont Dieu l'a comblée, non comme des occasions de vanité, mais comme des sujets de ruine, si elle n'y prend garde. Elle lui fait croire qu'elle va tous les jours croissant en malice, et augmentant le nombre de ses crimes. Qui a pris l'humilité pour son épouse devient aussitôt doux, débonnaire, compatissant, obéissant, déférant, gai avec une paix de cœur admirable, que rien ne saurait altérer. »

« L'humilité, dit saint Bonaventure, commence par ouvrir les yeux de l'âme pour faire voir que l'on est vil, pauvre, vicieux, et couvert intérieurement et extérieure-

ment de misères. Elle apprend à ne point s'estimer quoi qu'il advienne, et, à quelque haute dignité que l'on parvienne, à ne point se préférer aux autres et à ne point rechercher leurs louanges. Elle incline non-seulement à se mépriser, parce qu'en effet on s'estime digne de mépris, et qu'on pense n'avoir rien en soi qui mérite qu'on soit honoré; mais encore, par amour pour la vérité, elle porte à trouver bon et même à désirer que les autres aient la même opinion de nous, et nous le fassent sentir par des humiliations. Enfin l'humilité nous élève jusqu'à ne point nous enfler des dons naturels dont on est orné, et à ne s'en attribuer aucun, mais à les rapporter tous à Dieu comme à la vraie source. »

« L'humilité, quelque grande qu'elle soit, dit la séraphique Thérèse, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point; mais, au contraire, elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être une grande pécheresse, que l'on connaisse clairement qu'on est digne de l'Enfer, que l'on avoue mériter être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu; néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction que l'on ne voudrait pas ne pas l'avoir. Non-seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète point ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu ; au lieu que la fausse humilité la presse, l'agite, la tourmente et lui cause une peine presque insupportable. »

## § II

Définitions de la vraie humilité. — Moyens pratiques d'acquérir cette vertu. — Les précieux fruits de l'humilité de cœur ou de la vraie humilité.

Ce que je viens de vous dire, d'après les Maîtres de la vie spirituelle, sur les effets de l'humilité véritable dans une âme, suffit sans doute pour vous donner une parfaite connaissance de cette vertu, et même une exacte notion de sa nature; car la nature d'une chose quelconque n'est jamais mieux connue que par l'étendue de ses effets. Cependant l'importance du sujet m'engage à développer encore un peu cette matière; toujours en suivant pas à pas les grands Maîtres qui l'ont traitée.

« L'humilité, dit saint Thomas, est une vertu qui, par les connaissances qu'elle nous donne de la grandeur de Dieu et de notre petitesse, réprime en nous l'appétit déréglé de l'honneur, fait que nous désirons d'être méprisés des autres, et que nous nous mettons, au moins dans notre estime, si nous ne pouvons toujours extérieurement, au plus bas lieu. »

Saint Bernard la définit : « Une vertu par laquelle, nous connaissant pour ce que nous sommes, nous concevons un vrai mépris de nous-mêmes. »

L'humilité consiste donc dans deux actes : l'un de l'entendement et l'autre de la volonté. Par le premier, nous apprenons à nous connaître pour ce que nous sommes, c'est-à-dire pour rien et moins que rien, le péché nous

plaçant au-dessous du rien et du néant. Le second nous fait aimer notre abjection, désirer qu'on nous regarde et qu'on nous tienne pour ce que nous sommes, et qu'on agisse en conséquence.

La vertu d'humilité ne consiste, à proprement parler, ainsi que l'enseigne le Docteur angélique, que dans cette dernière partie, c'est-à-dire dans l'amour de notre abjection, la connaissance de notre bassesse et de notre néant n'étant que le moyen de parvenir à cet heureux résultat ; car, en général, la vertu est dans la volonté et non dans l'entendement, qui ne sert qu'à guider et à aider la volonté.

Cependant la connaissance de notre bassesse, de notre pauvreté, de nos misères spirituelles et corporelles, de la multitude et de la grandeur de nos péchés... est si nécessaire pour acquérir la véritable humilité, que c'est la première chose que les Maîtres de la vie spirituelle recommandent à ceux qui veulent parvenir à la possession de cette vertu. C'est sur cette connaissance que doit s'élever l'édifice de l'humilité, étant impossible de se connaître bien, de faire un juste discernement de ce qui vient de Dieu d'avec ce qui est de nous, sans concevoir pour soi-même un profond mépris et une sorte d'horreur et de haine. Comment, en effet, ne pas ressentir ces impressions si justes et si raisonnables, en ne découvrant en soi qu'un éloignement marqué pour le bien, et une pente violente et presque furieuse pour le mal ; en se sentant toujours enclin à tout ce que défend la loi du Seigneur, et tellement opposé à l'obéissance due aux volontés adorables de ce souverain Législateur, qu'il suffit

qu'une chose soit défendue pour désirer la faire. Ce juste mépris, que la vue et la connaissance de la corruption de tout notre être doivent produire, conduit comme nécessairement, quand on veut écouter la raison, à un certain désir qu'on forme sur notre compte le jugement que nous en formons nous-mêmes, et que l'on ne nous regarde que comme rien et moins encore, puisque nous ne sommes que cela. C'est parce que les Saints s'étaient parfaitement et soigneusement étudiés eux-mêmes, et que cette étude leur avait appris que d'eux-mêmes ils n'étaient rien, ne valaient rien, n'étaient bons à rien, ne pouvaient faire que du mal, en avaient réellement fait, et continueraient d'en faire si la grâce du Seigneur ne les retenait, qu'ils avaient tant de mépris pour eux-mêmes, ne parlaient d'eux-mêmes qu'en mauvaise part, se réjouissaient quand on paraissait les mépriser, quand on allait jusqu'à les insulter et à les outrager. C'est là un fait incontestable que va confirmer l'exemple suivant pris parmi un grand nombre du même genre.

« Un homme vint un jour demander au parloir sainte Thérèse : la Sainte y étant venue, cet homme lui dit mille choses outrageantes, il l'appela orgueilleuse et une hypocrite, qui, pour se glorifier du titre de Fondatrice, allait partout, faisant des établissements de monastères. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, et il s'en alla sans qu'elle lui eût rien répondu. Le confesseur du couvent, qui fut informé de cette aventure, voulut lui dire, pour la consoler, qu'il ne fallait pas s'arrêter aux discours d'un extravagant. « O mon Père, reprit sainte Thé-

» rèse, n'appelez pas fou, je vous prie, un homme qui
» m'a si bien dit mes vérités. »

Mais il faut que je vous avertisse, ma chère sœur, que l'orgueil, qui a jeté en nous des racines profondes et difficiles à arracher, nous aveugle tellement, que nous avons beaucoup de peine à nous connaître pour ce que nous sommes, et que nous sommes si ingénieux à nous déguiser à nos propres yeux, que souvent tout le monde nous connaît, c'est-à-dire a remarqué nos défauts et nos faiblesses, et que seuls nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous croyant ce que nous ne sommes pas, et ne nous croyant pas ce que nous sommes! C'est ce penchant déplorable à nous faire illusion, penchant qui est un funeste rejeton de notre amour-propre et de notre orgueil, qui fait que les Maîtres de la vie spirituelle insistent tant sur la connaissance de nous-mêmes. Ne pouvant m'étendre davantage sur ce sujet, je vous renvoie à l'excellent *Traité d'humilité* du P. Rodriguez et au *Miroir fidèle* du P. Seigneri.

Il faut aussi que vous sachiez que l'amour de notre propre excellence; que le désir de l'estime, de l'honneur, de l'applaudissement, des éloges; que la crainte des mépris, des humiliations, sont des choses si naturelles à l'homme déchu de l'état de l'innocence originelle, que, malgré la conviction de notre esprit, qui nous persuade que nous ne méritons que mépris, insultes, outrages, nous avons tant de difficulté à suivre le jugement de notre entendement, qu'il faut nous faire violence pour étouffer les cris et les révoltes de la nature, quand la divine Providence permet que ces moyens d'affaiblir

notre orgueil l'atteignent et le blessent. La pensée seule de ces voies crucifiantes pour la nature suffit pour la faire frémir. C'était afin de diminuer son empire et de seconder l'impression de la grâce, qui porte toujours à la recherche de ce qui peut comprimer et affaiblir nos passions, que tous les Saints ont été si partisans des pratiques extérieures humiliantes, qui aident puissamment à acquérir l'humilité quand elles procèdent d'un vrai désir de s'humilier et de combattre la passion de l'orgueil et de la vanité sa fille. C'est de là qu'est venu l'usage des pratiques de pénitence publique dans les Communautés, qui pourront vous être d'un grand secours pour acquérir l'humilité, si vous les employez dans l'intention *sincère* d'humilier votre orgueil.

Un autre moyen de faire mourir l'amour-propre, c'est de garder le silence et de ne pas s'excuser quand on est repris ou accusé à tort, à moins que la gloire évidente de Dieu ou l'édification du prochain ne l'exigent. Écoutons sainte Thérèse parler d'une manière vraiment admirable sur ce point si crucifiant pour la nature.

« C'est sans doute une action de fort grande humilité et imiter Notre-Seigneur de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur, mes chères filles, de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en tirer un grand avantage ; et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est en certaines occasions où l'on pourrait causer de la peine si l'on ne disait la vérité.

» Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en

diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur. Je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombées dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que *les plus justes pèchent sept fois le jour*, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exemptes de péchés. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais innocentes comme l'était notre bon Jésus.

» Que si vous suivez ce conseil, le temps vous en fera connaître l'utilité. On commence par là d'acquérir la liberté d'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce que l'on y prend aussi peu de part que s'il regardait un autre. De même que lorsque deux personnes s'entretiennent, nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est point à nous qu'elles parlent ; ainsi, nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il semble que ce n'est pas à nous que l'on parle. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées, ceci pourra vous paraître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer ; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes. »

Dans le chapitre premier, article onzième, je vous ai fait voir combien l'attachement au propre jugement est contraire à la véritable humilité ; ici, je vous offre la

soumission de son jugement à celui d'autrui comme un moyen sûr d'acquérir l'humilité, et comme un acte parfait de cette vertu. L'exemple suivant va admirablement confirmer et développer cette proposition.

« Il est rapporté dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, dit le P. Surin dans ses *Fondements de la vie spirituelle*, que le P. Jacques Laynez, le plus savant Jésuite de son temps, et fameux prédicateur, ayant été fait Provincial d'Italie, se plaignit à saint Ignace, son Général, de ce qu'il appelait à Rome tous les meilleurs ouvriers de sa province, et que, manque de ce secours, les colléges étaient mal servis. Ce saint homme lui répondit sagement qu'il était juste de préférer le bien commun au particulier, et qu'il importait à la religion que Rome fût mieux pourvue de bons sujets que les autres villes. Mais Laynez, voyant que le Général persistait toujours à lui enlever plusieurs de ses ouvriers évangéliques, il crut devoir lui représenter encore une fois l'incommodité qu'il en recevait. Alors saint Ignace ne put s'empêcher de lui marquer par une lettre le déplaisir qu'il avait de ce que, encore qu'il lui eût assez déclaré pourquoi il en usait ainsi, il ne laissait pas de continuer ses plaintes, et se montrait en cela moins obéissant qu'il ne devait. Mandez-moi, ajoutait-il, si, tout bien examiné, vous ne croyez pas avoir failli ; et au cas où vous vous trouviez coupable, faites-moi savoir à quelle sorte de pénitence vous vous condamnez vous-même. La réponse de Laynez fut une preuve manifeste de sa profonde humilité, et sa lettre est rapportée mot à mot dans l'histoire. Il commence par remercier saint Ignace de la bonté qu'il a eue

de l'avertir de sa faute ; puis, avouant humblement qu'il est coupable, il lui demande pardon de la peine qu'il lui a causée par son importunité, à lui qu'il honore comme le Père de son âme, et à qui il doit tout respect ; et sur ce que le Saint désirait qu'il lui mandât de quelle punition il se jugeait digne pour son peu d'obéissance, il lui répond que celle qu'il lui plaira d'ordonner sera toujours celle qu'il acceptera le plus volontiers ; mais que, puisqu'il faut qu'il s'en impose une lui-même, la moindre qu'il croit mériter est qu'on le dépose de sa charge, qu'on lui interdise l'étude, et que pour tous livres on lui laisse son bréviaire ; qu'on le réduise à enseigner toute sa vie la grammaire aux petits enfants ; en un mot, qu'on le regarde comme de l'ordure. Il ajoute à tout cela beaucoup d'autres pénitences, comme des jeûnes, des disciplines... »

La vraie humilité doit aussi nous porter à ne voir que nos propres misères et à fermer les yeux sur celles d'autrui, si le devoir n'oblige d'y faire attention. Si cet acte de la vraie et solide humilité était mis en pratique dans les maisons religieuses, que de fautes contre la charité l'on éviterait ! que de petites désunions produites par des censures ou des plaisanteries indiscrètes cesseraient ! Appliquez-vous donc, ma chère sœur, à cette pratique de la vraie humilité.

« Vous ne devez examiner dans vos sœurs, dit l'Auteur de *la Parfaite Religieuse*, que ce qui peut vous édifier, à moins que vous n'ayez quelque charge qui vous oblige à veiller sur leur conduite. Une religieuse particulière doit si bien se renfermer au-dedans d'elle-même qu'elle

n'ait pour ainsi dire, ni des yeux pour considérer les actions des autres, ni de langue pour en parler. Ce serait un véritable moyen de conserver la paix et la charité, et jamais elles ne seraient altérées dans les monastères où l'on garderait cette maxime, fussent-ils composés de mille religieuses. L'esprit de curiosité et de critique sur la conduite d'autrui est un esprit de discorde dans la Religion. Si les défauts de vos sœurs tombent si fort sous vos yeux que vous ne puissiez pas ne point les apercevoir, ne perdez pas pour cela l'estime ni l'amitié que la charité vous oblige d'avoir pour elles, et n'en prenez pas occasion d'en parler en mauvaise part, d'en murmurer et de les critiquer; mais que les fautes qui vous choquent en elles vous portent à vous corriger des vôtres. »

Le propre de la vraie humilité est encore de porter à se contenter des grâces ordinaires, de celles qui conduisent à l'acquisition des vertus solides, et à ne point désirer les extraordinaires, qui sont dangereuses, à cause de la corruption de notre nature : d'autant plus qu'au sentiment de saint Jean de la Croix, *un seul acte d'humilité* vaut mieux que toutes ces grâces dont notre amour-propre et notre orgueil nous rendent si avides; et la raison, c'est qu'en recevant ces grâces nous devenons les débiteurs de Dieu, et que si nous n'en faisons pas un saint usage, elles serviront à notre condamnation; tandis que, par un acte d'humilité bien fait, Dieu devient notre débiteur, et que nous pouvons par là mériter un degré de gloire de plus au Ciel.

« Lorsque vous apprenez, dit sainte Thérèse parlant à ses filles, que Dieu accorde ces faveurs (des grâces extra-

ordinaires (à quelques âmes, vous devez bien prendre garde à ne les point désirer ni à ne le point prier de vous conduire par la même voie, parce que, bien que cela vous paraisse fort avantageux, et qu'on le doive beaucoup estimer, il ne vous serait pas utile pour plusieurs raisons. La première, à cause que ne pouvant que par un défaut d'humilité souhaiter que l'on nous accorde ce que nous ne méritons pas, c'est une grande marque que nous n'avons pas cette vertu, que d'oser le désirer. Car, ainsi que la pensée d'être Roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un paysan, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible ; de même les personnes véritablement humbles ne prétendront jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. »

La longueur de l'article m'oblige à omettre plusieurs autres avis importants, dont vous trouverez la quintessence dans *le Petit Livre d'or ou l'Humilité en pratique*, ouvrage que je vous exhorte à lire souvent et à bien méditer.

## ARTICLE V

**Vie de foi, vertu solide et voie du paradis de la terre.**

Excellence de la vie de la foi. — Sa pratique.

Vivre de la vie de la foi : que ces seuls mots disent de choses, ma chère sœur ! que de *vertus solides* se trouvent dans la vie de la foi ! Oui, la vie de la foi n'est pas seulement une solide vertu, c'est une réunion, c'est une collection de solides vertus, comme je vais vous le montrer. Ap-

prenez donc à vivre de cette vie surnaturelle, qui élèvera votre âme au-dessus des impressions malignes des sens, vous fera juger de chaque chose comme Dieu en juge lui-même, et vous fera participer à son Esprit. Plus vous prendrez la foi pour guide, plus vous vous conformerez à ses divins enseignements; plus votre vie sera sainte, plus votre âme jouira de la paix intérieure, plus vous serez vraiment heureuse et engagée sûrement dans la voie du *Paradis de la terre*. Dieu, ma chère sœur, s'est caché sous les saintes ténèbres de la foi, d'où il nous instruit et nous montre la route de l'éternelle patrie. Aussi les Saints se sont appliqués à se dépouiller des lumières et surtout des sentiments naturels pour n'écouter que la foi !

Ainsi donc, vivre de la vie de la foi, c'est conformer ses pensées, ses jugements, ses paroles, ses actions, en un mot sa vie tout entière aux enseignements de la foi, s'abandonnant en aveugle à ce guide sûr et fidèle.

1° La foi nous apprend que la vie présente n'est rien, mise en parallèle avec l'Éternité. Elle nous dit que c'est vers cette éternité, dont nous approchons à chaque instant, que doivent tendre toutes nos vues, tous nos efforts, tous nos soins; que quand nous n'aurions que des peines, que des chagrins, que des souffrances dans cette vie, qui est la route de l'éternité, nous devrions compter tout cela pour rien, pourvu que nous puissions arriver à l'éternité bienheureuse. Elle nous avertit de penser sans cesse à notre éternité, comme à un frein puissant contre les tentations les plus violentes, et comme à une source féconde d'actes héroïques des solides vertus.

Les Saints, fidèles aux enseignements de la foi, ne per-

daient jamais de vue la pensée de l'éternité : le saint roi David, saint Arsène, saint Jérôme, l'avaient toujours devant les yeux. A leur exemple, méditez souvent cette importante vérité, et pénétrez-vous bien des pensées suivantes :

« Un Dieu,
Un moment,
Une éternité.
Un Dieu qui me regarde,
Un moment qui m'échappe,
Une éternité qui m'attend.
Un Dieu qui est tout,
Un moment qui n'est rien,
Une éternité qui ôte ou qui donne tout.
Un Dieu que je sers si peu,
Un moment que j'emploie si mal,
Une éternité que je risque à tout moment.
O Dieu !
O moment !
O éternité !
Éternité dans le Ciel ou éternité dans l'Enfer.
Quelle alternative !...
O Ciel !... ô Enfer !... »

2° La foi nous découvre la malice du péché et nous le représente tel qu'il est en lui-même, dégagé des fausses lueurs sous lesquelles nous le montrent la passion et le tentateur : elle nous le représente comme le seul mal réel et qui soit à craindre, étant le mal du Créateur qu'il attaque dans ses divins attributs, et celui de la créature, en la mettant en opposition avec la source de tous les

biens et sa fin dernière, et obligeant le Créateur de sévir contre l'ouvrage de ses mains qu'il aime si tendrement. Quelle utile leçon ! que les Saints en ont bien profité, eux qui ne craignaient rien tant que le péché, et qui eussent préféré mourir que de commettre une seule faute vénielle de propos délibéré.

Comme les Saints, instruite par la foi, craignez le péché, ma chère sœur, et ne craignez que lui seul ; et comme vous l'apprend la foi, fuyez-le avec la même promptitude que l'on fuit à la vue d'un animal capable de nous donner la mort.

Pour donner à une Ame de foi une vive horreur du péché, Dieu, par une faveur spéciale, le lui montra tel qu'il est en lui-même : cette vue produisit sur elle l'effet le plus frappant.

« Pendant une retraite que je fis par l'ordre de mon directeur (le P. Saint-Jure), dit la mère des Anges, religieuse Ursuline, morte en odeur de sainteté, notre bon Maître me donna une vue de la laideur du péché dans une âme avec des impressions si vives que j'avais peine à la souffrir et eusse voulu être plutôt réduite au néant que de tomber jamais en aucune sorte de péché avec advertance. Je fus deux heures dans une confusion accablante, en la présence de mon Dieu, qui me donna une vue claire de la haine que sa divine Majesté a contre le péché. Il me fit voir intellectuellement la peine dont il le châtie et comme il rejette le pécheur de sa face divine. Oh ! quelle épouvante et quelle horreur me donna cette vue de la face d'un Dieu courroucé contre sa créature ! Toutes les peines les plus terribles, même celles de l'Enfer,

pour ce qui est des sens, n'en approchent point. Je restai dans un abattement de corps et d'esprit tout le jour, et la nuit suivante mon âme fut pénétrée d'une douleur si amère qu'elle ne pouvait envisager d'autre objet. »

Après avoir entendu la fille, écoutons le Directeur lui-même : « *Dieu*, nous dit le Sage, *a en horreur et en haine le pécheur et son péché*; ce qui ne doit pas s'entendre seulement du péché mortel, mais aussi par proportion du péché véniel, parce que Diéu, qui est la souveraine pureté, ne peut souffrir aucune impureté (aucune faute), non plus que le soleil ne peut souffrir des ténèbres et les chasse loin de lui. D'ailleurs le péché est l'unique ennemi et le seul mal de Dieu ; c'est ce qui fait dire aux théologiens qu'il vaudrait mieux que tous les animaux et tous les hommes fussent détruits, que tous les Anges fussent anéantis, que le Ciel et la Terre fussent fondus et que tout rentrât dans le néant, plutôt qu'un *seul péché véniel* fût commis contre Dieu, et même qu'une seule parole oiseuse fût dite. La raison, c'est que le moindre mal du Créateur est incomparablement plus à craindre et plus à éviter que tous les maux des créatures. De là vient que les Bienheureux choisiraient plutôt d'être chassés pour jamais du Paradis et perdre ces inestimables trésors de richesses et de gloire qu'ils y possèdent, et être abîmés dans les flammes éternelles ou réduits au néant, que de faire *la plus petite faute vénielle.* »

Aussi lisons-nous dans le P. Seigneri que Dieu ayant fait voir à sainte Catherine de Gênes la laideur d'un de ces péchés qu'on nomme véniels, elle faillit expirer sur-le-champ, et si elle eût continué de considérer ce

hideux objet, son corps allait tomber en mille pièces.

Le grand archidiacre d'Évreux rapporte, dans la Vie du P. Surin, que sainte Marie Madeleine de Pazzi ayant vu dans une lumière surnaturelle la grandeur des peines du Purgatoire, où Dieu punit les péchés véniels selon l'horreur qu'en a conçue sa divine justice, s'écriait : « O » Dieu, je n'ai plus le cœur de vivre en terre, ni de con» verser avec les créatures après une vision si terrible. » Pitié, pitié ! Miséricorde, miséricorde ! O sang de Jé» sus, éteignez ces flammes, délivrez-en les pauvres » âmes. »

3° La foi nous découvre le prix des souffrances et des autres peines dont cette vie est si remplie. Elle nous les montre comme le partage des amis et des favoris de Jésus, et comme le chemin royal, suivant l'expression sublime de l'*Imitation,* du palais de la divine Majesté.

Éclairés par la lumière surhumaine de la foi, les Saints ont préféré les peines et les misères de la vie aux plaisirs, aux honneurs, aux richesses, aux consolations même et aux joies spirituelles, et les ont regardées comme une faveur du Ciel. *Souffrir ou mourir,* s'écrie, dans son transport d'amour pour les souffrances, une sainte amante du Calvaire; *non pas mourir*, *mais souffrir*, s'écrie une autre amante passionnée de la croix; *souffrir et être méprisée*, *voilà*, *ô mon Dieu*, *la récompense que je vous demande*, dit un autre Héros de la foi.

Afin d'imiter ces heureux fous de la croix, méditez bien la leçon que le Dieu du Calvaire donna à l'une de ces âmes privilégiées.

« Notre-Seigneur me dit un jour, dit sainte Thérèse

dans sa Vie écrite par elle-même : Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs? Nullement; mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul qui a tant souffert, n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le Ciel? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans les souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Tabor? Et ne considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma Mère a eue de me tenir entre ses bras? Siméon ne les lui eut pas plus tôt prédits que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'avais à endurer. Et ces grands Saints qui, étant conduits par lui dans les déserts et dans les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long temps sans recevoir aucune consolation spirituelle? Croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité, et lorsque vous l'aurez connu, vous m'aiderez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées que de suivre une voie toute contraire. »

4° La foi nous montre la divine Providence conduisant et gouvernant toutes les parties de ce vaste univers avec autant de facilité et sans plus de peine que s'il était question pour nous de remuer un grain de sable. Elle nous apprend qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans l'ordre ou la permission de notre Père céleste ; elle nous représente ce Père céleste plein des soins les plus attentifs pour tout ce qui a rapport à ses chers enfants, et se servant de tout pour leur faire opérer leur salut éternel; elle nous exhorte à jeter toutes nos sollicitudes et tous nos soins dans son sein paternel, nous assurant qu'il prendra d'autant plus de soin de nous que nous aurons plus de confiance dans sa bonté paternelle ; elle nous enseigne à bénir sa divine Providence dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la peine comme dans la joie, et à ne jamais désespérer de son secours, qui viendra au moment marqué dans ses décrets éternels...

O ma chère sœur ! qu'ils sont sublimes, les enseignements de la foi ; comme ils élèvent l'âme au-dessus des impressions de la nature et des sens; comme ils sont propres à mettre le calme et la paix dans l'âme, et à nous faire trouver le bonheur!

Afin de confirmer les préceptes par l'exemple, la foi nous offre le modèle d'un homme parfaitement soumis aux ordres de la Providence et les adorant avec un saint aveuglement, dans la personne du saint homme Job.

« Pendant que les Israélites étaient affligés en Égypte, il y avait au pays de Hus, situé dans l'Idumée, sur les confins de l'Arabie, un homme qui s'appelait Job. Cet homme était simple et droit, faisant le bien et s'éloignant

du mal, et de tout ce qui en avait la moindre apparence. Sa piété et sa justice avaient été récompensées par les biens immenses dont Dieu l'avait comblé. Il avait sept fils et trois filles. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses ; il avait de plus un grand nombre de domestiques, et ainsi il était grand parmi tous les Orientaux, qu'il surpassait par sa piété et par ses richesses.

» Or, pendant que Job remplissait parfaitement les devoirs d'un bon père de famille et d'un bon serviteur de Dieu, les Anges, qui sont particulièrement les enfants de Dieu, étant ses plus vives images et ses plus parfaites créatures, s'étant un jour présentés devant le Seigneur, pour lui rendre compte des ordres qu'il leur avait donnés et pour en recevoir de nouveaux, Satan, leur adversaire, se trouva aussi parmi eux, pour lui demander permission de tenter les hommes et de les séduire.

» Le Seigneur, qui prenait une extrême complaisance dans la fidélité de Job, et qui voulait s'en servir pour confondre l'orgueil et la malice du démon, lui dit : D'où viens-tu ? Il lui répondit : J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue tout entière, trouvant partout des hommes très-soumis à mes ordres et très-empressés à faire ma volonté. — Mais, dit le Seigneur, n'as-tu point considéré mon serviteur Job ? Certainement il n'a point d'égal sur la terre ; c'est un homme simple et droit de cœur, éloigné de tout déguisement et de toute injustice, qui craint Dieu et se retire du mal. — Est-ce en vain que Job craint Dieu, répondit Satan, et n'est-il pas bien payé de ses services ? N'avez-vous pas environné de tous cô-

tés, comme d'un puissant rempart, sa personne, sa maison et tout son bien ? Ne les avez-vous pas mis à couvert de tout ce qui pourrait leur nuire ? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains ? Et tout ce qu'il possède sur la terre ne s'y multiplie-t-il pas de plus en plus ? Est-il donc surprenant qu'un homme que vous traitez ainsi vous soit fidèle? Mais étendez un peu votre main, et frappez tout ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face, et s'il sera toujours cet homme juste et craignant Dieu que vous vantez tant ?

» Le Seigneur, qui voulait confondre l'orgueil du démon, et lui faire sentir quelle était la force d'un homme soutenu par sa grâce, répondit à Satan : Va, tout ce qu'il a est en ton pouvoir; mais je te défends d'étendre la main sur lui ni de toucher à sa personne. Et Satan sortit aussitôt de devant le Seigneur, ravi de la permission qu'il en avait reçue et plein d'impatience d'en profiter. Or, il ne tarda pas à en user; car un jour que les fils et les filles de Job mangeaient et buvaient ensemble dans la maison de leur frère aîné, un homme vint dire tout d'un coup à Job : Lorsque vos bœufs labouraient et que vos ânesses paissaient auprès, les Sabéens sont venus fondre tout d'un coup, ont tout enlevé, ont passé tous vos gens au fil de l'épée, et je me suis sauvé seul pour en donner la nouvelle. Cet homme parlait encore, lorsqu'un second vint dire à Job : Le feu du ciel est tombé sur vos moutons et sur ceux qui les gardaient, il a tout réduit en cendres, et je me suis sauvé seul pour en donner la nouvelle. Il n'avait pas encore achevé de parler, qu'un troisième vint dire à Job : Les Chaldéens étant sortis à cheval pour

faire des courses se sont divisés en trois bandes et se sont jetés sur vos chameaux ; ils les ont enlevés, ont tué tous vos gens, et je me suis sauvé seul pour venir vous en donner la nouvelle. Cet homme parlait encore, quand un quatrième se présenta devant Job et lui dit : Lorsque vos fils et vos filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, un vent impétueux, s'étant levé tout d'un coup du côté du désert, a ébranlé les quatre coins de la maison ; et l'ayant fait tomber sur vos enfants, ils ont été accablés sous ses ruines, et ils sont tous morts ; je me suis échappé seul pour venir vous en donner la nouvelle.

» Alors Job se leva de dessus son trône, il déchira ses vêtements (en signe de deuil), et, s'étant rasé la tête, il se jeta par terre : et au lieu de s'emporter en des murmures et en des malédictions contre le Seigneur, ainsi que le démon se l'était promis, il adora Dieu ; et, montrant la terre où il devait rentrer par la mort, il dit : Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai là nu ; le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu ; que le saint nom du Seigneur soit béni.

» Ainsi, dans tous ses malheurs si affligeants et si extrêmes, Job ne pécha point par ses lèvres, et il ne dit rien contre Dieu qui fût indiscret ; mais il confondit le démon par sa douceur, sa patience et sa soumission à la divine volonté, et il vengea le Seigneur des insultes de cet Esprit superbe. »

Comme vous venez de le voir, Job reconnaît le doigt de Dieu dans tous les maux qui se réunissent pour l'acca-

bler, et remontant à la cause première, qui n'est autre que la sagesse de la Providence paternelle du Seigneur, qui conduit et règle tout dans ce vaste univers, et sans la permission duquel rien n'arrive, il ne s'en prend point aux causes secondes et ne se plaint point d'elles : il n'accuse ni les Sabéens, ni les Chaldéens, ni les éléments, mais il adore humblement la volonté de Celui qui est le maître de toutes choses. O ma sœur, admirez de nouveau la profondeur des lumières de la foi, leur étendue, et profitez de sa divine clarté. Quelle paix n'éprouve-t-on pas, au milieu des peines et des contradictions de la vie, quand on les voit en Dieu, et comme le résultat de ses desseins providentiels sur nous ! O foi précieuse, sois toujours le flambeau qui nous dirige au milieu des contrariétés et des épreuves dont abonde cette vie !

Comme ce sujet est très-important et d'une pratique journalière, à l'exemple du saint homme Job, je vais joindre celui du saint roi David.

« Ce saint roi, nous dit la sainte Écriture, fuyant devant son fils Absalon, qui s'était fait proclamer roi, vint jusqu'auprès d'une ville de la tribu de Benjamin, à laquelle appartenait Saül. Il en sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui, s'avançant dans son chemin, maudissait David, lui jetait des pierres et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les hommes de guerre marchaient à droite et à gauche à côté du Roi. Et il maudissait le roi en ces termes : Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial, plein de corruption et de malice. Le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le royaume

pour te mettre à sa place ; et maintenant le Seigneur fait passer le royaume entre les mains d'Absalon, ton fils, et tu te vois accablé des maux que tu as faits aux autres, parce que tu es un homme de sang.

» Alors Abisaï, fils de Sarvia, dit au Roi : Faut-il que ce chien mort maudisse le Roi, mon seigneur? Je m'en vais lui couper la tête. Le Roi dit à Abisaï ; Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, enfant de Sarvia? Laissez-le faire, car le Seigneur lui a ordonné de me châtier en lui permettant de maudire David ; et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait?... »

Comme vous le voyez, le saint roi David ne s'en prend point à Séméi, mais bien à Dieu des injures qu'il reçoit, et les regarde comme un juste châtiment de ses péchés, ainsi que le prouve le reste du passage, que j'omets pour ne pas être trop long.

5° La foi nous montre toute autorité venant de Dieu, et comme un écoulement de son souverain domaine sur toutes les créatures; à ses yeux et dans son enseignement, les Supérieurs, en quelque genre que ce soit, sont des dépositaires de l'autorité divine et des lieutenants du Roi des rois ; d'après elle, leur obéir, c'est obéir à Dieu lui-même; leur résister, c'est résister à Dieu même; enfreindre leurs ordres, c'est enfreindre les ordres de Dieu même. Quelle lumière, ma chère sœur; comme l'obéissance devient facile, agréable même; c'est alors qu'elle est facilement surnaturelle, simple, aveugle, et va jusqu'à l'héroïsme, ainsi que l'ont quelquefois pratiquée les Saints. On n'examine plus les qualités naturelles des Supérieures et l'on obéit à celles qui déplaisent comme à celles que

l'on agrée. Voici sur ce sujet un beau passage du saint évêque de Genève, que je vous prie de méditer sérieusement, étant tout de pratique.

« Ce serait, dit le Saint, une plaisante façon d'obéir, si nous ne voulions obéir qu'aux supérieures qui nous seront agréables; si, aujourd'hui que vous avez une supérieure fort estimée, tant pour ses qualités que pour ses vertus, vous lui obéissez de bon cœur; demain que vous en aurez une autre qui ne sera pas tant estimée, vous ne lui obéissez pas de si bon cœur qu'à l'autre, lui rendant bien pareille obéissance, mais n'estimant pas tant ce qu'elle vous dit et ne le faisant pas avec tant de satisfaction; hé ! qui ne voit que vous obéissez à l'autre par votre inclination, et non pas purement pour Dieu? car si cela était, vous auriez autant d'estime de ce que celle-ci vous dit et vous le feriez avec autant de plaisir que vous faisiez ce que vous disait l'autre. »

Le jeune Berchmans est le digne modèle que j'ai à vous offrir.

« Le devoir qui regarde les Supérieurs lui paraissait si considérable qu'il ne le distinguait pas de ses obligations envers Dieu, dont ils sont en effet les lieutenants. Cette qualité lui inspirait de la vénération pour eux, et un certain respect filial qui lui faisait en même temps aimer leur personne et révérer leur caractère ; ce qui lui faisait quelquefois dire qu'il n'y aurait guère de mérite à obéir, si l'on ne méritait que quand on a de la peine à recevoir leurs ordres et de la difficulté à les accomplir, et que son devoir en cela s'était toujours trouvé conforme à son inclination ; qu'ayant, dès qu'il se fit Jésuite, regardé

comme ses pères ceux que la Providence lui donnait pour maîtres, il n'avait jamais senti ni la moindre aversion d'eux, ni la moindre répugnance à suivre leur volonté. »

On lit aussi dans la Vie de saint François de Borgia qu'il regardait le moindre signe de la volonté de ses Supérieurs comme la voix du Ciel, et que, lorsqu'on lui apportait des lettres de saint Ignace, il les recevait à genoux et demandait, avant de les ouvrir, la grâce d'exécuter ponctuellement tout ce qu'elles contenaient.

6° Tandis que la nature ne voit dans les autres hommes que des êtres de la même espèce, et n'est émue à les secourir que par un sentiment de pure compassion, qui, le plus souvent, est étouffé par les bas intérêts de l'amour-propre ou des autres passions dont regorge le cœur humain ; la foi, dans ses leçons surhumaines, nous découvre un Dieu caché dans la personne du prochain, et nous montre ce Dieu sauveur répandu dans tous les membres de la grande famille du genre humain, dont il est le Chef. Elle nous apprend que ce Dieu d'amour tient pour fait à lui-même tout ce que l'on fait au moindre des siens, et promet de récompenser, au jour de sa manifestation, un simple verre d'eau froide donné au prochain *en son nom.* Elle nous le fait voir, ce Dieu de charité, remerciant, au jour de la justice, ses élus des œuvres de miséricorde qu'ils auront exercées envers leurs frères souffrants. *J'ai eu faim*, leur dira ce bon maître, *et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire... car je vous assure que quand vous avez exercé ces œuvres de charité envers le moindre des miens, c'est à moi-même que vous avez rendu service.*

Encore une fois, ma chère sœur, qu'elles sont sublimes les leçons de la foi! Aussi les Saints, éclairés par ses lumières surnaturelles, se sont presque continuellement oubliés eux-mêmes pour ne songer qu'au prochain. Voyez comme ils s'exposent au danger, même à une mort presque certaine, pour le secourir! Voyez avec quel respect et quelle profonde vénération ils servent ces malades dégoûtants et que le monde relègue loin de lui, comme un spectacle insupportable à sa délicatesse! Voyez-les même descendre de leur trône pour servir des pauvres ramassés dans les rues, et se mettre à leurs pieds pour les leur laver! Qu'elle est puissante, la foi! que sa force est prodigieuse! Mais voyez son triomphe dans la personne d'un jeune homme vivant au milieu du monde et distingué par sa naissance et son emploi.

« M. de Bernières, ancien trésorier de France dans la ville de Caen, dit M. Boudon, aimait tendrement les pauvres et n'oubliait rien pour les assister dans tous leurs besoins. On l'a vu aller les chercher dans leurs chétives maisons pour conduire à l'hôpital ceux qui étaient malades; et ce qui est bien extraordinaire pour une personne de sa qualité, et encore plus rare dans un jeune homme comme il était pour lors, il leur servait de portefaix, ou pour mieux dire de père, car il les portait lui-même comme un père porterait son enfant. Que c'était un spectacle agréable à Dieu et à ses Anges, pendant que les gens du siècle en riaient, de voir une personne de sa qualité et de son âge passer au travers d'une grande ville et au milieu de rues très-fréquentées, portant sur son dos des pauvres malades à l'hôpital, qui est à une des extrémités de Caen.

Profitez de ces admirables exemples, et rendez à vos sœurs ou aux autres personnes que la Providence vous mettra à même de secourir tous les services qui seront à votre disposition; mais faites-le en vue de Jésus-Christ et pour plaire à Jésus-Christ seul et tout seul, sans aucun retour sur vous-même.

7° La foi nous apprend que la grâce est le principe de notre sanctification; qu'elle est un don gratuit du Seigneur, comme l'indique son nom, et qu'elle surpasse toujours nos mérites, quelques efforts que nous ayons faits pour la mériter; que le salut dépend de son bon emploi; que si l'on est fidèle aux premières grâces, des grâces secondes plus abondantes que les premières seront la récompense de cette fidélité; que si, au contraire, on y est infidèle, les premières elles-mêmes seront ôtées; que cette soustraction des grâces est le plus terrible châtiment que le Seigneur exerce ici-bas, et que le salut de l'âme qui a éprouvé cette funeste soustraction est en grand danger. Quel enseignement important! quel cas ne devez-vous pas faire de la grâce! avec quel soin ne devez-vous pas y correspondre!

Voici une des terribles figures dont se sert la sainte Écriture pour nous faire connaître le prix de la grâce.

« Mon bien-aimé, dit le Prophète Isaïe, avait planté une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta d'un plant rare et exquis; il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir, Il s'attendait, après tous les soins qu'il avait pris de sa vigne, qu'elle porterait de bons fruits, et elle n'en porta que de sauvages. Maintenant donc, dit le Seigneur, qui

vous adresse les mêmes plaintes par ma bouche, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus que je n'aie pas fait? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais? Mais je vous montrerai maintenant ce que je vais faire à ma vigne : j'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds par les passants; je la rendrai toute déserte, et point taillée ni labourée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées du ciel de ne plus pleuvoir sur elle. »

L'application de la figure est facile à faire. Qui mérite mieux le nom de Vigne du Seigneur que l'âme religieuse qui est comblée de ses grâces, et est l'objet particulier de ses soins? Prenez donc garde de ne pas forcer ce Maître bon envers vous, et bon jusqu'à l'excès, s'il était permis de parler de la sorte, à se montrer sévère, irrité par votre ingratitude et l'abus de ses grâces : ayant beaucoup reçu, vous devez rendre beaucoup.

## ARTICLE VI

**L'esprit de support et de condescendance, vertu solide. — Sa nécessité pour trouver le bonheur en religion. — Sa pratique.**

Voici, ma chère sœur, la merveille des vertus, même des vertus solides ; voici le prodige de la grâce, le triomphe de la foi et de la charité ; je veux parler du support des caractères. C'est là la pierre d'achoppement des âmes même solidement vertueuses ; comme aussi c'est le triomphe de la divine charité. Support sans lequel le reste des vertus solides n'est souvent qu'illusion ; support sans lequel les Communautés deviennent de petites images de l'Enfer, où le trouble et la désunion ont établi leur empire. Les caractères étant si différents et souvent si opposés, les jugements et les devoirs si divers, les imperfections si nombreuses et les fautes si fréquentes, sans esprit de support il est impossible que les Membres d'une Communauté soient unis et fassent un seul et même tout, comme le nom seul indique que cela doit être. Aussi le grand Apôtre, qui connaissait la nécessité de cet esprit pour entretenir la paix et l'union dans les familles, ne recommandait rien tant aux premiers chrétiens que la condescendance, l'indulgence et le support.

Mais écoutons l'illustre évêque de Bellay, traitant ce sujet dans l'esprit de saint François de Sales, modèle accompli de cette vertu.

« *Portez les fardeaux les uns des autres*, dit le saint Apôtre, *et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ*. Si

les pierres ne se soutenaient les unes les autres, comment pourrait subsister un bâtiment? Nous sommes l'édifice de Dieu, construit de pierres vivantes; si elles ne s'entreportent, cet édifice sera comme un monceau de pierres.

» Le plus grand effet de la charité, c'est de nous faire aimer nos ennemis; un autre effet, qui n'est guère inférieur au premier, est de nous faire supporter de bon cœur les imperfections du prochain.

» Il est aisé de l'aimer quand il est agréable et complaisant. Quelles mouches ne volent pas au sucre et au miel? mais de l'aimer quand il est fâcheux, têtu, chagrin, c'est chose aussi déplaisante que de mâcher des pilules. C'est néanmoins la pierre de touche de la vraie charité envers le prochain.

« Pour la pratiquer, il est bon de nous mettre en la place de ce prochain qui vous est à contre-cœur, et de penser comme nous voudrions qu'il nous traitât, si nous avions des défauts. Il se faut faire vendeur en achetant, et acheteur en vendant, si nous voulons faire un trafic qui soit juste.

» En tout cas, il faut pratiquer ce support comme l'on avale les médecines, les yeux fermés; fermés sur la créature désagréable, mais ouverts sur Dieu, en qui et pour qui tout est beau, puisque tout ce qu'il a fait est bon, et que ses œuvres sont parfaites.

» La baguette de Moïse en sa main est miraculeuse, et hors de sa main est un serpent : le prochain en lui-même est un ver de terre, un serpent; en la main de Dieu, c'est un instrument pour nous conduire au Ciel. »

Écoutons notre Bienheureux : « O Dieu ! dit-il, quand » sera-ce que le support du prochain aura sa force dans » nos cœurs ? c'est la plus excellente leçon de la doctrine » des Saints. Bienheureux celui qui la sait ! Nous désirons » du support en nos misères, que nous trouvons toujours » dignes d'être tolérées : celles du prochain nous semblent » toujours plus grandes et plus pesantes, et par consé- » quent plus intolérables et insupportables. »

» En matière de biens, l'envie nous fait toujours paraître celui du prochain plus grand que le nôtre ; en matière de maux, l'amour de nous-mêmes nous fait toujours paraître le nôtre plus pesant que celui d'autrui ; et, en fait d'imperfections, nous sommes des aigles sur celles d'autrui, et des taupes sur les nôtres. »

Jésus-Christ lui-même, comme vous le savez, nous a donné l'exemple de cette belle vertu. Avec quelle patience ce divin Maître n'a-t-il pas supporté, pendant tout le temps de sa vie publique, les défauts, les grossièretés, les imperfections de ses disciples ? Quelque imparfaites que soient les personnes avec lesquelles vous êtes obligée de vivre, il n'est guère probable qu'elles le soient plus que l'étaient les Apôtres avant la descente du Saint-Esprit : hommes sans éducation, ambitieux, d'un esprit obtus, combien ne devaient-ils pas faire souffrir leur Maître ? et cependant avec quelle patience inaltérable ce divin Maître les a supportés !

L'esprit de condescendance est une partie essentielle de l'esprit de support ; et par suite, appartient essentiellement à la charité chrétienne.

Personne n'a jamais mieux senti le prix de cette vertu

que le grand apôtre des nations qui, par charité, se faisait tour à tour Juif avec les Juifs, gentil avec les gentils; riait avec ceux qui étaient dans la joie, pleurait avec ceux qui étaient dans la peine; était fort avec ceux qui étaient forts dans l'intelligence de la loi, et faible avec les enfants dans l'ordre du salut.

Sainte Thérèse, conduite par le même esprit qui animait l'Apôtre, disait à ses filles : « Accoutumez-vous toujours à l'humeur des personnes avec lesquelles vous traiterez : soyez gaies avec ceux qui sont gais, tristes avec ceux qui sont tristes; enfin, rendez-vous toutes à tous pour les gagner tous. »

Saint François Xavier et saint François de Sales ont aussi excellé dans cette vertu. Ce dernier recommandait beaucoup aux religieuses de la Visitation l'esprit de condescendance : « C'est une grande charité, leur disait-il, de se conserver en union les uns avec les autres, et pour cela je ne trouve point de meilleur moyen que d'être doux et condescendant; la douce et humble condescendance doit toujours surnager en toutes nos actions. »

Le Saint leur cita à cette occasion deux exemples frappants de condescendance que je veux vous rapporter :

« Il faut que je vous dise, disait le Saint, ce que j'ai lu ces jours derniers dans la Vie du grand saint Anselme, que, durant tout le temps qu'il fut Prieur et Abbé de son monastère, il fut extrêmement aimé d'un chacun, parce qu'il était fort condescendant, se laissant plier à la volonté de tous, non-seulement des religieux, mais aussi des étrangers. L'un lui venait dire : Mon Père, votre Révérence devrait prendre un peu de bouillon; il en prenait.

Un autre venait qui lui disait : Mon père, cela vous fera mal ; tout soudain il le quittait. Ainsi il se soumettait en tout ce en quoi il n'y avait pas d'offense de Dieu, à la volonté de ses frères, lesquels sans doute suivaient leur inclination propre ; mais encore plus particulièrement les séculiers qui le faisaient aussi tourner à toute main, selon leur volonté.

» Or cette grande condescendance du Saint n'était pas approuvée de tous, bien qu'il fût aimé de tous ; si bien qu'un jour quelques-uns des frères voulurent lui remontrer que, selon leur jugement, cela n'était pas bien, et qu'il ne devait pas être si souple et si condescendant à la volonté de tout le monde, mais qu'il devait faire plier sous sa volonté ceux qu'il avait en charge. « O mes enfants ! » répondit ce grand Saint, vous ne savez pas peut-être à » quelle intention je le fais : sachez donc que, me ressou» venant que Notre-Seigneur a commandé que nous fas» sions aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait » je ne peux faire autrement ; car je voudrais qu'il fît ma » volonté, et partant je fais volontiers celle de mes frères » et de mes prochains, afin qu'il plaise à ce bon Dieu de » faire quelquefois la mienne. »

» Saint Pacôme faisant un jour des nattes, un enfant, regardant ce que faisait le Saint, lui dit : O mon Père, vous ne faites pas bien ; ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Le grand Saint, quoiqu'il fît bien ses nattes, se leva néanmoins promptement, et alla s'asseoir proche l'enfant, lequel lui montra comment il fallait faire. Il y eut quelque religieux qui lui dit : « Mon Père, vous faites deux » maux en condescendant à la volonté de cet enfant ; vous

» l'exposez à la vanité, et vous gâtez vos nattes, qui » étaient mieux faites ainsi que vous les faisiez. » A quoi le bienheureux Père répondit : « Mon frère, si Dieu » permet que l'enfant ait de la vanité, peut-être qu'en » récompense il me donnera de l'humilité; et, quand il » m'en aura donné, je pourrai ensuite en donner à cet en- » fant. Il n'y a aussi grand danger de passer ainsi ou » ainsi les joncs pour faire les nattes; mais il y aurait » bien du danger si nous n'avions à cœur cette parole » tant célèbre du Sauveur : *Si vous n'êtes faits comme pe-* » *tits enfants, vous n'aurez point de part au royaume de* » *mon Père.* » Oh ! que c'est un grand bien, mes chères sœurs, d'être ainsi pliables et faciles à être ainsi tournés à toute main, ajouta saint François. »

A ces exemples si instructifs, et dont vous ferez votre profit, j'en ai la confiance, j'en joindrai un autre également digne de votre attention; il s'agit encore de Berchmans, dont je vous parle si souvent.

» Il était toujours de loisir pour servir tous ceux de la maison, et, quelque occupation qu'il eût, il ne croyait pas en avoir de plus pressante que celle d'exercer la charité. Il n'était ni de ces gens qui se trouvent toujours chargés d'affaires quand on a besoin de leur aide, ni de ceux qui, lors même qu'ils obligent, le font de si mauvaise grâce qu'ils gâtent leurs bons offices par la manière dont ils les rendent. Pour lui, il ne savait ce que c'était que de faire le difficile; il allait au-devant de tous ceux qui avaient besoin de lui, et toutes les fois qu'il se présentait une occasion de faire plaisir, il le faisait doublement par l'air gai et honnête dont il l'assaisonnait.

## ARTICLE VII

### L'esprit de sacrifice, vertu solide et voie du vrai bonheur en religion.

§ I

Nécessité et avantages de l'esprit de sacrifice.

L'esprit de sacrifice est à la vie religieuse ce que le cœur est au reste du corps humain. De même que le cœur donne le mouvement à toute la machine au moyen des esprits vitaux qu'il répand dans les membres; de même l'esprit de sacrifice anime tout en Religion et donne à tout le mouvement : sans lui tout languit, tout dépérit et finit par mourir. Aussi la première chose que Jésus-Christ exige de ceux qui veulent être du nombre de ses disciples, c'est l'esprit de sacrifice : *Si quelqu'un*, dit ce divin Sauveur, *veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive. — Si quelqu'un ne me préfère à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à lui-même, il n'est pas digne de faire partie de mes disciples.*

La vie religieuse n'étant que la perfection du christianisme, il est évident que sans esprit de sacrifice on ne peut être capable de la vie religieuse, ni y faire aucun progrès dans les *vertus solides*, si on y est entré sans cette marque de vocation, comme le prouvent les paroles de Jésus-Christ, que vous venez de lire. Aussi sans cet esprit, la vie religieuse devient un fardeau accablant et un joug

de fer; ce n'est plus *le joug doux et léger* de Jésus-Christ, c'est un poids qui opprime et que l'on n'a pas la force de porter.

En effet, sans esprit de sacrifice, comment supportera-t-on les saintes rigueurs de la pauvreté religieuse? comment pourra-t-on aimer les privations qu'elle traîne à sa suite? comment ne pas se plaindre, comme les Israélites dans le désert, et ne pas regretter, comme eux, *les oignons d'Égypte*?

Sans esprit de sacrifice, comment pourra-t-on pratiquer ces renoncements continuels que demande la vraie et parfaite obéissance; comment pourra-t-on devenir comme de petits enfants sous la main de ses supérieurs?

Sans esprit de sacrifice, comment pourra-t-on se condamner à cette vie de vigilance sur soi-même, à cette vie de prières sans laquelle le précieux trésor de la chasteté ne peut se conserver?

Sans esprit de sacrifice, comment vivre en union avec le prochain, avec des caractères si opposés et des humeurs si diverses?

Sans esprit de sacrifice, comment accomplir une règle, qui est une immolation continuelle des goûts, des inclinations, des caprices de la nature?

Sans esprit de sacrifice, comment supporter les dégoûts d'une obédience pénible et où l'on ne trouve aucune consolation extérieure, et où l'on ne voit payer ses peines et son dévouement que de plaintes, de murmures, et quelquefois d'injures, comme il arrive souvent dans les hôpitaux?

Je m'arrête pour laisser le P. Bourdaloue développer cette importante vérité.

« Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'était point une paix telle que le monde la conçoit, ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne, et non point la paix du monde ; cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée est une paix oisive et molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour-propre. Mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés ; tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela ; mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

» Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction et qu'on trouve *le joug* de Jésus-Christ *plus doux et son fardeau plus léger !* Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant

d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience, l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement, et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; et surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit; car Dieu, fidèle à sa pensée, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette âme et pour la combler des plus pures délices.

» A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humiliants, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer les âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connaître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de consolations cachées, suivant le témoignage du Prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

» De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience et le goût le plus sensible; de là, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours malcontents, et se plaignent incessamment

de leur sort, le religieux, dans son dénûment, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu; et l'Apôtre, qui l'avait lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus des sens et que rien en ce monde ne l'égale. »

Le même Auteur explique ailleurs jusqu'où doit s'étendre l'esprit de sacrifice de l'âme religieuse pour être parfait.

« L'esprit de sacrifice engage indispensablement l'âme religieuse à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or, qu'est-ce que cet état? Il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu, et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, et comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis, de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre et dans le même sentiment que l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous,* et à chaque moment *nous sommes regardés*, et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole*. Vue admirable pour l'âme religieuse : Je

suis une victime de mon Dieu ; vue capable de la soutenir dans toutes les observances, quelque pénibles qu'elles soient et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelque prix que ce puisse être ; rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime, qualité qui la touche d'autant plus qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leurs intérêts, les victimes de leurs plaisirs et de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd ; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée et qu'elle s'efforce de mériter. »

Tous les Saints et surtout tous les Saints religieux ont été animés de cet esprit de sacrifice ; c'est cet esprit qui les a fait courir dans les saintes voies de la perfection, conformément à cette maxime du pieux auteur de l'*Imitation* : *Vous ferez d'autant plus de progrès que vous vous ferez plus de violence.* C'est ce qui faisait dire à la séraphique Thérèse : « N'attendez jamais grand'chose d'une » personne qui est sans courage, quoiqu'elle soit hum- » ble ; la générosité est ce qui est le plus nécessaire dans » les voies de Dieu. » Cette grande Sainte est une preuve frappante de cette vérité, car ce furent sa générosité et son grand cœur qui, secondant les effets prévenants de

la grâce, la firent marcher à pas de géant dans les voies de la perfection.

Ce fut aussi parce que la sainte mère de Chantal était animée de cet esprit de sacrifice qu'elle fit en peu de temps des progrès si rapides dans les voies de la sainteté. Ce fut par un effet de cet esprit qu'elle ne craignit pas de passer sur le corps de son fils, objet de sa tendresse maternelle, pour aller où l'appelait l'attrait de la grâce.

Saint François d'Assise, dès le commencement de sa conversion, donna entrée dans son cœur à cet esprit, mobile des grandes âmes. Ce fut par un effet de cet esprit qu'un jour qu'il était à cheval dans la campagne, ayant rencontré un lépreux si défiguré qu'il en ressentit d'abord une vive horreur, il réprima aussitôt cette première répugnance de la nature, et, réfléchissant que, pour avancer dans la vertu, il faut s'appliquer surtout à se surmonter, il descendit de cheval, et baisa le lépreux en lui donnant l'aumône. A quelle perfection ne l'a pas conduit l'esprit de sacrifice?

M. de la Salle, instituteur des frères de la Doctrine chrétienne, et à la béatification duquel travaille la cour romaine, voulant donner à ses premiers disciples l'exemple de la parfaite pauvreté et de la confiance dans les soins de la Providence, abandonna un riche canonicat, vendit tout son patrimoine et en distribua le prix aux pauvres. Tout le monde sait quelles ont été les suites d'un pareil sacrifice!

Le P. Bernard, si connu sous le nom de pauvre prêtre, n'est pas un modèle moins parfait de l'esprit de sacrifice.

Ce saint homme, voulant triompher des répugnances extrêmes qu'il éprouvait pour soigner les malades dans les hôpitaux, malgré le courage avec lequel il s'acquittait de cette œuvre de charité, s'approche d'un malade qu'on aurait pris pour un cadavre tombé en pourriture, s'il n'avait eu encore un peu de respiration; il l'embrasse avec tendresse, applique ses lèvres sur le pus dégoûtant de ses ulcères et l'en exprime. Mais, ô merveille de la grâce, s'écrie Bérault-Bercastel en rapportant le fait, l'action dont le seul récit fait horreur, rendit à jamais Bernard triomphant de son dégoût des malades.

« Il en fut de même pour les prisonniers, continue le même auteur. Un soulèvement, avec danger de s'évanouir, l'ayant un jour obligé de sortir du cachot, dès qu'il fut dehors, il se reprocha sa sortie comme une lâcheté. Il rentre à l'instant, court à un prisonnier que tout le monde évitait comme un pestiféré, tant il exhalait une odeur infecte, l'embrasse plus de vingt fois, remue la paille, ou plutôt le fumier qui lui servait de lit, et ne le quitte point qu'il n'ait surmonté son dégoût, de manière à n'en plus craindre le retour.

» Il s'aperçut un autre jour qu'un prisonnier n'avait plus qu'un reste de chemise à demi pourrie; il la lui demanda, se retira dans un coin pour ôter la sienne, et remit l'autre en sa place. »

Je terminerai ce paragraphe en rapportant un beau passage d'un autre parfait modèle de l'esprit de sacrifice, qui dans ses doctes écrits ne recommande rien tant que cet esprit, et le pose comme la voie de la perfection et du *vrai bonheur*.

« Le chemin de la vie spirituelle, dit le P. Surin, est comme celui d'une montagne escarpée. Sur son sommet, auquel on ne peut arriver que très-difficilement, est une plaine vaste et délicieuse, où l'on trouve abondamment tout ce qu'on peut désirer, et qu'on chercherait en vain dans les campagnes voisines.

» Ceux qui sont au bas de la montagne savent que s'ils parviennent au sommet, ils seront à la source de tout ce qui peut charmer les sens; qu'ils pourront aisément s'y enrichir, qu'ils n'auront plus à craindre les orages et les tempêtes; qu'ils seront les plus heureux des mortels. Le désir de se procurer les avantages qu'on trouve sur le haut de la montagne leur fait prendre la résolution d'y monter, et anime leur courage: ils quittent la plaine; mais, dès le commencement, que d'efforts il faut qu'ils fassent! Ils ont à passer par des sentiers étroits, glissants, peu frayés. Ils sont glacés d'effroi à la vue des bêtes sauvages qui s'approchent, et des précipices sur les bords desquels ils marchent. Ils arrivent à des déserts arides où ils craignent de manquer de tout. A quelque distance du haut de la montagne est une grotte obscure. Quand on y entre, on aperçoit des degrés par lesquels on peut aller au sommet. Ceux qui vont par ce chemin sont dans d'épaisses ténèbres; ce n'est que par de petites ouvertures, qu'ils reçoivent par intervalles une faible lumière qui leur fait connaître où ils sont. Mais enfin ils parviennent par là au sommet si ardemment désiré. Ceux qui ne passent pas par le dedans de la grotte, et qui suivent le sentier qui est au dehors, sont exposés au danger ou d'être dépouillés par les voleurs ou de faire une chute funeste.

Personne ne peut atteindre le haut de la montagne, qui abonde en toutes sortes de biens, qu'après avoir beaucoup souffert; mais l'espérance d'en être comblé fait qu'on surmonte tous les obstacles.

» Cette montagne est la figure de celle de la perfection. Ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle sont ceux qui, ayant renoncé à servir le monde, qui ne leur offrait que de faux biens, vont au pied de cette montagne sainte, se déterminent à y monter, font de généreux efforts, et ne sont point rebutés par les difficultés qu'ils rencontrent. La caverne, les conduits souterrains, les degrés obscurs sont l'emblême des peines intérieures. Les maladies, les persécutions et les autres croix dont le Seigneur charge ceux qui travaillent à leur perfection, sont figurées par ce qu'ont à souffrir ceux qui montent sur le sommet, par le chemin différent de celui qui est dans la caverne. On ne parvient à la perfection qu'après s'être fait *de grandes violences*, qu'après s'être exercé longtemps dans toutes sortes de vertus; mais alors on est bien dédommagé de tout ce que l'on a fait pour Dieu. Que de richesses on amasse, que de douceurs on goûte, lorsqu'on est enfin arrivé à cette fertile montagne de Dieu! »

## § II

### Moyens d'acquérir l'esprit de sacrifice.

Mais si vous ne sentez pas en vous la sainte générosité dont je viens de vous rapporter tant d'admirables exemples, pris parmi ceux que nous offrent presque à l'infini les fastes de l'histoire des Saints, ne perdez pas courage

pour cela : avec la grâce de Celui qui a eu la générosité de donner sa vie pour nous mériter de marcher sur ses traces, et de nous remplir de son Esprit, qui est éminemment un esprit de sacrifice, et une volonté sincère d'être une sainte, vous parviendrez à obtenir ce précieux gage de votre *bonheur* et de votre perfection. Pour cela mettez fidèlement en pratique les quatre moyens suivants :

1° Jésus qui, pour nous consoler dans les répugnances involontaires que ressent notre nature pour tout ce qui peut la faire souffrir, a permis à sa sainte humanité d'éprouver une vive horreur à la vue du calice amer que lui offrait le Père céleste, comme suite de sa qualité de victime réparatrice des péchés du genre humain, nous a appris le moyen de trouver cette conformité parfaite à l'ordre du Ciel dans les épreuves qu'il nous envoie, conformité qui fait une partie importante de l'esprit de sacrifice. Qu'a fait Jésus au jardin des Oliviers? il a prié et a persévéré dans la prière pendant trois heures. Imitez-le, ma chère sœur, car il est votre modèle. Priez donc et vous obtiendrez l'Esprit de Jésus.

2° Un second moyen, qui a beaucoup de rapport au premier, c'est de contempler souvent Jésus en croix : cette vue enflammera votre cœur et le rendra généreux.

« Une jeune personne voulait être Carmélite. Pour éprouver sa vocation, la Supérieuse lui fit une peinture affreuse des austérités du cloître, et, la conduisant en esprit par tous les lieux de la Communauté, ne lui montrait partout que mille objets effrayants pour la nature. Elle en parut comme ébranlée ; et la Supérieure lui di-

sant : Vous ne répondez rien? — Ma mère, lui dit la demoiselle, je n'ai qu'une question à vous faire : Y a-t-il chez vous des crucifix? Y en a-t-il dans cette cellule où l'on est si mal logée, si mal couchée? dans le réfectoire où l'on fait si mauvaise chère; dans l'église où l'on passe les nuits en prière; dans le chapitre où l'on reçoit de si rudes corrections? — Oui, ma fille, il y en a partout. Ah! ma mère, ajouta cette fidèle et courageuse postulante, j'espère ne trouver rien de difficile où je trouverai un crucifix. »

N'est-ce pas pour vous avertir de l'obligation d'étudier Jésus crucifié, afin de puiser à son école l'esprit de sacrifice, que le jour fortuné où l'on vous revêtit du saint habit de la Religion, la Maîtresse qui devait être chargée de vous diriger dans les sentiers de la perfection religieuse vous présenta un crucifix, et vous plaça sur la tête une couronne d'épines? Que voulait-on vous faire entendre par là? N'était-ce pas qu'en vous revêtant des livrées sacrées des épouses du Dieu du Calvaire vous deviez vous revêtir de son esprit, qui est un esprit de sacrifice (1)?

3° L'espérance des biens futurs est également propre à vous le faire acquérir. C'est cette belle espérance, digne fille du Ciel, d'où elle descendit le jour où Jésus y monta après son douloureux sacrifice, qui soutenait les Martyrs dans le sacrifice sanglant de leur vie, les Solitaires et les Vierges dans le lent et non moins pénible martyre de

(1) L'auteur parle ici d'après le cérémonial en usage dans plusieurs Ordres et dans plusieurs Congrégations religieuses.

leur retraite. C'était elle qui animait le grand Apôtre et lui faisait pratiquer des sacrifices si continuels, que sa vie en était un enchaînement. C'est cette sainte espérance qui enflammait un saint missionnaire de ces derniers temps, qui a reçu il y a peu d'années la couronne du martyre à la Cochinchine, lorsque sur le point de partir pour ces missions lointaines, interrogé par un ancien condisciple s'il pourrait soutenir tous les travaux attachés à la qualité de missionnaire dans les pays infidèles, ne fit que cette réponse : *Mon ami, le Ciel est beau !* réponse sublime et digne d'un apôtre.

Que l'espérance chrétienne vous anime aussi, ma chère sœur, et les plus pénibles sacrifices perdront de leur horreur et même deviendront aimables. C'est à cette sainte espérance que vous invite Jésus-Christ, quand il dit : *Bienheureux les pauvres de cœur et d'affection, car le royaume des Cieux leur appartient. — Vous qui avez tout abandonné pour me suivre, je vous dis en vérité qu'au jour de la régénération, vous serez assis sur des trônes pour juger l'univers.*

4° Un autre moyen d'acquérir le précieux esprit de sacrifice, c'est de vous exercer dans les petites mortifications, dont l'occasion se présente si fréquemment; par là on acquiert un grand empire sur la nature, la vigueur de l'âme augmente, la grâce devient plus abondante, et l'on est plus propre à se renoncer dans les occasions importantes : tel est le sentiment de tous les Maîtres de la vie spirituelle.

« Recevez-vous une lettre, dit saint Liguori, dans sa *Religieuse sanctifiée*, réprimez l'impatience de l'ouvrir,

et ne l'ouvrez que quelque temps après. Désirez-vous lire dans un livre la fin d'un fait intéressant? réservez-le pour une autre fois. Avez-vous envie de dire une plaisanterie, de cueillir une fleur, de regarder un objet? privez-vous de ce plaisir pour l'amour de Jésus-Christ. On peut faire mille actes de ce genre par jour. Le P. Léonard de Port-Maurice rapporte qu'une servante de Dieu, en avalant un œuf, fit huit actes de mortification, et qu'ensuite Dieu lui révéla que cela lui avait valu huit degrés de grâce et huit de gloire. On dit aussi de saint Dosithée, que, par de telles mortifications intérieures, il parvint en peu de temps à une haute perfection. Ce jeune homme étant malade ne pouvait ni jeûner ni pratiquer les autres exercices de la Communauté, de sorte que les autres moines, étonnés de le voir si avancé dans l'union avec Dieu, lui demandèrent un jour quel exercice de vertu il faisait : il répondit que l'exercice auquel il s'appliquait le plus était de mortifier toutes ses volontés. »

## § I

### L'esprit de sacrifice dans l'éducation de l'enfance.

Parmi les sacrifices qu'entraîne l'obéissance religieuse, l'éducation de l'enfance n'est pas un des moins pénibles pour qui n'aime pas cet emploi par goût et par inclination. Cependant, comme très-souvent les Supérieures, dans le placement de leurs inférieures, sont obligées, pour le bien commun, de ne pas avoir égard à l'inclination ou à l'éloignement naturel qu'elles éprou-

vent pour un emploi; afin de vous rendre votre sacrifice plus aisé, et de contribuer par là à *votre bonheur*, si l'obéissance vous chargeait de cette obédience contre votre inclination, je vous engage à bien méditer les grands avantages attachés à cet emploi : je vais laisser parler le P. Judde dans sa *Retraite pour les religieuses.*

« Je dois être dans la disposition de faire à Dieu un sacrifice général de toutes mes répugnances et de toutes mes aversions. Il faut commencer par celles qui doivent me coûter davantage à lui sacrifier, celles dont la victoire me mettra dans une plus grande paix, celles que je ne pourrais entretenir sans m'exposer à faire beaucoup de fautes : telle est l'aversion qu'on a naturellement à devenir *enfant avec les enfants.*

» Ce n'est pas si peu de chose qu'on pourrait se l'imaginer, que de prendre soin d'inspirer la piété aux jeunes personnes. Saint Jérôme, étant déjà fort âgé, écrivait à une dame de la première qualité de faire approcher sa petite fille, qui n'avait que sept à huit ans, de Bethléem où il vivait dans une solitude ; qu'il prendrait soin lui-même de lui apprendre à prononcer le saint nom de Dieu et à lire les saintes Écritures. Saint Grégoire, étant pape, enseignait en personne aux petits enfants de l'Église à chanter. On sait le cas que les Saints de tout les siècles, surtout des derniers temps, ont fait de ces emplois.

» Les peines qu'il y a auprès des enfants sont toutes propres à mortifier nos vivacités, nos impatiences, nos inégalités d'humeur; n'est-ce point ce qui fait qu'on les fuit?

» Chacune de ces chères enfants a un Ange gardien, un Prince de la cour céleste qui prend soin d'elle, et qui ne la méprise pas. Mais les Anges gardiens ne suffisent pas aux enfants qui ne les voient pas, et qui ne sont pas assez recueillies pour les entendre : nous pouvons nous faire voir et nous faire entendre, pour les retenir dans leur devoir.

» Quel bien ne peut-on pas faire auprès de ces petites créatures? Elles n'oublient jamais ce qu'elles ont appris dans leur jeunesse, de la manière de prier, de bien faire leurs confessions, leurs communions. Gardons-nous bien de leur faire voir des faiblesses, elles ne les oublieraient jamais : quelques-unes ont été détournées du dessein de se faire religieuses, ou ont été portées à prendre parti dans d'autres maisons, parce que leurs maîtresses leur avaient donné des mauvais exemples. Quelle désolation si Dieu nous montrait, au jugement dernier, que c'est nous qui avons empêché le salut d'une âme!

» C'est peut-être à une pareille éducation que nous sommes redevables nous-mêmes de notre vocation à la vie religieuse. Servons les enfants confiées à nos soins, comme les autres qui nous ont servies ; Dieu attend cela de notre reconnaissance.

» Les hommes apostoliques vont chercher les barbares au fond de la Chine et du Canada, pour leur faire connaître Dieu. Voilà des petits prosélytes de la foi, que le Ciel nous adresse ; et nous refusons le travail? S'ils sont imparfaits, disgraciés de corps et d'esprit, ah ! qu'ils ont l'âme belle en récompense ! elle est toute teinte du sang de Jésus-Christ. Percez le voile qui vous la cache et vous

la verrez. Nous ne trouverons rien parmi nos enfants qui approche de la laideur, de la grossièreté, de la stupidité, de la mauvaise odeur des sauvages ou des nègres de l'Amérique; et ceux-ci, cependant, ne sont pas tout à fait abandonnés. Où est notre foi, et notre courage? Le démon ne les méprise pas tant qu'il ne fasse tout ce qu'il peut pour les damner.

» Nous avons peut-être contribué à la damnation de plusieurs, surtout avant notre entrée en religion. Rendons à Dieu âme pour âme; si nous ne pouvons pas lui rendre les mêmes que nous avons eu le malheur de lui enlever et de perdre, donnons-lui en d'autres par compensation.

» Les prières que feront dans la suite pour nous celles qui se trouveront obligées de nos services seront sans doute d'un grand mérite pour obtenir toutes sortes de bénédictions.

» Si, pour les veiller et les instruire, il faut quelquefois un peu de distraction, un peu moins de contention aux exercices intérieurs, peut-on se distraire plus utilement qu'à aider et à avancer dans le bien les enfants de Jésus-Christ?

» Pour la manière de remplir cet emploi, nous avons dit que nous étions à l'égard de ces enfants comme des Anges gardiens visibles : imitons la manière dont nos gardiens invisibles nous servent. 1° Ce n'est que par l'ordre de Dieu que ces Esprits célestes viennent autour de nous; ils ne demandent pas à être envoyés sur la terre, mais ils sont prêts à aller où il plaira à Dieu; 2° l'application qu'ils ont auprès de nous ne leur fait pas perdre

Dieu de vue un instant: nous devons, par de fréquents retours vers lui, ne nous séparer jamais de sa sainte présence; 3° l'Ange d'un malade tout corrompu lui donne ses soins comme il les donnerait à une belle personne; soyons contentes de ce que Dieu met entre nos mains; tous sont également à Dieu; il pouvait les faire plus parfaits, il ne l'a pas voulu. Oserions-nous lui reprocher son ouvrage? 4° Les Anges préviennent nos fautes; ils nous en avertissent charitablement, sans bruit; ils ne disputent pas, ils ne maltraitent pas: un Ange, d'un seul signe de sa volonté, nous perdrait sans ressource : bel exemple de modération! 5° Nos Anges ne nous abandonnent qu'à la mort, lorsqu'il n'y a plus rien à espérer pour notre conversion. Quelle a été la patience du nôtre dans le temps de nos langueurs, de nos péchés, de notre dérangement. Prenons patience comme lui; tout viendra, peut-être! 6° Nos Anges ne cessent de prier pour nous; prions pour celles dont nous sommes les anges; recommandons à Dieu le succès de nos travaux, de nos instructions et de nos corrections. 7° Les Anges s'entendent les uns des autres pour notre bien; entendons-nous, et agissons de concert avec les personnes qui partagent comme nous, auprès des enfants, le même emploi, et prions les bons Anges de celles pour qui nous travaillons, qu'ils disent tout bas à l'esprit et au cœur de ces enfants ce que nous ne saurions dire qu'à leurs oreilles fort inappliquées. 8° Tout est pur dans le principe qui attache les Anges; ils nous aiment pour Dieu; nul commerce que d'esprit à esprit. Aimons les enfants comme les Anges nous aiment; point de basses familiarités, nulle liberté, nulle caresse trop tendre. »

M. de la Salle donna, dans les commencements de l'établissement de sa Congrégation, un exemple admirable de dévouement à l'éducation de l'enfance. La mort lui ayant enlevé un grand nombre de ses premiers disciples, et le nombre de ceux qui lui restaient étant insuffisant pour les besoins des classes, ce vénérable Prêtre ne dédaigna pas de se charger lui-même de la conduite d'une classe, qu'il allait faire chaque jour hors de la maison qu'il habitait, revêtu de l'habit qu'il avait donné à ses disciples. Cet acte d'humanité et de dévouement, loin d'être admiré par les habitants de Reims, n'attira au saint prêtre que des railleries, des insultes, des mauvais traitements; plusieurs fois il fut reconduit dans sa maison à coups de pierres et couvert de boue. Ces sortes de scènes qui se renouvelaient très-souvent, soit envers M. de la Salle, soit envers ses disciples, semblaient présager la ruine des écoles chrétiennes; mais, loin d'être découragés par les mauvais traitements dont ils étaient les innocentes victimes, ces hommes vraiment morts à eux-mêmes en faisaient leurs délices; ils y puisaient même de nouvelles forces pour se livrer avec plus d'ardeur à leurs utiles fonctions.

## § II

### L'esprit de sacrifice dans la clôture religieuse.

La clôture religieuse a par elle-même quelque chose d'effrayant et de rebutant pour la nature; aussi, sans esprit de sacrifice, elle est un fardeau trop pesant pour la faiblesse humaine; mais avec cet esprit elle est douce et

agréable : c'est là un phénomène caché à la vaine sagesse du siècle et connu des bonnes et des saintes religieuses.

« De tous les titres, dit le P. Bourdaloue, dont le docteur des nations (1), sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paraît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ, de prisonnier dans le Seigneur et pour le Seigneur.* Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses Épîtres, tant il s'estimait heureux dans ses fers, et tant il trouvait de goût et d'onction à penser qu'il les portait pour la cause et l'amour de son divin Maître. C'est encore dans le même esprit qu'étant à Rome, où il avait été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de la Judée, et ayant assemblée devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montrait sa chaîne et leur disait : *Cette chaîne que vous voyez, mes frères, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé.* Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étaient réservés, voilà ce qui lui adoucissait toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphait de joie, il en était pénétré et rempli de consolation.

» Or, pourquoi, dans un sens moins littéral, ne pourrais-je pas appliquer ces mêmes sentiments à une âme religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges qui volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose me servir de

(1) Saint Paul.

cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle ? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste, et dont la nature ne doit pas s'accommoder : mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'était saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand Apôtre, qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée et même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante, qu'elle est captive pour *Jésus-Christ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur* et *pour le Seigneur;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudrait pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfants du siècle ; et plus elle conçoit les dangers de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens; elle voudrait s'il était possible, les serrer toujours davantage; elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté afin que sa liberté ne la perdît pas. »

Aussi a-t-on vu une des premières religieuses de la Visitation, la mère Favre, refuser de sortir de la clôture pour aller passer quelque temps chez une de ses anciennes amies, quoique les médecins jugeassent sa sortie du cloître presque nécessaire pour le rétablissement de sa santé. Cette bonne religieuse aima mieux abandonner à Dieu le soin de son rétablissement que de respirer seule-

ment pendant quelques instants *l'air empoisonné du siècle,* ainsi qu'elle s'exprimait.

## ARTICLE VIII

### Le véritable esprit de pauvreté, voie du bonheur et vertu solide.

§ I

Excellence de l'esprit de pauvreté. — Comment il procure la vraie félicité.

Ce n'est pas la pauvreté prise en elle-même, mais bien l'amour de la pauvreté qui en fait tout le prix et le mérite. C'est au seul amour de la pauvreté que Jésus-Christ a promis les richesses de la vie future et le bonheur pour la vie présente; car ce divin Maître a dit : *Bienheureux* non tous les pauvres, mais *les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire ceux qui aiment leur pauvreté, n'estiment et n'affectionnent point les biens terrestres et ne les désirent point. Et voilà pourquoi il y a si peu d'heureux parmi les pauvres, même parmi les pauvres volontaires, comme le sont les âmes religieuses; pauvres d'effet, elles ne le sont pas de cœur et d'affection, et elles sont riches par les désirs. Aussi ces pauvres insensées trouvent-elles leur tourment là où elles devraient trouver leur félicité. Mais il n'en est pas de même des véritables pauvres, ils éprouvent l'effet des promesses du Fils de Dieu, et goûtent la félicité au sein des plus rudes privations. Voyez un saint François d'Assise et ses premiers compagnons, ils observent à

la lettre les exemples et les leçons du Fils de Dieu, ils ne possèdent rien et ont à peine le nécessaire pour leur nourriture; eh bien, par l'effet des divines promesses, ils sont dans leur stricte et rigoureuse pauvreté plus contents que les Rois sur leurs trônes et au sein de l'opulence et des richesses; la joie et la gaieté qui brillent sur leur visage sont une preuve de la satisfaction ineffable dont leur âme est remplie. Voyez sœur Marguerite de la Croix, Clariste déchaussée, fille de Maximilien II; ayant paru devant le duc Albert son frère avec une robe rapiécée, et celui-ci lui en témoignant son étonnement : « Sachez, mon frère, lui répondit cette sainte religieuse, » que je suis plus heureuse sous cette robe en lambeaux » que les rois sous leurs manteaux de pourpre. » Voyez sainte Thérèse et ses filles dans la fondation du monastère de Tolède : elles sont dans la plus extrême pauvreté, et cependant elles sont au comble de la félicité. « Nous passâmes, dit la Sainte, quelque temps n'ayant pour tous meubles qu'une couverture et deux paillasses, et il y eut des jours que nous n'avions pas seulement autant de bois qu'il en faudrait pour rôtir une sardine. Comme le froid était très-grand, nous le sentions fort durant la nuit, et nous y remédiions le mieux que nous pouvions avec cette couverture et nos manteaux de gros drap, qui nous rendaient souvent ainsi de grands services. Cette pauvreté dans laquelle nous nous trouvions nous remplissait de tant de consolations et de joie, que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors cachés que Dieu renferme dans les vertus; mais ce contentement dura peu parce qu'on nous donna bientôt au delà de nos besoins.

Je ne sentis pas moins de peine qu'un avare à qui l'on ravirait quelque chose de grand prix, et celle de mes compagnes n'était pas moins grande. Ainsi leur demandant ce qu'elles avaient d'être si tristes, elles me répondirent : Comment ne le serions-nous pas, ma Mère, puisqu'il semble que nous ne soyons plus pauvres? Depuis ce jour, mon amour pour la pauvreté s'augmenta de telle sorte, et je me suis trouvée si élevée au-dessus du désir des choses temporelles, qu'elles me paraissent indignes d'être considérées, quand je pense que l'avantage d'en être privé met l'âme dans une telle tranquillité qu'elle n'a besoin de rien. »

Mais qui peut donc rendre la pauvreté si chère aux âmes vraiment religieuses ?

1° L'onction intérieure de la grâce qui, suivant la promesse de Jésus-Christ, les dédommage au centuple de tous les sacrifices qu'elles font pour suivre ses conseils et marcher sur ses traces. « Ce sont, disent les *Exhortations monastiques*, les douceurs, les consolations et les joies spirituelles dont nous sommes remplis, qui sont si divines, si extatiques et si ravissantes, qu'elles nous contentent cent fois plus que toutes les richesses de la terre ne le pourraient faire, c'est-à-dire que nous avons cent fois plus de joie d'avoir renoncé à tous les biens du monde, que nous n'en pourrions avoir de posséder des sceptres et des couronnes. »

2° L'espérance du trône brillant réservé aux vrais pauvres, ainsi que Jésus-Christ l'a promis, assurant à saint Pierre et à ses compagnons d'apostolat qu'au jour du jugement les vrais pauvres de cœur et d'affection se-

ront assis sur des trônes pour juger le monde, et que le royaume des Cieux sera leur partage pour l'éternité.

« Il suffisait, dit le P. Bourdaloue, aux âmes religieuses d'avoir, en vertu de leur profession, de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance et avec tranquillité; mais le Fils de Dieu, portant plus loin encore la chose, a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur et avec dignité; il a voulu que ce jugement fût leur gloire; et que le rang qu'elles y tiendront, en qualité de ses épouses, fût pour elles, par rapport aux autres chrétiens, un rang de distinction, de supériorité et de prééminence : car il est de la foi que ceux qui auront tout quitté pour Jésus-Christ seront, au temps de la régénération et à la fin des siècles, assis sur des trônes pour juger l'univers. »

« Que la felicité des chrétiens est grande, dit sur ce sujet le grand évêque d'Hippone, puisqu'ils ont l'avantage de pouvoir, de la pauvreté même, faire le prix du royaume des Cieux. Ah ! ma chère sœur, que votre pauvreté ne vous soit pas désagréable, puisqu'on ne peut rien trouver de plus riche. Voulez-vous savoir quelles sont ces richesses? Elles sont d'une si grande valeur qu'elles achètent le Ciel. »

Aussi l'illustre saint Paulin, évêque de Nole, qui, pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, avait quitté des biens immenses, disait : « Misérables que nous sommes,
» nous croyons donner quelque chose à Dieu, c'est un
» trafic que nous faisons; nous passons pour libéraux,
» et nous sommes avares; nous donnons des biens ter-
» restres et périssables pour des biens éternels. »

3° L'exemple du Fils de Dieu qui, comme le dit saint Bernard, « est venu au monde dans un si parfait dépouillement qu'il fallut le mettre dans une Crèche parmi des animaux; n'a jamais eu de propre maison pour se retirer ni où reposer sa tête : n'a pas eu en sa possession de quoi payer le tribut, et n'a vécu que d'aumônes. »

C'est cet exemple, si puissant sur les cœurs des vrais chrétiens, qui a fait dire à l'auteur du *Chrétien intérieur*, homme de foi, et distingué par sa naissance et son emploi : « Dieu m'inspire le désir, lorsque je suis malade, de me faire porter aux renfermés, et de mourir à l'hôpital dans une grande pauvreté. Je prierai M. le Prieur de me faire enterrer par aumône au cimetière des pauvres. Jésus mourut pauvre et fut enterré par aumône. O mon Jésus! que je vous suive partout, que je vous imite dans ma vie et à ma mort! j'aimerais mieux cela que d'être enterré avec la pompe d'un roi; mais je ne mérite pas un si grand honneur. »

Les Saints, entraînés par ces considérations, préconisaient la pauvreté; ils la nommaient tantôt *la maîtresse et la gardienne de toutes les vertus*, tantôt *la mère qui les engendre*, d'autres fois *le mur de défense et le vrai soutien des sociétés religieuses* : expressions pompeuses qui annonçaient l'estime qu'ils faisaient de la pauvreté et l'affection qu'ils avaient pour cette vertu. Mais leur conduite en disait plus encore que tous leurs éloges.

A leur exemple, ma chère sœur, estimez et pratiquez *la sainte pauvreté*, et vous trouverez *le Paradis de la terre*.

§ II

En quoi consiste le véritable esprit de pauvreté.

« Beaucoup, dit le dévot Akempis, veulent être pauvres, mais sans qu'il leur manque aucune chose. — Ils voudraient, dit saint Liguori, acquérir la récompense de la pauvreté, mais ils ne voudraient pas souffrir les incommodités qu'elle entraîne. — Que serait-ce, dit le même Saint, de supporter une pauvreté qui n'entraînerait la privation d'aucune chose nécessaire? — Pour aimer la pauvreté, dit le P. Balthasar Alvarez, il faut aimer aussi les effets de la pauvreté. — Une personne qui vient en Religion, dit sainte Thérèse, doit y venir pour souffrir pour Dieu, et c'est pour cela que l'on fait vœu de pauvreté. — Un religieux qui veut être pauvre, dit saint Liguori, et qui se plaint quand il lui manque quelque chose, est un objet de dérision aux Anges et aux hommes. »

Tels sont les sentiments des Saints sur le véritable esprit de pauvreté.

Cet esprit consiste en deux points : 1° se contenter du strict nécessaire; 2° posséder ce nécessaire sans attache, comme une chose étrangère et non propre. Oh! ma chère sœur, que le véritable esprit de pauvreté est peu commun!

1° Cet esprit demande qu'on se contente du strict nécessaire. C'est ce qui suit rigoureusement de l'exemple du Fils de Dieu, qui, parfait pauvre, s'est contenté du strict nécessaire, comme nous l'apprend le saint Évan-

gile ; des enseignements de l'apôtre saint Paul, qui dit : *Ayant les aliments nécessaires à la subsistance, et le vêtement nécessaire pour se préserver des injures de l'air, ne demandons rien de plus;* de la doctrine de l'Église par l'organe du saint concile de Trente, qui dit *que la véritable pauvreté ne connaît pas le superflu;* de l'exemple des saints religieux et de tous les Fondateurs d'Ordres religieux, qui ont toujours regardé ce strict nécessaire comme appartenant au véritable esprit de pauvreté. Je vais laisser les Saints nous développer cette vérité.

« Je veux, en vue de mon vœu de pauvreté, disait le P. Jean-Chrysostome, religieux franciscain, ne me réserver que Jésus tout pauvre, et n'avoir à notre usage que ce qui sera nécessaire. Je veux trouver des inventions pour pratiquer la pure pauvreté, et désirer souvent d'en ressentir les indigences et les mésaises qu'a soufferts le plus pauvre de tous les hommes, qui est mon Seigneur Jésus-Christ. Je veux le conjurer de ne jamais permettre que je coure après mes commodités, mais qu'il m'associe avec lui, pour vivre et mourir avec lui, dans la pure pratique de la pauvreté; car les pauvres ont Dieu pour leur portion et leur héritage.

« Représentez-vous, dit le P. la Colombière, tous les soins que prend un avare pour augmenter et pour conserver son trésor : voilà en quelque sorte le modèle d'une vraie religieuse à l'égard de la pauvreté. Si elle veut que Jésus-Christ vive dans son cœur, si elle désire arriver à la perfection de son état, la pauvreté doit être son trésor; elle doit avoir pour elle les mêmes empressements qu'a l'avare pour les richesses. Il a les yeux toujours ouverts

sur ce qu'il possède, afin d'en jouir; sur ce qu'il n'a pas, afin de l'acquérir : une parfaite religieuse examine sans cesse, recherche avec une sorte d'inquiétude si elle n'a rien qu'elle puisse retrancher. Le même plaisir que sent un négociant avare lorsqu'il a doublé son argent, la religieuse parfaite le goûte, ce plaisir, quand elle s'est sevrée de quelque bijou, de quelque meuble qui lui paraissait trop précieux. Une personne affamée de biens n'est jamais contente de l'opulence où elle vit ; et la religieuse qui veut plaire à son Époux, non-seulement se contente de peu, elle n'est jamais satisfaite qu'elle ne soit dépouillée de tout. »

Voyons maintenant les faits, plus éloquents et plus persuasifs encore.

« Le grand amour que saint Alphonse de Liguori avait manifesté pour la vertu de pauvreté, dès son entrée dans la cléricature, s'accrut au point, quand il fut religieux, qu'il voulut retracer effectivement en lui les privations et la pauvreté de Jésus-Christ, vivant sans avoir une pierre où reposer sa tête, et mourant sur une croix, dépouillé même de ses habits. Tout supérieur qu'il était, sa chambre était toujours de préférence la plus étroite, la plus incommode, la plus mauvaise de toutes. Un misérable bouge formé de quelques planches, sous un escalier de bois, fut son logement dans les commencements de la maison de Ciorani, qui n'était pas alors assez spacieuse. L'ameublement était d'une pauvreté analogue; deux ou trois mauvaises chaises, une paillasse sur deux planches, une petite table, une lampe d'argile, un crucifix de bois, quelques images communes de la sainte

Vierge ou des Saints appliquées au mur, puis çà et là des papiers et des livres, voilà tout ce que l'on trouvait dans sa cellule. A la mission de Cassal-Neuf, il avait cédé à ses compagnons les meilleurs appartements au premier étage, et il avait choisi pour lui une petite chambre au rez-de-chaussée qui était inhabitée depuis longtemps, et si humide que l'eau y découlait de toutes parts sur les murs couverts de pariétaire. Le Duc du lieu étant venu lui faire une visite, fut fâché de le trouver si mal logé, et le pria d'accepter un appartenant dans son palais; mais le serviteur de Dieu persista à refuser cette offre, prétendant qu'il était assez bien dans son réduit. Pour ses habits, non-seulement ils étaient vieux et usés, mais souvent d'autres Pères de la communauté les avaient déjà abandonnés, et c'était heureux quand une multitude de pièces en couvraient les trous; son manteau était grossier et tout décoloré; ses souliers rapiécés et tenant par un bouton de cuir, et son chapeau parfaitement assorti à ce misérable accoutrement.

» Un jour qu'il avait donné au frère lai sa soutane à raccommoder, celui-ci ne put en venir à bout, tant elle était usée; il la porta à un tailleur qui, désespérant à son tour de réussir, finit par la mettre en pièces et en substitua une autre assez vieille, mais moins mauvaise. « Et qu'est devenue celle que je vous avais donnée? dit » Alphonse au frère. — Le tailleur l'a déchirée, répondit » le frère. — Je vous comprends, » reprit Alphonse.

» Il vivait en tout comme le plus pauvre des hommes, se refusant les choses les plus communes, même un morceau de papier quand il pouvait s'en passer : il n'y a pas

jusqu'aux enveloppes de lettres reçues qu'il ne conservât avec soin pour les faire servir à ses compositions et autres écritures.

» Lorsqu'il fut Évêque, il ne dérogea en rien à sa simplicité accoutumée; tout sur lui, excepté sa ceinture, était en laine, même ses bas; il ne voulait pas seulement d'une calotte dont la doublure était de soie. »

Voici encore un beau modèle :

« La cellule du jeune Berchmans était la plus simple et la plus nue de toute la maison; car il se serait fait un scrupule d'y souffrir le moindre ornement, et il aurait cru manquer à l'esprit de pauvreté, s'il eût logé dans un endroit qui ne manquât de rien. Selon l'esprit de nos règles, il aimait la pauvreté comme il aurait aimé sa propre Mère; il avait pour elle la tendresse d'un bon fils; il se plaisait d'en porter les livrées dans toute sa personne et dans tout ce qui était à son usage, ayant plus de crainte d'avoir du superflu qu'on n'en a d'ordinaire de manquer du nécessaire. Il avait apporté de sa province une ceinture un peu plus fine qu'on ne la porte dans nos maisons de Rome; il n'eut point de repos qu'il ne s'en fût défait, il en fit de même de certaines tablettes dont on l'avait chargé; il les remit entre les mains du supérieur, aussi bien que quelques images de Flandre qu'on l'avait obligé de prendre avec lui; il ne crut pas même devoir garder celles où étaient les noms de ses amis, de peur qu'en retenant ces petits gages d'affection le parfait amour de Jésus-Christ n'en souffrît quelque partage dans son cœur, et l'exacte pauvreté quelque altération dans sa personne. Il en usait de même à l'é-

gard de celles qu'on lui envoyait de nouveau, les abandonnant au Recteur, ou les distribuant avec sa permission.....

» Deux images de simple papier, l'une collée à la muraille, l'autre attachée au-dessus de sa table, pour l'avoir toujours devant les yeux en étudiant : une croix de bois noircie avec de l'encre sur son oratoire, un chapelet tout pareil à son côté ; voilà ce qui faisait en même temps et sa dévotion et sa richesse.

» On lui faisait plaisir de lui donner le papier le plus grossier ; encore observait-il d'y faire peu de marge, et d'y écrire d'un caractère fort menu ; regardant ces petites observances que certains esprits forts traiteront de minuties, comme des devoirs très-chers et très-précieux à des âmes pénétrées d'amour pour Jésus-Christ et sa sainte pauvreté. »

Saint Paulin, dont je vous ai parlé dans le paragraphe précédent, écrivant à un de ses amis, lui disait : « Je » vous envoie une écuelle de buis pour vous donner une » idée de nos richesses et pour servir d'exemple, si vous » n'avez pas encore une semblable argenterie. »

Qui n'admirerait cet exemple, quand on sait que ce grand Saint appartenait à une des premières familles de l'Empire Romain, et avait possédé d'immenses richesses avant de se faire pauvre par amour pour Jésus-Christ?

2° Le véritable esprit de pauvreté demande qu'on use même du strict nécessaire avec dégagement de cœur, sans attache quelconque, comme on use d'un bien d'emprunt, dont on est disposé à se dessaisir à la première marque de la volonté des Supérieures.

Sans ce dégagement de cœur, on va contre le but que s'est proposé Jésus-Christ en établissant la pauvreté religieuse, dont la fin est de dégager le cœur de toute affection aux biens terrestres, afin qu'il se tourne plus facilement vers les biens célestes. C'est ce que voulut faire entendre le Sauveur au jeune homme qui lui demandait la route de la perfection, quand il lui répondit : *Allez, vendez tout ce que vous avez et suivez-moi;* moi qui suis venu apprendre la route de la perfection ; moi qui suis venu former *à mon Père des adorateurs en esprit et en vérité;* moi qui suis venu apprendre à se détacher des biens périssables pour ne s'attacher qu'aux biens éternels, et pour *placer son trésor là où la rouille, les vers et les voleurs ne peuvent pénétrer.*

Et cependant, malgré le prix et même la nécessité de ce dégagement pour pratiquer la vraie pauvreté et arriver par elle *au bonheur*, le cœur se laisse très-souvent prendre à mille bagatelles, qui le lient, l'empêchent de s'unir véritablement au Souverain Bien, et le rappellent vers la terre qu'il devrait quitter pour s'élever vers le Ciel, son centre et le lieu de son repos.

« On voit des religieux, dit le P. Saint-Jure d'après Cassien, chercher, conserver, défendre les petits meubles dont la Religion les pourvoit, avec autant de soin, et se passionner aussi fortement pour leur demeure, pour leur vêtement, pour leur nourriture, pour un livre et pour d'autres choses de rien, qu'ils l'eussent fait dans le monde pour des affaires importantes. »

« Il semble, dit l'éloquent évêque de Clermont, que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, et

qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes; il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachements et qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits et frivoles qui l'environnent et que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout : il semble même que les attachements deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, et que les objets qui nous restent sont bas et indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout; on n'est point pauvre de cœur et on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvait avoir de grand et d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements n'est pas la grandeur et l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache : plus même ces objets sont vils et méprisables, plus l'attachement est insensé et criminel, parce que moins la passion a d'excuse, et que la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état et sur les promesses que nous avons faites au Seigneur est injuste. »

C'est pour faire éviter cet écueil de la faiblesse du cœur humain que les saints Fondateurs des Ordres religieux ont prescrit de changer assez fréquemment des objets qui sont à l'usage de chaque membre des Maisons religieuses, afin que ce changement empêchât l'attache.

Si donc vous sentiez jamais votre cœur s'attacher à quelqu'un des objets qui sont à votre usage, je vous conseille de suivre l'avis que donne Rodriguez, qui est de

porter sur-le-champ à votre Supérieure l'objet de votre attache, afin que votre cœur soit toujours libre.

« Lorsque saint Dorothée, maître de saint Dosithée, voyait que son disciple avait besoin d'une robe, il lui donnait de l'étoffe pour la coudre; et quand il l'avait faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui ordonnait de la donner à un autre frère, et d'en faire une autre pour lui, qu'il l'obligeait encore de donner à quelqu'un lorsqu'il l'avait mise en état.

» Le procureur du Monastère apporta un jour, pour le service de l'infirmerie (dont saint Dosithée était chargé), un couteau qui était fort bon et fort propre, et le remit à saint Dosithée. Quand celui-ci l'eut reçu, il le présenta à son Maître pour lui demander la permission de s'en servir. Saint Dorothée lui ayant dit de le lui montrer afin qu'il vît s'il était bon : « Oui, répondit saint Dosithée, il » est excellent, et il me servira parfaitement pour l'usage » que j'en veux faire. » A ces mots, son Maître qui crut qu'il avait du plaisir à s'en servir, voulant ôter de son cœur jusqu'à la moindre attache, lui répliqua : « C'est » donc ainsi, Dosithée, que vous mettez votre satisfaction » dans des choses de néant? Voulez-vous être esclave » d'un couteau, ou serviteur de Dieu? N'avez-vous point » de honte de vouloir qu'un couteau, plutôt que Dieu, » soit le maître de votre cœur? » Le simple disciple baissa les yeux, et témoigna par son air et son silence qu'il était prêt de s'en passer. Son Maître ayant ajouté : « Allez remettre ce couteau aux autres, et prenez garde » d'y toucher, » l'humble disciple obéit à l'instant même et vit sans peine les autres s'en servir. »

## § III

### Avec quel soin on doit observer le vœu de pauvreté.

C'est ici, ma chère sœur, qu'il convient de vous faire une observation très-importante, à laquelle je vous conjure, dans l'intérêt de *votre bonheur* présent et futur, de faire la plus sérieuse attention. Parmi les personnes qui font en Religion le vœu de pauvreté, plusieurs non-seulement n'en acquièrent pas le véritable esprit, manque de générosité et de persévérance dans l'esprit de détachement, mais se rendent même coupables de fautes réelles contre leur vœu, par les mêmes motifs, et s'exposent par là ou à se damner ou au moins à être très-longtemps en Purgatoire; voilà pourquoi tous les saints Fondateurs des Ordres religieux et tous les Auteurs qui ont traité ces matières insistent tant sur l'observation du vœu de pauvreté. Car ils savaient ce que dit la sainte Écriture : *Qu'on ne se moque pas de Dieu ; qu'il enjoint expressément d'accomplir les vœux qu'on lui fait ; que si l'on était libre de ne pas les faire,* ainsi que le fit observer saint Pierre à Ananie et à Saphire, une fois qu'on les a faits, après de sérieuses réflexions, on doit y être fidèle, et *que le Seigneur déteste la rapine dans l'holocauste.*

Malgré ces pressantes raisons, on se laisse aveugler et tromper, sous mille spécieux prétextes, par la nature, qui se lasse bientôt de l'état de gêne, de contrainte, d'enchaînement, de privations, de sacrifices continuels et en tous genres qu'entraîne après lui le vœu de pauvreté, observé comme il doit l'être. Elle cherche à secouer le

joug et à se mettre plus au large; l'état de pupille, qui est la conséquence nécessaire du vœu, lui semble trop enchaînant, et elle désire agir en *maîtresse*, ou, pour parler le véritable langage de la Religion, en *propriétaire :* mot qui en dit lui seul plus que des pages entières, puisque qui est propriétaire en Religion n'est plus véritablement religieux, n'étant plus pauvre.

N'agissez donc jamais en *propriétaire*, car vous ne le pourriez faire sans vous rendre coupable de prévarication. Vous avez dû étudier vos règles et vos constitutions pour connaître jusqu'où s'étend l'obligation du vœu de pauvreté, qui peut recevoir certaines modifications par les règles et les constitutions des différents Ordres, étant plus étroit dans les uns que dans les autres. Mais, en étudiant les règles et les constitutions de votre Ordre ou de votre Congrégation, faites bien attention que quoique, eu égard aux malheurs des temps, les constitutions des Congrégations établies en France depuis 1800 permettent aux religieuses professes de conserver la *propriété de leurs biens*, elles n'entendent point par là leur permettre d'agir en *propriétaires;* et que, tout en leur laissant la propriété radicale, elles leur défendent de faire usage du droit de propriété, et leur lient les mains, de sorte qu'elles ne peuvent disposer *licitement* de rien sans le consentement de leurs Supérieures. Quant aux biens communs, elles ne peuvent disposer de rien, même *validement* (1), sans le

(1) Ces expressions *licitement* et *validement* sont des mots employés par les théologiens pour exprimer par le premier, qu'une chose est permise et peut être faite sans péché, et, par le second, qu'on n'a pas le droit de disposer d'une chose et que la donation qu'on en fait est nulle.

même consentement. Vous y verrez aussi qu'il n'est point permis de recevoir, de prêter ou emprunter quelque chose que ce soit sans permission. Il y a des Constitutions où cette défense est moins rigoureuse envers les personnes du dehors; vous devez vous en tenir à ce que prescrivent ou permettent les vôtres.

Mais défiez-vous de ces permissions interprétatives, dont la nature s'accommode si bien, parce qu'elles lui donnent la facilité de se satisfaire sans qu'il en coûte à l'amour-propre l'humiliation de demander ; ces interprétations sont presque toujours le tombeau du vœu et surtout de la vertu de pauvreté. Sous le beau et agréable prétexte que si l'on demandait la permission elle ne serait pas refusée, on finit par agir *en propriétaire*, et bientôt on n'est plus sous la dépendance de ses Supérieures. Voilà pourquoi les Maîtres de la vie religieuse s'élèvent avec tant de force contre ces sortes de permissions, et que, comme le fait observer le P. Judde, on les écarte avec tant de soin dans la Société de Jésus. Si, dans certains *cas rares*, on peut y avoir recours, ce ne doit être que quand il est impossible de demander la permission dans l'instant où l'on est obligée d'agir, et que l'on a de très-fortes raisons de penser que si les Supérieures pouvaient être informées, elles accorderaient volontiers la permission demandée ; *cas rares*, encore une fois, dans une Communauté cloîtrée, où l'on a toujours ou presque toujours les Supérieures sous la main.

N'est-il pas juste, ma chère sœur, que, jouissant des précieux avantages de la pauvreté volontaire, vous en ressentiez aussi les peines et les épines ; car c'est une

règle *du droit*, fondée sur la justice, *que la personne qui jouit des avantages d'une chose, doit en supporter les peines et les charges:* jouissant de la paix, du calme et de la tranquillité qui accompagnent la décharge du soin des biens temporels, il est donc juste que vous sentiez les suites de leur privation. Les Saints, loin de trouver les assujettissements attachés au vœu de pauvreté trop pénibles et trop accablants, sont encore allés bien au delà du devoir.

Saint Alphonse de Liguori, quoique Supérieur Majeur de la Congrégation du Saint-Rédempteur, dont il était Fondateur, portait si loin l'amour de la pauvreté, qu'il n'eût pas pris sur lui de se servir des choses les plus nécessaires sans permission; il la demandait toujours, n'y eût-il pour la lui donner qu'un frère lai, et n'eût-il désiré qu'un verre d'eau; et encore il s'en tenait rigoureusement aux termes de la permission sans rien employer *jamais à un autre usage.*

Je vous prie de faire attention à ces derniers mots: employer jamais à un autre usage. Vous savez que la pauvreté religieuse ne permet point de changer la destination des objets que les supérieures mettent entre vos mains; faire ce changement sans une nouvelle permission serait un acte de *propriété*, et par suite une faute contre le vœu de pauvreté, qui a dépouillé de toute propriété, du moins quant aux actes.

C'est pour rappeler continuellement au souvenir des religieux et des religieuses qu'ils doivent toujours agir comme n'ayant rien en propre, que les termes de *mien*

et de *tien* sont bannis des communautés et qu'on y a substitué celui de *nôtre*.

Le célèbre Cassien rapporte que dans le monastère de Saint Pacôme, où l'on vit jusqu'à cinq mille et même jusqu'à sept mille moines, l'amour de la pauvreté était porté si loin, que personne n'y avait rien en propre, pas même une corbeille, et que c'était cet esprit de pauvreté qui y conservait la régularité. Il ajoute que dans tous les monastères de la Thébaïde on regardait comme une faute qui était punie, lorsqu'il échappait à un moine de dire : *mon livre, ma tunique, mes tablettes...* ; on devait dire : *notre livre, notre tunique...*, en signe de pauvreté parfaite.

« Le jeune Berchmans, ayant un jour donné une image dans une circonstance qui parut pressante à sa charité, et sans qu'il pût prendre le temps d'aller demander la permission au Supérieur de la maison, conçut un vif chagrin d'avoir agi contre ce qu'il appelait la perfection de la pauvreté, quelque pensée qu'il eût alors et qu'il pût avoir raisonnablement que le Supérieur aurait sa conduite dans cette circonstance pour agréable; et afin de n'en jamais perdre la mémoire, il écrivit sur ses cahiers : *J'ai donné une fois une image sans en avoir obtenu la permission.* »

On lit dans les épîtres du grand Évêque d'Hippone un fait bien propre à affermir les bonnes religieuses dans la pratique de la pauvreté, et à effrayer les tièdes et les relâchées.

« Il y avait dans la Thébaïde, dit saint Liguori, parlant d'après saint Augustin, un Couvent de deux cents

religieuses qui ne vivaient point selon la règle de la pauvreté. Saint Jérôme apparut un jour à l'une des plus fidèles d'entre elles, et lui ordonna de prévenir l'Abbesse et les autres religieuses que si elles ne se corrigeaient pas, un grand châtiment les attendait. La bonne religieuse rapporta l'avis qu'elle avait reçu ; mais on en rit dans le Couvent. Un jour qu'elle était en oraison, le Saint lui apparut de nouveau, lui commandant de renouveler l'avis salutaire, et de sortir aussitôt du couvent si l'on n'en tenait pas compte. La religieuse répéta les paroles du Saint, mais l'Abbesse la menaça de la chasser si elle parlait encore de pareilles menaces. La bonne fille répondit : Oui, je sortirai d'ici sans que vous m'y forciez, car je ne veux pas m'exposer à la ruine commune qui vous attend. A peine avait-elle mis le pied dehors, que le Couvent s'écroula, et toutes les religieuses furent tuées. »

Le P. Judde, auteur très-grave, dit que la mère Gabrielle de l'Annonciation, dont je vous parlerai dans le dernier chapitre de cet ouvrage, souffrit en Purgatoire des peines très-grandes pour des fautes contre la sainte pauvreté, qui en elles-mêmes paraissaient même assez légères.

---

## ARTICLE IX

### La chasteté religieuse, solide vertu et voie du bonheur.

§ I

Excellence de la chasteté.

« Les saints Pères, disent les *Exhortations monastiques*, n'ont guère fait paraître leur éloquence avec plus d'éclat que quand ils l'ont employée à donner des éloges à la virginité. Elle est, dit saint Athanase, un trésor inépuisable, une couronne toujours verdoyante, le temple de Dieu, la demeure de l'Esprit-Saint, une perle précieuse, la victorieuse de la mort et de l'Enfer. — La Virginité, dit saint Jean Chrysostome, est aussi élevée au-dessus du mariage que le Ciel l'est au-dessus de la terre, et que la nature des Anges surpasse celle des hommes. — Elle est, dit saint Augustin après saint Cyprien, la fleur de l'Église, la beauté et l'ornement de la grâce, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. — Tertullien la nomme la fleur des bonnes mœurs, la beauté de la chair, l'ornement du corps, l'honneur de la nature humaine, le fondement d'une parfaite sainteté. — La Virginité est si excellente, dit saint Bernard, que Dieu n'a pas voulu la rendre commune à tous les hommes en la commandant; aussi l'a-t-il seulement conseillée.

» O chasteté, dit saint Éphrem, vous remplissez de joie le cœur qui vous possède! O chasteté, vous êtes la mère des consolations spirituelles, et vous ne pouvez souffrir

de tristesse dans un cœur soumis à votre couronne! O chasteté, vous êtes comme une belle rose au milieu de l'âme et du corps, et vous remplissez d'une odeur agréable toute la maison de l'âme! »

« Écoutons encore le P. Bourdaloue.

» Tout ce que nous concevons de l'éclat et de la gloire des corps bienheureux n'approche point de la gloire solide et intérieure d'une Vierge consacrée à Dieu, de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chasteté qu'elle professe. C'est cette divine chasteté qui élève l'âme chrétienne à la sublime alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu. C'est en vue de cette divine chasteté que le Fils de Dieu ne dédaigne pas, ma chère sœur, de vous reconnaître pour son épouse, et que l'Ange de l'Apocalypse disait à saint Jean : *Venez, je vous montrerai celle qui est l'épouse de l'Agneau*, titre spécialement acquis aux âmes religieuses, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Église de Dieu qui soient les épouses de l'Agneau par un vœu formel et solennel, par un engagement éternel, par un renoncement qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres Vierges à cet époux immortel. »

Comme je ne doute pas que vous ne soyez saintement éprise d'estime et d'affection pour la vertu de chasteté, je m'arrête et je ne prolongerai pas son éloge.

## § II

Avec quel soin il faut veiller à la garde de la chasteté religieuse. — Moyens de conserver intact ce précieux trésor.

Dans cette matière si importante et en même temps si délicate, je me contenterai de laisser parler quelques

grands Maîtres dont les paroles seront toutes pesées dans la balance du sanctuaire.

« Il est vrai que nos corps, dit encore le P. Bourdaloue, par une grâce particulière de notre état et par une prérogative de la profession religieuse, participent dès maintenant à la gloire de Jésus-Christ ressuscité. Mais souvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, et que, par notre fidélité, nous travaillons à les maintenir dans cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique consacrés par le vœu de chasteté, ne sont en cette vie ni spirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la Religion; au lieu que les corps glorieux posséderont dans le Ciel ces excellentes qualités sans aucun danger de les perdre, et que ces qualités leur tenant lieu d'une récompense éternelle, il les posséderont par une invariable et bienheureuse nécessité. Souvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de notre liberté, que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mêmes, de l'esprit de pénitence que nous entretenons dans nous mêmes. C'est ce qui augmente devant Dieu notre mérite; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter notre circonspection et notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous

donne la Religion, elle ne nous donne point d'assurance; et les grâces dont elle nous fortifie, quelque puissantes qu'elles soient d'ailleurs, ne sont point des grâces à fomenter notre lâcheté, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque fond que nous puissions faire, et que nous ayons droit de faire sur ces secours abondants de la Religion, il faut, après tout, reconnaître que, n'étant ni absolument impeccables ni confirmés en grâce, nous pouvons toujours déchoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit; que plus cette pureté est dans un degré éminent, plus les chutes sont grièves et redoutables; que plus elle est éclatante, plus il est aisé d'en tenir le lustre, que le moindre souffle de l'esprit impur est capable d'en effacer les plus beaux traits; que portant, comme dit saint Paul, ce trésor dans des vases de terre, nous devons marcher avec une sainte frayeur et mesurer tous nos pas; que la conduite la plus téméraire serait de nous glorifier de cet état de pureté et de ne pas trembler dans la vue de notre fragilité; que non-seulement les vices grossiers, mais les moindres relâchements peuvent avoir des suites funestes; que la recherche de certaines commodités, que l'attache même trop grande aux nécessités de la vie, sont autant de dispositions à faire revivre en nous ce corps terrestre, dont la destruction doit être, avec la grâce, l'ouvrage de notre ferveur et surtout de notre mortification; que nos corps, quoique sanctifiés par la chasteté, ont toujours un penchant à s'affranchir des devoirs pénibles, et que, par une malheureuse sympathie, ils entraînent l'âme peu à peu, ils l'appesantissent, la rendent tardive et languis-

sante, lui font porter avec chagrin le joug de Dieu.

» Je ne dis pas seulement, dit le P. la Colombière, qu'une parfaite religieuse a toujours cent yeux ouverts, selon l'àvis de saint Jérôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plupart des plaisirs innocents; je dis qu'elle goûte une vraie satisfaction dans les austérités qui servent à la rendre plus pure, qu'elle trouve des délices dans les ronces qui lui font une barrière contre les tentations. Loin de souhaiter d'avoir avec les personnes du monde quelque commerce, sans cesse elle baise les murs sacrés qui l'arrêtent dans sa solitude; du reste elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien; elle n'a des yeux que pour regarder la terre d'où elle a été tirée, et le Ciel où se portent toutes ses espérances. Qui pourrait dire jusqu'où va sa délicatesse? Elle se défie de tout; elle craint jusqu'aux personnes les plus saintes, jusqu'aux personnes du même sexe; elle se trouve elle-même redoutable à elle-même.

» La parfaite religieuse ne veut aimer que Dieu et n'être aimée que de lui. Je n'ignore pas qu'il est des amitiés innocentes qui ne blessent pas absolument la chasteté; mais j'ose dire qu'il n'en est aucune qui ne soit opposée en quelque sorte à la chasteté parfaite. La charité chrétienne est l'unique amour qui ne soit pas suspect à l'âme sainte. De là vient qu'elle étouffe tous les mouvements de tendresse qu'elle ressent pour ses propres sœurs, lorsqu'elle s'aperçoit que cette tendresse est excitée par des qualités purement naturelles; de là ces inquiétudes, ces frémissements, lorsqu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre

chose que l'image du Créateur ; de là son insensibilité pour toutes ces caresses qui sont des marques d'une affection purement humaine. Une sainte religieuse craint toujours que quelque créature ne ravisse son cœur à son Époux, ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures.

» Vous ne devez point vous arrêter, ma chère sœur, que vous ne soyez parvenue à ce point de pureté; et parce que, malgré votre attention ou à cause même de votre attention, le démon ne cessera pas de vous tendre des piéges et de vous inspirer des sentiments terrestres et sensuels sous prétetexte de charité ou de reconnaissance, je dois vous avertir que la véritable charité est toujours universelle, qu'elle n'est intéressée ni jalouse, qu'elle ne cherche point à se produire par des présents inutiles ni par de vaines démonstrations d'estime et d'amitié, qu'elle n'est ni émue par la présence de ce qu'elle aime ni troublée par son absence, parce qu'en tout elle aime Dieu, qui ne s'éloigne jamais : la charité ainsi réglée, loin de nous distraire dans nos prières, nous unit toujours de plus en plus au Créateur. Toute affection qui produira d'autres effets, vous devez la combattre comme une passion impure, vous ne devez rien oublier pour l'arracher de votre cœur. »

Je conclus en résumé, avec une règle d'une Congrégation religieuse, que les moyens que vous devez employer pour conserver intact le précieux trésor de la chasteté sont:

1° La prière ; car la chasteté est un don de Dieu, nous dit la sainte Écriture, et ce don ne s'obtient que par la prière, et même par une prière presque continuelle.

2° La vigilance; les ennemis sont toujours aux aguets pour nous surprendre; si nous nous endormons et cessons de veiller sur notre cœur et sur nos sens, ils nous surprendront et nous feront tomber dans leurs piéges, aussi habilement tendus que ceux du chasseur qui veut surprendre sa proie.

3° La dévotion à la sainte Vierge; Marie est la Reine des Vierges et la protectrice de toutes les âmes qui affectionnent la sainte pureté; jamais on ne réclame en vain sa protection.

4° Le bon emploi du temps et la fuite de l'oisiveté, conformément à ce que Saint Jérôme mandait à un de ses disciples auquel il disait: « Mon cher frère, que le démon vous trouve toujours occupé. »

5° La pratique constante et sincère de l'humilité et celle de la mortification chrétienne; car Dieu protége les humbles et les fait triompher des assauts de l'Enfer, surtout quand à la défiance d'eux-mêmes et à la confiance en Dieu ils joignent une sage et prudente mortification.

Ces avis, comme vous le voyez, se rapportent à ceux que je vous ai donnés à l'art. 3 du chapitre II et à l'art. 5, § 4.

Le jeune Berchmans est encore un parfait modèle de chasteté; « plutôt que de souffrir dans son âme la moindre tache contraire au vœu de chasteté, il aurait mieux aimé mille fois la mort. Elle lui était plus chère incomparablement que la vie, cette précieuse chasteté à la perfection de laquelle il sacrifia constamment tous les attachements et toutes les satisfactions de la nature. Instruit par le Sage qu'elle est un don du Ciel, il y fai-

sait monter continuellement ses humbles prières pour l'en faire descendre et pour se l'attirer; mais de peur que sa confiance au Seigneur ne fût présomptueuse, s'il ne joignait aux secours qu'il en espérait une sainte sollicitude de sa part, il veillait sans cesse sur lui-même, et mortifiait sans pitié son corps innocent, pratiquant ainsi à la lettre l'importante instruction du Sauveur à ses disciples: *Veillez et priez.* Il veillait pour ne manquer à rien de tout ce qu'il pouvait de son côté; il priait pour obtenir de la part de Dieu ce qu'il ne pouvait pas de la sienne; et par l'union de ces deux moyens nécessaires à la conservation de l'innocence, il porta jusqu'au tombeau celle qu'il avait puisée dans les fonts sacrés, et la perfectionna même par la pratique de toutes les vertus religieuses. »

Voici un trait de courage, et d'un courage vraiment héroïque, qui fait voir jusqu'où peuvent conduire l'estime et l'amour de la belle virginité.

« Dans le xi[e] siècle, les Normands ayant fait une descente en Angleterre, le bruit de leur cruauté et de leurs passions brutales porta l'alarme dans tous les monastères de filles de la province qu'ils ravageaient : ces pieuses vierges craignaient que ces barbares ne leur ravissent un trésor plus cher et plus précieux à leurs yeux que la vie. Dans ces cruelles alarmes, Ebba, abbesse du monastère de Collingham, assembla ses religieuses en Chapitre, et leur dit : « Mes filles, si vous voulez me croire, » je sais un moyen assuré de nous mettre à couvert de » l'insolence de ces barbares. » Elles lui promirent de la suivre et de l'imiter en tout. Alors l'abbesse, prenant un rasoir, se coupa le nez et la lèvre d'en haut jusqu'aux

dents : toutes les religieuses en firent autant; et les Normands étant entrés, voyant ces filles si défigurées et si hideuses, en eurent horreur, et, dans leur fureur, ils mirent le feu au monastère et toutes les religieuses y furent consumées. Victimes glorieuses qui remportèrent ainsi la double couronne de la virginité et du martyre. »

## ARTICLE X

### La parfaite obéissance, voie du véritable et solide bonheur.

### § I

Excellence et avantages de cette vertu.

Voici, ma chère sœur, le chemin assuré du *vrai bonheur;* voici la route certaine de la céleste Patrie; voici l'Ange tutélaire que le Seigneur, dans sa miséricorde, vous donne pour vous conduire en paix et en sûreté au travers des déserts de la vie, déserts remplis de monstres furieux et de voleurs rusés et perfides. Sous la conduite de ce Guide fidèle, jamais vous ne vous égarerez, jamais vous ne ferez un faux pas : en peu de temps vous arriverez au sommet de la Montagne escarpée de la perfection évangélique; vous vous endormirez en paix dans ses bras, entendant gronder autour de vous le bruit des tonnerres, et voyant voler au loin en éclats les rochers brisés; toute la nature sera en désordre que vous serez encore calme et tranquille dans les bras de l'obeissance; les traits de l'ennemi tomberont à droite et à gauche, et aucun ne pourra vous atteindre; vous braverez votre ad-

versaire avec confiance dans la force de l'obéissance, et vous rirez des vains efforts de l'homme ennemi pour vous nuire.

Ce que l'Ange Raphaël fit pour le jeune Tobie, l'obéissance le fera pour vous : elle vous mènera et vous ramènera en sûreté; sous ses auspices votre voyage sera heureux, et vous reviendrez comblée de biens et de richesses, dont ceux que l'Ange fit obtenir au jeune Tobie n'étaient que l'ombre et la figure. Les services que l'Ange rendit à Tobie furent au-dessus de tout prix; de même les précieux avantages que vous procurera l'obéissance religieuse sont inappréciables. Ce fut par une faveur spéciale que Tobie eut l'Ange Raphaël pour compagnon de son voyage; de même c'est par une grâce particulière que le Seigneur accorde à une petite quantité d'âmes privilégiées d'être sous la garde de l'obéissance. Que votre reconnaissance égale donc celle de Tobie; imitez sa docilité et sa profonde humilité, devenant enfant sous la conduite de l'obéissance.

Mais que pourrais-je vous dire de l'excellence et du prix de l'obéissance qui approche de ce qu'ont dit sur ce sujet les Maîtres de la vie religieuse. Je vais donc me taire, afin de les laisser parler :

« L'obéissance, disent les *Exhortations monastiques*, est une vertu universelle : les autres vertus ont des bornes; mais l'obéissance s'étend à l'infini. Quand nous en faisons vœu, nous promettons, en quelque manière, de pratiquer toutes les vertus. C'est elle qui les règle et qui les ordonne; elle n'en est pas seulement la compagne inséparable, mais elle en est, dit saint Augustin, *la mère*

*et le principe.* C'est elle seule, dit saint Grégoire, qui les produit dans l'âme et qui les y conserve après les y avoir élevées. Elle est la cause des vertus comme le soleil l'est de la lumière. La lumière dépend de telle sorte du soleil, qu'elle ne peut subsister dans l'air que par sa présence : aucune autre cause ne peut suppléer son action; de même les vertus ne peuvent demeurer dans l'âme que par les continuelles influences de l'obéissance.

» Quelle vertu faisait la félicité de nos premiers parents dans le Paradis terrestre ? Quelle vertu les conservait dans l'innocence? Quelle vertu les conservait dans la possession de la grâce sanctifiante, et de tous ces dons et priviléges qu'ils avaient reçus de Dieu? Quelle vertu les conservait dans cette paix divine dans laquelle ils avaient été créés? C'était l'obéissance. L'obéissance, dit saint Augustin, est la cause et la perfection de toute justice dans les Anges et dans les hommes, comme la désobéissance est la source de tous nos malheurs. Nous avons eu deux chefs, et comme l'un nous a rendus criminels et s'est distingué par sa désobéissance, l'autre nous a rachetés et s'est fait connaître par son obéissance. Le premier est Adam, qui, ayant été rebelle à la volonté de Dieu, et n'ayant pas voulu se soumettre au commandement qu'il lui avait fait, perdit la grâce avec les avantages de la justice originelle, et jeta toute sa postérité dans cet abîme de malheurs que nous éprouvons; le second est Jésus-Christ, qui, ayant été obéissant à son Père jusqu'à la mort, a réparé nos pertes, et nous a mérité une grâce dont la valeur surpasse celle que nous avons perdue.

» Saint Jérôme, parlant des anciens religieux, assure que leur principal soin était de pratiquer l'obéissance, et que le grand secret de l'union qu'ils avaient entre eux était de travailler unanimement à se soumettre aux Supérieurs qui les gouvernaient. — Saint Bernard, parlant à une religieuse, lui déclare qu'elle se doit bien fonder sur cette vérité qu'elle n'est venue en Religion que pour y vivre sous l'obéissance. — Saint Laurent Justinien est du même sentiment. L'obéissance, dit ce Saint, est la première épouse à laquelle nous devons nous allier; c'est à elle que nous devons principalement nous attacher; c'est à renoncer à notre propre volonté que nous devons travailler sur toutes choses: nous ne devons rien entreprendre que dans la dépendance de notre Supérieure. C'est par l'obéissance que nous nous élèverons au plus éminent degré des vertus, que nous remporterons la victoire dans les combats qu'il nous faut soutenir dans les différents états de la vie spirituelle, et que nous entrerons dans la douce alliance du Verbe éternel.

» La moindre petite chose, dit saint François de Sales, faite par obéissance est très-agréable à Dieu : mangez par obéissance, votre manger est plus agréable à Dieu que les jeûnes des anachorètes, s'ils sont faits sans obéissance; reposez-vous par obéissance, votre repos est plus agréable à Dieu que le travail volontaire. »

Écoutons maintenant la séraphique Thérèse, que l'on peut nommer *la vraie fille de l'obéissance*, ayant porté cette vertu jusqu'à sa plus haute perfection.

« Je n'ai pas seulement lu en divers traités, dit la Sainte, mais j'ai éprouvé aussi combien il importe de

pratiquer l'obéissance. C'est par elle que l'on s'avance dans le service de Dieu, que l'on acquiert l'humilité, et que l'on se guérit de l'appréhension que nous devons toujours avoir en cette vie de nous égarer dans le chemin du Ciel : car ceux qui ont un véritable dessein de plaire à Dieu entrent par ce moyen dans la tranquillité et le repos, à cause que, étant soumis à leurs confesseurs, s'ils sont séculiers, et à leurs Supérieurs, s'ils sont religieux, le démon n'ose s'efforcer de jeter dans leur esprit le trouble et l'inquiétude, après avoir éprouvé qu'il y perdrait plus qu'il n'y gagnerait. Cette même vertu d'obéissance réprime aussi les mouvements impétueux qui nous portent naturellement à préférer notre plaisir à notre devoir et à faire notre volonté, en nous remettant devant les yeux la résolution que nous avons prise de la soumettre absolument à celle de Dieu dans la personne de celui ou de celle que nous avons choisie pour tenir sa place.

» Notre-Seigneur, par sa bonté, m'ayant fait connaître le prix de cette grande vertu, j'ai tâché, tout imparfaite que je suis, de la pratiquer, malgré la répugnance que j'y ai souvent trouvée dans certaines occasions, qui m'ont fait voir quelle est en cela ma faiblesse, et je le prie de tout mon cœur de me donner la force qui m'est nécessaire pour ne pas tomber dans de semblables défauts. »

Pour confirmation de ce que veint de dire la sainte amante de l'obéissance, elle va nous rapporter les deux exemples qui suivent :

» J'ai parlé depuis deux jours à une personne le plus affectionnée à l'obéissance que j'ai vue en toute ma vie,

et sa conversation est capable d'inspirer l'amour de cette vertu. Elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles des divers offices, sans avoir pu, durant ce temps, avoir une seule journée à elle, quelque désir qu'elle en eût, et tout ce qu'elle pouvait faire était de dérober quelques moments pour prier et conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée; car, sans qu'elle sache comment cela s'est pu faire, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaites. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand *bonheur* que l'on puisse souhaiter en cette vie. Ces âmes n'appréhendent rien, parce qu'elles ne désirent rien de ce qui est dans le monde; elles ne fuient point les travaux, ni ne recherchent point les contentements, et rien ne peut troubler leur paix, parce que c'est Dieu qui en est l'auteur, et qu'on ne saurait les séparer de lui; ce qui est la seule chose qu'elles sont capables de craindre, tout le reste ne pouvant ni les réjouir ni les affliger, parce qu'elles le considèrent comme n'étant point.

» Qu'*heureuse* est donc l'obéissance, et qu'heureuses sont les distractions qu'elle cause puisque l'on peut arriver par elles à une si grande perfection! La personne dont je viens de parler n'est pas la seule en qui je l'ai remarqué; j'en ai aussi connu d'autres à qui, après plusieurs années que je ne les avais vues, ayant demandé à quoi elles s'étaient occupées durant tout ce temps, et ayant su que c'était à des actions d'obéissance et de charité, je les trouvais si spirituelles, que j'en étais étonnée. Apprenez donc, mes filles, qu'il doit vous être indifférent

en quelles œuvres l'obéissance vous oblige de vous employer, et que si, par exemple, c'est à la cuisine, Notre-Seigneur ne vous assistera pas moins qu'ailleurs, tant intérieurement qu'extérieurement.

» Il me souvient qu'un religieux me raconta qu'étant résolu d'obéir ponctuellement à tout ce que son Supérieur lui ordonnerait, il arriva qu'après avoir travaillé avec excès, étant déjà tard et n'en pouvant plus, il s'assit pour se reposer un peu ; mais que son Supérieur l'ayant rencontré, il lui ordonna de prendre une bêche et d'aller travailler au jardin ; qu'il obéit, malgré la répugnance de la nature, et que, traversant un petit passage, que j'ai vu plusieurs années depuis, en un voyage que je fis pour aller fonder un monastère en ce lieu-là, Notre-Seigneur lui apparut chargé de sa croix, et réduit en un tel état, qu'il n'eut pas de peine à connaître que ce travail qu'on lui avait commandé, et qu'il croyait excessif, n'était rien en comparaison d'une si grande souffrance.

» Je crois que, comme le diable voit qu'il n'est rien de si capable que l'obéissance de nous faire arriver bientôt au comble de la perfection, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse sous divers prétextes, pour nous dégoûter de cette vertu et nous faire trouver de la difficulté à la pratiquer. Si l'on remarque bien ceci, l'expérience fera connaître que rien n'est plus véritable ; car n'est-il pas évident que la haute perfection ne consiste pas en des consolations intérieures, en de grands ravissements, en des visions, et au don de prophétie, mais à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que

nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et ne mettions point de différence entre ce qui est doux et ce qui est amer, lorsqu'il nous est présenté de sa main? J'avoue que c'est une chose très-difficile que de faire non-seulement des choses si contraires à notre naturel, mais de les faire avec plaisir; et c'est aussi en cela que paraît la force de cet amour parfait, qui est seul capable de nous faire oublier ce qui contente, pour ne penser qu'à contenter celui qu'il fait régner dans notre cœur; car il est certain que, quelque grands que soient les travaux, ils nous paraissent doux lorsque nous considérons qu'ils sont agréables à Dieu. »

§ II

Les caractères de la parfaite obéissance.

Les caractères de la parfaite obéissance peuvent se réduire à un seul, qui, dans sa généralité, les renferme tous éminemment: ce caractère c'est la simplicité ou l'aveuglement. Si vous êtes assez amie de *votre bonheur* pour vous former le plus tôt possible à cette obéissance simple et aveugle, le joug de la Religion n'aura pour vous rien que d'agréable, et les fardeaux que l'obéissance placera sur vos épaules deviendront légers, ainsi que le fit entendre un jour Notre-Seigneur à sainte Thérèse, en lui disant que *l'obéissance donne des forces.* Je vais encore laisser un grand maître en cette matière vous apprendre en quoi consiste l'obéissance aveugle ou la parfaite obéissance. »

« Comme l'obéissance, dit le P. Étienne de Saint-Fran-

çois-Xavier dans ses *Exhortations monastiques*, doit donner le mouvement à la main de l'inférieur, pour exécuter les choses qui lui sont commandées, et qu'elle doit soumettre sa volonté, pour la rendre conforme à celle de sa Supérieure, elle doit aussi abaisser les lumières de son esprit, et l'empêcher de former des réflexions et de faire des raisonnements sur ce qui lui est ordonné. C'est ce qu'entendent les Pères de la vie spirituelle quand ils disent qu'il en doit être de l'obéissance comme de la foi; c'est-à-dire qu'ils veulent que, comme le fidèle doit croire, de même l'obéissante doit agir sans raisonner. Par où vous voyez que, quand nous disons que l'obéissance est une vertu aveugle, nous ne voulons pas dire qu'il faille obéir en brute, et que l'obéissance doive être sans lumière et sans prudence. La foi est lumineuse : quoiqu'elle soit obscure, il en sort des rayons comme d'une lampe qui luit au milieu des ténèbres; ce n'est que par une grande lumière qu'elle captive l'entendement, et l'oblige à croire, sans lui donner la liberté de raisonner sur nos mystères. Ainsi l'obéissance aveugle n'est point sans lumière : elle n'est ni imprudente ni indiscrète; c'est par une très-grande lumière qu'elle arrête les lumières de l'esprit; c'est par une grande sagesse qu'elle se réduit à une espèce de folie ; c'est par une rare prudence qu'elle met sa prudence à n'en point avoir; c'est, comme dit saint Jean Climaque, par les richesses d'une discrétion trop précieuse qu'elle renonce à la discrétion.

» La parfaite obéissance doit fermer les yeux de l'esprit, et le rendre aveugle : 1° sur les qualités de la personne des supérieurs; 2° sur les raisons qui les portent à donner

leurs ordres ; 3° sur les choses qu'ils commandent.

» L'obéissance ferme les yeux sur les qualités naturelles des Supérieurs. — La véritable obéissance doit être surnaturelle ; or l'obéissance, pour être surnaturelle, ne doit considérer que l'autorité des supérieurs : c'est seulement de cette autorité qu'elle prend sa forme. Les autres qualités naturelles ne leur sont pas essentielles, c'est-à-dire ne leur conviennent pas en tant que supérieurs ; tandis que l'autorité fait les supérieurs, les constitue ce qu'ils sont sous ce rapport ; or comme cette autorité est surnaturelle, quand l'obéissance la regarde comme sa base, elle devient surnaturelle.

» Nous ne faisons pas vœu d'obéir à une Supérieure à cause de sa noblesse, de son esprit, de sa science ou de sa sainteté, mais bien à cause de son autorité ; si donc nous allons porter nos réflexions sur ses autres qualités, si nous allons examiner si elle les possède afin d'en faire le fondement de notre obéissance, nous ne pratiquons pas notre vœu, ou du moins nous ne le pratiquons pas dans sa pureté et dans sa perfection.

» Nous devons obéir à nos Supérieurs sans raisonner sur leurs qualités; nous devons fermer les yeux sur leur vie, leur doctrine, leur naturel, leurs inclinations, leurs passions; nous ne devons considérer que leur autorité, qui est l'image de celle de Dieu, et de laquelle elle tire par communication le pouvoir de commander.

» C'est ce que nous apprend Notre-Seigneur dans son Évangile. Les Scribes et les Pharisiens, dit-il, sont assis sur la chaire de Moïse : il est vrai qu'ils ne sont pas gens de bien : ils ont deux mesures ; ils sont sévères pour les

autres et doux pour eux-mêmes ; ils lient des fardeaux pesants et insupportables qu'ils mettent sur les épaules des hommes, et ils ne voudraient pas les remuer du bout des doigts Ils ne sont pas véritables dans leurs actions; leur vie est une continuelle hypocrisie. Cependant, puisqu'ils sont les successeurs de Moïse, qu'ils occupent sa place et qu'ils ont son autorité; sans examiner l'aveuglement de leur esprit et les désordres de leur vie, observez et faites tout ce qu'ils *vous ordonneront*. S'ils sont déréglés dans leurs actions, ne les imitez pas; ne prenez pas leur vie pour règle de la vôtre, mais ne laissez pas de leur obéir; ne faites pas ce qu'ils font, mais faites ce qu'ils disent; ne considérez point leurs qualités, mais soumettez-vous à leur autorité.

2° La parfaite obéissance ne doit point avoir d'yeux pour regarder les raisons qu'ont les supérieurs de faire des commandements.

» Les inférieurs qui raisonnent sur les motifs, les raisons, les intentions des Supérieurs, font voir que leur obéissance ne se peut soutenir par sa propre nature, c'est-à-dire par son objet formel, qui est l'autorité des supérieurs, et qu'elle a besoin de fondements étrangers pour s'appuyer; ce qui en montre l'imperfection et la faiblesse. Cette pensée est de saint Bernard. C'est, dit ce saint Père, le témoignage d'un cœur imparfait et d'une volonté extrêmement faible d'examiner curieusement et avec application les commandements des Supérieurs, de s'arrêter à considérer toutes les choses qui sont ordonnées, de désirer en savoir la raison, de porter un mauvais jugement des préceptes dont on ne connaît pas la cause,

et de n'obéir volontiers que quand les choses sont agréables, ou quand on est convaincu par une raison évidente ou par une autorité infaillible (celle de l'Eglise) qu'elles ne se peuvent mieux faire que selon qu'elles sont commandées.

» Saint Grégoire nous propose un exemple admirable de cet aveuglement de l'obéissance dans la personne du jeune Samuel. Cet enfant, ayant été appelé par trois fois différentes, courut à chaque fois vers Héli, croyant entendre sa voix; le Grand Prêtre l'ayant renvoyé à chaque fois, il s'en retourna toujours avec la même simplicité, sans rechercher les raisons pour lesquelles on l'appelait d'une manière qui pouvait lui paraître fort inutile. Saint Grégoire, considérant donc cette obéissance de Samuel, qui passe la nuit à venir à son maître et à s'en retourner sans demander pour quelle raison on l'éveille, nous la représente comme le modèle de celle que nous devons pratiquer. Car, dit ce grand Pape, la véritable obéissance n'examine jamais les intentions des Supérieurs, elle ne recherche point les raisons de leurs lois, parce que, quand on s'est abandonné à leur jugement, on n'a jamais de plus grande joie que d'exécuter ce qu'ils ordonnent. Le parfait obéissant est bien éloigné de raisonner sur les motifs de leurs commandements; ces motifs lui sont indifférents: il ne s'attache qu'à obéir, parce qu'il ne trouve rien de bon que ce qu'il fait par obéissance. Qui de nous ne se laisserait aller au murmure et à la colère, continue saint Grégoire, si, étant appelé deux ou trois fois, ne recevait pour toute réponse qu'il s'est trompé, qu'on ne l'a pas appelé? Mais Samuel, étant appelé et renvoyé, n'en

conçoit aucune amertume de cœur; il n'en est ni blessé, ni choqué, ni offensé, parce qu'il ne veut point se donner la liberté de pénétrer dans l'esprit de celui qui l'appelle pour y découvrir les raisons de sa conduite, mais qu'il met sa joie et son bonheur à obéir.

» 3° L'obéissance parfaite rend aveugle sur les choses commandées. Nous avons voué, dit saint Bernard, une obéissance simple, universelle et sans exception; par conséquent il ne nous est plus libre de juger des choses qui nous sont commandées. Quand nous exécutons un commandement, dit saint Grégoire, nous devons seulement le considérer comme nous étant fait par un supérieur, et en l'accomplissant nous ne devons regarder que le fruit que nous en retirons, car ce n'est pas par la qualité de la chose que nous exécutons que nous méritons les joies éternelles, mais par la mortification de notre propre volonté, et par la soumission que nous avons à une volonté étrangère.

» C'est ainsi que saint Pierre et saint André pratiquèrent l'obéissance au moment de leur vocation à l'apostolat. Voulez-vous, dit saint Bernard, que je vous fasse voir l'exemplaire d'une parfaite obéissance : considérez saint Pierre et saint André. Notre-Seigneur, selon le rapport de l'Évangile, vit Pierre et André qui jetaient leurs filets dans la mer, et il leur dit : « Venez après » moi, et je vous rendrai habiles pêcheurs; ce ne sera » plus des poissons que vous prendrez, mais des hom» mes. » Pierre et André n'eurent pas plus tôt entendu cette parole, que, sans raisonner sur ce commandement, sans se mettre en peine de quoi ils vivraient, sans se tour-

menter pour savoir comment des hommes aussi ignorants qu'eux pourraient devenir assez doctes pour être prédicateurs, enfin sans faire aucune question à Celui qui les appelait, à l'instant ils quittèrent leurs filets et leur barque et le suivirent.

» Voilà comment nous devons obéir, sans considérer nos forces ni la difficulté des choses commandées. Cette obéissance est si agréable à Dieu, que quand nous tâchons de faire sans réflexions ce qui surpasse nos forces, il les augmente par sa puissance, et que ce qui nous semble impossible devient facile. Saint Maur ne pouvait pas naturellement marcher sur les eaux; mais quand il entreprit de le faire pour obéir à saint Benoît, qui lui commandait d'aller au secours de saint Placide, qui était en danger évident de se noyer, il le fit sans aucune difficulté. Son obéissance dans la pensée du saint Patriarche lui mérita une grâce qu'il ne pouvait espérer de la nature ni de son industrie. Il ferma les yeux à la fluidité de l'eau et à la pesanteur de son corps pour ne considérer que ce qui lui était ordonné par son Père pour l'accomplir; et Dieu, de sa part, couronna ce divin aveuglement de son obéissance par un prodige. »

La nature étant ingénieuse à trouver des raisons pour examiner les commandements émanés de l'autorité, voici ce que saint François de Sales répondait dans ses entretiens aux religieuses de la Visitation à une objection assez plausible :

« Mais, pourriez-vous dire, n'est-il point permis de désapprouver ce que cette Supérieure-ci fait, ni de dire ou penser pourquoi elle fait des ordonnances que l'autre

ne faisait pas? Oh! certes non, jamais, mes chères filles; mais il faut approuver tout ce que les Supérieures disent ou font, permettent ou défendent, pourvu qu'il ne soit *manifestement* contre les commandements de Dieu, car alors il ne faut ni obéir ni approuver cela; mais hors de là les inférieures doivent toujours croire et faire confesser à leur propre jugement que les Supérieures font très-bien, et qu'elles ont bonne raison de le faire : car autrement ce serait se faire Supérieures et rendre les Supérieures inférieures, puisque nous nous rendrions examinatrices de leur cause. Non, il faut plier les épaules sous le fardeau de la sainte obéissance, croyant que ces deux supérieures ont eu bonne raison de faire le commandement qu'elles ont fait, quoiqu'il soit contraire l'un à l'autre. »

Ce grand Maître en fait de perfection religieuse citait une autre fois à ses chères filles, comme modèle de l'obéissance aveugle, saint Joseph, recevant de l'Ange l'ordre de fuir en Égypte avec la sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

« Oh! que l'Ange traite bien Joseph en vrai religieux : Prends l'Enfant, lui dit-il, et la Mère, et fuis en Égypte, et y demeure jusqu'à ce que je te dise d'en sortir. Qu'est-ce que ceci? Le pauvre Joseph n'eût-il pas pu dire : Vous me dites que j'aille; ne sera-t-il pas assez à temps de partir demain au matin? Où voulez-vous que j'aille de nuit? Mon équipage n'est pas dressé : comment voulez-vous que je porte l'enfant? aurai-je les bras assez forts pour le porter continuellement en un aussi long voyage? Quoi, entendez-vous que la Mère le porte à son tour? Hélas! ne voyez-vous pas bien que c'est une jeune fille qui

est encore si tendre? Je n'ai ni cheval ni argent pour faire le voyage; et ne savez-vous pas que les Égyptiens sont ennemis des Israélites? Qui nous recevra? Et semblables choses que nous eussions bien alléguées à l'Ange; si nous eussions été en la place de Joseph, qui ne dit pas un mot pour s'excuser de faire l'obéissance, mais partit à l'*heure même*, et fit tout ce que l'Ange lui avait commandé. »

Sainte Thérèse raconte, dans ses *Fondations*, que, se trouvant dans le monastère de Médine-du-Champ, on leur servit un jour au réfectoire des portions de concombre : « Celle, dit la Sainte, qui me fut donnée était petite et se trouva pourrie au dedans; j'appelai une de celles de toutes les sœurs qui avait le plus d'esprit, et lui dis, pour éprouver son obéissance, qu'elle allât planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions. Elle me demanda si elle le planterait debout ou tout plat; je lui répondis de le mettre tout plat, et elle le fit sans qu'il lui vînt seulement dans la pensée qu'étant ainsi il sécherait aussitôt; elle crut au contraire que cela serait fort bien, parce que son désir de plaire à Dieu la faisait renoncer à sa raison pour pratiquer l'obéissance. »

L'obéissance aveugle, vous ai-je dit plus haut, renferme la promptitude à faire ce qui est commandé. Saint François de Sales apportait à ses chères filles de la Visitation, en exemple de cette promptitude de l'obéissance, pour être parfaite, un trait extrait de la *Vie des Pères du désert*, que voici : « Entre les religieux de saint Pacôme, il y en avait un nommé Jonas, homme de grande vertu e de grande sainteté, qui avait la charge du jardin, dans lequel il y avait un figuier qui portait de fort belles

figues. Or, ce figuier servait de tentation aux jeunes religieux, qui toutes les fois qu'ils passaient auprès regardaient toujours un peu ces figues. Saint Pacôme, l'ayant remarqué et se promenant un jour par le jardin, leva les yeux sur ce figuier, et vit le diable au-dessus qui regardait les figues de haut en bas, comme les religieux les regardaient de bas en haut. Ce grand Saint, qui ne désirait pas moins de dresser ses religieux à une totale mortification des sens qu'à la mortification des passions et des inclinations, appela Jonas et lui commanda que le lendemain il ne manquât pas de couper le figuier; à quoi le pauvre Jonas répliqua : « Hé ! mon Père, encore faut- » il un peu supporter ces jeunes gens; il les faut bien » récréer en quelque chose; ce n'est pas pour moi que » je le veux conserver. » A quoi le Père répondit fort doucement : « Bien, mon frère, vous n'avez pas voulu » obéir simplement et promptement; mais que voulez- » vous gager que l'arbre sera plus obéissant que vous? » Ce qui arriva; le lendemain on le trouva tout sec, et il ne porta jamais fruit. Le pauvre Jonas disait fort véritablement que ce n'était pas pour lui qu'il voulait garder le figuier, car on remarqua que de soixante-quinze ans qu'il vécut dans la Religion et qu'il fut jardinier, il n'avait jamais tâté aucun fruit de son jardin, mais il en était fort libéral envers les frères : cependant il apprit combien la promptitude de l'obéissance est recommandable. »

Sainte Thérèse, qui était un parfait modèle d'obéissance, comme je vous l'ai déjà dit, ne pouvait souffrir le moindre retard volontaire dans l'exécution des choses

commandées : « Aussi le P. Provincial, dans un moment de mécontentement, lui ayant ordonné de retourner au Couvent d'Avila, d'où elle était partie pour aller à Médine terminer un différend qui était survenu entre les religieuses de ce monastère et les parents d'une novice, Thérèse exécuta l'ordre aussitôt, et le même soir, quoiqu'il fût déjà tard, malgré les rigueurs de l'hiver et les infirmités qui l'accablaient, et les alarmes de ses sœurs. »

« Saint Bernard, faisant le portrait du parfait obéissant, dit qu'il ne sait ce que c'est que d'attendre, qu'il a horreur du lendemain, qu'il ignore la lenteur, qu'il va au-devant des préceptes, que ses yeux sont toujours prêts pour voir, ses oreilles pour entendre, sa langue pour parler, ses mains pour travailler, ses pieds pour marcher, et qu'il se tient tout disposé à exécuter à l'instant même les ordres de ses Supérieurs. »

L'obéissance simple et aveugle demande aussi que l'on se tienne à la lettre du commandement, sans lui donner une interprétation conforme à son goût et à son inclination : telle était la conduite de Berchmans. « Il ne connaissait point, lit-on dans sa Vie, ces interprétations commodes que la propre volonté suggère pour éluder l'obéissance à la lettre; il s'en tenait précisément aux termes, et il aimait mieux que les hommes lui reprochassent d'avoir manqué de prudence, que donner à Notre-Seigneur le moindre sujet de le reprendre d'avoir manqué de soumission. Il agissait conséquemment à ces principes : envoyé un jour à la porte par le Supérieur pour recevoir la visite d'un étranger, un second étant

survenu dans le temps qu'il entretenait le premiér, il supplia le nouveau venu d'agréer qu'avant de lui parler il allât en demander la permission. Il en usait de même en mille autres occasions, et il le faisait avec tant de grâce, qu'il ne vint jamais en pensée à personne de le trouver mauvais. »

### § III

Caractères de la parfaite obéissance dans ce qui a rapport aux différents emplois de la religion.

Saint François de Sales a tout dit dans cette admirable maxime que vous connaissez sans doute : *Ne rien demander, ne rien refuser.* Voilà le vrai caractère de l'obéissance religieuse par rapport aux divers emplois. Mais écoutons le Saint nous développer sa maxime.

« J'ai un extrême désir de graver en vos esprits une maxime qui est d'une utilité non pareille : *Ne demander rien et ne refuser rien ;* non, mes chères filles, ne demandez et ne refusez rien; recevez ce que l'on vous donnera, et ne demandez point ce que l'on ne vous présentera point ou que l'on ne vous voudra pas donner; en cette pratique vous trouverez la paix pour vos âmes. Oui, mes chères sœurs, tenez vos cœurs en cette sainte indifférence de recevoir tout ce que l'on vous donnera, et de ne point désirer ce que l'on ne vous donnera point.

» Si l'on vous donne des obédiences en la Religion qui vous semblent dangereuses, comme sont les Supériorités, ne les refusez point ; si l'on ne vous en donne point, ne les désirez point, et ainsi de toutes choses; j'entends des choses de la terre, car pour ce qui est des vertus, nous pouvons et nous devons les demander à Dieu. Vous ne

sauriez croire, sans en avoir l'expérience, combien cette pratique rapportera de profit à vos âmes. »

Le point qui nous occupe étant de la dernière importance pour assurer *votre bonheur*, et de sa parfaite observation dépendant, en grande partie, la tranquillité et la paix des communautés, je vais offrir à vos méditations ce que dit sur cette matière le pieux et savant P. Judde.

« L'obéissance, qui assigne aux religieux certaines demeures, ne les arrête pas tellement dans leurs maisons, que l'on ne puisse quelquefois les envoyer ailleurs, ou pour faire de nouveaux établissements, ou pour aller rendre service à quelque autre de leurs communautés qui les appelle ; il faut y être disposé. Mais ce qui est plus d'usage, c'est la sainte indifférence que la Règle ordonne d'avoir pour quelque emploi que ce soit, auquel on voudra les appliquer dans leur propre maison, et la promptitude avec laquelle ils doivent obéir au premier signe de la volonté des Supérieurs.

» La Religion ne nous interdit point de faire des représentations, pourvu, 1° qu'avant de rien proposer nous consultions Dieu, pour juger si nos remontrances sont fondées en raison ; pourvu, 2° qu'après avoir proposé nos pensées et nos difficultés, nous demeurions tranquilles, qu'on y ait égard ou non. Mais gardons-les donc bien, ces deux conditions, tout le temps de notre vie, et ne les oublions jamais Jusque-là nous sommes dans l'ordre de la Providence; en nous donnant plus de mouvement et d'inquiétude, nous en sortirions.

» On a quelquefois le courage d'obéir d'abord de bonne

grâce; mais on se lasse bien vite, et il faut de la persévérance. On a vu des personnes régulières qui, placées dans des demeures obscures et solitaires et dans des emplois dont naturellement personne ne voulait, y ont passé plusieurs années sans faire paraître la moindre peine. Que cela est louable ! — D'autres ont comme essayé de tout successivement en peu d'années, sans en être plus contents. Le changement de situation en a beaucoup trompé, dit l'*Imitation*. Et pourquoi s'y trompent-ils si souvent? C'est qu'ils sentent le mal de la place où ils sont, et qu'ils n'en prévoient presque aucun dans la place où ils ne sont pas. Grande puérilité! Où trouve-t-on, en ce monde-ci, des roses sans épines? Celui qui sait le mieux souffrir jouira d'une plus grande paix. »

Berchmans est encore un parfait modèle de l'indifférence pour les emplois. « C'était la coutume d'assigner aux jeunes Jésuites qui faisaient leur philosophie une messe à servir ; celle qui fut donnée à Berchmans était extrêmement longue, et lui enlevait tous les jours une bonne partie du temps le plus propre à l'etude; il ne lui vint jamais en pensée d'en demander une autre. De celle-ci il passa à celle d'un prêtre que ses infirmités mettaient hors d'état d'en pouvoir fixer l'heure, et qui l'appelait par conséquent tantôt en un temps, tantôt en un autre, troublant ainsi tout à fait celui de ses études. Le sacristain lui ayant marqué de la compassion : « Je » n'en mérite point, lui dit Berchmans avec sa douceur » ordinaire; peut-on avoir de la peine en quelque temps » que ce puisse être, quand on a le plaisir d'obéir et » l'honneur de servir au saint sacrifice de la messe ! »

§ IV

Le murmure, écueil funeste de l'obéissance, — La facilité de se laisser aller à ce vice — Ses épouvantables châtiments.

Pourquoi faut-il, ma chère sœur, qu'aux leçons et aux exemples de vertu que je viens de vous citer, je sois obligé de joindre le hideux tableau du vice le plus opposé à la parfaite obéissance? Pourquoi faut-il que je vous montre le Tout-Puissant armé de ses foudres pour châtier les murmurateurs? Votre cœur est maintenant si épris d'amour pour la belle et douce vertu d'obéissance, qu'au vœu ordinaire vous en joindriez un second, si la chose était possible! Cependant souffrez que je vous alarme en vous faisant voir la grièveté du péché dont on se rend coupable en s'abandonnant au murmure contre ses Supérienrs, et en vous mettant sous les yeux les épouvantables châtiments qu'en a tirés le Seigneur dans les siècles passés, châtiments qui annoncent ceux qui, dans l'autre vie, attendent les murmurateurs, s'ils ne se convertissent sincèrement.

» Le murmure, disent les *Exhortations monastiques*, d'après saint Bernard, est un vice commun dans les cloîtres. C'est celui qui établit parmi nous sa domination avec le plus d'empire; les âmes religieuses, qui triomphent généralement de tous les autres, ne laissent pas de s'y soumettre de la manière la plus honteuse.

» Le murmure est un poison sur la langue du religieux qui envenime tous ceux qui l'entendent. Mais quel poison? C'est un poison sorti de l'Enfer; c'est un poison qui se forme dans le cœur du diable. Le démon est le Prince des

murmurateurs; il est l'auteur du murmure, il en est le modèle ; il en a donné l'exemple dès le commencement du monde, et nous voyons que les religieux qui se laissent aller à ce péché troublent autant un monastère par leur langue que le serpent dérégla le Paradis terrestre par la sienne.

» De toutes les offenses qui se commettent contre Dieu, il en est peu sur lesquelles sa justice ait exercé des châtiments plus rigoureux et plus sensibles que sur le murmure. Marie et Aaron ayant murmuré contre Moïse, qui était le Supérieur et le souverain Législateur de son peuple, et ayant voulu le faire passer par leurs discours pour un homme qui s'imaginait que Dieu ne parlait jamais qu'à lui seul, Dieu prit aussitôt la défense de son serviteur : il se fâcha de leur témérité : *Comment*, leur dit-il, *avez-vous eu la hardiesse de parler contre Moïse, et de censurer sa conduite*? Au même instant la colonne de nuées, qui était la marque de sa protection, s'étant retirée, Marie parut toute couverte de lèpre. Cette punition paraît d'autant plus surprenante, que Marie, étant Prophétesse, ne pouvait manquer d'être chère à Dieu. Mais ce Juge redoutable, dit saint Éphrem, voulut ainsi se venger du murmure dans une personne qu'il avait distinguée des autres par tant de grâces, pour nous apprendre combien il déteste ce vice. Il voulut montrer par cette lèpre visible que le murmure est une lèpre invisible.

» Le peuple d'Israël, chagrin à cause de la longueur du chemin qu'il était obligé de faire dans le désert, murmura hautement contre Moïse : « Pourquoi, dirent ces sé-
» ditieux, nous avez-vous fait sortir de l'Égypte pour

» nous faire mourir dans cette solitude? Nous n'avons
» pas de pain, les eaux nous manquent, et la manne
» nous dégoûte? » Quel fut le châtiment de ces murmures ? Dieu envoya des serpents, dont le poison, ardent comme le feu, brûlait ces rebelles et les consumait tout vivants.

» Mais quelle est la raison de ces rigoureux et insignes châtiments dont Dieu punit les murmures? C'est qu'il met particulièrement les Supérieurs sous la protection de ses lois, comme étant marqués du caractère de sa Divinité, et qu'ainsi il tient fait contre sa personne ce qui se fait contre eux.

» Si Dieu défend en général de parler mal de tous les hommes, il a fait une loi spéciale par laquelle il défend de parler contre les Supérieurs. *Prenez garde*, dit-il par la bouche de Moïse, *de détracter les Dieux*. Mais qui sont ces Dieux? Ce sont les supérieurs, qui sont des Dieux sur la terre, qui sont des Dieux visibles, parce qu'ils nous représentent l'autorité du Dieu invisible et tout-puissant que nous adorons, et qu'ils ont une onction spéciale qui leur fait porter les marques de sa Majesté. »

Fuyez donc, ma chère sœur, fuyez le péché de murmure ; fuyez la compagnie de celles de vos sœurs qui auraient la funeste habitude de se laisser aller à ce vice diabolique.

---

## ARTICLE XI

**L'esprit de régularité, solide vertu et source du vrai bonheur.**

Voici encore, ma chère sœur, *une solide vertu*, ou plutôt, voici la pierre de touche des vertus des âmes religieuses; c'est elle qui est chargée de reconnaître leur véritable solidité. Plusieurs fois déjà, sans doute, on a dit, et mille fois encore on vous répétera, soit dans les instructions publiques, soit dans les conférences particulières, que sans esprit de régularité, tout l'échafaudage des plus belles pratiques de dévotion est un vain fantôme, et rien de plus; que c'est, pour employer l'expression de Jésus-Christ en parlant des Pharisiens, UN SÉPULCRE BLANCHI, qui au dehors jette de l'éclat mais ne renferme au dedans que des ossements. Mille fois déjà, sans doute, on vous a dit, et mille fois encore on vous répétera que TOUTE LA PERFECTION d'une religieuse consiste à observer parfaitement ses règles; qu'elle sera plus ou moins parfaite, plus ou moins *sainte*, à proportion qu'elle observera plus ou moins bien ses règles, desquelles on peut dire ce que Jésus-Christ dit de la Charité, qu'elles *renferment seules* la LOI ET LES PROPHÈTES, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour lui plaire et aller au Ciel.

» Mais, hélas! disait le vénérable P. Jean Chrysostôme, que de malheureux dans les monastères qui, par la fidélité à leurs saints exercices, pouvaient dans peu d'années parvenir à la sainte perfection, et néanmoins, aveuglés d'une subtile tentation, s'en détournent avec beaucoup de peines qui les suivent! Hélas! vivre en Re-

ligion et vivre sans l'observance des règles, n'est-ce pas un égarement effroyable? Quel salut et quelle perfection peuvent prétendre ces infidèles dans les monastères les plus saints? »

Ce peu de réflexions serait sans doute suffisant pour vous inspirer l'estime de vos Règles et une tendre affection pour l'esprit de régularité; mais, afin de ne rien omettre dans un sujet qui intéresse tant votre *bonheur*, je vous offrirai encore plusieurs considérations que vont me fournir les Maîtres de la vie religieuse.

## § I

### Motifs d'observer fidèlement les règles.

1° Les règles sont d'heureuses chaînes qui captivent notre inconstance, et nous obligent, en quelque sorte, à être vertueux.

« De toutes les misères de l'homme, disent les *Exhortations monastiques*, il n'en est point de plus constante que son inconstance. Il ne demeure jamais dans un même état, dit le saint homme Job. L'altération des humeurs, les différentes inclinations des sens, les divers mouvements des passions, les tromperies de l'amour-propre, le mauvais exemple, la crainte du travail, les faiblesses de la nature l'exposent à un continuel changement. C'est cette inconstance que l'apôtre saint Paul reprochait aux Galates, et qu'il ne pouvait comprendre : « Je m'étonne » de vous, leur écrivait l'Apôtre; je ne conçois pas com» ment vous avez si tôt renoncé aux vérités que je vous ai

» prêchées, et comment vous avez abandonné l'Évangile » de Jésus-Christ pour en suivre un autre. » Ainsi nous voyons qu'il n'y a point de fermeté dans les dévotions des personnes du monde : elles ont de bons jours, de bonnes heures, de bons moments; mais pour la plupart elles n'ont que des dévotions de saillie, d'accès et d'intervalle. Elles rompent un jeûne pour complaire à la moindre compagnie ; elles quittent l'oraison à la première froideur ; elles oublient la visite des pauvres pour un léger intérêt; elles abandonnent l'autel pour un vain plaisir ; elles n'ont pas deux jours qui se ressemblent ; elles sont aujourd'hui ferventes, et demain elles sont la lâcheté même ; elles font tout dans ce moment, un instant après elles ne font plus rien ; tout dépend des lieux, du temps, du hasard, de l'occasion, des dispositions actuelles et passagères qui les affectent.

» Mais il n'en est pas ainsi dans la Religion : les règles qui nous y sont imposées captivent notre inconstance; la loi est un lien qui nous attache, par une heureuse nécessité, à faire toujours les choses qu'elle nous commande. Quand nous promettons à Dieu l'obéissance à nos Règles, nous nous assurons de nous-mêmes contre nous-mêmes, c'est-à-dire contre notre légèreté naturelle. »

2° Les règles lèvent tous les doutes sur la bonté de la voie par laquelle on marche, et donnent la certitude que l'on est dans la route qui conduit à la vraie sainteté, et par suite au *bonheur*.

» Nous savons bien, dit le même Auteur, que notre perfection consiste à nous rendre conformes à la volonté

de Dieu. Comme la volonté de Dieu est infiniment juste, sainte et parfaite, elle est la règle de la justice, de la sainteté et de la perfection de toutes les volontés créées. C'est la volonté de Dieu qui donne le prix à nos vertus, c'est elle qui les rend véritables, c'est elle qui les distingue des apparentes; sans elle, toutes les rigueurs de la pénitence, toutes les compassions de la miséricorde, toutes les extases de la contemplation, toutes les ardeurs du zèle, tous les tourments des martyrs n'auraient que l'ombre de la vertu, ainsi que l'enseigne le Docteur angélique.

» Mais la grande peine des hommes de bonne volonté est de connaître sûrement la volonté de Dieu, car nous vivons en ce monde dans les engagements de la matière et sous les obscurités de la foi; il nous est difficile de distinguer le vrai d'avec le faux, l'ombre de la vérité d'avec la réalité. Nous prenons aisément la passion pour la raison, notre inclination naturelle pour une inspiration divine.

» C'est ce qui donne de la crainte aux personnes du monde; c'est ce qui les fait trembler dans les actions qui paraissent les plus vertueuses, et dans les fonctions qui semblent les plus saintes. Dieu me veut-il en cet endroit? me veut-il en cette charge? demande-t-il de moi cette austérité, cette pénitence?...

» Mais les âmes religieuses sont au-dessus de ces craintes : les règles mettent fin à tous les doutes; elles aplanissent ces montagnes de difficultés. Nous marchons sûrement quand nous marchons dans la voie et sous l'ordre de nos règles; nous savons que Dieu nous parle par nos règles, et qu'elles contiennent sa volonté. Elles nous font connaître tout ce qu'il veut que nous fassions

tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, tous les moments du jour. »

«Vous êtes bien heureuses, mes chères filles, disait saint François de Sales aux religieuses de la Visitation, au prix de nous autres, dans le monde. Lorsque nous demandons le chemin, l'un nous dit : C'est à droite; l'autre : C'est à gauche, et enfin le plus souvent on nous trompe; mais vous autres, vous n'avez qu'à vous laisser porter. Vous ressemblez à ceux qui cheminent sur mer, la barque les porte, et ils demeurent là-dedans sans soins; en se reposant ils marchent, et n'ont que faire de s'enquérir s'ils sont bien en leur chemin : cela est le devoir des nautoniers, qui, voyant toujours la belle étoile, cette boussole du navire, savent qu'ils sont en bonne voie, et disent aux autres qui sont dans la barque : Courage! vous êtes en bon chemin, suivez sans crainte. Cette boussole divine, c'est Notre-Seigneur; la barque, ce sont vos Règles; ceux qui la conduisent sont les Supérieurs, qui pour l'ordinaire vous disent : Marchez, nos sœurs; par l'observance ponctuelle de vos règles, vous arriverez heureusement à Dieu.»

3° Les règles donnent des forces pour pratiquer la vertu.

« La faiblesse, dit l'Auteur cité plus haut, est une des plaies que nous avons reçues par le péché, et elle est si dangereuse, qu'elle nous expose à des chutes continuelles. Mais, entre les moyens qui nous peuvent soutenir et fortifier, je n'en vois pas qui soient si puissants et si efficaces que nos règles. Elles nous conservent dans la fidélité que nous devons à Dieu, et nous donnent de la force pour courir dans la voie de la perfection, parce que,

d'une part, elles attirent sur nous les communications de la grâce, et, de l'autre, elles nous défendent des ennemis qui nous attaquent, et nous rendent les travaux de la vertu plus légers et plus doux.

» Il en est des règles comme des plumes d'un oiseau : les plumes le rendent léger; ôtez-lui les plumes, il tombe à terre; ce sont les plumes qui lui donnent la force et la vertu de voler. De même, quoique nos règles aient quelque pesanteur, cependant elles nous font courir et voler; si nous voulions nous en décharger, nous tomberions accablés sous le poids de la nature. »

Convaincus de l'importance et des avantages de l'observation ponctuelle et constante des règles, les Saints, dans tous les ordres religieux, se sont appliqués à les garder avec une scrupuleuse attention.

« A l'inviolable résolution de garder constamment la loi de Dieu Berchmans ajouta celle d'observer avec la même fidélité les lois de la Religion. Il aurait exposé sa vie à tous les dangers plutôt que d'en transgresser la moindre, et que de manquer de soumission aux plus petites ordonnances des Supérieurs.

» Étant allé avec un jeune Jésuite entendre la messe dans l'église de Jésus, le jour de la fête de Saint-Ignace, son compagnon lui demanda au retour quelle grâce il avait supplié le Saint de lui obtenir de Dieu : « Celle-ci, mon cher frère, répondit Berchmans, de mourir dans la Compagnie, sans avoir jamais *rompu la moindre règle.* »

« Saint Alphonse de Liguori donnait l'exemple de la plus sévère exactitude à observer les règles même les

plus minutieuses. Il était toujours rendu avant les autres aux exercices de la Communauté, et en récréation, dès le premier signal du silence, il quittait aussitôt son clavecin ou interrompait sa conversation, n'achevant pas même les paroles commencées. »

« Le vénérable P. Jean-Chrysostôme, dit M. Bourdon, enseignait que toute âme religieuse, fidèle aux saints exercices de la règle, parvenait en peu de temps à la perfection; mais que cette fidélité devait s'étendre à toutes les règles sans exception, et durer jusqu'à la mort. Il rapportait à ce sujet la révélation faite à un saint homme supérieur d'une Communauté, auquel Dieu avait fait voir l'état de son monastère, dont quelques-uns des religieux étaient fidèles à leur règle, et il y en a peu; il lui montrait qu'il les mettait sur son béni cœur, et les consommait d'amour. Il lui en fit voir d'autres qui tendaient à la fidélité, mais avec de petites chutes, et ceux-là ne laissaient pas de lui être agréables et de recevoir beaucoup de grâces de son divin cœur, sans néanmoins y entrer. Enfin il lui en montra qui vivaient dans une négligence habituelle des exercices de la règle, et ces derniers lui étaient odieux et insupportables. »

## § II

### Dangereuse illusion du prétexte que les règles n'obligent pas sous peine de péché, pour s'en dispenser sans raisons.

« Vous dites, mon frère, disent les *Exhortations monastiques*, que nos Règles n'obligent pas à peine de péché. Je l'avoue; mais aussi vous ne pouvez pas nier qu'elles ne

soient les moyens par lesquels la divine Providence veut que nous méritions le Ciel. Cela supposé, il est certain que, quand vous ne les pratiquez pas, vous troublez l'ordre de Dieu, et que vous vous opposez aux desseins qu'il a sur votre salut. Mais n'est-il pas vrai que cette opposition mérite que Dieu retire de vous ses grâces, et ne l'est-il pas encore que, ses grâces s'affaiblissant, peu à peu vous tomberez enfin dans le péché? Mais en quel péché? Cela vous est inconnu : les jugements de Dieu sont secrets, ses desseins sont cachés, et ses voies sont impénétrables. Ce sera peut-être dans une médisance : un péché en attirera un autre, et enfin l'aveuglement se formera dans l'esprit, et l'obstination dans le cœur. La seule tiédeur d'une âme, nous enseigne l'Esprit-Saint, commence la chaîne de la réprobation. Nous devons donc aisément croire que la résistance positive d'un religieux aux ordres de la Providence de Dieu aura ce dangereux effet. Nous le devons sans doute, principalement si nous considérons les grandes grâces qu'un religieux a reçues de Dieu, et les desseins particuliers qu'il a eus sur son salut en l'appelant à la religion.

» Quoi, mon frère, vous n'avez pas de fidélité à vos règles, vous abusez de toutes les grâces que Notre-Seigneur vous donne pour les observer, et pour répondre ainsi à votre vocation; et vous ne laissez pas d'espérer qu'il vous conservera toujours dans sa grâce, et qu'il vous soutiendra pour vous empêcher de tomber dans le péché mortel? Ne voyez-vous pas que voilà une présomption étrangement téméraire? Avouons plutôt qui si nous ne nous servons des grâces que Dieu nous donne pour

observer nos Règles, nous devons justement craindre qu'il ne les retire, qu'il ne nous abandonne, et qu'enfin nous ne tombions dans le péché mortel.

» Ce malheur ne nous paraît que trop sensiblement dans les religieux qui transgressent librement leur règle. Nous ne remarquons presque plus en eux aucune apparence de grâce; il semble que toutes les lumières du Ciel soient éteintes en leur esprit; il n'est plus possible de leur faire comprendre leurs obligations; ils sont, comme dit le dévot et savant Denys le Chartreux, dans un état plus mauvais et plus opposé à Dieu qu'ils ne seraient et ne pourraient être dans le monde. »

## ARTICLE XII

### Le parfait détachement, véritable source du vrai bonheur.

Après tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, je crois inutile d'insister beaucoup sur cet article, quelle que soit d'ailleurs son importance; car, si vous êtes fidele aux leçons précédentes, vous vivrez dans un parfait dégagement du créé, et par suite vous serez dans la voie sûre du *bonheur*. Oui, ma chère sœur, ce sont nos attaches qui font notre tourment intérieur et nous enlèvent la paix de l'âme. Qui ne tient à rien, qui ne désire rien trop fortement, possède la paix de son âme, et par là même est heureux : aussi saint François de Sales ne recommandait rien tant que ce saint détachement; et il avait coutume de dire : « Je désire bien peu de choses, » encore je les désire faiblement, et si j'étais à renaître, » je ne voudrais rien désirer. »

« Si nous voulons vivre contents, dit le P. Bourdaloue, désirons peu de choses; non-seulement, dit saint Chrysostome, parce qu'il y a peu de choses qui soient désirables, mais parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup sans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Et les choses que nous désirons, désirons-les peu. Non-seulement, ajoute ce Père, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées, mais parce qu'en les désirant beaucoup elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs. Et ce qu'on désire, le désirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence qui tient l'âme dans une assiette toujours égale et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidents. »

« Oh ! quel grand bien est la liberté du cœur ! dit le P. Marin. Et avec quelle rapidité étonnante court-on dans la voie de la perfection lorsqu'on ne tient à rien ! Mais, pour peu qu'on veuille s'attacher à quelque chose par passion et par une affection sensible, on est appesanti, on ne marche que lentement, et souvent on s'arrête dans sa course, ou on recule loin d'avancer. A combien d'âmes les attaches n'ont-elles pas porté un très-grand préjudice ! »

Saint François de Borgia était parvenu à l'état de parfait dégagement. Il est rapporté par les historiens qu'ayant appris dans les rues de Valladolid la nouvelle de la mort subite de la comtesse de Lerma, celle de ses filles qu'il aimait le plus tendrement, et qui était encore plus recommandable par sa piété que par ses belles

qualités, il s'arrêta, pria quelques instants pour elle, et continua son chemin. Il allait pour lors à la Cour; lorsqu'il y fut arrivé, il s'entretint avec la Princesse comme à l'ordinaire, et en la quittant il recommanda l'âme de la Comtesse à ses prières. « Eh quoi, dit la Princesse, » a-t on jamais vu quelqu'un aussi peu touché de la » mort de sa fille? » « Madame, répondit le Saint, elle » ne m'avait été que prêtée. Le Maître l'a rappelée à lui; » ne dois-je pas le remercier de me l'avoir laissée si long- » temps, et de l'avoir ensuite fait entrer dans la gloire, » comme je l'espère de sa miséricorde? » — Dans une autre occasion à peu près semblable, il fit connaître la disposition de son cœur mort au créé, en disant : « De- » puis que le Seigneur m'a fait la grâce de m'appeler à » son service, et qu'il a exigé de moi que je lui donnasse » mon cœur, j'ai tâché de me résigner si parfaitement à » sa volonté, qu'aucune créature morte ou vivante ne pût » jamais me jeter dans le trouble. »

Le bel exemple, ma chère sœur! efforcez-vous de l'imiter.

## ARTICLE XIII

**Parfait modèle de la pratique des vertus solides dans la personne de Béatrix Ognez.**

Afin de confirmer les leçons que je vous ai données dans ce chapitre sur la pratique des solides vertus, je vais vous faire voir cette pratique portée à la perfection dans la personne d'une sainte religieuse dont parle sainte Thérèse, dans le livre de ses *Fondations*.

« Une demoiselle, dit la Sainte, nommée Béatrix Ognez, prit l'habit dans ce monastère (celui de Valla-

dolid). Sa vertu était extraordinaire : la Prieure et toutes les sœurs assurent que l'on n'a jamais pu remarquer en elle la moindre imperfection. Son humeur était toujours égale. Une joie modeste faisait voir sur son visage le calme et la tranquillité de son âme. Son amour pour le silence était sans affectation et ne faisait peine à personne. On n'entendait jamais sortir de sa bouche une seule parole où l'on pût trouver à redire, ni qui témoignât qu'elle eût bonne opinion d'elle-même. Elle ne s'excusait point quand la Prieure, pour l'éprouver et la mortifier, selon que nous avons coutume d'en user, la blâmait de quelque chose qu'elle n'avait pas faite : elle ne se plaignait de quoi que ce fût, ni d'aucune des sœurs. Dans quelques offices qu'on l'occupât, elle ne faisait ni ne disait la moindre chose qui pût déplaire à personne, ou donner lieu à la reprendre de quelque faute, pas même dans le chapitre, quoique les zélatrices soient très-exactes à remarquer jusqu'aux moindres. Son intérieur et son extérieur étaient également si réglés, que rien n'était capable de la troubler ; et tant de vertus jointes ensemble venaient de ce que la pensée de l'Éternité et la fin pour laquelle Dieu nous a créés lui étaient toujours présentes. Elle avait sans cesse les louanges de Dieu dans la bouche, la reconnaissance de ses faveurs dans le cœur, et son âme élevée vers lui par une oraison continuelle.

» Quant à ce qui regarde l'obéissance, non-seulement elle n'y manqua jamais, mais elle exécutait tout ce qu'on lui commandait avec joie et avec promptitude et parfaitement. Sa charité pour le prochain était si grande, qu'elle disait qu'il n'y avait rien qu'elle ne fût prête d'en-

durer pour empêcher la perte d'une âme, et la mettre en état de jouir de la présence de Jésus-Christ, son frère : c'est ainsi que dans ses travaux elle nommait Notre-Seigneur, et ces travaux étaient très-grands, comme on le verra dans la suite, parce que ses maladies étaient terribles. Mais elle en supportait les excessives douleurs avec la même joie que donnent aux autres les plaisirs et les délices; et Dieu seul était capable de la mettre dans une disposition si admirable.

» Cette sainte religieuse ayant appris qu'on allait brûler deux hommes pour d'horribles crimes, et qu'ils étaient mal disposés à la mort, elle en fut si vivement touchée qu'elle pria instamment Notre-Seigneur d'avoir compassion de leurs âmes, et de lui faire éprouver tous les tourments qu'ils avaient mérités et qu'elle pourrait supporter. Cette même nuit, elle tomba malade d'une fièvre qui lui dura jusqu'à la mort avec de continuelles souffrances; et ces deux hommes finirent leur vie chrétiennement, ce qui fit connaître que Dieu l'avait exaucée. Car, outre la fièvre, un apostume dans les entrailles lui causait des douleurs si violentes qu'il ne fallait pas, pour les souffrir, moins de patience que celle que Dieu lui donnait. Comme cet apostume était intérieur, on employait inutilement des remèdes pour le guérir; Dieu permit qu'il perçât, et qu'elle en fût un peu soulagée : mais entendant un jour un sermon sur le sujet de la croix de Notre-Seigneur, l'extrême désir qu'elle avait de souffrir s'augmenta de telle sorte, qu'après avoir versé des ruisseaux de larmes elle se jeta sur son lit; et quand on lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit que le plus

grand plaisir qu'on pût lui faire était de prier Notre-Seigneur de lui envoyer beaucoup de croix.

» Sa consolation était de rendre compte à la mère Prieure de tout ce qui se passait dans son âme. Durant toute sa maladie elle ne fit pas la moindre peine à personne, et elle obéissait si ponctuellement à ce que l'infirmière lui disait, qu'elle n'aurait pas voulu boire seulement une goutte d'eau sans sa permission. C'est une chose assez ordinaire de voir des personnes d'oraison désirer des travaux quand elles n'en ont point; mais il y en a peu qui s'en réjouissent lorsqu'elles souffrent.

» La maladie de cette excellente religieuse croissant toujours, elle ne put durer longtemps. Un autre apostume à la gorge, accompagné de douleurs excessives, la mit en état de ne pouvoir plus rien avaler. La Prieure la voulant consoler en présence de quelques-unes des sœurs et l'exhorter à prendre courage dans une si grande souffrance, elle lui répondit que ces douleurs ne lui donnaient point de peine, et qu'elle ne voudrait point changer l'état où elle était pour la santé la plus parfaite.

» Ce divin Sauveur, pour l'amour duquel elle supportait avec joie tant de douleurs, lui était si présent, qu'il n'y avait rien qu'elle ne s'efforçât de faire pour les cacher; et ce n'était que lorsque leur violence redoublait qu'on l'entendait tant soit peu se plaindre.

» Elle était persuadée qu'il n'y avait pas dans le monde une personne plus imparfaite qu'elle, et son humilité se remarquait jusque dans ses moindres actions. Son plus grand plaisir était de parler des vertus des autres. Ses mortifications étaient extrêmes, et elle évitait

avec tant d'adresse tout ce qui pouvait lui donner de la récréation, qu'il fallait y prendre garde de bien près pour s'en apercevoir (1).

» Elle paraissait ne plus vivre sur la terre, ni parmi les créatures, tant toutes choses d'ici-bas lui étaient indifférentes. Il n'y avait point d'accident qu'elle ne supportât avec une si grande paix, que l'on ne voyait jamais son esprit changer d'assiette : sur quoi une sœur lui dit un jour qu'elle ressemblait à ces personnes qui se piquent tellement d'honneur, qu'elles se laisseraient plutôt mourir de faim que de découvrir aux étrangers leur nécessité; car ces bonnes filles ne pouvaient croire qu'elle ne sentît certaines choses auxquelles elle paraissait insensible.

» La fin qu'elle se proposait dans tous les offices où on l'employait était si pure, qu'elle ne perdait rien du mérite qu'elle pouvait tirer du travail. Elle disait aux sœurs sur ce sujet : « Il n'y a point de si petite action qui ne » soit d'un très-grand prix, quand elle se fait dans la vue » et pour l'amour de Dieu, et nous ne devons pas même » tourner les yeux que pour lui plaire. »

» Comme elle ne se mêlait jamais de rien, si on ne le lui commandait, elle ne voyait point les fautes des autres, mais seulement les siennes; et ce lui était une si grande peine d'entendre dire du bien d'elle, que, pour n'en pas donner une semblable à ses sœurs, elle ne les louait point en leur présence. »

Je m'arrête ici, afin de n'être pas trop long, quel que soit d'ailleurs l'intérêt du sujet.

(1) Ce point ne doit pas être imité par les jeunes religieuses, qui par là tomberaient dans un bandement de tête dangereux pour la santé.

# CHAPITRE QUATRIÈME

## DEUXIÈME MOYEN DE PARVENIR AU BONHEUR : LA VIE INTÉRIEURE.



### § I

Les avantages de la vie intérieure. — Comment elle nous fait trouver le Paradis sur la terre.

Voulez-vous, ma chère sœur, trouver réellement le Paradis sur la terre, autant toutefois qu'il est permis d'en goûter ici-bas les douceurs? livrez-vous avec une sainte ardeur aux exercices de la vie intérieure, efforcez-vous de devenir fille intérieure.

Que le nom ne vous effraye pas; car, quoi qu'en disent les âmes mondaines et dissipées, la vie intérieure est pleine de douceurs, de joie et de délices; non, il est vrai, de la joie et des délices terrestres et mondaines, mais des chastes et purs plaisirs que procurent l'onction intérieure de la grâce et l'union avec le Seigneur, source de toutes les véritables joies et du vrai bonheur.

En effet, en quoi consiste le bonheur des heureux habitants de la céleste Patrie? N'est-ce pas, ainsi que nous l'a dit dans le prologue le saint homme M. Boudon, à voir Dieu, à contempler ses divines perfections, à se plonger en quelque sorte dans sa divine essence, et à boire à longs traits dans *ce torrent de la volupté sacrée* où,

tout en étanchant sa soif, on éprouve cependant un nouveau désir de boire de ce céleste nectar? N'est-ce pas à adorer cette souveraine Majesté, qui éblouit les célestes Intelligences, qui sont les assistants de son Trône, par l'éclat de la gloire qui l'environne, et les porte à un humble silence qui annonce leur admiration, et à un hommage entier de tout leur être à Celui de qui elles tiennent tout ce qu'elles sont? N'est-ce pas à aimer, autant qu'il est possible à des êtres créés, un Dieu infiniment aimable, dont les divins attraits embrasent les cœurs du plus vif amour, et alimentent la flamme sacrée qui les consume? N'est-ce pas à être dans une dépendance absolue du souverain Modérateur de ce vaste univers, et à être toujours prêt à exécuter ses ordres au mondre signe de ses adorables volontés? Voilà le Paradis des Bienheureux; voyons maintenant celui de l'âme intérieure.

Retirée au dedans d'elle-même, dans l'intime de son cœur, qui est, suivant l'expression de la séraphique Thérèse, le cabinet secret du grand Roi, et où il se plaît à se communiquer à ses favorites et à leur faire part de ses divines caresses, l'âme voit et contemple son Dieu, l'adore avec le plus profond respect, s'anéantit en sa divine présence, lui fait l'hommage le plus sincère et le plus parfait de tout ce qu'elle est, se tient devant sa divine Majesté dans un respectueux silence intérieur, et est toujours prête à exécuter ses moindres volontés. Malgré son profond respect, malgré la connaissance intime et profonde de son néant et de ses grandes misères, enhardie par la bonté de son Dieu, qui, par ses touches

intimes, l'invite et la presse de s'approcher de lui avec confiance, et va quelquefois jusqu'à lui permettre de lui donner le baiser sacré dont parle la sainte Épouse des cantiques, l'âme intérieure se jette amoureusement dans les bras sacrés de son divin Époux, se repose sur son cœur, s'y endort avec bonheur, et ne se voit qu'avec peine forcée de sortir de ce doux sommeil pour se livrer aux sollicitudes de la vie présente et aux devoirs de son état.

« Une âme, dit saint Bernard, qui, étant conduite par l'Esprit du Seigneur, a appris de lui à rentrer en elle-même, à souhaiter la présence de Dieu par les plus ardents soupirs de son cœur, et qui a commencé à en goûter quelque chose, est déjà si heureuse, que je ne sais si elle n'aimerait pas mieux souffrir, pour un temps, toutes les peines de l'Enfer, que d'être privée de ce lait divin dont elle a sucé toute la douceur, et de se voir obligée de chercher sa satisfaction dans les choses humaines. »

Et ne croyez pas, ma chère sœur, que ce ne soit là que le partage d'un petit nombre d'âmes conduites par des voies extraordinaires et une faveur à laquelle on ne peut prétendre sans une certaine présomption. Cet heureux état est celui de toutes les âmes qui, animées du désir de leur perfection, tendent à l'union divine, et, se regardant sur la terre comme des étrangères, cherchent dès maintenant à atteindre leur fin dernière et veulent voir se réaliser en elles cette promesse du saint roi David : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux.* C'est à cette divine et délicieuse jouissance que vous ap-

pelle l'état religieux, qui, en vous séparant du monde, vous ouvre le chemin de la vie intérieure.

Il est vrai, hélas! même il n'est que trop vrai qu'un petit nombre d'âmes, parmi celles qui, par leur belle vocation, sont destinées à être les favorites du divin Roi des cœurs, et à être admises à ses sacrés embrassements, parviennent à jouir du bonheur ineffable qui leur est offert; mais ce n'est pas la faute de ce divin Roi, qui, infiniment communicatif par sa nature, ne demande qu'à s'unir aux cœurs, et qui les prie même avec une humble sollicitude de lui donner entrée. C'est en vain qu'il frappe à la porte d'un grand nombre de cœurs, qu'il annonce que *son festin est prêt*, que les mets les plus exquis sont servis, que le vin le plus délicieux est offert, et que l'on n'attend que l'arrivée des conviés pour se mettre à table et goûter toutes les douceurs et les joies d'un repas magnifique. Ce saint Roi n'est pas écouté, et l'on cherche des excuses pour se dispenser de se rendre à ses aimables et pressantes invitations. N'éprouvant que des rebuts de la part de ceux qui étaient invités par leur vocation au festin des noces spirituelles, il envoie ses saints Anges chercher des âmes simples au milieu du siècle, et leur fait prendre la place de ses épouses infidèles. Que le Seigneur vous préserve d'être du nombre des ingrates!

Je pense, ma chère sœur, que ces seules considérations vous engageront à ne rien négliger pour vous former à la vie intérieure, qui est, à proprement parler, la seule et véritable vie, puisque c'est la vie de l'âme; c'est par là qu'elle trouve son centre et sa fin dernière.

Cependant, si ces motifs ne suffisaient pas, j'en ai plusieurs autres à vous offrir qui me paraissent d'une force majeure.

1° Voulez-vous un moyen court et sûr d'arriver à la perfection? Appliquez-vous à la vie intérieure; soyez intérieure, ou du moins efforcez-vous de le devenir, et vous serez par là même dans la voie de la sainteté, qui est la vraie perfection de l'âme. J'ai pour garant de ma promesse cet oracle sacré qui enseigna la même route au saint Patriarche Abraham. J'ai même pour garant la raison elle-même. En effet, en quoi consiste la véritable sainteté? en deux choses : dans la pureté de la conscience et dans l'union avec Dieu, union qui est le fruit de la divine charité et de la grâce habituelle. Or la vie intérieure, telle que je vous l'enseignerai, conduit naturellement à ces deux choses. De là cette conclusion qui me paraît exacte : *Soyez intérieure, et vous deviendrez parfaite.*

2° Voulez-vous que l'on voie briller en vous cette admirable modestie qui édifie tant le prochain, est comme une prédication muette, plus éloquente que les plus beaux sermons, et donne un air presque céleste? Soyez intérieure. Le sentiment de la sainte présence de Dieu que vous ne perdez jamais entièrement de vue, ou plutôt votre union intime avec cette divine et adorable Majesté répandra dans toute votre personne une aimable modestie qui inspirera le respect et tournera à la gloire du Seigneur par l'édification qui en résultera; témoins un saint François d'Assise, un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, une sainte Thérèse, et tant d'autres âmes intérieures.

3° Voulez-vous vous affermir dans les vertus solides, et n'être pas de ces dévotes éphémères qui, ferventes tant que la dévotion sensible se fait sentir, sont lâches et abattues aussitôt que le vent de la sécheresse et de l'aridité souffle? Soyez intérieure. Habituée à vous unir à Dieu dans votre cœur par l'intermédiaire de la foi, qui vous enseigne qu'il s'y trouve aussi bien et même mieux dans les désolations intérieures que dans les consolations, vous lui serez fidèle dans l'épreuve, et le servirez dans un temps comme dans un autre, avec le même dégagement d'amour-propre et de recherche de vous-même.

4° Voulez-vous ne pas être une *fille de parloir?* Soyez intérieure. Ce mot, *fille de parloir*, vous révolte sans doute. Hé bien! sachez-le, ma chère sœur, et n'en doutez pas: toutes les religieuses qui ne s'adonnent pas à la vie intérieure sont plus ou moins, suivant leur caractère, *fille de parloir*. Voici la preuve de ma proposition, qui peut vous paraître étonnante : il faut de toute nécessité une occupation à l'esprit et un aliment au cœur; si ces deux facultés ne trouvent pas leur nourriture dans l'entretien et dans l'union avec Dieu au moyen des exercices de la vie intérieure, semblables à des faméliques, elles iront demander un aliment aux enfants du siècle, et prêter une oreille attentive aux nouvelles qu'ils apporteront au parloir et à ces épanchements familiers qui rempliront momentanément le cœur de vaines consolations et de jouissances toutes profanes. Par la raison inverse, vous verrez toutes les religieuses intérieures fuir les parloirs, comme opposés à l'entretien et à l'union avec Dieu.

5° Voulez-vous ne point être exposée à ces ennuis mortels que ressentent certaines religieuses tout extérieures, lorsque l'obéissance ou les infirmités les obligent de passer la plus grande partie de leurs journées retirées dans leurs cellules? Soyez intérieure, et vous trouverez dans la compagnie de l'Époux de votre âme, dans le doux commerce d'amitié que vous lierez avec lui dans l'intime de votre cœur, une consolation inexprimable qui vous fera trouver les jours courts, et vous fera regarder votre isolement comme une grâce précieuse.

6° Voulez-vous ne point éprouver de dégoût et d'ennui dans les exercices de piété prescrits par la règle, si ce n'est peut-être dans ces instants d'épreuve par où le Seigneur se plaît à faire passer les âmes qui lui sont les plus chères? Voulez-vous retirer un ample fruit de ces exercices? Soyez intérieure, et vous porterez à l'oraison, à l'office divin, à la sainte messe, à la lecture spirituelle, un esprit recueilli qui vous mettra en état de recevoir les lumières et les touches précieuses de l'Esprit-Saint. Si au contraire vous n'êtes point fille intérieure, outre l'ennui et le dégoût que vous y éprouverez pour l'ordinaire, ces exercices vous seront à peu près inutiles, et seront des grâces négligées dont il vous faudra rendre un compte rigoureux au Seigneur.

7° Voulez-vous enfin imiter le plus parfaitement possible Jésus-Christ, le chef et le modèle des prédestinés? Soyez intérieure. En effet, la vie de Jésus-Christ a été par excellence une vie tout intérieure; sa sainte âme a été sans interruption unie à la Divinité, non-seulement par une suite de l'union hypostatique, mais encore par

ses abaissements intérieurs et continuels dans une posture de victime réparatrice devant la majesté de son Père, et par les effusions de son cœur, qui s'épuisait en soupirs et en gémissements pour apaiser son juste courroux : le beau et parfait modèle, ma chère sœur !

## § II

### Moyens de devenir fille intérieure

Pour devenir fille intérieure, mettez fidèlement en pratique les avis suivants, et, avec la grâce de votre saint Époux, grâce qui certes ne vous manquera pas si vos infidélités ne le forcent de la retirer, vous parviendrez à jouir des précieux avantages dont je viens de vous faire un court tableau. Il est vrai, ce ne sera pas en quelques jours ou en quelques mois que vous pouvez espérer d'atteindre ce terme fortuné; cependant je vous promets que si votre fidélité est grande, vous ne tarderez pas à jouir d'une partie des biens que je vous ai annoncés. Courage donc, ma chère sœur ! la lice est ouverte, entrez-y avec un grand cœur; courez-y à l'odeur des parfums qu'y a laissés votre divin Époux, et en suivant les traces de nos frères dans la carrière de la vertu. Ne voyez-vous pas que ne pas vivre de la vie de Jésus c'est être mort, car il est, nous a-t-il dit, *la voie, la vérité et la vie;* or la vie de Jésus ayant été tout intérieure, il faut donc pour avoir la vie en soi être intérieure.

*Premier moyen.* S'appliquer à acquérir une grande pureté de conscience. — C'est là la première disposition pour mériter de s'approcher de ce Dieu *trois fois saint* qui a en horreur toute espèce de souillures intérieures et

ne se communique qu'aux cœurs purs, conformément à cette sentence du divin Maître : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!*

Ayez donc toujours l'œil de votre âme ouvert pour éviter toutes espèces de fautes pleinement volontaires; ne vous permettez pas même avec vue la moindre imperfection, car l'*Époux sacré,* dit la sainte Écriture, *ne se plaît que parmi les lis.* Ce divin Époux a une telle horreur des moindres fautes volontaires qu'il s'enfuit en quelque sorte et se cache à l'âme qui s'y laisse aller; c'est ce que les Saints ont plusieurs fois éprouvé à leur grande douleur, et ce que vous éprouveriez comme eux, si vous tombiez dans quelque infidélité un peu marquée. Les ténèbres de votre esprit, les sécheresses de votre cœur, les pointes de la conscience annonceraient l'indignation de votre saint Époux, qui demande une grande fidélité de la part des âmes auxquelles il fait part de ses aimables caresses. Écoutez ce que dit sur ce sujet le spirituel P. Guilloré :

« L'expérience ne nous apprend-elle pas que l'esprit de Dieu est si délicat qu'il ne peut souffrir la moindre souillure spirituelle? Oh! que les âmes intérieures le savent bien à leurs dépens! Il ne faut qu'une légèreté, qu'une vaine joie, qu'un regard, qu'une lâcheté d'application; et aussitôt Dieu se retire, et s'en venge quelquefois des jours et des semaines, les laissant dans de tristes absences, dans les ténèbres et dans un froid de sa face où elles ont besoin de toute la patience pour le supporter. C'est alors qu'elles gémissent comme des pauvres exilées, et qu'elles soupirent après ce divin retour, re-

connaissant par cette soustraction la délicatesse de l'Esprit de Dieu, qu'une ombre de péché et une petite sortie de nous-mêmes oblige de se retirer. »

Une autre partie de la pureté intérieure nécessaire pour jouir des communications divines, c'est le dégagement de toute affection trop forte à un objet créé quelconque; car outre que cette affection, étant trop violente et par suite désordonnée, lie le cœur, le partage, le salit en quelque sorte, elle s'oppose encore à l'union de l'âme avec Dieu par les images de l'objet de l'attache qui viennent se placer entre Dieu et l'âme. Suivant le sage conseil du pieux Auteur de l'*Imitation*, quittez tout le créé, et l'incréé s'approchera de vous. En trouvant par là Dieu au fond de votre cœur, vous trouverez mille fois plus que vous n'aurez quitté, puisque vous trouverez Celui qui est seul *le Tout*.

*Deuxième moyen.* Mortification générale et continuelle des sens. — N'en doutez pas, ma chère sœur, pour être fille intérieure, il faut être fille mortifiée. Outre que votre saint Époux a été très-mortifié et n'aime à se communiquer qu'aux âmes qui marchent par la voie qu'il a tracée, la mortification est une disposition indispensable pour être propre aux divines communications. En effet, devenus terrestres et charnels par le péché, et en quelque sorte matériels, nous avons besoin d'être spiritualisés pour être rendus aptes à communiquer avec Dieu, qui est un être tout spirituel. Comme ce sont les sens, par le rapport où ils nous mettent avec les objets terrestres, qui nous matérialisent, il faut pour nous spiritualiser nous élever au-dessus de leurs impressions et des sensa-

tions qu'ils font éprouver à l'âme; ce qui est l'effet de la mortification. Aussi tous les Saints, pour arriver à l'union divine, se sont appliqués avec le plus grand soin à mortifier leurs sens, et en particulier celui de la vue. Les vives impressions que l'imagination reçoit des objets sensibles qui par les yeux se peignent en elle, nuisent beaucoup à l'union de l'âme avec Dieu, qui ne se peint dans l'âme que quand elle est parfaitement dégagée des images étrangères. Servez-vous donc de vos sens pour la nécessité ou pour une juste utilité, et jamais pour la jouissance et le plaisir; autrement vous ne vous rendrez pas digne de jouir des plaisirs si purs et si parfaits des divines communications.

*Troisième moyen.* Le recueillement habituel. — C'est dans le fond de votre âme et dans la partie la plus intime et la plus secrète de votre cœur que vous devez chercher votre Dieu, car c'est là qu'il se fait sentir, comme je vous l'ai dit dans l'autre paragraphe. Descendez donc souvent dans ce fond intime, ou plutôt restez-y au moyen du saint recueillement, afin de mériter de jouir des visites et des entretiens si ravissants de l'Époux sacré, qui vous paiera bien de votre humble et patiente attente. Mais n'oubliez pas que votre divin Époux ne fait point entendre sa douce voix, quand l'intérieur est dans le trouble et dans l'agitation; il veut pour cela que l'âme soit dans le calme et dans la tranquillité. Évitez donc avec soin tout ce qui est de nature à troubler et à agiter votre intérieur. Ce qui trouble et agite l'intérieur, ce sont les entretiens inutiles avec les créatures, surtout pendant le temps destiné au silence et par suite au recueillement;

c'est le feu et l'impétuosité naturelle que l'on met dans les nécessaires, et leur prolongation au delà de l'utilité ou de la nécessité ; c'est l'empressement excessif et la trop grande activité que l'on met à remplir son emploi, et la trop grande attache que l'on y a ; c'est la négligence à écarter les pensées et les souvenirs qui reportent au milieu du siècle. Voilà, ma chère sœur, les ennemis du saint recueillement; voilà les grands obstacles aux communications avec l'Époux sacré. Mettez-vous en garde contre les attaques de ces adversaires spirituels, et tenez-vous toujours dans un état intérieur qui vous dispose aux communications sacrées. Aimez le silence et la cellule; car c'est là, dit le pieux Auteur de l'*Imitation*, que vous trouverez Jésus. Les sacrifices que demande l'habitude du recueillement paraissent, au commencement, pénibles et accablants; mais peu à peu ils deviennent plus aisés, et enfin ils finissent par être doux et agréables.

*Quatrième moyen.* S'accoutumer à chercher Dieu au fond de son cœur. — Il y est, ma chère sœur ; il est au fond de votre pauvre cœur, ce Dieu d'amour et de bonté; il vous y attend patiemment, et vous invite à venir lui rendre vos devoirs, et vous unir à lui par les effusions d'un tendre amour, ainsi que je vous l'ai dit, il n'y a qu'instant. Jésus lui-même nous a fait connaître cette consolante vérité en nous disant que le *royaume de Dieu est au-dedans de nous-mêmes*; vérité qui mérite à jamais notre reconnaissance. Dieu est en vous, ma chère sœur; quel honneur! *quel bonheur !* il vous appelle à y recevoir ses divines communications. Rendez-vous à son aimable invitation : descendez en vous pour y trouver le divin

hôte qui daigne y habiter par amour pour vous, et parce que son extrême bonté l'a porté *à prendre ses délices dans le cœur des enfants des hommes.*

« Le royaume de Dieu est en vous, dit le P. Surin dans son *Traité de l'amour de Dieu*, vous êtes le temple de Dieu; c'est donc au dedans de vous surtout que vous devez le chercher et que vous le trouverez; c'est là qu'il veut se manifester en vous, et que vous l'admirerez. Entrez dans ce sanctuaire sacré, voyez-y votre Dieu, et rendez-lui tous vos hommages. »

« Dieu est hors de moi, dit M. de Bernières dans son *Chrétien intérieur*, autour de moi et partout; mais ce n'est point de cette manière qu'il est le plus avantageux de le considérer : c'est dans nous-mêmes qu'il faut le voir et le contempler. Oh! quelles richesses pour vous, mon âme! *Quel bonheur!* Dieu est dans vous, et vous trouvez votre centre et *votre bonheur* au milieu de vous. Pourquoi allez-vous courir après les créatures, infidèle que vous êtes? Ne devez-vous point vous attacher à Dieu? Ne devez-vous point ne le perdre jamais de vue, et vos puissances ne doivent-elles pas toujours être amoureusement liées à lui? Retirez-vous donc dans votre centre, c'est-à-dire en Dieu, qui est dans la partie la plus intime de vous-même : et là, en repos, hors du bruit des créatures, il vous nourrira de lui-même, de ses divines perfections, selon qu'il lui plaira de vous les découvrir. Quittez donc toutes les créatures, et venez demeurer en Dieu, puisqu'il demeure lui-même en vous; parlez-lui cœur à cœur, et dites-lui : Mon Dieu! mon Créateur! mon trésor! mon souverain bien!

vous demeurez en moi afin que je demeure en vous. »

Suivant les conseils de ces grands Maîtres de la vie spirituelle, descendez souvent dans le plus intime de votre cœur pour vous y unir au Dieu *de toute consolation, de toute bonté, au Père des miséricordes, à l'adorable Trinité* qui y préside; laissez votre cœur se répandre en actes d'adoration, d'admiration, de reconnaissance, de louanges, d'offrande de vous-même, d'abandon au bon plaisir divin, et surtout d'amour tendre et vif. Ouvrez votre cœur à l'Ami compatissant qui y habite, faites-lui part de vos peines, de vos chagrins, de vos difficultés; dites-lui aussi vos joies et vos consolations pour l'en remercier; demandez-lui ses conseils et ses lumières, et écoutez ses divines réponses. Ces actes vous rendront vraiment intérieure et vous apprendront à chercher Dieu en vous. Mais ayez soin de les faire dans les sécheresses et les dégoûts, comme dans les consolations et les joies de votre âme, malgré vos divagations d'esprit et votre aridité, et vous êtes assurée de devenir fille intérieure.

C'est surtout après la sainte communion que je vous exhorte à descendre dans votre intérieur pour vous y entretenir avec Jésus, lui exposer vos besoins, vos misères, vos peines; l'adorer, le remercier, vous donner toute à lui, et lui demander son saint amour : votre action de grâce, faite de la sorte, contribuera beaucoup à vous rendre intérieure.

Avant de terminer ce paragraphe, je veux vous citer encore un beau passage de sainte Thérèse sur ce sujet.

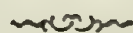
« Considérez ce que dit saint Augustin : qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même.

Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme qui est distraite de comprendre cette vérité, et de connaître qu'elle n'a pas besoin d'aller au Ciel, afin de parler à son divin Père, pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui? Il est si proche de nous qu'encore que nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui; il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin Hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité, comme à notre Père, à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines, à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants. »

---

# CHAPITRE CINQUIÈME

## VINGT MAXIMES, PRISES DANS LES CONSIDÉRATIONS DU P. CRASSET QUI ACHÈVENT DE MONTRER LA ROUTE DU PARADIS DE LA TERRE



### I^re MAXIME

« Il n'y a rien de difficile à une bonne volonté aidée de la grâce de Dieu. Nous ne pouvons pas dire que la grâce nous manque, puisque le Fils de Dieu veut que nous soyons parfaits comme son Père, et que nous ne le pouvons être sans son secours. »

### II^e MAXIME

« Un homme sage ne s'engage point dans une forêt pleine de détours et de labyrinthes sans avoir un bon guide. Un marchand discret ne monte point sur mer sans avoir un bon pilote. Si vous n'avez un bon Directeur, vous n'irez pas loin sans vous égarer et sans faire naufrage. Dieu ne gouverne point les hommes par des révélations particulières. La discrétion des esprits, si nécessaire à la vie spirituelle, est une grâce gratuite qui nous est donnée pour les autres, et non pas pour nous-mêmes. Le chemin du Paradis est étroit et difficile à trouver; il est assiégé de voleurs et bordé de précipices : qui osera s'y engager sans avoir un conducteur? *Malheur à celui qui y est seul, car s'il tombe*, dit le Sage, *qui le relèvera?* s'il s'égare, qui le redressera? s'il est malade, qui le gué-

rira? s'il est attaqué, qui le défendra? Choisissez donc un habile Directeur, et obéissez-lui fidèlement. »

### IIe MAXIME

« Il y en a qui voudraient être parfaits en un jour. Tant que nous aurons des ennemis, il les faudra combattre, et des vices, il les faudra déraciner : or nous en aurons jusqu'à la mort. La perfection ne consiste presque qu'à connaître son imperfection et à s'en humilier devant Dieu. Je crains pour ces parfaits qui s'imaginent l'être, et qui ont de la complaisance pour leur vertu. Pour moi, je suis du sentiment de saint Bernard, que tout manque à celui qui ne croit manquer de rien. Dans la vie spirituelle, un homme est bien malade qui se croit sain, et bien vicieux qui se croit sans vices, parce qu'il a de l'orgueil qui les traîne tous après lui. »

### IVe MAXIME

« L'inclination au bien ne rend pas l'homme juste, comme l'inclination au mal ne le rend pas méchant. Pour être bon il faut vouloir le bien, et nous le voulons autant que nous le faisons. Si vous voulez être parfaite, vous éviterez ce qui vous éloigne de la vertu, et vous embrasserez ce qui y conduit. Si vous ne faites rien, vous ne voulez rien. Vous pouvez avoir de la complaisance pour la perfection, sans avoir la volonté de l'acquérir. »

### Ve MAXIME

« Le grand dépend du petit, et le petit conduit au grand. Vous ferez de grands progrès dans la vertu, si vous êtes fidèle dans les petites choses. *Celui qui est in-*

*fidèle dans les petites choses*, dit Notre-Seigneur, *le sera dans les grandes.* Quelle excuse aurez-vous de n'être point parfaite, puisque Dieu ne vous demande que ce qui vous est facile et ce qui dépend de vous? Faites ce que vous pouvez, et Dieu fera ce que vous ne pouvez pas. Faites les choses faciles, et Dieu fera les difficiles. Si vous méprisez les petits péchés, vous tomberez infailliblement dans les grands. »

### VIe MAXIME

« *Marche devant moi*, dit Dieu à Abraham, *et sois parfait.* Vous serez parfaite, quand vous marcherez devant Dieu, et que vous vous tiendrez toujours en sa présence. Dieu est au fond de votre cœur : vous le trouverez quand vous entrerez en vous-même; vous le perdrez quand vous en sortirez. Il se plaît dans la solitude et le silence : ce sont les créatures qui nous le dérobent; fuyez-les, et vous le posséderez en assurance. Où êtes-vous quand vous n'êtes point avec Dieu? Que cherchez-vous ayant Dieu avec vous? Heureuse l'âme qui porte tout son bien avec elle et qui ne cherche rien hors d'elle-même, qui voit Dieu en tout et qui voit tout en Dieu ! »

### VIIe MAXIME

« Pour empêcher l'âme de sortir, il faut lui fermer la porte des sens. Veillez sur vos yeux et sur vos oreilles, c'est par là qu'elle s'échappe. Vous êtes autant distraite que vous vous attirez les choses et que vous vous répandez au dehors. Mettez des gardes à toutes les portes de votre âme, et ne laissez rien entrer que vous ne sachiez d'où il vient et où il va. »

## VIIIe MAXIME

« Si vous n'êtes fille d'oraison, vous n'arriverez jamais à la perfection. Comment serez-vous parfaite, si vous n'aimez Dieu? Comment l'aimerez-vous, si vous ne le connaissez? Comment le connaîtrez-vous, si vous ne le considérez? Or c'est dans la méditation que l'âme s'instruit des perfections de Dieu ; c'est là qu'elle découvre sa beauté, qu'elle reconnaît ses bienfaits, qu'elle reçoit ses caresses, qu'elle s'embrase de son amour. »

## IXe MAXIME

« Il ne faudrait que deux choses pour être bientôt parfaite : l'une de croire que c'est aujourd'hui que vous commencez à servir Dieu; l'autre que c'est le dernier jour que vous le servirez. Si vous alliez mourir, comment feriez-vous cette action ? Faites-les toutes de la sorte, et vous aurez atteint la perfection. »

## Xe MAXIME

« Quelque chemin que vous preniez pour être parfaite, vous n'en trouverez point de plus court, de plus facile, de plus assuré que de vous conformer en tout à la volonté de Dieu. Cette dévotion est libre et dégagée, et mène incontinent à l'union. Faites ce que Dieu veut, et Dieu fera tout ce que vous voudrez; soyez contente de lui, et il sera content de vous; travaillez pour lui, et il travaillera pour vous. Un homme fait toujours sa volonté qui n'a point de volonté propre, car il a celle de Dieu au lieu de la sienne; et la volonté de Dieu se faisant toujours de quelque ma-

nière que ce soit, il est vrai de dire qu'un homme qui n'a plus de volonté propre fait toujours sa volonté.

### XIe MAXIME

« Pour être bientôt sainte, il faut toujours prendre le parti de Dieu contre soi-même; vous avancerez autant que vous vous ferez de violence. On n'arrive à la vie que par la mort, à la victoire que par les combats, au repos que par le travail, à l'union que par le détachement, à la perfection que par la croix et la mortification. Donnez à Dieu votre chair, et il vous donnera son Esprit. Veillez sur vos sens, et il veillera sur votre cœur. Prenez soin du dehors, et il prendra soin du dedans. Mortifiez-vous dans les petites choses, et il vous rendra victorieuse dans les grandes. »

### XIIe MAXIME

« C'est être parfaite que d'aimer son prochain, puisque c'est accomplir la loi, comme parle l'Apôtre : c'est aussi aimer Dieu; c'est garder ses commandements, qui sont presque tous renfermés dans la charité. Aimez donc votre prochain, et Dieu vous aimera; assistez-le, et Dieu vous assistera; excusez-le, et Dieu vous excusera; supportez-le, et Dieu vous supportera; pardonnez-lui, et Dieu vous pardonnera. »

### XIIIe MAXIME

« Quoiqu'il ne faille pas rejeter les consolations que Dieu nous donne dans l'oraison, cependant il ne faut pas s'y attacher. Une âme en ces douceurs reçoit les biens de Dieu, mais elle ne lui donne rien; elle a de la satisfac-

tion, mais fort peu de mérite. Il n'y a presque que l'âme dans l'état de souffrances qui honore Dieu, et qui s'enrichit : elle l'honore par le sacrifice de son esprit, de sa volonté, de ses passions et de toutes ses puissances ; elle s'enrichit par la pratique de toutes les vertus les plus héroïques, la foi, l'espérance, la charité, la pauvreté, la résignation, la conformité, la force, la fidélité, l'humilité et la patience. »

## XIVe MAXIME

« Vous reconnaîtrez que vous allez bien, par l'obéissance que vous rendrez à vos Supérieurs. Il est impossible, dit Cassien, qu'une personne obéissante tombe dans l'illusion ; et qu'elle n'y tombe pas, si elle ne l'est. Vous avancerez autant que vous obéirez ; vous serez parfaite quand vous serez obéissante. »

## XVe MAXIME

» Tous les avis qu'on peut donner se réduisent presque à quatre, qui sont les quatre roues du chariot de la Sainteté : s'abandonner à la Providence ; se laisser gouverner par ses Supérieurs ; ne faire de mal à personne ; s'en faire toujours à soi-même par une mortification continuelle : voilà le chemin assuré de la perfection. »

## XVIe MAXIME

« Quand on est plein de Dieu, on n'a besoin de rien ; quand on est vide de Dieu, on a besoin de tout. — Il ne faut point communiquer avec ses directeurs précisément pour adoucir ses peines, ou pour devenir plus savante ; mais parce que Dieu nous veut instruire, fortifier et guérir par leur moyen. »

### XVIIe MAXIME

« Le grand remède pour n'être point inquiète de son salut est d'en abandonner le soin à Dieu. Croire être réprouvée, et vivre en prédestinée, c'est le dernier effort de la charité, et la plus grande perfection de cette vie. Quand on aime bien Dieu, on ne songe qu'à lui plaire, et on a de la peine à penser à soi. Croyez-moi : vous travaillez pour vous lorsque vous travaillez pour Dieu ; vous faites tout pour vous lorsque vous faites tout pour Dieu. »

### XVIIIe MAXIME

« Quand on ne désire rien, on ne souffre plus : toutes nos peines viennent de ce que nous désirons ce que nous n'avons pas, ou de ce que nous ne voulons pas ce que nous avons; ainsi, pour ne rien souffrir, il ne faut plus rien désirer ni rien refuser. — Quand on a des peines, il faut les faire connaître à son Père spirituel, la plupart étant des tentations du démon, qui est un esprit d'orgueil et de ténèbres, et ne peut souffrir ni humiliations ni lumière. »

### XIXe MAXIME

« Dieu nous est toujours présent, quoique nous ne sentions pas sa présence. C'est une grande grâce de sentir son opération dans le fond de son cœur; mais il ne faut pas y établir son repos. Tout ce qui est sensible passe et est sujet au changement ; mais Dieu ne passe et ne change jamais. Il faut donc voir Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu par une lumière de foi et d'intelligence, lumière qui est un don de l'Esprit-Saint. »

## XXe MAXIME

« Dieu est un Dieu de paix, parce qu'il demeure dans la paix, et qu'il n'y a que lui qui puisse donner la paix. Si votre cœur est en paix, c'est une marque que Dieu en est le maître; et vous ne devez pas croire qu'elle procède du démon, qui est un esprit de trouble. Je sais qu'il y a une fausse paix : mais celle-là n'entre point dans le cœur, et ne saurait calmer ses inquiétudes.

» Si vous me croyez, vous irez bonnement et simplement avec Dieu, et vous vous donnerez de garde de trop raffiner sur la dévotion. Il faut chercher Dieu dans la simplicité de son cœur. »

Ces maximes sont un abrégé de la perfection chrétienne et religieuse; si, ma chère sœur, vous les prenez pour règle de conduite, vous arriverez en peu de temps à la perfection de votre saint état. Mais pour qu'elles profitent, il faut s'en nourrir par une méditation fréquente et approfondie.

---

# CHAPITRE SIXIEME

**COMBIEN IL EST NÉCESSAIRE, POUR TROUVER LE BONHEUR ET DANS CETTE VIE ET DANS L'AUTRE, DE SE DONNER ENTIÈREMENT A DIEU ET DE TRAVAILLER AVEC ZÈLE A SA PERFECTION.**



Le saint Législateur du peuple de Dieu, sur le point de terminer sa divine mission, voulant confirmer les préceptes qu'il avait, au nom du Seigneur, donnés à son peuple, et le porter à y être fidèle, lui prédit tous les maux qui devaient l'accabler s'il venait à abandonner le Seigneur son Dieu pour servir des dieux étrangers. Mais pour donner plus de poids à ses menaces, il commença par lui remettre sous les yeux tous les bienfaits dont le Seigneur n'avait cessé de le combler depuis qu'il l'avait arraché à la servitude de l'Egypte.

A l'exemple de Moïse, avant de terminer les avis que le désir de votre bonheur et de la gloire du Seigneur m'a porté à vous donner, je veux vous faire connaître toute l'étendue des maux spirituels qui vous opprimeraient si vous étiez infidèle à la grâce de votre vocation et ne vous appliquiez pas à atteindre le degré de perfection auquel vous appelle le Seigneur. Et afin de donner plus d'autorité aux anathèmes sacrés que je vais paraître prononcer contre vous, dans le cas où vous viendriez à oublier tout ce que le Seigneur a fait pour vous, je vais laisser le spirituel P. Guilloré emboucher la sacrée trompette. Il va

commencer par vous faire voir l'étendue des bienfaits du Seigneur envers vous ; puis il fera gronder le tonnerre de ses vengeances, si vous veniez à être prévaricatrice. Mais auparavant permettez-moi de m'écrier avec Moïse : *Cieux, écoutez ce que je vais dire; que la terre entende les paroles de ma bouche; que les vérités que j'enseigne soient reçues de vous comme la pluie qui s'épaissit dans les nuées est reçue d'une terre sèche; que mes paroles se répandent dans vos cœurs comme la rosée, comme la pluie qui se répand sur les plantes, et comme les gouttes de l'eau du Ciel qui tombent sur l'herbe qui ne commence qu'à pousser...*

Écoutons maintenant le P. Guilloré.

« Je dis qu'une personne consacrée à Dieu, qui l'a retirée du monde par une grande miséricorde, en subira un jugement terrible, parce que le don qu'elle a reçu est un don incomparable : c'est le vôtre, ma chère sœur, et peut-être n'en avez-vous pas bien compris toute l'étendue; considérez-en donc toutes les circonstances.

» Il y a mille âmes dans le monde dont la vie a été bien moins criminelle que la vôtre; et cependant ces âmes vont les grandes voies de la damnation : Dieu les laisse ainsi aller dans le chemin de leur perte, lorsqu'il vous en retire par une bonté plus miséricordieuse qu'il ne leur a pas accordée. Leur vie, moins criminelle, semblerait devoir provoquer Dieu pour les retirer de leur malheur, et il ne le fait pas : la vôtre, qui a été beaucoup plus coupable, devrait, ce semble, avoir fait que Dieu vous laissât dans vos égarements; et cependant avec un amour tout particulier, il vous en a retirée comme par la main. Si elles avaient eu ce bienfait de grâce extraordinaire dont

vous avez été prévenue, plusieurs en auraient fait un meilleur usage; mais Dieu, par des desseins impénétrables, ne l'a pas jugé ainsi dans ses décrets éternels; et vous, quoique Dieu prévît que vous deviez user de votre bonheur pour avoir moins de fidélité, il vous a néanmoins préférée en vous faisant l'objet de ses miséricordes : ne croyez-vous pas aussi, après cela, que votre compte en sera plus rigoureux ?

» Mais quel don de Dieu incomparable est-ce pour vous d'avoir mis votre salut en assurance, autant qu'il le peut être, par votre retraite de vie, par votre profession et par votre consécration? Car il est plus que probable que, demeurant dans les engagements du siècle, vous vous y fussiez damnée, à cause...

» Et je suppose que l'état saint dont vous faites profession ne donnât pas de lui-même cette assurance de salut à toutes les personnes qui y sont engagées; néanmoins il est certain qu'il y a telle personne qui, à cause de la malignité et de la corruption de son tempérament, ferait infailliblement la perte de son salut dans le monde, et qui se trouve en sûreté dans l'éloignement où l'en met le saint état où elle s'est consacrée. Consultez-vous là-dessus; et voyez si vous n'avez point un caractère et un tempérament propres à vous perdre dans les engagements du monde, si Dieu ne vous eût retirée dans l'heureux port où vous vivez ? Mais aussi voyez quel compte il vous fera rendre, si vous ne reconnaissez cette grâce par toute la sainteté qu'il en attend.

» J'ajoute que ce bienfait est d'une telle nature que jamais vous ne l'avez mérité, et que même vous n'avez pu

le mériter, étant un pur effet des miséricordes de Dieu, qui n'a rien vu en vous qui fût capable de l'obliger à vous faire cette grâce.

» Combien pensez-vous, ma chère sœur, qu'une âme coûte à Dieu avant de lui être consacrée? Combien il épuise de grâces après elle! combien elle lui coûte de poursuites! combien il en reçoit de rebuts et de mépris! Car vous savez, par votre propre expérience, qu'il n'est pas croyable jusqu'où vont les démarches de Dieu, avant qu'il obtienne de cette âme ce qu'il prétend : mais aussi tirez de là cette conséquence exacte, que cette âme lui ayant tant coûté, il lui est infiniment pénible de trouver en elle tant d'imperfection.

» Pouvez-vous douter de l'obligation où vous êtes de travailler à votre perfection? Car vous vous trompez, si vous pensez que Dieu ait élevé votre âme au titre d'épouse par une sainte consécration à cause d'elle-même : il ne vous a inspiré cette consécration qu'afin de mettre votre âme dans un état où il y puisse prendre ses délices. Il ne trouve point cette disposition dans les âmes séculières, où il ne trouve qu'impureté, et dont il ne reçoit que des rebuts; c'est pourquoi il appelle certaines âmes, comme il a fait la vôtre, à cette consécration d'elles-mêmes, et il en exige, comme de ses épouses, une pureté (c'est-à-dire sainteté) souveraine, pour y demeurer, et pour pouvoir s'y communiquer avec plaisir. »

Voilà, ma chère sœur, un petit aperçu des bienfaits de Dieu à votre égard et de ses vues sur vous; voici quelques-unes de ses terribles vengeances, si vous êtes infidèle.

« Vous trouverez votre supplice et votre tourment dans les choses qui devraient faire les délices de votre âme : la récollection, les oraisons, les examens, le silence, la retraite, les lectures devraient être pour vous des sources de douceur; et, tout au contraire, vous y serez toujours comme étendue sur la croix, n'ayant point de temps plus dur et plus insupportable que celui-là; comme si vous n'alliez que pour souffrir dans le temps et dans le lieu où les autres rencontrent *leur Paradis*.

» Vous ressentirez toute votre vie une guerre intérieure sans goûter un moment de paix; parce que vous voudrez toujours faire l'alliance de deux choses opposées, voulant goûter les plaisirs de la vie et voulant en même temps avoir part à ceux de l'intérieur ; d'où il ne pourra jamais naître en vous qu'un combat continuel des deux partis, ne pouvant donner place à aucun dans votre cœur pour vouloir la donner à tous les deux.

» Dieu ne cessera point d'être en vous-même et hors de vous-même votre cruel persécuteur, quoi que vous puissiez faire pour en éviter les traits; car, ne pouvant souffrir qu'une personne qui lui appartient tout entière par le droit de sa consécration s'occupe de tant de vaines satisfactions, il y répandra partout de l'amertume, et fera sentir à votre cœur tous les reproches et toutes les inquiétudes que peut faire sentir un Dieu persécuteur.

» La suite naturelle de cette guerre intérieure et de ce Dieu persécuteur, ce sont les langueurs, les dégoûts, les ennuis mortels, dans l'oraison et dans tous vos exercices de piété, qui vous porteront quelquefois si loin que vous commencerez à douter si Dieu vous veut dans un état de

vie où vous avez fait un engagement irrévocable, balançant ainsi entre le renoncement à votre profession et la demeure dans votre profession...

» Enfin la conclusion ordinaire, et qui ne manquera pas de tomber sur vous, si vous vous partagez entre Dieu et une vie imparfaite, c'est des chutes funestes où Dieu permettra que vous vous précipitiez : il vous retirera ses grâces de choix, et, étant devenue faible par cette soustraction, vous succomberez sans résistance aux attaques de l'ennemi qui vous poussera dans des chutes honteuses. »

Voilà les châtiments de la vie présente, voyons ceux de la vie future.

Quoique, en général, il faille être fort en garde contre tout ce que l'on nomme *révélations*, *connaissances extraordinaires*, *apparitions de personnes défuntes*, et autres choses du même genre qui sortent de la voie commune; cependant, les plus graves théologiens admettant que Dieu, pour des raisons connues de sa divine sagesse, permet quelquefois à des âmes sorties de ce monde d'y revenir pour donner des avis importants à des personnes auxquelles elles s'intéressent ; d'ailleurs les apparitions de la mère Gabrielle de l'Incarnation, dont je vais vous parler, ayant été reconnues vraies, non-seulement par le révérend P. Surin, homme éminemment spirituel et des ouvrages duquel le grand Bossuet faisait le plus grand cas; mais encore par le P. Provincial des Jésuites de Bordeaux, par le Recteur du noviciat de la maison que les Pères Jésuites avaient dans la même ville, et par plusieurs autres Pères très-graves de la même société, et

surtout par le respectable Archevêque qui occupait dans le temps le siége archiépiscopal de Bordeaux, je ne crains pas d'offrir à vos méditations les sages avertissements qu'elles renferment.

« Le 16 novembre 1660, entre trois et quatre heures du matin, écrivait la mère des Anges, Supérieure des Ursulines de Loudun, au révérend P. Surin, la mère l'Annonciation (qui était morte depuis peu) s'est présentée à moi avec un visage très-doux et qui paraissait plus humilié que souffrant, quoique je visse bien qu'elle souffrait beaucoup. D'abord, la voyant auprès de moi, j'eus une grande frayeur; mais, comme elle n'avait rien d'effroyable en elle-même, je me rassurai bientôt. Je demandai à Notre-Seigneur qu'il ne permît pas que je fusse trompée en cette rencontre, et je me recommandai à mon saint Ange gardien. Après l'avoir bien considérée, je pris la résolution de lui parler et de lui demander en quel état elle était, et si nous lui pouvions rendre quelque service. Elle me répondit qu'elle satisfaisait à la justice divine dans le Purgatoire. Je la priai de me dire ce qui l'y retenait, si Dieu voulait bien qu'elle me le dît pour notre instruction. Elle jeta un profond soupir, et me dit: « Ce sont plusieurs négligences aux exercices communs » de la régularité; une facilité à donner dans les sentiments vicieux et imparfaits des religieuses; mais » encore plus l'habitude de retenir des petites choses » particulières, et d'en disposer selon mes besoins, ou » selon mon inclination naturelle. » Je lui répliquai: « Mais quoi! vous aviez permission. — Oui, le plus sou- » vent, me répondit-elle, ou je présupposais la volonté

» des supérieurs; mais cela n'est pas de poids devant » Dieu. Le vœu de pauvreté et l'obligation de la perfec» tion religieuse demandent bien une autre exactitude. » Dieu voit les choses d'un autre œil que nous ne les re» gardons, et si, durant la vie, les âmes savaient le tort » qu'elles font à Dieu et à elles-mêmes, de ne s'appliquer » pas sérieusement à leur perfection, et combien il faut » souffrir pour expier ces faiblesses, ces lâches com» plaisances et les satisfactions que l'on se donne, elles » auraient plus de facilité à se vaincre en cette vie, et » plus de fermeté à suivre les lumières de la grâce. »

» A la fin du discours, je lui demandai si nous pouvions lui rendre quelque service; elle répondit : « Je désire ar» demment de voir et de posséder Dieu ; mais je suis con» tente de satisfaire à sa justice tant qu'il lui plaira. » Je lui demandai si son mal était grand : « Il est, dit-elle, incompréhensible à ceux qui ne le sentent pas... » En disant cela, elle s'approcha de mon visage comme pour prendre congé de moi. Il me sembla que c'était un charbon de feu qui me brûlait, quoique son visage ne touchât point au mien, et mon bras, ayant un peu frisé sa manche, se trouva brûlé avec bien de la douleur, et en même temps elle disparut...

» La nuit du 29 au 30 du même mois, jour de Saint-André, cette chère mère se montra à moi, et me fit entendre qu'elle faisait une partie de son Purgatoire parmi nous, qu'elle espérait d'aller jouir de Dieu à la fête de la Conception de la sainte Vierge, et que cette aimable Mère de Jésus, et saint Joseph, auxquels elle avait été fort dévote, avaient obtenu miséricorde pour elle ; que son Pur-

gatoire eût été long sans leur seconrs. Elle me dit que la plupart des âmes religieuses avaient beaucoup à satisfaire à la divine justice en l'autre vie, à cause qu'elles n'avaient pas une application droite aux actions ordinaires de la Religion, et qu'une grande partie des actions de la vie se tourne en une lâche habitude, qui ne reçoit point d'excuse devant Dieu; que très-souvent on néglige d'entrer dans les vraies lumières de la grâce, pour éviter de faire violence à la nature; que chaque âme ne manque pas de lumière pour connaître les desseins de Dieu sur elle; mais que, comme l'exécution demande de la contrainte et un assujettissement de la nature et de l'esprit propre, peu de personnes veulent pénétrer cette lumière et la suivre dans leur conduite; que c'est ce qui fait que peu d'âmes répondent aux desseins de Dieu, et que c'est là une des principales causes du Purgatoire des religieux. Je lui demandai ce que l'âme souffre. Elle me répondit : « L'âme sent en » elle un désir ardent qui, comme un feu dévorant, la » porte à s'unir à son Dieu, et elle se voit liée et retenue » par mille petits filets, et mille cordelettes qui l'arrêtent, » et qui ne se consument par l'activité du feu que fort len» tement. Son entendement est éclairé d'une lumière qui » lui montre les moyens qu'elle a eus pour rompre ces fi» lets durant la vie, et les reproches de sa conscience lui » font connaître qu'elle a lâchement quitté la voie droite » de la grâce, pour suivre celle de la nature et des sens; » de quoi elle-même se condamne. Elle voit la conduite de » Dieu, et les desseins qu'il avait formés sur elle, avec le » peu de correspondance qu'elle y a apporté, et cette vue » lui est un grand tourment, à cause de la grande bonté

» qu'elle connaît en Dieu, dont elle est obligée de justifier » elle-même la conduite. »

» Le 8 décembre 1660, entre cinq et six heures du soir, ma bonne mère de l'Incarnation s'apparut à moi toute lumineuse, et, après s'être approchée de moi, elle me dit: « La bonté de Dieu me permet de vous dire que je vais » jouir de lui. Adieu, ma mère, travaillez pour l'éternité, » où vous aspirez, et assurez aux hommes que ce qui n'est » point fait, dit ou souffert pour Dieu, ne sert que de peine » et de tourment. Il y a bien des âmes abusées dans leurs » pratiques... »

Puisse cette imposante leçon profiter à tant d'âmes qui, dans les communautés même les plus ferventes, se relâchent insensiblement, et finissent par mener une vie toute de nature. Puissent-elles perdre moins de vue qu'elles ne le font le compte sévère qu'il faudra rendre au Souverain juge de tant d'actions qui, sans être mauvaises, manquent du degré de bonté qui peut seul les rendres dignes de la vie éternelle!

TOUT POUR LA GLOIRE DE DIEU SEUL!

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE

LAGNY. — Imp. de A. VARIGAULT.